

essai

UNE NATION DE LECTEURS ?
LA LECTURE EN ANGLETERRE (1815-1945)

Marie-Françoise Cachin

N

PRESSES DE L'ENSIB

PAPIERS

+++++

essai

UNE NATION DE LECTEURS ?
LA LECTURE EN ANGLETERRE (1815-1945)

+++++

PAPIERS SOUS LA DIRECTION DE
CLAIRE ROCHE-MOIGNE

+++++

La collection Papiers a pour ambition d'explorer de nouveaux champs de recherche autour des sciences de l'information et des bibliothèques. Elle donne aux auteurs l'occasion de produire une réflexion nouvelle, originale, et propose de nouvelles lectures des domaines d'expertise de l'enssib.

+++++

+++++

PRESSES DE L'enssib

École nationale supérieure des sciences
de l'information et des bibliothèques
17-21 boulevard du 11 novembre 1918
69623 Villeurbanne Cedex
Tél. 04 72 44 43 43 – Fax 04 72 44 43 44
< <http://www.enssib.fr/presses> >

+++++

essai UNE NATION DE LECTEURS ?
LA LECTURE EN ANGLETERRE (1815-1945)

+++++

Marie-Françoise Cachin

Marie-Françoise Cachin

Professeur émérite à l'université Paris Diderot – Paris 7, et spécialiste du roman victorien britannique et de traduction littéraire. Elle a été, entre 1995 et 2002, directrice d'un diplôme d'études supérieures spécialisées, devenu aujourd'hui master-professionnel de traduction littéraire professionnelle. Elle a par ailleurs animé un groupe de recherche sur le livre et l'édition dans le monde anglophone aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles (LEMA). Elle travaille actuellement sur la circulation des textes entre pays anglophones et francophones.

Une nation de lecteurs ? [Texte imprimé] la lecture en Angleterre : 1815-1945 / Marie-Françoise Cachin. – Villeurbanne : Presses de l'enssib, cop. 2010. – 1 vol. (269 p.) ; 23 cm. – (collection Papiers).

ISBN 978-2-910227-79-1

Rameau :

Livres et lecture - - Grande-Bretagne - - 19e siècle

Livres et lecture - - Grande-Bretagne - - 1900-1945

Dewey : 028.094 2

+++++

SOMMAIRE

+++++

Avant-propos	7
--------------	---

Introduction	9
--------------	---

Première partie.	
1815-1850 : la propagation de la lecture	
Progrès de l'alphabétisation dans la première moitié du XIX ^e siècle	19
Accès au livre et pratiques de lecture	29
Le recours aux bibliothèques privées	49

Deuxième partie.	
1850-1880 : lecture utile, lecture futile	
La naissance des bibliothèques publiques	67
Poursuite de l'alphabétisation	83
Presse, romans et feuilletons	99

Troisième partie.

1880-1914 : La lecture sous surveillance

L'Angleterre alphabétisée	119
Essor des bibliothèques publiques, survie des cabinets de lecture	133
Le contrôle des livres	153

Quatrième partie.

1914-1945 : la lecture consolatrice

La lecture pendant la Première Guerre mondiale	175
L'entre-deux guerres : évolution des pratiques de lecture	191
La lecture pendant la Seconde Guerre mondiale	211

Conclusion

	227
--	-----

Bibliographie sélective

	231
--	-----

Traduction des citations

	241
--	-----

+++++

AVANT-PROPOS

+++++

L'étude qui suit est le fruit d'un enseignement sur la lecture en Grande-Bretagne, assuré à l'université Paris Diderot – Paris 7 pendant une quinzaine d'années, en parallèle avec un autre enseignement portant sur la lecture en France, assuré par Marie Kuhlmann. Cet ouvrage est aussi le reflet de recherches entreprises dans le domaine du livre et de l'édition en Grande-Bretagne, en particulier au sein du groupe de recherche le livre et l'édition dans le monde anglophone (LEMA) que j'ai créé et animé en collaboration avec ma collègue américaniste Claire Parfait. Les universitaires, bibliothécaires, conservateurs et chercheurs français, britanniques et américains qui ont participé aux séminaires et journées d'étude du LEMA ont grandement contribué à renforcer et améliorer mes connaissances sur le sujet traité dans cet ouvrage. Je tiens à leur exprimer ici ma très vive et très amicale reconnaissance. Les colloques auxquels j'ai pu participer en France, en Grande-Bretagne, au Canada ou aux États-Unis m'ont également fourni une aide précieuse.

Il n'existait pas, jusqu'ici, de synthèse en français sur la place et l'importance de la lecture en Angleterre, et cet ouvrage se propose de combler ce manque. J'ai délibérément choisi une période assez longue pour faire apparaître les évolutions de la lecture au regard des contextes politiques, sociaux et culturels successifs. Il n'a pas toujours été facile de traiter en détail dans les limites de ce livre tous les aspects possibles de la lecture en Angleterre et j'ai cherché prioritairement à mettre l'accent sur ce qui m'est apparu pertinent et essentiel. J'espère y être parvenue.

Note

Le lecteur peut se reporter à la fin de l'ouvrage pour la traduction des citations proposée par l'auteur.

INTRODUCTION

La lecture en Angleterre a connu un essor relativement rapide et important pour plusieurs raisons historiques essentielles.

Religion d'état, le protestantisme est, comme le dit l'historien Élie Halévy, « *une religion du livre, une religion réfléchie et sérieuse. Il exige de tout chrétien digne de ce nom qu'il sache lire afin de connaître la Bible: il est, dans cette mesure, propice au développement, sinon de la haute culture, tout au moins de l'instruction populaire* »¹. Apprendre à lire signifiait pouvoir lire la Bible et devait être encouragé, même si les controverses religieuses qui ont émaillé l'histoire de l'Angleterre ont par moments interdit, voire condamné, la lecture du livre saint.

Non sans lien avec ces controverses religieuses, les problèmes politiques, en particulier ceux liés à la guerre civile (1642-1649), au Commonwealth de Cromwell puis à la restauration de Charles II en 1660, ont suscité au xvii^e siècle une certaine soif de lecture pour qui s'intéressait aux événements en cours. Le développement des pamphlets, des tracts et autres documents imprimés similaires a été alors spectaculaire (22 pamphlets en 1640, 1966 en 1642). Le petit format de ce genre d'ouvrages, qui en facilitait la lecture, et leur faible coût qui les rendait plus accessibles aux classes populaires, expliquent qu'on y ait eu recours ultérieurement dans d'autres perspectives.

Enfin, la révolution industrielle et les besoins du commerce ont rapidement fait sentir la nécessité d'une alphabétisation minimale, entre autres pour les artisans et les commerçants, puis progressivement pour les ouvriers et travailleurs manuels qui devaient maîtriser les nouvelles techniques. Les uns comme les autres souhaitaient disposer d'ouvrages à même de les aider dans la gestion de leurs affaires et dans l'exercice de leur travail. Les modifications dans la répartition des classes sociales, autre conséquence de la révolution industrielle, ont aussi entraîné une évolution des habitudes culturelles ainsi que des pratiques de lecture.

Au cours du xix^e siècle, divers courants ont également contribué à l'évolution du comportement des Anglais. L'influence la plus marquante

1. Élie Halévy. *L'Angleterre en 1815. Histoire du peuple anglais au xix^e siècle*, vol. I. Paris, Hachette Littérature, 1913, p. 499.

et la plus durable a été incontestablement celle du renouveau évangéliste survenu à partir des années 1780. Les deux éléments centraux de cette doctrine, basée comme son nom le suggère sur l'enseignement de l'Évangile, sont la conversion et le salut par la foi. Elle prône le rejet des plaisirs de ce monde, elle fixe un code moral d'une très grande rigueur, elle exige le contrôle de soi et une grande discipline de vie. On comprend pourquoi l'évangélisme a profondément marqué la société anglaise et entraîné l'instauration de nouvelles valeurs. Comme le souligne François Bédarida, « à la jonction de l'anglicanisme et du non-conformisme (en particulier du méthodisme), l'évangélisme a façonné la piété et la spiritualité, la théologie et les mœurs, au point que son empreinte austère et puritaine a persisté en plein *xx^e siècle* »². Il importe de rappeler ici que l'évangélisme se situait à l'intérieur de l'Église d'Angleterre, contrairement aux églises dissidentes, aussi appelées non-conformistes, comme le méthodisme.

Le « succès » de l'évangélisme s'explique par la conviction qu'il a contribué à répandre, que G. M. Young décrit ainsi : *“the Evangelicals gave to the island a creed which was at once the basis of its morality and the justification of its wealth and power”*³. Pour les évangélistes en effet, la réussite sociale était le reflet d'une moralité sans faille. L'arrivée sur le trône de l'austère reine Victoria en 1837 survint donc à un moment où l'Angleterre était devenue un pays intensément religieux, où l'évangélisme, religion des classes moyennes, imposait à tous ses codes et ses valeurs, malgré la présence d'autres doctrines comme le méthodisme de John Wesley, davantage tourné vers les classes populaires.

Un autre courant, cette fois-ci dans le domaine économique, a également joué un rôle important et complémentaire dans le façonnement des mentalités et des comportements. Il s'agit de l'utilitarisme, que G.M. Young rapproche de l'évangélisme dans la mesure où le premier a fait évoluer les méthodes de production tandis que le second a contribué au renouveau moral de la société. Leur action s'est fait sentir de manière conjointe dans l'amélioration des conditions sociales, mais aussi dans le domaine de la lecture et de l'instruction. D'ailleurs, les valeurs qu'ils prônaient allaient dans le même sens, car l'un comme l'autre croyait au progrès, progrès économique et progrès moral allant nécessairement de pair. G. M. Young

2. François Bédarida. *L'ère victorienne*. Paris, Presses universitaires de France, 1979, p. 32 (Que sais-je ?).

3. George Malcom Young. *Portrait of An Age. Victorian England*. Oxford, Oxford University Press, revised edition 1977, p. 4.

parle de “*the parallel operation of Evangelicalism and Utilitarianism*”, dont l’objectif est décrit en ces termes :

*By industry, and abstinence, the employer may enlarge the market for his goods; by industry, and continence, the workman may increase the purchasing power, and limit the numbers, of his class: progress, like salvation, is the reward of virtue; of diligence and self-education; of providence and self-control*⁴.

Comme il apparaîtra au fil des pages qui suivent, la notion de progrès individuel parcourt l’époque, résumée dans un terme difficile à traduire, *self-help*, notion selon laquelle chaque individu est responsable non seulement de son progrès social mais aussi de son progrès moral. On comprend pourquoi l’évangélisme et l’utilitarisme incitaient chacun à aller dans le sens du devoir et du culte du travail sur lesquels était fondée l’éthique protestante dans le contexte de la révolution industrielle. L’évangile du travail se situe sur un double plan : religieux et économique. Travailler est une nécessité, mais aussi une vertu.

Toutefois, sans invalider la notion de *self-help*, la place prise par les mouvements et associations philanthropiques dans le long *xix^e* siècle (c’est-à-dire jusqu’en 1914) est une autre caractéristique marquante de l’époque, car les Anglais croyaient davantage aux actions charitables individuelles qu’à l’intervention de l’État pour remédier aux difficultés des classes pauvres. Il est d’ailleurs indéniable que leur rôle a été à cet égard majeur, mais non dénué d’arrière-pensée ni de paternalisme. Car venir en aide aux indigents impliquait de leur enseigner par la même occasion discipline et contrôle de soi, valeurs victoriennes essentielles.

Mais s’il est une valeur qui domine toutes les autres et qui, à elle seule, caractérise l’ensemble de l’époque, c’est bien la respectabilité, érigée au niveau d’un véritable culte, que Young décrit ainsi : “*Respectability is the name of that common level of behaviour which all families ought to reach and on which they can meet without disgust*”⁵. Car on pouvait être « respectable », quelle que fût la classe sociale à laquelle on appartenait, mais le mérite était encore plus grand lorsqu’on venait des classes inférieures de la société, si bien que les “*respectable poor*” étaient donnés en exemple et sont devenus les héros de romans édifiants.

4. *Ibid.*, p. 8.

5. George Malcom Young, *op. cit.*, p. 22.

La lecture trouve naturellement sa place et son intérêt dans un tel environnement puisqu'elle peut être associée, d'une part, à la notion de progrès individuel, d'autre part, aux besoins de la société industrielle de l'époque. Mais il est facile de comprendre que le débat sur la nécessité de la promouvoir et d'alphabétiser les classes laborieuses, déjà amorcé vers la fin du XVIII^e siècle, se soit prolongé pendant une grande partie de l'époque victorienne. Car, si la lecture permettait d'enrichir ses connaissances, elle pouvait être aussi source de divertissement. Et dans les deux cas, sa généralisation pouvait faire courir un risque à la société. La lecture était-elle source de progrès ou facteur de dégénérescence morale ? Allait-elle faire des citoyens trop conscients de leur statut social, des rebelles ou des révolutionnaires potentiels ? Pouvait-elle amener les nouveaux lecteurs à abandonner tout sens civique, à sombrer dans l'oisiveté et à perdre leur temps à lire des ouvrages malsains ? Les pages qui suivent montreront comment ces interrogations parcourent toute la période étudiée et ont eu des conséquences considérables sur l'alphabétisation, sur la lecture publique et sur la lecture privée.

Afin d'étudier la place et le rôle de la lecture en Angleterre de 1815 à 1945, trois axes principaux ont été choisis. Le premier est l'alphabétisation, que les Anglais appellent *literacy*, terme dont le sens premier est la capacité à déchiffrer des symboles graphiques. Par conséquent, quelqu'un qualifié de *literate* est une personne qui a appris à lire mais qui ne sait pas vraiment lire, qui n'est pas encore devenu *a reader*, un *lecteur*, mot utilisé par Maurice Crubellier dans *L'histoire de l'édition française*⁶. Comment et par qui l'apprentissage de la lecture a-t-il pu progresser ? Quelles ont été les initiatives privées pour le favoriser ? Quel a été le rôle de l'État ?

Le deuxième axe concerne la lecture publique à travers l'histoire des bibliothèques. Si la création de bibliothèques publiques et gratuites n'a été obtenue que grâce aux convictions et à la ténacité de leurs défenseurs, si ces établissements ont mis un certain temps à se développer et à se généraliser, c'est en partie à cause de la présence en Angleterre de nombreux cabinets de lecture ou *circulating libraries*, et d'autres institutions privées de prêt qui perdureront parfois parallèlement à l'avènement des bibliothèques publiques.

Enfin, le troisième axe porte sur les pratiques de lecture et sur leur évolution, en prenant en compte les différents lectorats. Le problème de

6. Maurice Crubellier. « L'élargissement du public ». *L'histoire de l'édition française*. Tome III, « Le temps des éditeurs » [1985]. Paris, Promodis/Fayard, 1990, p. 20.

l'accès au livre lié à son prix élevé, inabordable pour les couches populaires, ce que Jean-Yves Mollier appelle « *l'acclimatation du livre dans la vie quotidienne des masses* »⁷, les genres d'ouvrages proposés, encouragés ou privilégiés, sérieux ou distrayants, la lecture des enfants et des femmes, la censure, les modalités de la lecture pendant les deux guerres mondiales, sont autant de points qui seront abordés au cours des quatre parties qui recouvrent chacune une trentaine d'années.

Car, afin de mettre en évidence les tendances et les évolutions de la lecture en Angleterre entre 1815 et 1945, il est apparu indispensable d'introduire une périodisation. Délimiter une période d'étude peut avoir quelque chose d'artificiel, d'arbitraire. Les historiens de la Grande-Bretagne font le plus souvent débiter le *xix^e* siècle à partir de 1815, année marquée par la victoire de Waterloo et la fin des guerres napoléoniennes. Par ailleurs, pour nombre d'entre eux, l'époque victorienne commence non en 1837, date de l'accession au trône de Victoria, mais en 1832, année où fut voté le Reform Act, loi qui modifiait en profondeur le système électoral anglais. La mort de la reine Victoria en 1901 correspond au début du *xx^e* siècle, et avec sa disparition commence la période dite édouardienne (Edouard VII règne jusqu'en 1910), qui sera suivie par le règne de George V jusqu'en 1936. L'abdication d'Edouard VIII laissera le trône à George VI, qui régnera jusqu'en 1952. La borne finale de notre étude est la fin de la Seconde Guerre mondiale, à la suite de laquelle l'Angleterre va devoir procéder à la reconstruction du pays.

À l'intérieur de ce cadre, chacune des parties est délimitée par des dates importantes soit d'un point de vue historique, soit en matière de lecture. La première commence en 1815 et se termine à la veille de la création des premières bibliothèques publiques. La deuxième part de la loi de 1850 qui permet enfin leur création et s'achève juste avant le vote de la loi de Mundella qui institue en 1880 l'enseignement élémentaire obligatoire et surtout gratuit, facteur essentiel de la progression de l'alphabétisation. La troisième période part de 1880 et se termine à la veille de la Première Guerre mondiale. Dans une Angleterre totalement alphabétisée ou presque, la lecture sous toutes ses formes prend alors une place essentielle dans les loisirs de la population. Enfin, la dernière période couvre les deux guerres mondiales, marquées par une augmentation spectaculaire de la demande de lectures parmi la population civile comme au sein des

7. Jean-Yves Mollier. *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*. Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 2 (Le nœud gordien).

armées, que les militaires soient sur le front, prisonniers ou blessés. Les années intermédiaires entre 1918 et 1939 reflètent des modifications durables dans les comportements culturels et les modalités de la lecture.

Au cours de ce cheminement, on notera que les questions abordées ne concernent que l'Angleterre, par opposition à la Grande-Bretagne, et ce pour les deux raisons suivantes. La première est que, comme l'écrit François Bédarida, le terme avait jusqu'à une date récente une valeur générale tant parmi les Britanniques que parmi les étrangers⁸. La deuxième est qu'il était difficile de prendre en considération des particularismes locaux, étant donné que l'environnement socioculturel, et par conséquent la législation, pouvait varier d'une région des Îles britanniques à l'autre. En Écosse particulièrement, comme il y sera fait allusion à une ou deux reprises, la situation à l'égard de l'alphabétisation, de la scolarisation et de la lecture publique a évolué différemment. La question posée dans le titre, *Une nation de lecteurs ?*, et à laquelle nous tentons d'apporter une réponse, ne concerne donc que l'Angleterre.

8. Cf. François Bédarida. *La société anglaise du milieu du XIX^e siècle à nos jours*. Paris, Points Histoire, 1990, p. 3.

THE PENNY MAGAZINE

Society for the Diffusion of Useful Knowledge.

55.]

PUBLISHED EVERY SATURDAY.

[FEBRUARY 9, 1833]

CHARMERS OF SERPENTS.



[Indian Jugglers exhibiting tamed Snakes.]

THERE are several passages in Scripture which allude to the commonly-received opinion in the East, that serpents are capable of being rendered docile, or at least harmless, by certain charms or incantations. The most remarkable of these texts is that of the 58th Psalm, where the wicked are compared to "the deaf adder that stoppeth her ear, which will not hearken to the voice of charmers, charming never so wisely;" and that of the 8th chapter of Jeremiah, "I will send serpents, cockatrices, among you, which will not be charmed." Dr. Shaw says that a belief that venomous serpents might be rendered innocuous by songs or muttered words, or by writing sentences or combinations of numbers upon scrolls of paper, prevailed through all those parts of Barbary where he travelled. In India, at the present day, the serpent-charmers are a well-known division of the numerous caste of jugglers that are found in every district. Mr. Forbes, in his 'Oriental Memoirs,' appears to attach some credit to their powers of alluring the *Cobra-die-Capello*, and other snakes, from their hiding-places, by the attraction of music. Mr. Johnson, however, in his 'Sketches of India Field Sports,' says, "The professed snake-catchers in India are a low caste of Hindoos, wonderfully clever in catching snakes, as well as in practising the art of legerdemain: they pretend to draw them from their holes by a song, and by an instrument somewhat

Vol. II.

resembling an Irish bagpipe, on which they play a plaintive tune. The truth is, this is all done to deceive. If ever a snake comes out of a hole at the sound of their music, you may be certain that it is a tame one, trained to it, deprived of its venomous teeth, and put there for the purpose; and this you may prove, as I have often done, by killing the snake, and examining it, by which you will exasperate the men exceedingly."

The account of Mr. Johnson certainly appears the more probable version of this extraordinary story; yet enough remains to surprise, in the wonderful command which these people possess over the reptiles that they have deprived of their power of injury, and taught to erect themselves and make a gentle undulating movement of the head, at certain modulated sounds. There can, we think, be no doubt that the snake is taught to do this, as the bear and the cock of the Italians are instructed to dance, as described in our last number. The jugglers are very expert in the exercise of the first branch of the trade, that of catching the snakes. They discover the hole of the reptile with great ease and certainty, and digging into it, seize the animal by the tail, with the left hand, and draw the body through the other hand with extreme rapidity, till the finger and thumb are brought up to the head. The poisonous fangs are then removed, and the creature has to commence its mysterious course

H

+++++

PREMIÈRE PARTIE

1815-1850 :

LA PROPAGATION

DE LA LECTURE

+++++

La première période de cette étude, 1815-1850, se présente à la fois comme une phase de transition et comme l'entrée dans une ère victorienne qui s'annonce triomphante. La Déclaration d'indépendance des États-Unis, la Révolution française, les guerres napoléoniennes tout justes terminées, la révolution industrielle et ses conséquences sur le plan économique et social, qui ont profondément marqué l'Angleterre au XVIII^e siècle, ont toutes laissé des traces visibles au début du XIX^e siècle. La crainte d'une agitation révolutionnaire se fait sentir entre autres dans le débat sur les bienfaits et les méfaits de la lecture, qui reste vif.

Au début du XIX^e siècle, l'alphabétisation se développe cependant peu à peu, tant pour les enfants que pour les adultes, mais cette progression se fait dans un contexte

d'importants changements de société, dus certes à l'industrialisation et à ses conséquences, mais à d'autres facteurs également: prise de conscience des gouvernements successifs de la nécessité d'améliorer le système éducatif, action de divers mouvements sociaux et enfin mise à la disposition des nouveaux lecteurs de nombreux ouvrages imprimés.

+++++

CHAPITRE I
PROGRÈS DE
L'ALPHABÉTISATION
DANS LA PREMIÈRE
MOITIÉ DU
XIX^e SIÈCLE

+++++

+++++

PROGRÈS DE L'ALPHABÉTISATION DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE

+++++

Il va de soi que si l’alphabétisation a déjà progressé au cours du XVIII^e siècle, elle varie en fonction des classes sociales et des possibilités offertes à ses membres. On ne peut donc parler de manière globale de l’augmentation de l’alphabétisation en Angleterre au cours de cette première période sans examiner l’évolution de la situation aux différents niveaux de la société. Il convient également de se pencher sur les actions entreprises à cette fin, sur les raisons pour lesquelles celles-ci se développent et sur la manière dont elles sont réalisées.

INSTRUCTION DES ENFANTS DES CLASSES MOYENNES ET SUPÉRIEURES

+++++

Dans les couches supérieures de la société où les industriels et commerçants ont peu à peu trouvé leur place, la lecture est considérée comme essentielle. George III, dont le règne se termine en 1820, avait exprimé son désir de voir tous les enfants capables de lire la Bible. Par ailleurs, l’opinion courante était que la classe moyenne se devait d’être alphabétisée de façon à contribuer au maintien de la paix sociale et au progrès.

L’éducation des enfants était donc primordiale et l’apprentissage de la lecture se faisait soit à la maison, soit à l’école, cette dichotomie correspondant en fait à une division par sexe. En effet, les filles étaient instruites par leur mère ou par une gouvernante, profession caractéristique de l’époque, ouverte à toute jeune fille ou jeune femme en général dans le besoin. Le plus souvent, ces gouvernantes n’avaient elles-mêmes reçu qu’une instruction limitée, mais le recours occasionnel à des intervenants extérieurs ainsi que la pratique rituelle de la lecture en famille pouvaient pallier ces insuffisances. Seule une minorité de jeunes filles allait dans des pensionnats renommés et coûteux, où elles recevaient une éducation axée davantage sur les bonnes manières et sur leur futur rôle dans la société que sur l’acquisition de connaissances. Dans tous les cas de figure, l’ins-

truction des jeunes filles se faisait dans un contexte religieux, l'influence de l'évangélisme continuant à se faire sentir tout au long du siècle.

Les garçons des classes moyennes étaient plus systématiquement envoyés à l'école, même s'ils pouvaient également commencer à apprendre à lire à la maison, le plus souvent avec leur mère ou un tuteur. Au début du siècle, il existait en Angleterre entre 700 et 800 de ces écoles secondaires, appelées *grammar-schools*, accessibles aux fils de la petite noblesse, de la catégorie supérieure des commerçants et de certains gros fermiers. Selon l'historien G. M. Young, l'enseignement y était satisfaisant à condition que ces écoles aient des liens avec l'université. Dans le cas contraire, l'enseignement prodigué par du personnel peu qualifié et en nombre insuffisant laissait fort à désirer.

Mais fallait-il alphabétiser les couches inférieures de la société britannique ? Les avis continuaient à diverger sur cette question.

LE DÉBAT AUTOUR DE LA LECTURE

+++++

L'alphabétisation des classes populaires est restée sujet de débat en Grande-Bretagne pendant une bonne partie du XIX^e siècle. Les Radicaux et les Whigs affirmaient que l'accès libre aux imprimés élèverait le niveau intellectuel de la nation tout entière et empêcherait la révolution, car après les événements survenus en France, cette crainte demeurait très forte. À l'opposé, les Tories préféraient que le marché des livres reste contrôlé afin d'assurer la stabilité et la paix sociales.

Pour les premiers, savoir lire représentait une compétence qui ne pouvait être que profitable à l'ouvrier, à condition que les ouvrages imprimés mis à sa disposition soient moralement corrects et garantissent discipline et soumission à ses supérieurs. À leurs yeux, le développement de l'alphabétisation était un signe de progrès social. De leur côté, les ouvriers eux-mêmes prenaient progressivement conscience de l'importance de la *literacy*, au sens large de la maîtrise de ce que les Anglais appellent les *Three R's* (*reading, writing and arithmetic*, c'est-à-dire lecture, écriture, arithmétique), exigée parfois dans des annonces pour certains emplois. D'autre part, les employeurs se rendaient de plus en plus compte que l'ouvrier instruit offrait des garanties en matière d'intelligence, de sens de la discipline, de respectabilité et de respect de l'autorité. Cette demande des patrons ne cessera d'ailleurs d'augmenter tout au long du siècle.

Dans le même temps, les adversaires de l'instruction des classes populaires ne baissaient pas les bras, allant même parfois jusqu'à défendre

l'illettrisme comme meilleur garant de la paix intérieure. Selon Halévy, les conservateurs et la *gentry* (petite noblesse) craignaient en effet que l'instruction ne soit dangereuse pour l'ordre public si le peuple apprenait à penser par lui-même, et qu'en conséquence apparaissent des foyers d'insubordination politique et religieuse. Le développement de la lecture était jugé risqué à moins d'être canalisé, et l'alphabétisation de masse redoutée pour ses effets éventuels sur la moralité.

Il était cependant difficile de résister au sens de l'histoire, et l'apprentissage de la lecture continuait à progresser envers et contre tout dans toutes les couches de la société britannique, en dépit des lacunes du système éducatif qui devait rester encore longtemps entre les mains d'associations privées, le plus souvent religieuses.

L'ALPHABÉTISATION DES ENFANTS DES CLASSES POPULAIRES

+++++

Dans ce contexte, l'instruction des enfants de la classe ouvrière laissait beaucoup à désirer. Car, en matière d'apprentissage de la lecture, les exemples d'enfants qui apprenaient à lire en famille restaient rares. Cela se pouvait cependant lorsqu'un parent, un frère ou une sœur un tant soit peu alphabétisé, pouvait transmettre leur savoir le soir ou lors des rares moments libres dans la semaine de travail. Encore fallait-il que les parents voient un intérêt quelconque à instruire leurs enfants de la sorte. Totalement aléatoire, ce genre d'enseignement se faisait presque toujours à partir de la Bible, bien que quelques livres de lecture, appelés *primers*, ou des alphabets sous forme de cartes illustrées aient commencé à paraître et à être utilisés au tout début du siècle. Mais dans la majorité des cas, les enfants étaient plutôt envoyés à l'école, si tant est qu'on puisse utiliser ce terme pour des institutions reposant sur la bonne volonté de quelques philanthropes. Car ces écoles élémentaires – dans tous les sens du terme – étaient privées et confessionnelles et visaient surtout à éduquer moralement les enfants en leur enseignant discipline et obéissance.

Divers types d'établissements scolaires existaient en Angleterre au début du *xix^e* siècle, souvent regroupés sous l'étiquette pratique et limpide de *charity schools*, terme concernant prioritairement des écoles gratuites, financées grâce à la générosité d'un bienfaiteur ou d'une organisation religieuse, telle que la Society for Promoting Christian Knowledge. Existait depuis le *xviii^e* siècle, ces écoles n'avaient guère d'efficacité, car il semble que leurs soi-disant enseignants ne maîtrisaient pas totalement eux-mêmes les compétences qu'ils devaient enseigner...

Une autre catégorie d'écoles destinées aux enfants de la classe ouvrière était les *dame schools* qui, comme leur nom l'indique, étaient tenues en général par des dames, souvent d'un certain âge, qui accueillaient chez elles, parfois, dit-on, dans leur cuisine ou dans leur cave, de jeunes enfants à qui elles étaient censées apprendre à lire. Mais, de l'avis général, l'enseignement prodigué dans ces écoles était inefficace.

Enfin, il faut évoquer les *ragged schools*, créées par des organismes religieux à destination des enfants « déguenillés » (traduction de *ragged* proposée par Hippolyte Taine), souvent pieds nus et donc inacceptables dans quelle qu'autre école que ce soit. Curieusement, ces écoles semblent avoir prospéré, toutes proportions gardées, puisqu'en 1844 fut créée la Ragged School Union présidée par lord Shaftesbury, mais plus comme maisons d'accueil de délinquants potentiels que comme des lieux d'instruction. La préoccupation première des responsables était une fois encore l'éducation morale. Si la valeur et l'efficacité de ces trois types d'école sont pour le moins incertaines, il faut cependant leur reconnaître le mérite d'avoir fourni à un certain nombre d'enfants le seul moyen possible de s'instruire. Mais il ne faudrait pas se leurrer sur leur importance et leur efficacité, car ces établissements, comme beaucoup d'autres, mettaient la moralité avant l'instruction.

D'autres possibilités s'offraient aux enfants issus de milieux un peu moins défavorisés, et ce, grâce à deux associations dont le rôle en matière d'éducation élémentaire a été marquant. La première avait vu le jour en 1798 sous le nom de Society for Promoting the Lancasterian System for the Education of the Poor, système éducatif dû au quaker Joseph Lancaster, qui avait résolu le problème de la formation et du coût des maîtres en mettant en place un système de monitorat par lequel les élèves les plus âgés et formés à cette tâche transmettaient leur savoir aux plus jeunes. Devenue la British and Foreign School Society en 1814, cette association d'origine non-conformiste se trouva en concurrence avec une deuxième institution, la National School Society qui, relevant de l'Église d'Angleterre, avait vu le jour en 1811. Celle-ci voyait dans l'éducation une arme pour lutter tout à la fois contre l'ignorance spirituelle, le non-conformisme, les mouvements sociaux de l'époque comme le chartisme et le socialisme chrétien, la débauche et l'immoralité. Cette situation laisse percevoir à quel point l'orientation religieuse comptait au moins autant que la nécessité d'alphabétiser les jeunes enfants. Et à cet égard, le rôle de la religion et plus particulièrement du courant évangéliste reste primordial tout au long du XIX^e siècle. Il caractérise en particulier le mouvement des *Sunday Schools*,

écoles du dimanche destinées non seulement aux enfants mais aussi aux adultes de la classe ouvrière.

LES *SUNDAY SCHOOLS* OU ÉCOLES DU DIMANCHE

+++++

Créées dans le deuxième tiers du XVIII^e siècle et développées vers 1780 par Robert Raikes, évangéliste, propriétaire et directeur du *Gloucester Journal*, afin d'enseigner la lecture de la Bible aux enfants de la classe ouvrière, avec toujours le même double objectif d'instruction religieuse et d'enseignement des principes moraux, les *Sunday Schools* ont été, selon Ian Bradley, "*the most successful of the agencies which the Evangelicals devised to convert the working classes*"¹. Elles sont la marque évidente du renouveau évangéliste, profondément religieux et philanthropique de la fin du XVIII^e siècle, qui perdure tout au long de l'ère victorienne au cours de laquelle elles se développent à un rythme accéléré. Elles représentent par ailleurs un aspect essentiel de la vie de la classe ouvrière en Grande-Bretagne au XIX^e siècle.

Ces écoles du dimanche présentaient un double avantage : d'une part, elles prenaient en compte le contexte économique et plus particulièrement les nouvelles conditions de travail des ouvriers, qui passaient six jours sur sept à l'usine ; d'autre part, elles s'intégraient dans ce que les Anglais appellent le *Sunday Observance*, c'est-à-dire les activités autorisées le jour du Seigneur, même si certaines critiques se manifestaient à cet égard. Les écoles du dimanche étaient davantage fréquentées que les autres écoles parce qu'elles étaient gratuites, bien implantées, et aussi parce qu'elles apparaissaient plus adéquates et peut-être même plus efficaces. Leur création reposait sur l'idée qu'elles sauveraient les enfants de l'influence corruptrice de leurs parents tout en permettant de diffuser la parole de Dieu. Mais on peut aussi y percevoir un intérêt nouveau, une nouvelle vision plus optimiste, plus sentimentale, de l'enfance, caractéristique de l'époque victorienne.

Au fil des années, les organisations présidant à l'action des écoles du dimanche se sont multipliées en fonction de leur orientation religieuse. Ainsi la première de celles-ci, la Sunday School Society créée en 1785, était inter-confessionnelle, tandis que la Sunday School Union créée en 1803 était dissidente. Puis apparurent la Sunday School Association (1833)

1. Ian Bradley. *The Call to Seriousness. The Evangelical Impact and the Victorians*. London, Jonathan Cape, 1976, p. 44.

d’obédience unitarienne, la Methodist Sunday School Union (1837) bien évidemment méthodiste, et le Sunday School Institute (1843) qui relevait de l’Église d’Angleterre. Il y eut toutefois quelques rares écoles du dimanche non confessionnelles et politiques, radicales ou owenistes². Il semble qu’il y en eut même des laïques, en particulier dans le Lancashire, où en 1817 ont aussi été accueillis des adultes souhaitant lire ou se faire lire les journaux.

Les élèves des *Sunday Schools* étaient tous issus des rangs de la classe ouvrière, enfants d’ouvriers spécialisés ou de manœuvres. Leur âge allait de 5 à 30 ans, ce qui signifie que ces institutions étaient ouvertes aussi aux adultes, et il y en eut même de spécifiquement destinées à ces derniers. Compte tenu du travail des enfants et avant que diverses lois sur le travail en usine (Factory Acts), votées entre autres en 1833, en 1844 et 1847, en réduisent la durée, les enfants ne pouvaient aller dans les écoles de jour qu’avant d’avoir atteint l’âge de travailler en usine, c’est-à-dire au mieux un ou deux ans. Et encore, à condition que les parents, surtout à la campagne, ne préférèrent pas les garder auprès d’eux pour travailler aux champs. On considère que, de 1833 à 1844, entre 25 % et 75 % des enfants des classes inférieures qui venaient aux écoles du dimanche ne recevaient aucune autre instruction formelle.

L’enseignement fut assuré au tout début par des ecclésiastiques, remplacés ensuite par des enseignants volontaires venant des classes moyennes, et plus tard par d’anciens élèves, plus ou moins formés à cette tâche. Les élèves étaient regroupés selon leur niveau plutôt que par âge. Si la lecture était la principale matière enseignée, et pendant longtemps à partir de la Bible, certaines écoles du dimanche enseignaient également l’écriture (au grand dam des méthodistes qui étaient contre), et environ 5 à 6 % d’entre elles proposaient des cours d’arithmétique ou même d’autres matières.

Le succès des écoles du dimanche est indéniable dans la mesure où, vers 1850, environ deux millions d’enfants de la classe ouvrière y assistaient, tandis que 250 000 hommes et femmes y dispensaient l’enseignement. Il est vrai que ces écoles étaient gratuites (le financement étant assuré pour l’essentiel par des bienfaiteurs), qu’elles n’interféraient pas avec le travail hebdomadaire et ne grevaient donc pas le budget des familles. Elles permettaient aussi une bonne intégration dans la vie de la

2. Du nom de Robert Owen (1771-1885), socialiste utopiste dont l’usine de New Lanark devint un modèle, en raison notamment de ses innovations pédagogiques comme les jardins d’enfants et les cours du soir.

communauté, d'autant plus qu'au fil des années, elles en vinrent à offrir d'autres services, comme l'assistance aux malades ou l'aide à la recherche d'emploi, ainsi que des activités sociales, voire festives.

Leur rôle dans la société britannique du XIX^e siècle est apprécié de manière parfois contradictoire, selon qu'on les juge au service de la classe ouvrière ou à celui des classes supérieures. Pour M. G. Jones, "*the Sunday school allowed a combination of the discipline of labour on weekdays with the discipline of religion on the Sabbath, without upsetting the economic order of things*"³. D'autres y discernent une culture de la discipline, du respect de soi et de la respectabilité, mais sans aller jusqu'à dire, comme certains, qu'elles illustrent le paternalisme des classes supérieures et moyennes qui les imposèrent aux couches populaires afin de leur inculquer une éthique et des comportements adaptés à la nouvelle société industrielle. Il reste indéniable que ces institutions ont servi l'alphabétisation et la pratique de la lecture, voire l'instruction de la classe ouvrière.

Les écoles du dimanche perdurèrent jusqu'en 1961, mais c'est dans les années 1880 qu'elles atteignirent leur apogée. Toutefois, si le prosélytisme religieux des *Sunday Schools* était manifeste et actif, d'autres organisations d'ordre laïque et d'inspiration utilitariste s'intéressaient à l'éducation de la classe ouvrière et allaient de leur côté participer à son alphabétisation.

LES MECHANICS' INSTITUTES AU SERVICE DE LA CONQUÊTE DU SAVOIR

+++++

Que faut-il entendre par *mechanic* ? Le terme pose problème et a créé pas mal de confusion. On pourrait le traduire par «travailleur manuel», mais faut-il entendre par là «ouvrier qualifié», «artisan» ou «ouvrier mécanicien»? Car la classe ouvrière britannique à cette époque peut être divisée en trois catégories: les artisans ou ouvriers qualifiés; les ouvriers semi-qualifiés; les manœuvres. On considère que les *mechanics* du début du mouvement appartenaient à l'aristocratie des ouvriers, mais que par la suite ils pouvaient provenir des trois catégories mentionnées ci-dessus. Il semble toutefois que les *Mechanics' Institutes* aient été plutôt destinés au premier de ces groupes, c'est-à-dire à des individus *a priori* déjà alphabétisés, car l'alphabétisation n'était pas l'objectif premier de ces institutions,

3. Mary G. Jones. *The Charity School Movement. A Study of Eighteenth Century Puritanism in Action*. Cambridge, Cambridge University Press, 1938.

mais bien plutôt l'acquisition de savoirs et le progrès individuel à travers des cours et conférences, mais aussi grâce à l'établissement de bibliothèques.

Il n'est pas étonnant de découvrir les origines de ce mouvement en Écosse, région où le souci d'alphabétisation et d'éducation était nettement plus profond qu'en Angleterre. En effet, c'est en Écosse, bien avant l'Angleterre, que fut établi un enseignement démocratique universel. Le mouvement des *Mechanics' Institutes* est né dans la foulée des travaux du Dr Birbeck, originaire de Glasgow, qui au début du siècle avait organisé des cours de science appliquée pour les artisans de sa ville. C'est sur la base de cette expérience que fut créé à Glasgow en 1821 le premier *Mechanics' Institute*. D'autres personnalités de tendance radicale se préoccupaient aussi d'instruire les ouvriers, dont le Dr Henry Brougham, autre Écossais, dont le nom est associé à de nombreuses actions en faveur de réformes éducatives. Il n'entendait pas seulement faire des ouvriers plus compétents et plus savants, mais aussi, par des conférences et des débats, lutter contre leur ignorance, leurs idées fausses, leurs superstitions et leurs vues étroites en leur faisant adopter des comportements plus rationnels et plus utiles à tous égards. En 1823, J.-C. Robertson, responsable du *Mechanics' Magazine*, et le socialiste Thomas Hodgskin proposèrent la création à Londres d'une *Mechanics' Institution* qui ne pouvait manquer de recevoir l'appui d'Henry Brougham et de ses disciples. Le succès semble avoir été immédiat puisqu'en mars 1824, environ 1500 inscrits assistèrent à la première conférence, à propos de laquelle un témoin dit sa satisfaction d'y avoir noté la présence de 800 à 900 ouvriers qualifiés d'allure respectable, proprement vêtus, et très attentifs au sujet traité (de la chimie).

Ces instituts se multiplièrent rapidement, il s'en créa à Manchester et à Leeds, cette même année 1824, suivis d'une vingtaine d'autres, pour la plupart dans le nord de l'Angleterre, région industrielle par excellence. L'historien de la lecture Richard D. Altick donne pour 1850 le chiffre global de 702 instituts dans tout le Royaume-Uni, dont 610 en Angleterre avec 102 000 adhérents⁴. Mais à cette date, à peine un cinquième des adhérents était d'authentiques ouvriers, la majorité du public étant constitué plutôt d'employés de bureau, de membres des professions libérales et de commerçants. L'explication en est simple : les conférences portaient sur des sujets beaucoup trop difficiles pour des individus à peine alphabétisés, peu

4. Richard D. Altick. *The English Common Reader. A Social History of the Mass Reading Public, 1800-1900*, [1957]. Ohio State University Press, 1998, p. 190.

instruits et souvent trop peu compétents en calcul pour pouvoir apprécier des informations scientifiques parfois très spécialisées. Il leur était donc difficile de s'y intéresser, d'autant plus qu'ils arrivaient fatigués par leur journée de travail, puisque les cours avaient lieu le soir. Autre inconvénient : le coût de l'inscription, trop élevé par rapport à leurs ressources. Enfin, ils en attendaient davantage sur le plan de la sociabilité et auraient sans doute préféré venir là pour se détendre et se distraire.

Pendant, certains instituts ne délaissèrent pas l'alphabétisation, et l'enseignement des *Three R's* fut proposé non seulement aux ouvriers qualifiés, mais aussi à des jeunes et à des femmes. Il n'en reste pas moins que les principaux bénéficiaires de ces *Mechanics' Institutes* furent plutôt les membres de catégories sociales plus élevées. Un des résultats indéniables de ces institutions est qu'ils favorisèrent et encouragèrent la lecture, grâce, entre autres, à la création de bibliothèques dont le rôle fut important, comme il apparaîtra ultérieurement.

Si l'alphabétisation a progressé au cours de la première moitié du XIX^e siècle, c'est donc pour l'essentiel grâce à l'action de philanthropes, évangélistes ou utilitaristes. Il semble toutefois que la demande de la classe ouvrière en la matière augmentait. Un des facteurs en a sans doute été, notamment, l'introduction de la *penny post*, c'est-à-dire la baisse du timbre postal de 6 d. à 1 d.⁵, qui a contribué au désir de savoir lire et écrire afin de rester en contact avec les membres de la famille éloignés pour diverses raisons, dont le déplacement vers les grandes villes industrielles ou l'expatriation dans les pays lointains de l'Empire britannique.

Malheureusement, les *Sunday Schools* et les *Mechanics' Institutes* n'y ont répondu que de manière limitée, car s'ils visaient le même objectif, c'est-à-dire aider les plus démunis, leur souci primordial était la prévention du désordre social et le contrôle des masses populaires. Un autre obstacle au développement de l'alphabétisation doit aussi être pris en compte : la difficulté d'accès à l'imprimé, empêchant la pratique de lecture régulière des nouveaux alphabétisés.

5. Il faut rappeler ici que sur toute la période étudiée en Grande-Bretagne, les sommes d'argent étaient exprimées en livres, shillings et pennies. Une livre sterling ou *pound* (£) valait 20 shillings (s.) et un shilling valait 12 pence (pluriel de penny utilisé pour exprimer la valeur). L'abréviation d. pour penny, qui peut surprendre, renvoyait au mot latin *denarium*. En outre, il existait un autre terme, *guinea* (en français, guinée) qui correspondait à la somme d'une livre sterling + un shilling (£ 1.1 s.).

+++++

CHAPITRE II
ACCÈS AU LIVRE
ET PRATIQUES
DE LECTURE

+++++

+++++

ACCÈS AU LIVRE ET PRATIQUES DE LECTURE

+++++

Il est indéniable que, durant la première moitié du ^{xix}^e siècle, la production d’ouvrages bon marché n’a pas progressé au même rythme que l’alphabétisation, qui pourtant s’est réalisée lentement. Le problème majeur rencontré par les lecteurs anglais des années 1820-1840, de quelle origine sociale que ce soit, était le prix des livres.

LE PRIX DES LIVRES

+++++

Il n’est pas toujours facile d’avoir des informations précises sur les revenus des individus des différentes classes sociales et donc de pouvoir estimer ce que représentaient pour eux l’achat d’un ouvrage. En outre, les prix variaient nécessairement pour les différents types d’imprimé, c’est-à-dire en fonction de la qualité de la présentation et selon le genre. Cependant, il est certain que le prix des ouvrages a eu tendance à baisser au fil des décennies, comme il apparaît de l’illustration qu’en donne David Vincent en indiquant ce que pouvait acheter un penny selon les périodes : dans les années 1840, on pouvait acquérir pour cette somme un imprimé populaire appelé *broadside*, consistant en une feuille imprimée d’un seul côté dont le texte d’environ 250 mots était soit une ballade, soit un récit en prose, parfois assorti d’une illustration ; dans les années 1860, pour la même somme, on achetait un feuilleton de 50 pages soit 2 000 mots, et dans les années 1880, un petit roman (*novelette*) de 20 000 mots⁶. Durant la première moitié du siècle, l’achat d’un livre était en général problématique et le nombre de lecteurs à même d’en acquérir nécessairement réduit. Car vers 1830-1840, sans être des objets de luxe, les livres restaient inaccessibles à beaucoup. À titre d’exemple, on estime qu’un employé de bureau à Londres gagnait 30 shillings par semaine, c’est-à-dire le prix d’un roman en trois volumes. Plus bas dans l’échelle sociale, les salaires hebdomadai-

6. David Vincent. *Literacy and Popular Culture. England 1750-1914*. Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 211.

res variaient en gros de 6 s. à 14 s., tandis que les revenus d'une famille « respectable » étaient de l'ordre de 48 s. par semaine.

Cette situation provenait, d'une part, du conservatisme des éditeurs, pour qui le coût de la fabrication restait élevé en raison des procédés d'imprimerie, et qui ne produisaient que des tirages limités, autour de 750 exemplaires, d'autre part des réticences des classes supérieures à mettre à la disposition des nouveaux lecteurs des ouvrages susceptibles de les pervertir ou de mettre en danger leur intégrité morale et celle de la société. Le prix élevé des ouvrages était en effet un moyen de contrôler, voire d'empêcher la lecture de ceux qu'on jugeait trop vulnérables à ses effets potentiels.

Il n'est donc pas surprenant que, faute de meilleurs ouvrages à des prix abordables, les classes populaires aient continué à se procurer la littérature qui, depuis le XVIII^e siècle, leur était particulièrement destinée. Ces ouvrages lus uniquement pour le plaisir et la détente ont malgré tout joué un rôle dans le développement et la propagation de l'alphabétisation.

LECTURES DES CLASSES POPULAIRES

+++++

Ainsi en était-il des *broadsides*, déjà évoqués ci-dessus qui, vendus à bas prix par des colporteurs, attiraient le lecteur grâce à des titres alléchants et aux faits divers qu'ils relataient, par exemple *The True Description of a Monsterous Chylde borne in the Ile of Wight*, ou *The Strange and Wonderful Storm of Hail which Fell in London on the 18th of May 1680*. Très appréciés au XVIII^e siècle, ces imprimés ont perduré jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ils traitaient parfois de la pauvreté grandissante des ouvriers agricoles ou de ceux des villes, ou encore de la répression des révoltes populaires.

Les ballades étaient en quelque sorte l'équivalent en vers des *broadsides* et se présentaient comme eux. Souvent chantés par les colporteurs qui les vendaient, ils traitaient de toutes sortes de sujets aussi bien religieux que politiques, de faits divers criminels ou d'histoires romantiques, sur un ton tantôt humoristique et même parfois paillard, tantôt au contraire sur un ton moralisateur.

Les *chapbooks* constituaient une autre catégorie d'ouvrages bon marché, le préfixe *chap* étant peut-être une déformation de *cheap*. Petits livres non coupés, non cousus, recouverts de papier, comportant entre 16 et 24 pages, et particulièrement florissants au XVIII^e siècle, ils continuèrent à circuler au siècle suivant avec un succès toujours aussi fort. Il y eut même

des bestsellers, comme en 1823 *A Full, True and Particular Account of the Murder of Mr Weare by John Thurtell and his Companions*, dont il se vendit 250 000 exemplaires, ou en 1828 *The Last Dying Speech and Confession of William Corder* (entre 500 000 et un million d'exemplaires). Ces deux titres avaient été publiés par le plus célèbre éditeur de ce type d'ouvrages à l'époque, James Catnach, Écossais venu s'installer à Londres. Son extraordinaire réussite s'explique par l'existence à cette époque d'un *semi-literate public*, c'est-à-dire à moitié alphabétisé mais toujours incapable de lire des ouvrages plus longs et plus substantiels. En outre, Catnach était capable de sortir en une heure 200 exemplaires d'un *broadside* relatant un fait divers particulièrement sanglant et terrifiant, dont se délectaient les lecteurs des classes populaires.

Dans ce contexte, le début du xix^e siècle vit se développer l'industrie des romans à sensation proposés en livraisons par les éditeurs de Salisbury Square, du nom du quartier londonien où ils avaient pignon sur rue, comme Catnach, c'est-à-dire spécialisés dans ce genre de littérature. Ces textes qui prirent bientôt le nom de *penny dreadfuls* (*penny* pour le prix, *dreadful* annonçant un récit d'épouvante), publiés en livraisons toutes les semaines ou toutes les deux semaines, s'inspiraient des romans gothiques du siècle précédent. L'un des plus célèbres, intitulé *Black Bess*, dura presque cinq ans avec un total de 2 067 pages ! Dans les années 1840, G. W. M. Reynolds, exploitant le succès français des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, entreprit la publication d'un *penny dreadful* intitulé *The Mysteries of London* qui dura jusqu'en 1856, rédigé par lui-même puis par différents autres auteurs. Il paraissait en fascicules hebdomadaires, sur huit pages de deux colonnes illustrées par une gravure sur bois accrocheuse. Ce type de format était aussi utilisé parfois pour des romans qualifiés de violemment sentimentaux, comme *Fatherless Fanny, or The Mysterious Orphan*, ou pour des plagats d'œuvres célèbres, comme celles de Dickens, aux titres facilement identifiables : *Oliver Twiss*, ou *Nickelas Nicklebery*. Il est peu probable que les lecteurs de tels ouvrages aient décelé à travers eux le talent du grand romancier anglais !

Face à la prolifération de telles publications, plusieurs tentatives virent le jour à la fin du xviii^e siècle et au début du xix^e, pour détourner les nouveaux alphabétisés des classes inférieures de ce genre de lectures considérées comme malsaines, voire nocives, en leur procurant à la place des ouvrages utiles et instructifs. Ces démarches se situent dans le contexte de ce qu'on appelle le *cheap book movement* et émanent soit d'organisations religieuses, soit de mouvements laïques. Deux actions particulièrement

importantes de cet ordre, destinées aux classes populaires, méritent attention. La première a été menée par une femme évangéliste, Hannah More, la seconde est venue du même courant utilitariste que les *Mechanics' Institutes*.

HANNAH MORE ET LES *CHEAP REPOSITORY TRACTS*

+++++

Après un début de carrière comme poète et auteur dramatique, Hannah More (1745-1833), devenue ardente évangéliste, s'intéressa au développement de la lecture et de l'instruction. Dans ce contexte, elle s'éleva contre les opposants aux écoles du dimanche en affirmant que l'alphabétisation ne saurait être une menace et qu'à son avis, le problème était bien davantage l'impossible accès à l'imprimé des nouveaux lecteurs. Car le risque n'était pas tant qu'on enseignait à lire aux « pauvres » mais qu'on ne leur donnait pas à lire des livres appropriés, c'est-à-dire moralement corrects. Elle entreprit donc de publier des fascicules bon marché sur le modèle des *chapbooks*, auxquels elle donna le nom de *Cheap Repository Tracts*. Le premier d'entre eux parut le 3 mars 1795 et la production de ces *Tracts* se poursuivit à raison de trois par mois. Ces publications connurent une indéniable réussite avec 300 000 exemplaires vendus au cours des six premières semaines, et deux millions à la fin de la première année. Leur succès s'explique en partie par l'astucieuse imitation conçue par Hannah More et utilisée pour ses fascicules de la littérature immorale et séditieuse distribuée par des colporteurs, quasiment du plagiat au niveau de la présentation : même format, même papier, mêmes titres racoleurs (un des tracts rédigés par sa sœur Sally s'intitule *The Story of Sinful Sally Told by Herself*), mêmes illustrations attrayantes, coût très bas, un penny ou un demi-penny, grâce au soutien de nombreux évêques et personnalités politiques qui aidèrent à les financer. Quant au contenu, il se devait d'être simple, instructif et moral, et on y trouvait donc de la poésie, des histoires tirées de la Bible, des allégories chargées de signification religieuse, et des histoires destinées à inculquer de saines habitudes et des modes de vie vertueux. Dans une certaine mesure, ces tracts avaient valeur de manuels de conduite pour les classes populaires.

Si ces *Cheap Repository Tracts* cessèrent de paraître en 1798, les activités d'Hannah More en matière d'édition continuèrent, mais sous d'autres formes. Car son succès impressionna la *gentry*, à tel point que dut être organisée une seconde édition de ces mêmes *Tracts* sur du papier de

meilleure qualité et vendue dans des librairies. Au début du ^{xix}^e siècle, More publia d'autres ouvrages, plus traditionnels et davantage destinés aux classes supérieures, comme *Thoughts on the Importance of the Manners of the Great to General Society* (1788), ou des livres de morale et de théologie, *Essay on the Character and practical Writings of St. Paul* (1815) ou *Moral Sketches* en 1819. Elle fut par ailleurs une figure importante du mouvement abolitionniste.

L'influence et le rôle d'Hannah More seraient minimes si elle n'avait pas fait école et provoqué dans l'Angleterre du début du ^{xix}^e siècle une vague de publication de *tracts* du même genre par d'autres personnalités ou organisations évangélistes. Une Religious Tract Society qui vit le jour en 1799 encouragea ce type d'ouvrages dont certains visaient parfois un segment particulier du lectorat, comme *Friendly Hints to Servants* ou *Advice to a Young Man on Entering the World*. Cette association obtint dès 1805 le quasi-monopole des *tracts* religieux et devint en conséquence l'une des principales sources de lecture bienséante des classes populaires. Les chiffres dont on dispose sont éloquentes : près de 315 000 *tracts* diffusés en 1804, autour de 3 millions en 1814, 10 millions en 1824, plus de 14 millions en 1834 et plus de 15 millions en 1844. Ces chiffres élevés s'expliquent en partie par le fait que les fascicules étaient souvent vendus par l'intermédiaire de diverses institutions éducatives et qu'il en existait de spécifiquement destinés aux enfants. Lors de son cinquantième anniversaire en 1849, la Religious Tract Society pouvait se vanter de quelque 5 000 titres diffusés au rythme de 20 millions par an.

D'autres organisations s'efforcèrent d'occuper aussi le terrain des publications religieuses et c'est ainsi que la Society for the Promotion of Christian Knowledge créa en 1834 un *Tract Committee*. Au milieu du siècle, cette association pouvait se targuer de distribuer de son côté environ 4 millions d'imprimés, mais il faut signaler qu'elle publiait aussi des livres d'intérêt plus général, ouvrages de spiritualité et de dévotion privée, livres de prières, etc. Toutefois, si les livres religieux étaient nombreux, ils avaient fort à faire avec la concurrence des habituels textes profanes comme les *penny dreadfuls* évoqués ci-dessus. Qui plus est, de nouveaux pionniers de la littérature bon marché étaient entrés en action à travers un autre organisme influent de la période, la Society for the Diffusion of Useful Knowledge.

THE SOCIETY FOR THE DIFFUSION OF USEFUL KNOWLEDGE (SDUK)

+++++

Cette association, d'inspiration utilitariste et *whig*, fut créée en 1826, soit deux ans après les *Mechanics' Institutes*, en direction du même public, à savoir les ouvriers qualifiés et leurs familles. Comme l'indique son nom Association pour la diffusion des savoirs utiles, l'idée était de fournir à ce lectorat nouvellement alphabétisé des ouvrages utiles, accessibles tant du point de vue de leur contenu, en général des informations d'ordre technique ou scientifique, qu'en raison de leur faible coût. Impliqué dans cette entreprise, Henry Brougham, dont le nom a déjà été mentionné à propos des *Mechanics' Institutes*, participa au lancement de cette association et écrivit l'introduction à la collection qui fut lancée dans cette perspective, *The Library of Useful Knowledge*, dont le premier volume fut vendu en 1827 à plus de 30 000 exemplaires. Il s'agissait en fait de fascicules de 32 pages denses, qui paraissaient tous les quinze jours au prix de 6 d. chacun. Les sujets en étaient essentiellement scientifiques et utilitaires, allant des méthodes de calcul aux techniques de brassage de la bière, et durant les dix-huit premiers mois ces petits ouvrages connurent, semble-t-il, un certain engouement. Mais ce bel enthousiasme retomba rapidement, et Charles Knight (1791-1873), ancien éditeur de quelques périodiques dont le *Knight's Quarterly Magazine*, fut appelé à la rescousse pour superviser les publications de la SDUK. Il devait bientôt être considéré par ses contemporains comme le symbole du mouvement en faveur de livres bon marché en vue de mettre des livres « décents » à la disposition des couches populaires. En 1829, conscient que la demande d'ouvrages « utiles » tendait à faiblir, Knight lança donc une série parallèle, destinée à traiter de sujets plus distrayants, intitulée *The Library of Entertaining Knowledge*, proposée en fascicules à 2 s. ou en volumes complets à 4 s. 6 d. Malheureusement, les sujets abordés restaient beaucoup trop sérieux, sinon arides, pour plaire aux lecteurs des classes populaires que, fort probablement, les textes concernant les antiquités égyptiennes, les sociétés secrètes du Moyen Âge ou les substances végétales ne devaient guère passionner ! D'ailleurs, la demande générale, toutes classes confondues, ne faisait qu'aller de plus en plus nettement vers des lectures de loisir distrayantes, en particulier le roman.

En dépit des difficultés rencontrées, Charles Knight continua à concevoir des publications bon marché à destination des classes populaires. Avec la bénédiction de la SDUK, il édita en 1833 une encyclopédie en fascicules mensuels, la *Penny Cyclopaedia*. Moins marquée de l'esprit utilitariste

que les autres publications, cet ouvrage était constitué de divers articles originaux écrits dans un style clair, certains rédigés par des personnalités du monde littéraire d'alors. Les 27 volumes de l'encyclopédie furent terminés au printemps 1844, laissant Knight criblé de dettes car il en avait assumé lui-même tous les coûts de fabrication. Toujours préoccupé de ce problème du prix des imprimés, il se lança cependant dans d'autres entreprises hasardeuses, par exemple un dictionnaire biographique qu'il dut arrêter après avoir consacré sept volumes et demi à la lettre A... Mais il eut davantage de succès avec trois ouvrages, toujours en fascicules : une *Pictorial Shakespeare* (1836-1838), une *Pictorial History of England* et une *Pictorial Bible* (1839-1842). Abondamment illustrées, comme le suggèrent leurs titres, ces publications pouvaient rester d'un coût relativement faible, grâce à l'utilisation de gravures sur bois qui permettaient de plus nombreux tirages que les plaques métalliques. Il entreprit aussi la publication de *Weekly Volumes*, ouvrages de format de poche à 1 shilling (1 shilling et demi lorsqu'ils étaient reliés en toile), mais, comme Knight l'écrivit lui-même : *"The volumes were not cheap enough for the humble, who looked to mere quantity. They were too cheap for the genteel, who were then taught to think that a cheap book must necessarily be a bad book"*⁷.

Les efforts de Charles Knight pour fournir des ouvrages imprimés peu coûteux aux nouveaux alphabétisés des classes inférieures britanniques sont tout à fait révélateurs des difficultés rencontrées par les personnalités les mieux intentionnées et les plus généreuses à cet égard. Il continuait d'être difficile de faire progresser, voire de simplement préserver le niveau de lecture acquis. Il existait toutefois un autre média à même de servir cet objectif : les périodiques destinés aux classes populaires dont l'importance en matière de lecture a été indéniable, comme Knight lui-même l'a constaté dans son autobiographie :

*They were making readers. They were raising up a new class, and a much larger class than previously existed, to be the purchasers of books. They were planting the commerce of books upon broader foundations than those upon which it had been previously built*⁸.

7. Cité dans Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 283.

8. Cité dans Scott Bennett. "Revolutions in thought: serial publication and the mass market for reading". In Joanne Shattock & Michael Wolff. *The Victorian Periodical Press: Samplings and Soundings*. Toronto, University of Toronto Press, 1982, p. 227.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX POPULAIRES

Charles Knight, *popular educator* comme il aimait à se qualifier lui-même, toujours soucieux de proposer une littérature à même d'« améliorer » son lecteur (ce que recouvre l'expression anglaise *improving literature*) et de le faire progresser, envisagea donc un périodique intitulé *The Penny Magazine*, également très axé sur les savoirs pratiques et utiles, dénué de tout parti pris politique, dont le premier numéro parut en 1832. Dans la préface au premier volume, il écrivait :

If this incontestable evidence of the spread of the ability to read be most satisfactory, it is still more satisfactory to consider the species of reading which has had such an extensive and increasing popularity. In this work there has never been a single sentence that could inflame a vicious appetite; and not a paragraph that could minister to prejudices and superstitions which a few years since were common. There have been no excitements for the lover of the marvellous – no tattles or abuse for the gratification of a diseased personality – and above all, no party politics. The subjects which have uniformly been treated have been of the broadest and simplest character⁹.

Les ventes furent importantes, semble-t-il, du moins les premières années, avec des chiffres – non garantis car donnés par Knight lui-même – tournant autour de 200 000 exemplaires vers 1835. Paraissant le samedi, jour idéal puisque la veille du seul jour de repos de la semaine, le périodique pouvait être obtenu par abonnement, ou acheté au numéro, ou encore être lu dans les cafés, les usines ou les *Mechanics' Institutes* fréquentés par les ouvriers.

Illustré de gravures sur bois, de présentation assez agréable, comportant des articles variés, sur la littérature, les beaux-arts ou l'histoire, *The Penny Magazine*, pionnier en tant que magazine de masse, aurait pu continuer à plaire si les autorités de la SDUK qui le contrôlaient n'avaient imposé des sujets plus sérieux et interdit toute œuvre d'imagination, au point qu'il n'y eut absolument jamais le moindre texte de fiction. Par exemple,

9. Cité dans Queenie Dorothy Leavis. *Fiction and the Reading Public* [1932]. London, Bellew Publishing, 1978.

dans le numéro 55, du 9 février 1833, le seul texte un peu distrayant, illustré de manière spectaculaire, concerne les charmeurs de serpents, le reste étant constitué d'articles sur les pêcheries de harengs, une promenade dans la forêt de Windsor ou des exercices d'arithmétique !

Mais *The Penny Magazine* qui, dans ses meilleurs jours, connut une circulation de 300 000 exemplaires par mois, souffrit aussi de la concurrence d'un autre périodique bon marché, le *Chambers's Edinburgh Journal*, qui avait vu le jour la même année et qui, produit d'une entreprise commerciale, sans lien direct avec aucune organisation politique ou religieuse, était lu selon les termes de son propriétaire par "*the élite of the labouring community; those who think, conduct themselves respectably and are anxious to improve their circumstances by judicious means*"¹⁰. À l'origine de son lancement, l'idée de son fondateur était de profiter de la demande d'instruction constatée partout. Si le journal de Chambers connut un succès immédiat, il n'atteignit jamais les chiffres de ventes du *Penny Magazine*, avec seulement 50 000 exemplaires en 1832 et un maximum tournant entre 80 000 et 90 000 vers 1840. Il cessa de paraître en 1853.

Ces deux magazines firent de nombreux émules dans le domaine des périodiques bon marché, comme le *Half-Penny Magazine*, le *Christian Penny Magazine* ou encore le *Penny Comic Magazine*, qui s'efforçaient de satisfaire tous les goûts populaires. En revanche, du côté des journaux, la situation était difficile en raison de ce qu'on appelait les *taxes on knowledge*, à savoir une première taxe sur le papier, une deuxième taxe sur les publicités et surtout un droit de timbre de 4 d. créé en 1819, arme de censure politique de toute évidence. Ces divers impôts causèrent dans les années 1830 une *War of the Unstamped Press*, une guerre en faveur d'une presse sans droit de timbre, dont la meilleure illustration est l'action menée par un réformateur radical du nom de Henry Hetherington qui fit paraître en juillet 1831 un hebdomadaire intitulé *The Poor Man's Guardian*, sous-titré *A weekly paper for the people* inspiré des principes de Robert Owen. Revendiquant le droit de la classe ouvrière à la liberté d'opinion, le journal s'adressait aux lecteurs d'instruction limitée qui n'avaient pas l'habitude de lire régulièrement. Vendu par des agents à travers toute l'Angleterre, *The Poor Man's Guardian* rendait compte des réunions de la toute récente *National Union of Working Classes*. Son engagement politique sur divers problèmes du moment comme l'accès au droit de vote pour les ouvriers servit de prétexte pour le condamner pour illégalité. Quelques agents, tout comme Hetherington lui-même,

10. Cité dans Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 337.

firent de la prison, et les presses de l'éditeur furent à plusieurs reprises saisies et détruites. Finalement, en juin 1834, considéré comme pamphlet et non plus comme journal, *The Poor Man's Guardian* ne fut plus soumis au droit de timbre, mais il cessa de paraître en décembre 1835. Il reste une référence en matière de développement de la lecture et de l'instruction, dans la mesure où ce journal voulait avant tout disséminer des idées politiques de manière à faire progresser la classe ouvrière en lui procurant des connaissances utiles mais différentes de celles fournies par la SDUK.

DES ÉDITEURS À LA RECHERCHE DE LIVRES POUR TOUS

Cependant, des éditeurs ayant pignon sur rue se préoccupaient également de donner à lire des ouvrages instructifs aux lecteurs anciens et nouveaux. Entre 1825 et 1830, plusieurs collections de livres allant dans le sens d'une baisse des prix furent lancées en direction de ce public. Deux d'entre elles proposèrent des ouvrages de *non-fiction*¹¹. La première collection, due à l'éditeur de Walter Scott et intitulée *Constable's Miscellany*, qui vit le jour en 1827, proposait des ouvrages d'histoire, des récits de voyage ou des œuvres scientifiques au prix de 3 s. 6 d. le volume. La seconde, publiée par John Murray, portait le nom de *Family Library*. Elle débuta en 1829 avec des ouvrages à 5 s., dont les deux premiers volumes d'une biographie de Napoléon adaptée de l'ouvrage de Scott en neuf volumes qui coûtait, lui, 94 s. 6 d. Un des points forts de la *Family Library* était la présence dans la collection de publications originales. Mais Murray, contrairement à Constable et à la SDUK, refusait les publications en fascicules, ce qui, de fait, rendait impossible l'achat de ses livres par les ouvriers, dont les salaires dépassaient rarement les 20 s. par semaine. Les déficits persistants de Murray finirent par avoir raison de sa collection qui cessa en 1834, après avoir atteint un total de 47 volumes (moins de trente titres). Il faut reconnaître à Murray le mérite d'avoir tout de même essayé d'organiser un marché de livres peu coûteux, mais à ses dépens. Toutefois, selon Scott Bennett, la *Family Library* de Murray représente "*a remarkable effort to*

11. On entend par *non-fiction* tout ce qui n'est pas littérature d'imagination, c'est-à-dire livres d'histoire, essais, sciences humaines et sciences sociales, biographies, etc. Ce terme fort utile sera employé chaque fois que nécessaire, en opposition à fiction, qui recouvre la littérature d'imagination.

publish across class lines at a time when class divisions were newly felt to be threatening the fabric of national life”¹².

Cette remarque laisse clairement entendre que les lectures, et donc les livres, différaient selon la classe à laquelle on appartenait, même si certaines publications destinées aux couches inférieures et soi-disant bon marché ne pouvaient être et n'étaient achetées que par les classes moyennes. Il existait clairement une segmentation du lectorat en fonction des revenus. Patrick Brantlinger remarque :

From the 1820s and 1830s forward, there was a new, marked division of publishing labor, reflecting the social-class hierarchy, with the expensive three-decker novel¹³ going upscale and the simultaneous emergence of a “cheap literature” industry, catering mainly to the burgeoning working-class readership¹⁴.

Dans le même esprit, Amy Cruse cite l'image célèbre du roman de Benjamin Disraeli, *Sybil or the Two Nations*, paru en 1845, et évoque la dichotomie du lectorat britannique en reprenant l'expression du romancier, avec d'un côté « les pauvres » peu ou récemment alphabétisés, qui ne lisent guère, et de l'autre « les riches », c'est-à-dire la classe instruite, vivant relativement confortablement et disposant de loisirs¹⁵. C'est plutôt pour cette deuxième catégorie qu'en 1831 fut créée par les éditeurs Colburn and Bentley une des collections les plus réussies de rééditions bon marché de romans, la *Standard Novel Series* à 6 s. le volume¹⁶ qui perdura jusqu'en 1854. Car le roman était incontestablement une des lectures préférées des classes moyennes, destinée à les distraire.

LECTURES DES CLASSES MOYENNES

+++++

Le roman avait déjà connu un beau succès en Grande-Bretagne depuis ses débuts au XVIII^e siècle, marqués par la parution de *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe en 1719. Dans les années qui suivirent, d'autres romanciers de

12. Scott Bennett. "John Murray's Family Library and the Cheapening of Books in Early Nineteenth Century Britain". In Fredson Bowers (ed.). *Studies in Bibliography*, vol. 29. Charlottesville, The Bibliographical Society of the University of Virginia, 1976, p. 141.
13. Le *three-decker novel* est le roman en trois volumes imposé progressivement aux éditeurs et dont le prix très élevé était d'une guinée et demie, soit 31 s. 6 d.
14. Patrick Brantlinger. *The Reading Lesson*. Bloomington, Indiana University Press, 1998, p. 12.
15. Voir Amy Cruse. *The Victorians and their Books*. London, G. Allen & Unwin, 1935, dont le chapitre VII s'intitule "The Two Nations".
16. Cette collection prit le nom de *Bentley's Standard Novels* quand les deux éditeurs se séparèrent.

qualité, comme Samuel Richardson, Henry Fielding ou Laurence Sterne, développèrent le goût des lecteurs pour la littérature d'imagination. Mais si ce genre avait commencé à ne plus avoir très bonne réputation, c'est en raison d'une autre catégorie d'ouvrages, émanant entre autres de la Minerva Press, dont le côté sensationnel ou trop sentimental faisait l'objet de critiques multiples au point d'être qualifiés de *trashy novels* (romans vulgaires, sans valeur). Il fallut les romans de Walter Scott, en particulier sa série des *Waverley Novels* pour que le genre retrouve une certaine respectabilité, malgré ou à cause de son prix élevé.

Survint ensuite ce que le grand spécialiste français de Dickens, Sylvere Monod, a qualifié dans sa thèse sur cet auteur d'« improvisation triomphale », c'est-à-dire la publication à partir de mars 1836, en livraisons mensuelles au prix de 1 s. chacune, de textes dûs à la plume de Charles Dickens (sous le pseudonyme de « Boz ») prévus pour accompagner chaque fois quatre gravures. Cette œuvre de Dickens est aujourd'hui connue sous le nom de *The Posthumous Papers of the Pickwick Club*¹⁷. À la suite de cette publication, se développa en Angleterre un nouveau format, à même de concurrencer le format en trois volumes ou *three-decker*, imposé par Walter Scott depuis quelque temps, au prix exorbitant de 31 s. 6 d. Chaque fascicule comprenait 32 pages de texte et deux gravures pleine page, et ne coûtait qu'un shilling en raison de l'abondante publicité qui y figurait (parfois sous la forme d'un encart pouvant atteindre 32 pages aussi!). Au bout du compte, le roman vendu ainsi en 20 parties atteignait un prix global de 19 s. (à cause de la dernière livraison, qui était toujours double), c'est-à-dire nettement moins que le *three-decker*.

Avec Dickens et les romanciers des années 1840, le roman se diversifia en multiples catégories : romans domestiques lisibles en famille, romans industriels reflétant les problèmes sociaux auxquels était confronté le pays, les *Bildungsromane* relatant des biographies fictives exemplaires, etc. À partir de là, le roman devint, toutes proportions gardées, un genre respectable, sérieux, reflétant la réalité quotidienne et à même d'instruire et d'éduquer moralement ses lecteurs.

Cela étant, à côté de la fiction, d'autres genres connaissaient un certain succès, comme les récits de voyages, qui avaient le mérite d'apporter des connaissances utiles tout en distrayant le lecteur, voire en le faisant rêver à des horizons lointains. L'historien du livre britannique Simon Eliot

17. Charles Dickens. *The Posthumous Papers of the Pickwick club*, publié en fascicules mensuels entre avril 1836 et novembre 1837, par Chapman & Hall.

a réalisé une étude exhaustive par genres des publications recensées dans le *London Catalogue* pour la période 1814-1846, d'où il ressort que ce sont les livres religieux qui arrivent en tête avec 20,3 % de titres. Suit une catégorie où il regroupe les livres de géographie, d'histoire, et les récits de voyages (17,3 %), puis les romans et contes, incluant ceux pour la jeunesse (16,2 %) ¹⁸.

Il faut mentionner enfin deux autres genres importants dans les lectures des classes moyennes. D'une part, les manuels de conduite (*conduct books*) qui virent le jour au XVIII^e siècle, souvent écrits par des hommes à destination d'un lectorat féminin, et dont l'objectif était d'apprendre aux femmes les qualités d'honnêteté, de fidélité et de modestie, en insistant sur leur rôle au cœur de la vie domestique et familiale. D'autre part, les ouvrages scientifiques, qui commencèrent à prendre de l'importance et contribuèrent aux interrogations qui émergeaient à propos de la religion, bien davantage que les articles d'histoire naturelle ou de géologie paraissant à l'occasion dans quelques périodiques. L'un d'eux, redécouvert aujourd'hui, même si Amy Cruse lui avait déjà consacré plusieurs pages dans *The Victorians and their Books* ¹⁹, publié anonymement en 1844 et intitulé *Vestiges of the Natural History of Creation*, a été un indéniable bestseller dont la première édition fut épuisée en quelques jours. Dans l'ouvrage qu'il lui a récemment consacré, James A. Secord écrit :

Contemporaries called it the biggest literary phenomenon for decades, bigger perhaps than Dickens's early novels. The book was mentioned in thousands of letters and diaries, denounced and praised in pulpits, discussed on railway journeys, [...] at dinner-parties, pubs and soirees, reviewed in scores of periodicals and pamphlets, and in Britain sold 14 editions and almost 400 000 copies ²⁰.

On découvrit assez rapidement que l'auteur en était Robert Chambers, le cadet des frères Chambers qui, en 1832, avait lancé le *Chambers's Journal* mentionné plus haut. Le livre est incontestablement pionnier dans l'histoire des ouvrages scientifiques de ce type qui se multiplieront au cours

18. Simon Eliot. *Some Patterns and Trends in British Publishing 1800-1919*, Occasional Papers of the Bibliographical Society, number 8, 1994, p. 44-45.

19. Amy Cruse, *op. cit.*, p. 84-88.

20. James A. Secord. *Victorian Sensation. The Extraordinary Publication, Reception and Secret Authorship of Vestiges of the Natural History of Creation*. Chicago, University of Chicago Press, 2000, p. 2.

des décennies suivantes, écrits entre autres par des écrivains évolutionnistes comme Spencer ou Darwin.

Quant à la lecture de la presse, elle posait des problèmes en raison de son coût élevé, dû aux diverses taxes mentionnées plus haut. Un quotidien coûtait 7 d. en 1815, prix quasiment prohibitif pour la plupart des familles des classes moyennes avec des revenus n'atteignant pas £ 300 par an. De ce fait, les journaux étaient le plus souvent lus dans les cafés ou dans des salles de lecture prévues à cet effet et pour lesquelles il fallait payer un petit droit d'inscription. Divers hebdomadaires furent lancés, mais rares furent ceux qui purent vivre longtemps. Ainsi, les cinq hebdomadaires les plus répandus en 1850 eurent moins de cinq ans d'existence. Il faudra attendre la suppression des *taxes on knowledge* dans les années 1850-1860 pour voir l'explosion de périodiques de tous genres, destinés à des publics spécifiques. Les mensuels illustrés, comme *Blackwood's Edinburgh Magazine*, créé en 1824, ou *Fraser's Magazine*, créé en 1830, qui coûtaient tous les deux 2 s. 6 d., restaient pour le moment inaccessibles à la plupart des lecteurs et n'étaient donc lus que par les couches supérieures de la société britannique. Les seuls périodiques abordables ou accessibles étaient donc ceux soutenus financièrement par des organisations religieuses et proposés avec les autres lectures religieuses traditionnelles.

LECTURES PARTAGÉES : LA BIBLE ET AUTRES OUVRAGES CANONIQUES

+++++

Il existe toutefois des lectures communes à toutes les classes sociales dont il faut dire un mot à présent, en particulier dans le domaine de la religion. Comme indiqué plus haut, les ouvrages religieux viennent en tête des titres publiés entre 1814 et 1846. Mais il faut admettre les effets bénéfiques de cette prédominance sur l'alphabétisation, puisque la lecture de la Bible, texte véritablement fondateur de la culture britannique, a été commune à tous les lecteurs du pays à l'époque victorienne.

La Bible faisait partie des ouvrages incontournables pour toutes les classes sociales. Le livre saint était présent dans chaque foyer, dans les campagnes comme dans les villes, à côté des quelques rares ouvrages possédés par les familles les plus pauvres. Lu, relu année après année, jamais démodé, transmis de génération en génération, lecture intensive par excellence, la Bible a été pendant longtemps le tout premier livre dans

lequel les enfants anglais apprenaient à lire, et c'était également le livre de prix des *Sunday Schools* et le cadeau de mariage de la mariée.

On sait que pendant la première moitié du XIX^e siècle, et même après, la religion a joué un rôle fondamental dans la vie des Britanniques. La Bible n'était pas seulement un moyen de défendre la foi, elle devait aussi servir à apprendre aux pauvres à accepter leur situation sociale et à rester soumis. Abondamment diffusée grâce à la *British and Foreign Bible Society* (BFBS), fondée en 1805, qui entre 1807 et 1819 imprima des Bibles dans les cinq langues parlées alors dans le Royaume-Uni – l'anglais, le gallois, le gaélique, l'irlandais et le dialecte de l'Île de Man –, mais aussi en français pour la communauté francophone des îles anglo-normandes, la Bible était indubitablement le livre accessible et commun à toute la population. De plus, il existait une véritable demande pour le livre saint, ce qui explique sa publication de masse. Le privilège d'imprimer la Bible appartenait exclusivement aux deux grandes universités d'Oxford et de Cambridge, ainsi qu'à *the Queen's printer*, l'imprimeur de Sa Majesté, et les chiffres des tirages sont impressionnants. La BFBS, qui se les procurait auprès de ces trois imprimeurs, s'était donnée pour mission de les transmettre partout, ce qu'elle faisait avec succès puisque environ 16 millions de Bibles et Testaments furent distribués entre 1804 et 1854 selon Altick. Se posait évidemment le problème du prix, et Leslie Howsam, dans son étude exhaustive des archives de la BFBS, explique que le juste prix ne devait être ni trop élevé ni trop bas, car il fallait éviter de donner de la Bible une image dévaluée. Pour ce public populaire, le livre saint était donc publié avec une couverture en grosse toile et portait un tampon indiquant que son prix réduit était dû à la générosité de philanthropes²¹.

Dans la plupart des foyers, toutes classes confondues, on trouve aussi un livre de prières, le plus connu étant le *Common Prayer Book* dont la version officielle avait été établie en 1662. Destiné aux dévotions privées, il pouvait aussi être utilisé pour les offices religieux et pour des cérémonies comme le mariage. Le troisième titre figurant parmi les ouvrages religieux les plus répandus est en réalité une allégorie, *The Pilgrim's Progress*, écrit par John Bunyan et publié en deux parties, la première en 1678, la seconde en 1684. Relatant la progression de son héros, Christian, de la Cité de la destruction (ici-bas) jusqu'à la Cité céleste, voyage au cours duquel il doit affronter de multiples embûches et dangers, ce bestseller de la littérature

21. Cf. Leslie Howsam, *Cheap Bibles. Nineteenth Century Publishing and the British and Foreign Bible Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

anglaise, réimprimé et diffusé à travers les siècles et les continents, souvent abondamment illustré, faisait partie des rares ouvrages possédés par les plus pauvres et était lu comme un véritable roman, parfois même par des prisonniers ou des personnes démunies.

En matière de littérature à proprement parler, le poème épique de Milton, *Paradise Lost* (1667), de par son sujet, était admis au rang des ouvrages que tout un chacun pouvait lire, dans son intégralité ou en extraits publiés dans des anthologies de poésie. L'anthologie est un genre qui n'a cessé de se développer, même pour les romans dont elle permettait de proposer des « morceaux choisis », c'est-à-dire des passages dénués de toute immoralité et porteurs des valeurs victoriennes.

La situation de l'autre grand poète national, William Shakespeare, était plus délicate, car certaines organisations religieuses voyaient d'un mauvais œil quelques-unes de ses œuvres, son théâtre surtout. On en lisait plutôt des extraits ou des versions expurgées, comme celles dues au célèbre Dr Bowdler (1724-1825) dont le nom reste associé à la censure puisque « expurger » se dit en anglais *to bowdlerize*.

LA CENSURE À L'ŒUVRE

+++++

Considérant que les œuvres de Shakespeare comportaient bien des passages choquants, le Dr Bowdler décida d'entreprendre une édition de ses pièces d'où seraient retirés tous les passages susceptibles de faire rougir les modestes jeunes filles, car pour lui, quels que fussent les grands mérites du grand dramaturge, quel que fût son génie, il n'était pas question d'excuser ni d'accepter l'obscénité. *The Family Shakespeare*, en version largement expurgée, d'où avaient disparu tous les passages jugés indécents ou ennuyeux par le Dr Bowdler et sa sœur qui lui servait de collaboratrice, parut en 1807, fut encensé par la critique et réédité en 1818. Ce fut un triomphe, et cette édition devint la première vendue dans les années 1820. Même *The Edinburgh Review*, dans un compte rendu paru en octobre 1821, faisait l'éloge du censeur et se félicitait qu'on renonce à imprimer tout ce qui n'aurait jamais dû être écrit.

Bestseller incontestable, *The Family Shakespeare* du Dr Bowdler incita d'autres personnes à proposer des versions encore plus purifiées de ses expressions profanes ou vulgaires et vers 1850, il existait en Grande-Bretagne sept éditions expurgées de Shakespeare.

De tels agissements ne sont pas surprenants dans une société soucieuse de moralité et de respectabilité, où la lecture se devait d’être soumise à certaines formes de censure. C’est pourquoi proposer des livres moralement corrects ou dont tous les passages choquants avaient été supprimés était un étendard brandi tant par les éditeurs que par les bibliothèques. La Society for the Promotion of Christian Knowledge proposait ainsi des versions expurgées de poèmes ou de romans, comme *Robinson Crusoe*, et la *Family Library* de Murray revendiquait avoir adapté les pièces de Philip Massinger, dramaturge du xvii^e siècle, “*for Family Reading and the Use of Young Persons, by the Omission of Objectionable Passages*”, argument de vente inattaquable. Cette dernière remarque fait allusion à une des pratiques de lecture de l’époque dont il faut à présent parler.

PRATIQUES DE LECTURE

+++++

La lecture en famille à laquelle il vient d’être fait allusion était en effet une pratique courante dans toutes les classes de la société. Dans les milieux populaires et tant que l’alphabétisation n’était pas générale, les membres alphabétisés de la famille lisaient aux autres à haute voix, et au fil des années c’était souvent les enfants qui lisaient pour leurs parents. Dans les classes moyennes et supérieures, ce moment de lecture familiale se produisait essentiellement le soir, dans un salon confortable où mère et filles étaient occupées à leurs travaux de couture, tandis que leur père ou un de leurs frères lisait à haute voix un livre dont la moralité était incontestable. Le plus souvent, l’ouvrage lu de la sorte était la Bible, mais pas nécessairement, car ce pouvaient être aussi des manuels de conduite. Certaines familles des classes moyennes ou supérieures invitaient leurs domestiques à entendre ces lectures du soir et c’est une des raisons pour lesquelles cette catégorie sociale a été alphabétisée relativement vite. Car les domestiques vivaient dans un environnement favorable à cet égard, dans la mesure où ils disposaient de lumière pour lire, leurs maîtres possédaient de nombreux livres, leur curiosité intellectuelle était stimulée et les incitait à s’instruire ou même à lire pour leur plaisir.

Dans la première moitié du xix^e siècle, cette pratique de lecture à haute voix apparaît comme une forme de sociabilité et s’explique par la persistance d’un grand nombre de lecteurs non ou peu alphabétisés, incapables de lire par eux-mêmes, par le prix élevé du livre, déjà évoqué, et par le contrôle qu’elle permettait sur les ouvrages ainsi lus. La lecture à haute voix ne se limitait pas à la famille ; on partageait ses lectures avec

non seulement les siens, mais avec des voisins ou des amis, ou des camarades de travail. Elle était pratiquée par les membres d'associations charitables lorsqu'ils rendaient visite aux pauvres ou aux malades. La lecture des journaux se pratiquait dans les cafés et les pubs, sur les lieux de travail ou dans des salles de lecture, suivie de discussions parfois animées, au grand dam des classes moyennes qui craignaient que les travailleurs n'acquièrent de la sorte des informations politiques. Pour éviter ce risque, il aurait sans doute été préférable que chacun puisse se procurer un journal et le lire dans la solitude. L'effet pervers des taxes sur les journaux qui les rendaient trop chers pour ce lectorat se fait ici sentir.

Dernière pratique de lecture caractéristique de la période : la lecture du dimanche, jour où l'on ne travaillait pas, mais surtout jour du Seigneur durant lequel la vie semblait s'arrêter. La lecture était quasiment la seule activité autorisée, une fois l'office religieux terminé, mais il n'était pas permis de lire n'importe quoi. Si la Bible et les autres livres religieux étaient le choix de la plupart des familles des classes moyennes, certains ouvrages profanes, tels que des livres d'histoire et des récits de voyage, étaient tolérés, mais tous les romans étaient bannis. Conséquence de cette *Sunday Observance*, des ouvrages et des périodiques spécialement destinés à la lecture du dimanche furent publiés, comme certains *tracts* de la Religious Tract Society dont on trouve des listes dans les archives de cette organisation. C'est aussi pour la lecture du dimanche qu'en 1822 fut lancé un journal intitulé *The Sunday Times*, qui n'a pas grand-chose à voir avec celui qui porte le même nom aujourd'hui !

Imposer la lecture comme seule activité du dimanche a sans aucun doute contribué au développement de l'alphabétisation, aux habitudes de lecture, au plaisir de la lecture. Cette pratique combinée à celle de la lecture à haute voix a permis à nombre de ceux qui n'auraient pu, sinon, avoir accès aux ouvrages imprimés d'en prendre un tant soit peu connaissance. Il est vrai, cependant, qu'ils pouvaient se procurer des livres auprès des bibliothèques privées, les seules existantes pour le grand public dans cette première moitié du XIX^e siècle.

+++++

CHAPITRE III
LE RECOURS
AUX BIBLIOTHÈQUES
PRIVÉES

+++++

LE RECOURS AUX BIBLIOTHEQUES PRIVÉES

Faute de pouvoir acheter, les lecteurs se sont donc tournés vers les bibliothèques. Mais la seule bibliothèque publique, c'est-à-dire financée par l'État, existant en Grande-Bretagne au début du xix^e siècle était la British Museum Library, la bibliothèque nationale.

L'embryon d'une bibliothèque nationale avait été constitué au xviii^e siècle pour accueillir les collections de curiosités léguées à sa mort en 1753 par Sir Hans Sloane, physicien et naturaliste anglais, auxquelles furent ajoutées par la suite des œuvres d'art et des antiquités grecques et égyptiennes. Dans le même temps, plusieurs collections de livres et bibliothèques privées, dont les ouvrages de la Royal Library en 1757, furent intégrées et ont donc constitué la base de ce qui est devenue la British Museum Library. Si, en 1759, celle-ci fut ouverte au public, l'admission y resta longtemps limitée et nécessitait la recommandation d'une personnalité éminente. Qui plus est, les horaires d'ouverture étaient réduits en raison, entre autres, des problèmes d'éclairage de la salle de lecture qu'il fallait fermer dès que la lumière extérieure était insuffisante. Toutefois, la nomination en 1831 du réfugié politique italien Antonio Panizzi comme bibliothécaire assistant, puis comme *Keeper of the Printed Books* en 1837 et *Principal Librarian* en 1856, allait considérablement améliorer l'organisation et le fonctionnement de la bibliothèque. Quant aux bibliothèques des grandes universités (Oxford et Cambridge, mais aussi Glasgow, St Andrews, Aberdeen, Édimbourg et Dublin), fondées pour la plupart au début du xvii^e siècle, comme celles des universités plus récentes (Durham, 1832, ou Londres, 1836), elles étaient strictement réservées aux enseignants et étudiants.

Les lecteurs, nouveaux ou anciens, se tournaient donc nécessairement vers des bibliothèques privées, dont il existait une grande variété, ne serait-ce qu'en raison des catégories sociales concernées. Le plus grand nombre d'entre elles s'adressaient aux classes moyennes au sens large, et leur clientèle allait des riches membres des professions libérales jusqu'aux commerçants et employés de bureau. Mais il en existait aussi pour les classes populaires, grâce aux actions entreprises par certains courants

religieux ou utilitaristes, dans le prolongement de leur action en faveur de l'alphabétisation. Leur taille était variable, selon leur implantation sociale et régionale.

BIBLIOTHÈQUES D'ASSOCIATIONS RELIGIEUSES OU PHILANTHROPIQUES

De taille souvent réduite, ces bibliothèques, situées en général dans des zones rurales, ont commencé à exister au cours du XVIII^e siècle. Elles furent parfois créées par des pasteurs qui, conscients de la nécessité d'instruire les pauvres, entreprirent de constituer de petites collections d'ouvrages, le plus souvent donnés par des personnalités locales. De ce fait, le fonds en était limité tant en quantité qu'en qualité : principalement de la littérature religieuse, quelques auteurs canoniques et des manuels de conduite, mais pour ainsi dire aucun ouvrage contemporain. Fréquentées par des femmes aussi bien que par des hommes, ces modestes bibliothèques pouvaient émaner de mouvements religieux comme la Society for Promoting Christian Knowledge (SPCK) ou, bien entendu, les écoles du dimanche évangélistes. Ces dernières, dont le développement a été important dans le deuxième quart du XIX^e siècle, palliaient la médiocrité et l'insuffisance des rares bibliothèques d'écoles auxquelles, de toute façon, seule une minorité d'enfants avaient accès, et il semble qu'elles aient été, toutes proportions gardées, d'assez bonne qualité. Elles étaient ouvertes aussi bien aux adultes qu'aux enfants et, dans des grandes villes comme Stockport, Manchester ou Hanley, leur fonds pouvait atteindre plus d'un millier de volumes. La SPCK par exemple entreprit d'apporter dans certaines écoles des ouvrages destinés à constituer des bibliothèques, et, en 1835, il existait quelques 2 500 bibliothèques de prêt, dues à cette association, en Angleterre et une trentaine au Pays de Galles.

Les *Sunday Schools* se sont aussi efforcées de promouvoir la lecture par l'intermédiaire de bibliothèques. En 1834, 2 000 des 10 000 *Sunday Schools* existantes possédaient une bibliothèque et la *Sunday School Union* distribuait à chacune d'elles entre 100 et 200 ouvrages. En 1840, la moitié des *Sunday Schools* étaient urbaines et un quart des rurales avaient une bibliothèque.

Enfin, il faut faire état d'une autre catégorie de bibliothèques, les bibliothèques itinérantes, qui se sont développées principalement en Écosse, où le niveau d'alphabétisation était supérieur à celui de l'Angleterre. À l'origine de celles-ci, Samuel Brown, un commerçant amateur de livres

d'Haddington, dans le comté d'East Lothian, qui en 1817 acheta 200 ouvrages qu'il divisa en quatre ensembles, chacun d'eux étant attribué à un village pour une période de deux ans à la fin desquels il passait dans un autre village. À côté de livres religieux, on y trouvait aussi quelques récits de voyage, manuels d'agriculture ou volumes portant sur la science ou la mécanique. Certes limitée à cette région d'Écosse, cette entreprise individuelle valut à son créateur une renommée durable dans l'histoire des bibliothèques britanniques.

BIBLIOTHÈQUES POUR LA CLASSE OUVRIÈRE

+++++

Dans le contexte du mouvement utilitariste, on ne sera pas surpris de l'existence dans les *Mechanics' Institutes*, en particulier ceux des villes industrielles, de bibliothèques destinées à leurs membres. Certaines d'entre elles appartenaient aux ouvriers et travailleurs manuels eux-mêmes et étaient gérées par eux, comme celle d'Édimbourg créée en 1825, avec un droit d'entrée de 5 s. et une cotisation semestrielle de 1 s. 6 d. Cet établissement eut l'avantage de recevoir un grand nombre de livres donnés par les éditeurs écossais Constable et Adam Black qui avaient clairement indiqué que le fonds ne devait pas se limiter à des ouvrages scientifiques mais s'ouvrir à tous les genres de littérature possibles.

À l'opposé, on trouve un établissement comme celui de Leeds dont les mécènes, issus des classes moyennes, refusaient que soient proposés aux adhérents autre chose que des livres d'intérêt scientifique afin de ne pas dissiper leur attention ! Le débat sur le type de livres à offrir à un tel public était général, en conséquence de quoi la sélection d'ouvrages disponibles restait souvent limitée ou controversée. Où se trouvait le plus grand risque : dans la littérature d'imagination et les romans, ou dans les livres traitant de problèmes politiques ou sociaux ? Dans le premier cas, on détournait les lecteurs de l'acquisition de savoirs variés et on les habituaient à se distraire et à s'évader dans un monde illusoire. Dans le second, le danger était de leur faire prendre conscience de l'infériorité de leur situation sociale et de les amener à se révolter. Ainsi, la bibliothèque du *Mechanics' Institute* de Sheffield, créée en 1823, interdisait tout à la fois les romans, les pièces de théâtre et les œuvres hostiles au christianisme ! Dans certains cas, ces restrictions relevaient carrément de la censure. Cependant, les informations données par William St Clair, auteur d'un des ouvrages de référence de ces dernières années, *The Reading Nation in the Roman-*

*tic Period*²², montrent dans certaines de ces bibliothèques la présence d'ouvrages non dénués de valeur et d'intérêt, comme *The Wealth of Nations* d'Adam Smith ou *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* d'Edward Gibbon, mais en revanche aucune œuvre de Byron ou de Scott, ni même les célèbres *Waverley Novels* de ce dernier.

Quant à la fréquentation de ces établissements, elle variait aussi d'une ville à l'autre et en fonction entre autres de leur gestion. À Manchester, la bibliothèque du *Mechanics' Institute*, ouverte en 1825, un an après l'institut lui-même, était gérée par un bibliothécaire rémunéré. Elle était très fréquentée, sans doute parce que, de 1838 à 1839, elle restait ouverte de 10 heures à 21 heures, tous les jours sauf le dimanche. Cependant, la plupart de ces bibliothèques de *Mechanics' Institutes* étaient petites. Un rapporteur pour le Select Committee on Public Libraries de 1849, appelé à se pencher sur la nécessité de créer des bibliothèques publiques, les a décrites en des termes qui montrent leurs limites tant au point de vue de la quantité que de la qualité des ouvrages proposés :

*The chief libraries for operatives are those of the Mechanics' institutions, and they are small. Many of the books are gift books, turned out of people's shelves, and are never used, and old magazines of different kinds, so that out of 1,000 volumes, perhaps there may be only 400 or 500 useful ones. The rest are, many of them, only annual registers and old religious magazines that are never taken down from the shelves*²³.

La demande de journaux et de magazines a par ailleurs amené nombre de ces instituts à ouvrir des salles de lecture de presse, probablement pour détourner les ouvriers de la fréquentation des cafés ou des pubs où les journaux pouvaient être lus quasiment gratuitement. Ces salles constituaient en quelque sorte une alternative aux bibliothèques. Ainsi, entre 1836 et 1854, on trouve à Carlisle, ville du Nord de l'Angleterre dont la population était alors de 25 000 habitants, au moins vingt-quatre salles de ce type avec un total de 1 400 inscrits. Il suffisait de payer une petite cotisation pour avoir accès à de nombreux journaux. Bien que regardée d'un œil soupçonneux par les classes moyennes, cette mise à la disposition de

22. Cambridge University Press, 2004.

23. Cité dans Andrew King & John Plunkett (eds.), *Victorian Print Media. A Reader*. Oxford University Press, 2005, p. 258.

la presse a constitué un autre facteur favorable au développement de la lecture dans les classes populaires.

Enfin, on ne saurait passer sous silence les *factory libraries*, ou bibliothèques d'usine, créées par les employeurs, en particulier dans les cités industrielles du sud du Pays de Galles. Ce type de bibliothèques se développa à la suite de la loi sur le travail en usine de 1833 qui imposa aux industriels du textile de pourvoir à l'instruction des enfants qu'ils employaient et, dans le meilleur des cas, cette disposition incluait l'institution d'une bibliothèque. Toutefois, les livres mis à la disposition des ouvriers étaient bien évidemment choisis par les patrons et il s'agissait principalement d'ouvrages religieux destinés avant tout au progrès moral (*improvement*) de leurs employés. Cependant, il semble qu'aient existé en Écosse, dans les années 1820, une cinquantaine de bibliothèques ouvrières, gérées démocratiquement, sans intervention des classes moyennes, et dont l'inscription était de 6 s. au maximum, mais d'où malheureusement les femmes étaient quasiment exclues. À noter que dans la plupart de ces bibliothèques, les romans étaient bannis (à part ceux de Walter Scott dans certains cas), tout comme, semble-t-il, les ouvrages de controverse politique.

Force est donc de constater que durant la période 1815-1850, l'accès au livre des classes populaires, que ce soit par le biais de l'acquisition ou de l'emprunt, reste limité et orienté toujours dans le sens d'un contrôle de leurs lectures. Il ne faudrait cependant pas sous-estimer le rôle joué par les divers établissements qui viennent d'être présentés car, comme le souligne St Clair, ils ont introduit une nouvelle tranche de la société dans la nation des lecteurs. Mais ce qui était offert aux couches populaires de la société est sans commune mesure avec les nombreuses bibliothèques à la disposition des classes moyennes, dont les deux principaux types sont d'une part les *subscription libraries* et/ou *book clubs* et, d'autre part, les *circulating libraries*, équivalents des cabinets de lecture français.

LES SUBSCRIPTION LIBRARIES OU PROPRIETARY LIBRARIES

+++++

Outre le fait que ce type de bibliothèques coûtait trop cher pour les classes populaires, l'atmosphère qui y régnait et leur côté « club » ne pouvaient attirer les ouvriers. Il s'agit donc bien de bibliothèques destinées à un public relativement aisé, qui fonctionnaient comme des clubs de lecture. D'ailleurs, un certain nombre d'entre elles s'est développé à partir de petits clubs de lecture privés, apparus au XVIII^e siècle au fur et à mesure du

développement de l'alphabétisation. L'initiative en venait souvent de petits groupes d'amis ou de voisins (entre 12 et 24 personnes) qui acceptaient soit de verser une certaine somme permettant l'achat de livres ou de journaux qui circulaient parmi les adhérents, soit de payer une cotisation régulière. Une fois les ouvrages lus par tous, ils étaient mis aux enchères parmi les membres qui pouvaient alors les acquérir. Leur fonctionnement ressemblait donc à celui d'une coopérative, et c'est sur ce même principe que se créèrent les *subscription libraries*, avec le versement d'un droit d'entrée puis de cotisations annuelles. Si elles sont parfois appelées *proprietary libraries*, c'est parce que leurs membres en étaient propriétaires et fournissaient l'argent nécessaire à l'acquisition des ouvrages. Ceci explique pourquoi elles appartenaient essentiellement aux classes moyennes respectables, voire à la *landed gentry*, c'est-à-dire la petite noblesse rurale. Peu ou pas d'artisans parmi leurs membres, car le recrutement se faisait essentiellement parmi les professions libérales, chez les industriels et les banquiers ainsi qu'auprès des commerçants, maîtres d'écoles, libraires ou membres du clergé. Les épouses et filles étaient admises dans certaines de ces bibliothèques, mais sous l'autorité et le contrôle de leur mari, père ou frère.

Conséquence de leur recrutement et de leur mode de fonctionnement, la sélection des ouvrages dans ces bibliothèques correspondait aux demandes des lecteurs et était d'ailleurs établie par eux, même si, au fil des années, certaines des plus grandes de ces *subscription libraries* ont pu avoir du personnel permanent. L'orientation générale était de privilégier la *non-fiction*, alors appelée *polite literature*, c'est-à-dire des ouvrages d'histoire, de philosophie, des récits de voyages, des ouvrages religieux, des biographies, et parfois des livres politiques. La fiction était *a priori* exclue, sauf lorsqu'il s'agissait d'auteurs renommés comme Defoe ou Walter Scott, mais la poésie était bien entendu admise.

Le développement de ce genre de bibliothèques a été particulièrement important entre 1770 et 1830. D'après le tableau fourni par Geoffrey Forster dans *The Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*, on en dénombrait 274 en Angleterre et 266 en Écosse avant 1850²⁴. Selon lui, le nombre important de ces établissements s'explique par le meilleur niveau d'instruction dans les régions d'Écosse qu'en Angleterre à cette époque, comme il a déjà été signalé précédemment. On les trouvait surtout dans

24. Geoffrey Forster and Alan Bell. "The subscription libraries and their members", *Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*. Cambridge, Cambridge University Press, 2006, vol. III, ch. 12, p. 148.

les villes moyennes et les gros bourgs. Quelques-unes réussirent à amasser des fonds considérables, comme par exemple celle de Liverpool avec 36 000 volumes ou celle de Hull avec 20 000 volumes. Quelques-unes des plus importantes ont parfois survécu jusqu'au ^{xx}^e siècle malgré la concurrence des cabinets de lecture, puis des bibliothèques publiques, et il en existait encore douze à la fin du siècle dernier. Il en est en tout cas une, et non des moindres, qui a survécu à Londres jusqu'à nos jours et qui mérite attention.

LA LONDON LIBRARY

+++++

Si la London Library connaît encore aujourd'hui une notoriété certaine, c'est en raison entre autres des circonstances de sa fondation pendant l'époque victorienne, c'est-à-dire relativement tard dans l'histoire des *subscription libraries*.

À l'origine de sa création, l'écrivain Thomas Carlyle (1795-1881), connu pour son *History of the French Revolution* (1837), mais aussi pour sa dénonciation de l'évolution de la société anglaise et de sa politique économique du « laisser-faire ». Déplorant les mauvaises conditions de lecture offertes par la British Museum Library, il considérait qu'il manquait à Londres une grande et bonne bibliothèque et il décida de se mettre en campagne pour qu'en soit créée une. Dans un discours public rapporté dans la *Morning Chronicle* du 25 juin 1840, il déclara :

*Leaving aside all other institutions and the British Museum and the circulating libraries to stand, a deservedly good library of good books is a crying want in this great London... There is no place in the civilised earth so ill supplied with materials for reading for those who are not rich... Positively it is a kind of disgrace to us, which we ought to assemble and put an end to with all convenient dispatch*²⁵.

Suite à cette intervention, le processus de création d'une telle bibliothèque se mit en route. L'objectif était d'en offrir un accès peu coûteux et la possibilité d'emprunter les livres de manière à permettre aux lecteurs de lire, voire de travailler, à domicile. En 1841, des locaux (deux pièces) furent loués dans Pall Mall, puis, en 1845, la bibliothèque fut transférée dans

25. Cité dans l'article d'Alan Bell, "The London Library: a pendant", *ibid.*, p. 160.

une maison située dans St James's Square, tout près de Piccadilly, où la London Library se trouve encore aujourd'hui. En 1879, la bibliothèque acquit d'autres locaux et n'a cessé depuis de s'agrandir progressivement, de manière à pouvoir accueillir des collections en constante augmentation.

Le premier bibliothécaire, John George Cochrane, se chargea d'acquérir les premiers ouvrages du fonds, qui grossit rapidement au point que les membres du comité qui gérait l'établissement lui demandèrent d'établir un premier catalogue, publié en mars 1842, et qui comportait quelque 13 000 titres. En 1847, une seconde édition de ce catalogue considérablement plus épais fournit aussi une liste des adhérents, dont 119 payaient une cotisation à vie de £ 20, et 725 une cotisation annuelle de £ 2 et un droit d'entrée de £ 6. Il transparaît de cette liste que les inscrits étaient issus des classes moyennes, avec la présence abondante d'avocats, de fonctionnaires et de membres du clergé. On y remarquait aussi des adhérents prestigieux comme les écrivains Dickens, Thackeray, ou Leigh Hunt. Parmi les membres des comités successifs, figuraient d'autres personnalités de renom comme le poète Alfred Tennyson, T. S. Eliot ou la romancière Rebecca West.

Le fonctionnement de la London Library est tout à fait original à plusieurs égards. Ainsi, même encore aujourd'hui, un adhérent habitant en province (voire en Europe) peut emprunter des livres par l'intermédiaire de la poste, et ce jusqu'à un maximum de dix ouvrages qu'il peut conserver deux mois. Un autre élément qui fait l'originalité de cette bibliothèque, c'est que le fonds relève avant tout des lettres et sciences humaines et sociales, les quelques centaines de livres scientifiques étant remisés dans un secteur particulier, sous la rubrique *Science and Miscellaneous*. Il faut préciser encore que le classement n'est pas fait selon les habituelles normes Dewey, mais suivant l'ordre alphabétique d'auteurs et par sections. Par exemple, les livres de la section *Literature* sont classés selon un ordre expliqué sur un document remis au nouvel adhérent où se suivent alphabétiquement l'origine géographique et/ou les genres. Ainsi, on a : *Celtic* suivi de *Children's Books*, *Hist. of*, ou *Etruscan* suivi de *Fables*. Toutefois, les différents genres ou types d'ouvrages d'une même langue, y compris les traductions, sont regroupés : *Irish Anthols.*, *Irish Lit.*, *Hist. of*, *Irish Lit.* Enfin, il faut savoir que tous les rayons sont en accès libre et qu'il existe une salle de bibliographie avec de nombreux ouvrages de référence, confortablement aménagée à l'anglaise, et, depuis peu, une autre petite salle, la *Eliot Reading Room*, qui peut recevoir vingt lecteurs. Aujourd'hui, le fonds s'élève à un million de livres et 2 500 périodiques.

Aucun livre n'est jamais supprimé et environ 8 000 volumes sont ajoutés chaque année.

Enfin, précisons que les cotisations, bien que très élevées (£ 395 par an, et possibilité d'une cotisation à vie qui varie selon l'âge de l'adhérent potentiel, par exemple £ 12 900 pour une personne entre 40 et 44 ans, et £ 3 400 pour une personne de 70 ans ou plus...), ne suffisent pas à assurer aujourd'hui le financement de la bibliothèque, qui doit compter sur des dons et legs. On aura deviné que le public de la London Library est constitué pour l'essentiel de journalistes, d'écrivains et autres personnalités du monde littéraire, ainsi que d'universitaires, heureux de pouvoir bénéficier de l'emprunt à domicile.

Survivance d'une autre époque, hors du commun, la London Library est une sorte de monument apparemment indestructible qui témoigne de l'histoire des bibliothèques outre-Manche. De toute évidence, elle continue à satisfaire une certaine catégorie de lecteurs grâce à ses facilités exceptionnelles de prêt et à l'importance de ses collections, malgré des tarifs incontestablement exorbitants.

LES CIRCULATING LIBRARIES OU CABINETS DE LECTURE

+++++

Parallèlement aux *subscription libraries*, s'est développé un autre type de bibliothèques destinées aux classes moyennes, appelées *circulating libraries*, c'est-à-dire des bibliothèques de prêt semblables aux cabinets de lecture français car ce sont, comme eux, des établissements commerciaux, source de bénéfices pour leurs propriétaires.

Les toutes premières *circulating libraries* ont vu le jour au XVIII^e siècle, souvent lancées par des libraires souffrant de la mévente des livres et qui y ont vu un autre moyen de gagner de l'argent. Selon R. D. Altick, le tout premier cabinet de lecture daterait de 1725 et serait dû à un commerçant d'Édimbourg, Allan Ramsay, tandis qu'à Londres il ne s'en est créé que dans les années 1740²⁶. Dans certains cas, le cabinet de lecture était l'activité principale du commerçant; dans d'autres, ce n'était qu'un complément à la vente de papeterie, de journaux et de magazines, ou d'autres produits encore. Il semble en effet que le seul cabinet de lecture n'aurait pas suffi à garantir à son propriétaire des revenus suffisants. Ces *circulating libraries* étaient donc le plus souvent une extension naturelle de la librairie. Certains libraires, qui laissaient leurs clients, parfois installés

26. Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 59-60.

dans des sièges mis à leur disposition, lire sur place, commencèrent peu à peu à leur demander une petite somme pour ce service. Puis logiquement, ils entreprirent de prêter certains des livres de leur boutique en exigeant un droit d'inscription.

Un des premiers cabinets de lecture qui a laissé un nom est celui créé, probablement vers 1770, par William Lane, l'éditeur de la *Minerva Press*, grand pourvoyeur de romans sentimentaux et/ou gothiques de mauvais aloi et de réputation quasi sulfureuse, à tel point que ce genre de romans a parfois été qualifié de *Minerva novel*. Toutefois, il semble qu'on pouvait trouver de tels ouvrages dans la plupart des salons élégants de Londres, et d'ailleurs Lane se vantait dans sa publicité de fournir des livres de *non-fiction* de qualité, anciens ou modernes, même s'il annonçait aussi la présence d'œuvres plus distrayantes, comme les romans ou les contes.

Le développement des *circulating libraries*, tout comme leur succès, a été rapide, et on en trouva bientôt dans les grandes villes de province, mais aussi dans les stations thermales et les lieux de villégiature. Dès le départ, elles s'étaient targuées d'être des lieux choisis et de bon goût. En outre, l'idée s'était répandue que les livres étaient une nécessité sociale et la lecture une occupation tout à fait respectable. Les chiffres de leur progression se passent de commentaire : 20 à Londres en 1760, 1 000 en Grande-Bretagne en 1801 dont 26 à Londres, 1 500 en 1821 avec 100 000 inscrits. L'explication à cette croissance est triple :

- a) sociologique : le développement d'une classe moyenne alphabétisée, voire instruite, à la recherche d'ouvrages pour s'instruire et se distraire. De ce fait, très vite, les *circulating libraries* allaient être décriées et accusées de corrompre le goût des lecteurs, sinon les lecteurs eux-mêmes, et d'encourager l'oisiveté.
- b) littéraire : l'essor du roman en tant que forme littéraire populaire, à partir du début du XVIII^e siècle avec des livres comme *Robinson Crusoe*, de Daniel Defoe en 1719, *Joseph Andrews* et *Tom Jones* de Fielding parus respectivement en 1742 et 1749.
- c) économique : la cherté du livre, et particulièrement du roman, comme on l'a vu plus haut.

Mais même si les cotisations (annuelles, trimestrielles ou mensuelles) étaient relativement élevées, et si, en règle générale, elles correspondaient à l'emprunt d'un seul volume, à une époque où le roman était presque toujours proposé en trois volumes, elles permettaient de lire sans restriction

si on était prêt à faire plusieurs fois par semaine l'aller-retour jusqu'à la bibliothèque. En outre, dans les villes d'eau, les cotisations étaient moins coûteuses car fixées en fonction de la durée du séjour, et par ailleurs certains de ces cabinets de lecture proposaient des livraisons à domicile. D'après un article du magazine *The Leisure Hour* en 1886, certains abonnés chez Mudie, le plus célèbre des cabinets de lecture londoniens dont il sera question plus loin, lisaient en un an, pour une cotisation minimale d'un peu plus d'une livre sterling, l'équivalent de £ 200 à £ 500 de dépenses en achat de livres, c'est-à-dire entre 60 et 300 ouvrages... Il est donc indéniable que ces établissements commerciaux ont contribué à développer chez les Britanniques des habitudes de lecture.

La clientèle des *circulating libraries* se partageait entre des lecteurs soucieux de lire les dernières publications, à savoir des œuvres populaires à la mode (en général, des romans), et ceux qui voulaient une littérature plus sérieuse (ouvrages classiques, livres d'histoire ou de philosophie, biographies, etc.). Car, contrairement aux idées reçues, ces bibliothèques ne se sont jamais limitées à la fiction, et certaines ont même choisi une spécialité comme la musique ou les ouvrages scientifiques. L'importance de la clientèle féminine a toujours incité à faire croire à l'omniprésence des romans, et qualifier un roman de *circulating library novel* a toujours été connoté négativement, comme on s'en rend compte par exemple à travers les rapports de lecture écrits pour les éditeurs par des lecteurs professionnels. Et si certaines romancières ont pu être qualifiées de *queens of the circulating library*, c'est du point de vue de la quantité de romans fournis par elles plutôt que de leur qualité.

Un autre aspect du succès des *circulating libraries* provient de la vitesse avec laquelle le stock se renouvelait. C'était là une condition essentielle pour garantir des bénéfices à leurs propriétaires, d'une part en leur assurant une clientèle captive, attendant avec impatience le dernier roman à succès, d'autre part en procédant à la vente des livres démodés ou retirés de la circulation faute de lecteurs. Le succès d'un ouvrage pouvait même s'apprécier par la durée de sa présence sur les étagères de tel ou tel cabinet de lecture, avec deux conséquences importantes : la première, pour les éditeurs qui orientaient leur production en conséquence ; la seconde pour les lecteurs qui devaient parfois attendre plusieurs semaines avant de pouvoir emprunter le dernier bestseller et étaient contraints de se rabattre sur d'autres titres dans l'intervalle.

La meilleure illustration qu'on puisse donner de l'importance et de l'influence de tels cabinets de lecture au cours de l'époque victorienne est

d'examiner à présent le cas du plus célèbre d'entre eux, Charles Mudie's Select Library.

CHARLES MUDIE'S SELECT LIBRARY

+++++

Charles Edward Mudie (1818-1890) était le fils du libraire Thomas Mudie qui, dans sa petite boutique londonienne, vendait livres d'occasion, journaux, papeterie, et pouvait à l'occasion prêter des romans sentimentaux ou populaires à 1 d. le volume.

Après avoir dans un premier temps aidé son père, Charles choisit en 1840 d'ouvrir sa propre librairie, située dans Upper King Street, à Bloomsbury, non loin de l'université de Londres fondée en 1836. Parmi sa clientèle, des étudiants de cette université qui cherchaient avant tout à emprunter les ouvrages dont ils avaient besoin pour leurs études et à qui, peu à peu, Mudie commença à prêter ses propres livres moyennant finance. Devant le succès de cette opération, il décida en 1842 de se limiter aux activités d'un cabinet de lecture en proposant à ses clients une cotisation annuelle d'une guinée (c'est-à-dire £ 1.1 s.) pour l'emprunt d'un volume d'un ouvrage. Son cabinet de lecture prit bientôt le nom qui devait en assurer la renommée, Mudie's Select Library. Comme Mudie s'approvisionnait en œuvres nouvelles, achetées dès leur première publication, et qu'il fit même de cette option un des points forts de sa bibliothèque, le nombre de ses abonnés augmenta très rapidement et atteignit près de 25 000 en 1852, ce qui l'obligea à déménager dans de plus grands locaux dans New Oxford Street en décembre 1860.

Charles Mudie était incontestablement un homme d'affaires, et il mit au point une méthode qui explique pourquoi son entreprise connut un tel succès. En voici les grandes lignes.

Tout d'abord, il opta pour des cotisations peu coûteuses au regard du prix des livres : au départ, une cotisation annuelle de base d'une guinée pour l'emprunt d'un VOLUME (et non par titre, ce qui est important dans le contexte des *three-deckers*), étant bien entendu que les lecteurs pouvaient choisir une cotisation plus élevée s'ils voulaient emprunter plusieurs volumes à la fois. Compte tenu d'une clientèle en majorité féminine qui souhaitait lire avant tout des romans, dont la plupart étaient à l'époque publiés en trois volumes (les fameux *three-deckers*), Mudie y trouvait son compte, car soit le lecteur revenait rapidement (parfois le même jour) emprunter un autre volume, soit il était obligé de payer une inscription à un taux plus élevé l'autorisant à prendre deux ou trois volumes à la fois.

Deuxième parti pris commercial : la publicité tous azimuts et particulièrement abondante dans la presse, à tel point qu'un ouvrage mentionné dans la liste de ceux récemment acquis par Mudie pour son cabinet de lecture était une véritable garantie de succès et qu'à l'inverse, un livre refusé par lui risquait de ne pas trouver son lectorat. Par ailleurs, ces publicités mettaient en avant l'idée de sélection suggérée dans le nom de son cabinet de lecture et, sur certaines d'entre elles, on pouvait lire cette phrase : "*Novels of objectionable character or inferior ability are almost invariably excluded*".

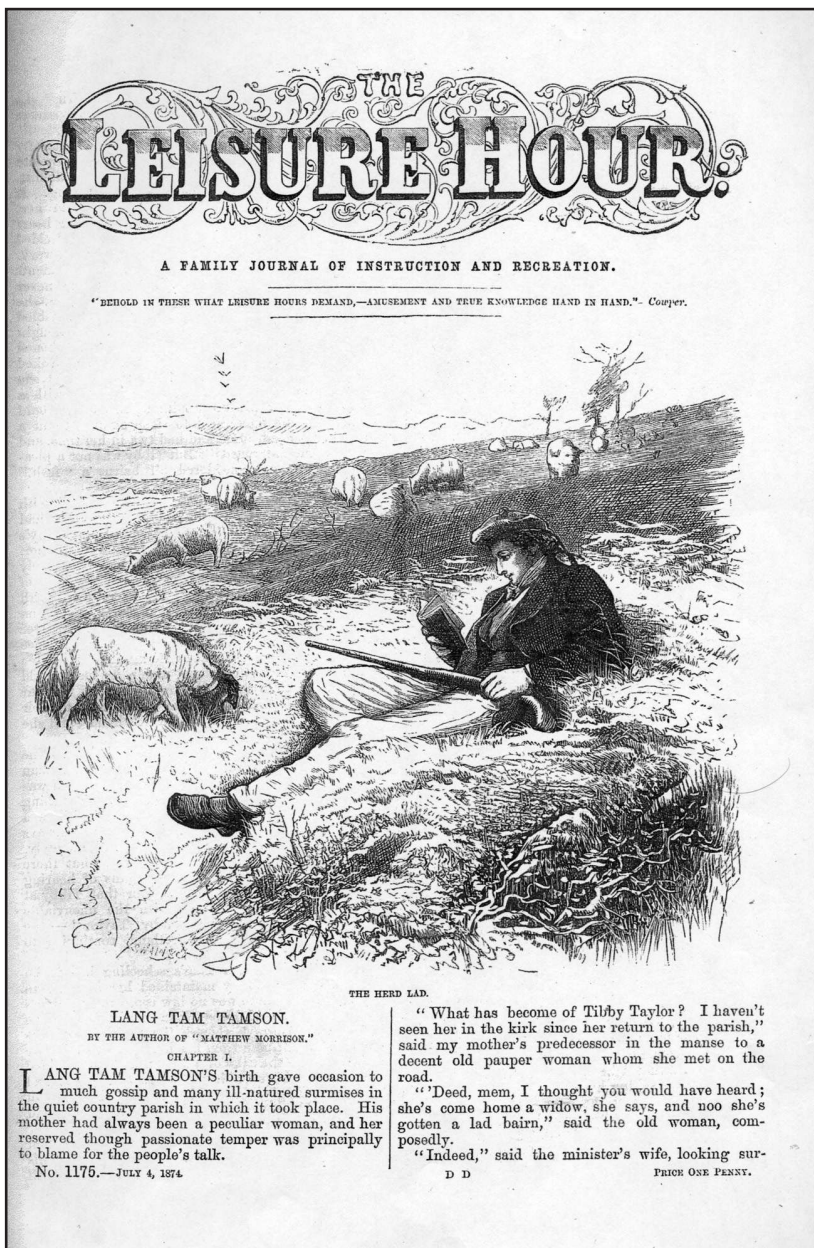
Troisième point : l'acquisition rapide et en grande quantité des ouvrages au moment de leur première publication. Les quelques chiffres suivants montreront ce qu'il faut entendre par là : en 1855, Mudie acheta 2500 exemplaires du 3^e volume de *The History of England de Macaulay* ; en 1859, 500 exemplaires d'*Adam Bede* de la romancière George Eliot et l'année suivante, 2000 exemplaires de son roman suivant, *The Mill on the Floss*. Ces chiffres s'expliquent par la demande des lecteurs que Mudie cherchait à satisfaire dans la mesure du possible. Chiffres encore plus faramineux : ceux de son fonds. En 1860, Mudie écrivit au magazine *The Athenaeum* qu'entre janvier 1858 et octobre 1859, il avait acquis 391 000 ouvrages (42 % fiction, 22 % histoire, 13 % récits de voyages et d'aventures, et 23 % d'ouvrages divers). En 1861, quelque 10 000 livres étaient échangés quotidiennement...

Ajoutons encore que, devant l'afflux des lecteurs et malgré la taille de son établissement, Mudie mit au point un service de livraison à domicile, avec 9 camionnettes servant les 170 zones de Londres délimitées par lui. Par ailleurs, bien que le cabinet de lecture ait eu des succursales, à Birmingham et à Manchester entre autres, les livres pouvaient être expédiés dans toutes les régions d'Angleterre, qu'ils soient destinés à des individus ou à des bibliothèques, et même dans les colonies de l'Empire britannique.

Cabinet de lecture certes, mais entreprise à grande échelle, la Select Library de Mudie comportait également un département de reliure et surtout un département consacré aux ventes des livres retirés des rayonnages. En réalité, les ouvrages qui cessaient d'être empruntés étaient soit stockés dans le sous-sol de l'établissement, qu'on appelait les « catacombes », soit offerts à la vente un par un ou en gros paquets (ce qui intéressait tout particulièrement les petites bibliothèques de province). Quant aux volumes en trop mauvais état, ils étaient vendus pour être transformés en engrais, source de revenus supplémentaires pour Mudie !

L'importance de la Select Library de Mudie ne se limite pas à sa taille et à sa célébrité. Rapidement, Mudie était devenu incontournable pour les éditeurs, contraints de se plier à ses desiderata, tant en matière de format que de moralité, comme il apparaîtra ultérieurement, et ce, non sans conséquence sur l'accès à la lecture.

Le bilan de cette première période peut sembler plutôt mitigé. L'alphabétisation progresse, mais reste entre les mains d'associations religieuses ou privées. L'accès au livre est difficile et l'influence de la religion se fait sentir dans le contrôle presque insidieux des lectures. Quant à la lecture publique, elle est quasiment inexistante. Il est cependant incontestable que le besoin et le désir d'apprendre à lire gagnent progressivement les classes populaires, que les lieux de lecture se multiplient et se diversifient tout comme la production d'ouvrages imprimés. Ce mouvement ne pouvait que s'amplifier dans les trois décennies suivantes, comme il va apparaître clairement dans la deuxième partie.



Cover of *The Leisure Hour: a Family Journal of Instruction and Recreation*, n° 1175, July 4, 1874.

+++++

DEUXIÈME PARTIE

1850-1880 :

LECTURE UTILE, LECTURE FUTILE

+++++

Il est habituel de faire débiter la période dite *mid-Victorian* en 1851, date à laquelle s'est tenue à Londres une grande Exposition internationale, considérée par de nombreux Britanniques comme le reflet de la prospérité, de la richesse et de l'optimisme de la nation. Attirant quelques six millions de visiteurs, la *Great Exhibition*, en montrant au monde entier la réussite du pays non seulement dans le domaine industriel mais aussi dans celui des arts, des sciences et de la technologie, a marqué le début de ce que certains ont qualifié d'*"age of equipoise"* (période d'équilibre) ou de *"high noon"*, d'apogée de l'ère victorienne. L'agitation chartiste venait enfin de se terminer, la suprématie de la Grande-Bretagne était aux yeux des citoyens incontestable et leur donnait un sentiment de supériorité non dénué d'une certaine arrogance à l'égard du reste du monde. La foi dans le progrès était manifeste, associée à l'idée de salut au sens chrétien du terme. Progrès matériel et progrès moral ne faisaient qu'un et la réussite sociale était perçue comme la consécration de qualités personnelles : contrôle de soi, ardeur au travail, ténacité. L'évangile du travail : *"all work, even cotton-spinning, is noble; work alone is noble [...] a life of ease is not for*

any man nor for any god"¹, prêché dès 1843 par Thomas Carlyle, avait porté ses fruits. Même le combat ouvrier était à présent teinté de moralisme, mais si l'amélioration des conditions de travail avait été réalisée grâce au vote des Factory Acts, la conscience de classe, perceptible lors de grèves, restait enracinée. La période a d'ailleurs vu l'apparition du syndicalisme, avec en 1851 la création de l'Amalgamated Society of Engineers et, en 1868, le premier Trades Union Congress. Dans le même temps, on relève le développement d'un fort mouvement coopératif et la multiplication des sociétés philanthropiques (*friendly societies*).

Dans le domaine de la lecture, qu'elle soit privée ou publique, les progrès n'ont pas été aussi manifestes, malgré les efforts accomplis en matière d'alphabétisation et de scolarisation avec la loi Forster (1870), qui marque le début d'un système d'éducation nationale, et en dépit du vote, acquis après maintes discussions et commissions, de la loi créant enfin des bibliothèques publiques, le Public Libraries Act de 1850, dont nous allons retracer à présent l'historique.

1. Thomas Carlyle, *Past and Present* [1843]. London, Dent & Sons, 1960, p. 147.

+++++

CHAPITRE I LA NAISSANCE DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

+++++

LA NAISSANCE DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

De même que Rome ne fut pas construite en un jour, il fallut de nombreuses années ainsi que l'énergie et la détermination de plusieurs personnalités pour que la Grande-Bretagne puisse enfin disposer de bibliothèques gratuites et accessibles à tous. L'existence de bibliothèques de toutes sortes décrites dans la première partie permettait certes la mise à la disposition d'un grand nombre de lecteurs d'ouvrages variés, mais les nouveaux alphabétisés issus des classes les plus pauvres n'y avaient pas accès pour des raisons financières. En effet, il n'existait pas de collections un peu conséquentes de livres, accessibles à tous gratuitement, qui soient dénuées de préjugés sociaux, politiques ou religieux. Aussi l'idée de créer des bibliothèques publiques gratuites avait-elle commencé à circuler à plusieurs reprises entre 1820 et 1840, aussi bien de la part des utilitaristes que d'autres mouvements convaincus que la lecture publique contribuerait à l'amélioration du niveau culturel des classes inférieures et à la diminution de leur insatisfaction et de leurs revendications. Selon eux, c'était au gouvernement à prendre ses responsabilités en la matière et on ne pouvait plus se satisfaire ni se contenter d'initiatives privées.

PREMIÈRES ÉTAPES

Une première proposition en faveur de la création de bibliothèques publiques (mais non gratuites) avait été faite en 1824 par le réformateur utilitariste Robert Slaney qui, dans le chapitre III de son *Essay on the Beneficial Effects of Rural Expenditure*, y voyait le moyen de protéger les ignorants et les gens vulnérables en encourageant la réflexion, en attaquant le fanatisme, la superstition et l'ignorance, et en permettant le développement des capacités et des talents cachés. Mais la première initiative concrète fut un courrier adressé en février 1831 par Charles Henry Bedlam Ker (1785?-1871), homme de loi, à son ami Henry Brougham, le ministre de la Justice d'alors, bien connu pour l'intérêt qu'il portait à la lecture populaire. Il s'agit du même Dr Brougham qui avait essayé à diverses reprises d'en favoriser le développement en soutenant les *Mechanics' Institutes*

et en participant à la fondation de la Society for the Diffusion of Useful Knowledge, comme on l'a vu plus haut. Dans sa lettre, Ker joignait une proposition de loi afin de permettre aux villes d'une certaine importance de prélever des fonds pour la lecture publique et la création de bibliothèques publiques de prêt. La proposition était en réalité très détaillée, et comportait les cinq principaux points suivants :

1. donner pouvoir aux villes ou aux districts de population relativement importante de faire voter par le conseil municipal un texte permettant soit de lever un impôt, soit d'emprunter de l'argent pour établir une bibliothèque publique ;
2. offrir l'accès à la lecture dans cette bibliothèque à tous les habitants, le droit d'emprunter étant toutefois réservé aux seuls contribuables ou aux personnes bénéficiant de la garantie d'un contribuable ;
3. nommer un comité de gestion et un bibliothécaire, et faire construire ou louer les bâtiments adéquats ;
4. confier à un conseil de délégués à Londres le contrôle du choix des livres à commander, livres qui seraient achetés en fonction de l'argent disponible ;
5. demander à chaque emprunteur une petite somme ($\frac{1}{2}$ penny) par livre emprunté, en tant que contribution aux frais de gestion de la bibliothèque.

La lettre reçut toute l'attention de Brougham et une commission fut créée pour examiner le projet avec d'autant plus d'intérêt que des voix de plus en plus nombreuses s'élevaient pour réclamer la création de telles bibliothèques. Par exemple, Thomas Carlyle (1795-1881), déjà évoqué comme fondateur de la London Library, avait en 1832 apostrophé le gouvernement en s'étonnant qu'il n'y ait pas une bibliothèque de Sa Majesté dans chaque ville d'Angleterre alors qu'on y trouvait une prison et un gibet de Sa Majesté !

La commission, qui fut effectivement créée à la suite de ces propositions, ne semble pas avoir produit quelque résultat que ce soit. Elle fut suivie en 1834 d'une deuxième commission, dont les objectifs relevaient d'une toute autre préoccupation puisqu'il s'agissait d'un Select Committee on Inquiry into Drunkenness ou Drunken Committee, et donc destinée à chercher les moyens de lutter contre l'alcoolisme... ! Présidé par un député de Sheffield, James Buckingham, cet organisme avait pour mission d'enquêter sur l'étendue, les causes et les conséquences de ce vice de

l'alcoolisme fréquent dans les classes laborieuses du Royaume-Uni. Trois mesures principales furent proposées dès 1835, dont la troisième rejoint les préoccupations de la commission précédente. Car, si les deux premières concernaient le contrôle du commerce des boissons et la mise à la disposition du public de promenades, de jardins, de lieux de récréation en plein air, la dernière conseillait la construction dans toutes les villes d'institutions publiques dotées des moyens nécessaires pour diffuser l'information scientifique et littéraire, sous forme de bibliothèques et de musées.

Aucune de ces propositions de loi ne fut votée. Toutefois, il faut à ce stade souligner deux éléments importants : d'une part, la vision des bibliothèques comme source de progrès culturel et surtout moral ; d'autre part, l'association bibliothèques/musées, déjà expérimentée avec l'installation dans les locaux du British Museum de la Bibliothèque nationale qui prit le nom de British Museum Library. Ce dernier point est important, car en 1845 fut votée une loi sur les musées (Museums Act) dont on comprendra bientôt pourquoi elle constitue une des étapes menant à la création de bibliothèques publiques. Cette loi stipulait que :

- les municipalités avec une population d'au moins 10 000 habitants avaient le pouvoir de créer des musées des arts et des sciences ;
- la construction des bâtiments pouvait être financée sur les impôts locaux ;
- une taxe maximum d'un ½ penny par livre sterling pouvait être prélevée en vue d'assurer la gestion du musée ;
- le droit d'entrée au musée ne pouvait dépasser un penny par visite².

Trois municipalités profitèrent de l'ambiguïté de la loi qui permettait de présenter dans ces musées et galeries « des spécimens artistiques, scientifiques et autres articles de tout genre » pour y inclure les livres et donc instaurer dans les faits une bibliothèque à côté du musée. Il s'agit de Canterbury en 1847, Warrington en 1848 et Salford en 1849 (les deux dernières sont situées dans la région industrielle du Lancashire). Dans le cas de Canterbury, l'ensemble s'appelait *Museum and Library of the philosophical and literary institution*. À Warrington, la bibliothèque était rattachée à la

2. Pour mémoire : le revenu moyen des classes moyennes à cette époque-là se situe entre £ 150 et £ 200, mais les ouvriers gagnent entre 12 et 35 shillings par semaine, soit entre £ 2,5 et £ 7,5 par mois.

Warrington Natural History Society et ouvrait de 10 h à 16 h et de 18 h à 21 h 30. À noter aussi que le bibliothécaire nommé à Salford était un homme politique aux idées radicales, fervent défenseur des bibliothèques publiques, Joseph Brotherton.

Ainsi naquirent les trois premières bibliothèques publiques anglaises, avant même qu'une décision formelle ait été votée en vue de leur création. Cette loi sur les musées constitue donc une étape essentielle dans la mesure où elle encouragea les défenseurs des bibliothèques publiques à revenir à la charge. Les deux principaux acteurs dans ce combat s'appellent Edward Edwards et William Ewart.

PIONNIERS DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES BRITANNIQUES

Edward Edwards (1812-1886), considéré comme le pionnier du mouvement en faveur des bibliothèques publiques, était un homme d'origine modeste, fils d'un maçon londonien, et dans une large mesure autodidacte. Il s'était en effet cultivé en fréquentant entre autres la British Museum Library, car il avait une véritable passion pour les livres. De ce fait, il croyait plus que tout au progrès social et souhaitait promouvoir la création de bibliothèques publiques, meilleur moyen à ses yeux d'augmenter les chances de s'instruire de tout un chacun. Il avait naturellement fait partie d'un comité de réflexion sur le fonctionnement de la British Museum Library et, en 1836, il avait même publié une petite brochure sur ce sujet, fruit de sa fréquentation régulière de la salle de lecture, dont il soulignait le mauvais fonctionnement. En 1839, il fut nommé assistant à la British Museum Library où il resta jusqu'en 1850, date à laquelle il partit travailler à la Manchester Free Library dont il fut le premier bibliothécaire. Utilitariste idéaliste, il rêvait d'offrir à chacun le maximum de facilités d'accès à une bibliothèque, le droit de s'inscrire sans l'obligation d'une recommandation, la possibilité pour chaque lecteur de recevoir l'aide du personnel en cas de besoin. Il était convaincu que les bibliothèques publiques devaient faire partie intrinsèque de l'éducation, ne serait-ce qu'en raison des habitudes de lecture qu'elles engendreraient et de la culture qu'elles permettraient d'acquérir. Une telle éducation lui paraissait indispensable à la préservation de l'ordre social. Il pensait que les bibliothèques serviraient aussi la cause de la société industrielle et contribueraient ainsi indirectement au progrès matériel. Par ailleurs, elles modifieraient les habitudes de lecture de la population (en particulier, celles des classes inférieures)

en offrant de « bonnes » lectures, entendant par là des ouvrages “*of the highest order*” c’est-à-dire d’un haut niveau culturel et moral. C’était le seul moyen d’assurer la stabilité sociale, car les lecteurs en viendraient progressivement à se forger leurs propres idées et ne s’en laisseraient plus conter par les démagogues et agitateurs de toutes sortes.

William Ewart (1789-1869), député du Parlement pour Dumfries, ville du sud de l’Écosse, et considéré comme politiquement radical, était en réalité un homme d’une grande indépendance d’esprit, quoique profondément impliqué dans le mouvement de réforme sociale de l’époque. Il souhaitait voir augmenter l’égalité des chances et c’est avec cette conviction qu’il mena le combat en faveur des bibliothèques publiques. À ses yeux, leur éventuelle création s’inscrivait dans le contexte d’un indispensable programme de réformes en matière d’enseignement. Mais une nuance doit être apportée à son réformisme, car s’il désirait l’adoption d’un système national d’éducation, c’est parce qu’il était convaincu que l’éducation était un moyen essentiel de stabiliser et de renforcer le capitalisme industriel. Comme Edwards, il croyait que des individus plus instruits, plus cultivés, seraient moins tentés de soutenir les mouvements subversifs et l’agitation sociale. En outre, comme nombre d’utilitaristes, il croyait au pouvoir de la raison mais aussi à la nécessité de l’effort volontaire individuel, exprimé dans l’expression *self-help*.

En 1848, Edwards publia un document statistique sur les principales bibliothèques publiques d’Europe, puis un petit livre intitulé *Remarks on the Paucity of Libraries Freely Open to the Public* qui faisait apparaître le retard de la Grande-Bretagne dans ce domaine. À une époque où le pays se targuait d’être la nation la plus riche du monde, c’était là une situation difficile à accepter. La réaction d’Ewart fut immédiate et il proposa la création d’un nouveau comité de réflexion sur les bibliothèques publiques, comité créé en 1849 dont il devint le Président, et à l’organisation duquel il associa Edward Edwards.

LE SELECT COMMITTEE ON PUBLIC LIBRARIES DE 1849

+++++

Ewart voyait dans ce comité un moyen d’attirer l’attention des autorités sur la question des bibliothèques et d’en faire la propagande. L’objectif en était de rechercher le meilleur moyen d’instituer dans les grandes villes britanniques des bibliothèques gratuites, ouvertes au grand public. De nombreuses personnalités et experts d’origine variée, représentant divers

secteurs d'activité intellectuelle, furent appelés à témoigner. L'un d'eux se plaignit de la difficulté d'accès aux ouvrages imprimés en faisant remarquer qu'on suscitait chez les citoyens une soif de lecture sans leur procurer de quoi le satisfaire. Parmi les arguments avancés pour la création de bibliothèques publiques, on relève l'idée que le progrès culturel ne devait pas être limité aux classes moyennes et cultivées et que la culture devait être diffusée à tous les niveaux de la société. Si, par ailleurs, les bibliothèques devaient permettre de détourner les classes populaires de passe-temps immoraux ou de sports violents, il fallait qu'elles soient ouvertes assez tard le soir pour que les ouvriers puissent s'y rendre après leur journée de travail. Le Comité espérait aussi qu'elles réduiraient l'influence d'une littérature politiquement inacceptable, ce qui laisse entrevoir la fonction de contrôle qu'on comptait leur faire assumer. En revanche, rien à cette date ne laissait prévoir le rôle qu'elles pourraient jouer en matière de loisir et de récréation.

À l'issue de ces auditions, un rapport de 200 pages fut publié, considéré par la SDUK comme l'un des documents les plus intéressants et les plus valables dans la masse des livres blancs proposés au Parlement depuis de nombreuses années.

Le rapport du comité ne faisait que confirmer le retard de la Grande-Bretagne et, pour y remédier, formulait neuf propositions :

1. faciliter l'accès à la British Museum Library et aux autres bibliothèques ayant le dépôt légal³ ;
2. ouvrir au grand public les bibliothèques des universités selon des règles à définir ;
3. développer l'utilisation des exemplaires en double à la British Museum Library en les transmettant à d'autres collections ou bibliothèques de province ;
4. inciter les propriétaires terriens et le clergé à aider à la création de bibliothèques dans les villages ;
5. inciter aussi les chefs d'entreprise à créer des bibliothèques sur les lieux de travail ;
6. assurer l'ouverture tardive de manière à permettre aux travailleurs la fréquentation des bibliothèques après leur journée de travail ;

3. Au Royaume-Uni, le dépôt légal n'est pas limité à la British Library. L'ont également les bibliothèques des principales universités du pays.

7. accorder des facilités de manière à assurer le prêt à domicile;
8. développer les échanges internationaux de livres;
9. supprimer les obstacles à la création de bibliothèques, tels que la taxe sur le papier ou les droits sur les livres étrangers importés.

Outre ces recommandations, le rapport se penchait sur le délicat problème du financement. Un appel aux dons pour établir les collections ne pouvait suffire, et la proposition de loi que présenta Ewart au Parlement en février 1850 autorisait les municipalités à percevoir une taxe d'un ½ penny par livre sterling pour l'achat ou la construction de bâtiments destinés à servir de bibliothèques publiques. L'opposition conservatrice fut très vive quant à la question du financement, certains considérant que c'était au secteur privé de les financer. Mais elle fut encore plus vive sur la conception même de ces bibliothèques que certains redoutaient de voir devenir des foyers de sédition et de désordre public. L'Angleterre, il est vrai, venait de connaître en 1848 la troisième vague de l'agitation chartiste, et les mouvements révolutionnaires français dont on avait craint la contagion outre-Manche étaient encore présents dans bien des esprits. Des modifications furent introduites, mais qui portaient surtout sur le financement, et seules les municipalités d'au moins 10 000 habitants (comme pour les musées) furent autorisées à dépenser le ½ penny de taxe pour les bibliothèques, et seulement si elles y avaient été autorisées par une majorité des deux tiers de leurs contribuables consultés par référendum.

LA LOI DE 1850

ET LA CRÉATION DES PREMIÈRES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

+++++

La loi fut finalement votée le 14 août 1850, mais, dans les cinq années qui suivirent, seulement huit bibliothèques furent ouvertes : en 1851 à Winchester (Hampshire) ; en 1852 à Liverpool et Manchester (Lancashire) ; en 1853 à Bolton (Lancashire) et à Ipswich (East Suffolk) ; en 1854 à Oxford et en 1855 à Cambridge et à Kidderminster (Worcestershire). À la fin de 1868, un médiocre total de 27 bibliothèques fut atteint, et entre 1868 et 1886, 98 bibliothèques supplémentaires furent créées. Ce n'est que vers la fin du siècle qu'une sorte de rythme de croisière s'établit avec la création annuelle d'environ 16 ou 17 bibliothèques par an durant la période 1887-1900, pour des raisons qui seront données ultérieurement.

L'avènement de ces premières bibliothèques publiques fut célébré comme une étape importante dans le développement de la lecture, par exemple par Charles Dickens qui, lors de l'inauguration en 1852 de la bibliothèque de Manchester où Edward Edwards avait été nommé bibliothécaire principal dès 1850, la compara à une école, "*a great free school, bent on carrying instruction to the poorest hearths*"⁴. Un autre grand romancier, William Makepeace Thackeray, parla de "*the educational and elevating influences which would necessarily flow from the extension of the movement*"⁵, c'est-à-dire grâce à l'installation de bibliothèques dans tout le pays. Mais, dans la réalité, l'enthousiasme fut plutôt modéré. Il n'y eut aucun soutien populaire véritable, en raison d'une apathie générale et de l'opposition véhémente des contribuables. Plusieurs municipalités rejetèrent des propositions pour l'érection d'une bibliothèque dans leur ville, et il faudra attendre la période 1897-1913 pour que le mouvement s'amplifie avec 225 bibliothèques créées en Angleterre et au Pays de Galles.

On a expliqué ce manque d'enthousiasme par le développement des périodiques et des livres bon marché, comme il apparaîtra plus bas. Mais le problème de ces nouvelles bibliothèques était avant tout financier, car la taxe d'un ½ penny était insuffisante, les locaux étaient souvent petits ou trop vieux ou mal adaptés à leur nouvelle fonction. Il faudra attendre 1855 et le vote d'une nouvelle loi pour que ce prélèvement passe à un penny par livre sterling. Dans certains cas, par exemple à Wolverhampton (bibliothèque créée en 1869), on utilisa d'anciennes bibliothèques de *Mechanics' Institutes*, et la bibliothèque de Manchester fut en fait établie dans un ancien *Hall of Science* oweniste. Par ailleurs, l'achat de livres était difficile, contrôlé et coûteux, d'autant plus que jusqu'à la loi de 1855 qui l'autorisa enfin, l'argent collecté ne devait pas être utilisé pour cela. Les fonds de ces premières bibliothèques étaient constitués de dons d'ouvrages qui étaient loin d'être toujours satisfaisants, quant à leur qualité et leur intérêt.

De plus, la théorie selon laquelle la lecture devait être avant tout instructive et utile persista assez longtemps, et la notion de lecture distrayante s'imposa très difficilement. Les contribuables n'étaient pas prêts à payer une taxe pour offrir à leurs concitoyens des classes inférieures des romans sentimentaux ou à sensation. Quant aux bibliothécaires, ils se sentaient déconcertés, mal préparés à leurs tâches, et manquaient d'expérience. En d'autres termes, comme l'a résumé l'historien des bibliothèques

4. Cité dans Thomas Greenwood. *Free Public Libraries. Their Organisation, Uses and Management*. London, Simpkin, Marshall & Co, 1887, p. 24.

5. *Ibid.*, p. 26.

anglaises Thomas Kelly⁶, les dispositions de la loi étaient très limitées et inadéquates. Surtout, elles n'imposaient aucune obligation que ce soit et se contentaient de donner l'autorisation de créer des bibliothèques publiques dans les conditions précisées.

Si la loi présentait indéniablement des insuffisances, d'autres raisons pouvaient contribuer à expliquer son échec. Certains, en effet, considéraient qu'il n'y avait pas lieu de créer des bibliothèques publiques puisque de nombreux ouvrages bon marché étaient à la disposition des lecteurs. D'autre part, les cabinets de lecture, en particulier celui de Mudie, continuaient à prospérer et leur clientèle ne faisait qu'augmenter. Selon John Feather, "*never had books been so widely, easily and cheaply available in Britain than in 1850*"⁷, car les livres récemment publiés pouvaient être achetés dans presque n'importe quelle ville. On pouvait les emprunter dans les cabinets de lecture ainsi que dans les bibliothèques des *Mechanics' Institutes* ou d'autres associations philanthropiques qui continuaient à se multiplier. Enfin, il existait par ailleurs un marché de livres d'occasion à très bas prix.

LES CABINETS DE LECTURE ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES ENTRE 1850 ET 1880

Si les *circulating libraries* ont pu continuer à prospérer malgré la loi de 1850, la raison en ait une certaine hostilité ou méfiance à l'égard du service proposé dans les bibliothèques publiques, jugées peu respectables ou hygiéniques.

C'est sans doute pour cette raison que le succès de la *Select Library* de Mudie en particulier ne fit que s'amplifier, à tel point qu'en 1860, devant l'afflux des abonnés, de nouveaux locaux furent nécessaires, et, comme indiqué précédemment, la bibliothèque s'installa dans New Oxford Street où Mudie ouvrit en grande pompe, en présence de toutes les personnalités du monde littéraire, un *Great Hall*. Lieu d'accueil au centre du cabinet de lecture, cette vaste salle où s'effectuaient les prêts était décorée par les livres eux-mêmes, à en croire un témoin :

6. Thomas Kelly. *History of Public Libraries in Britain, 1845-1975*. The Library Association, 1977.

7. John Feather. "The book trade and libraires". In Mandelbrote Giles and Manley Keith A. (eds.) *The Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*. Cambridge, Cambridge University Press, vol. II, p. 312.

The walls require no ceramic decorations, for they are lined with books, which themselves glow with colour. Here, perchance, a couple of thousand volumes of Livingstone's Travels glow with green; there stands a wall of light blue, representing the supply of some favorite novel; then again, a bright red hue running half across the room testifies to the enormous demand for some work of adventure.

Cet extrait d'un article paru dans le magazine *Once A Week* en 1861 ne se contente pas d'insister sur la magnificence du lieu, bien différente du décor des quelques bibliothèques publiques existantes, il souligne aussi l'importance de la clientèle qui s'y rend.

En 1864, Mudie organisa son cabinet de lecture en société à responsabilité limitée (Limited Company) dont il possédait la moitié du capital (£ 50 000) et contrôlait la gestion. Les actionnaires pour les 50 % restants étaient des éditeurs, entre autres John Murray et Richard Bentley. Le pouvoir de Mudie n'était donc pas que financier, car les éditeurs étaient à sa botte, puisqu'il pouvait leur commander plusieurs centaines d'exemplaires d'un même ouvrage, comme le suggère la citation ci-dessus, qui souligne la présence dans le *Great Hall* de deux mille exemplaires des *Travels de Livingstone*. Mudie était incontestablement le meilleur client des éditeurs, mais il ne faudrait pas croire que ceux-ci pouvaient lui proposer n'importe quoi, car c'était lui bien davantage qu'eux qui contrôlait leur production, en d'autres termes les lectures des classes moyennes qui venaient emprunter leurs livres chez lui. En se posant comme garant de la moralité, il contrôlait, en outre, les écrivains. Figurer dans son catalogue était la garantie pour un auteur d'un lectorat nombreux, et comptait bien davantage que des critiques élogieuses dans la presse. Les publicités de Mudie confirmaient toujours son souci de ne choisir que les meilleurs ouvrages, c'est-à-dire des livres moralement corrects. En octobre 1860, Mudie envoya à *The Athenæum* une lettre défendant son principe de sélection en expliquant d'abord qu'il était impossible commercialement de disposer de l'espace nécessaire pour tous les livres publiés, et il continuait en ces termes :

The moral reasons are of course obvious. I have always reserved the right of selection. The title under which my library was established nearly twenty years ago implies this: the public know it, and subscribe accordingly and increasingly. They are evidently willing to

*have a barrier of some kind between themselves and the lower floods of literature*⁸.

En fait, comme le dit encore Lewis Roberts, la réussite de Mudie s'explique parce qu'il a suscité chez ses abonnés le sentiment d'appartenir à une certaine élite, de fréquenter un lieu hautement respectable et de lire des ouvrages à la moralité incontestable, "*a sense of exclusiveness*". Pour toutes ces raisons, il se situe aux antipodes des nouvelles bibliothèques publiques, associées aux classes populaires. Il n'est donc pas étonnant de trouver des témoignages de lecteurs enthousiastes et reconnaissants, comme celui du journaliste et éditeur Francis Espinasse: "*I was one of the not very numerous circle of readers who gladly availed themselves of what was then a unique collection, and who were additionally attracted to King Street by the intelligence and amiability of their owner*", ou de celui de l'actrice Fanny Kemble qui en 1877, revenant de chez Mudie, écrivait: "*I think this huge circulating library system one of the most convenient and agreeable; to be able for twenty-one shillings to have for a quarter of a year ten volumes of excellent literature for one's own exclusive use seems to me a real privilege and a capital return for one's money*"⁹.

Toutefois, les exigences de moralité imposées par Mudie aux auteurs par l'intermédiaire de leurs éditeurs commencèrent à susciter quelques réactions hostiles. Un article paru dans la *Literary Gazette* en 1860 et intitulé "*Mudie's Monopoly*" dénonçait la soumission du public au diktat de Mudie: "*Do the public know that Mr Mudie conspires to lead their tastes? Do they accept him as a critic of what they should read or leave unread? Do they mean to take him as the judge of what volumes will harm them?*"¹⁰. Des protestations de plus en plus nombreuses contre la censure exercée par Mudie s'élèveront de la part des romanciers au cours des décennies suivantes, culminant dans les années 1890, comme il apparaîtra plus loin. Entre temps, le pouvoir et le prestige de Mudie restaient importants, et ce malgré l'apparition d'un concurrent sérieux, W. H. Smith, qui, par sa création d'un cabinet de lecture similaire, mais surtout par l'instauration dans les gares de kiosques où les voyageurs pouvaient acquérir des rééditions bon marché, allait modifier quelque peu les habitudes de lecture des Britanniques.

8. Cité par Lewis Roberts, "Trafficking in literary authority: Mudie's Select Library and the commodification of the Victorian novel". In *Victorian Literature and Culture*, vol. 1, 34, 2006, p. 11.

9. Citations données par Amy Cruse, dans *The Victorians and their Books*, Grant Allen & Unwin, 1935, p. 310 et p. 334.

10. Cité par Lewis Roberts, *op. cit.*, p. 10.

LE COUP DOUBLE DE W. H. SMITH

+++++

La place et le rôle de W. H. Smith & Son dans le domaine de la lecture en Grande-Bretagne en font la deuxième personnalité notoire de la seconde moitié du XIX^e siècle, et ce à deux égards, comme il va apparaître en retraçant son histoire.

En 1792, Henry Walton Smith et sa femme Anna ouvrirent une petite maison de la presse à Londres, affaire prospère transmise en 1816 à leurs deux fils, Edward and William Henry. Le premier événement important les concernant est leur décision, en 1821, d'ouvrir une salle de lecture dans le Strand où, pour une modeste cotisation, les lecteurs pouvaient dans un cadre paisible venir lire différents journaux et livres, ce magasin de presse étant alors devenu aussi une librairie. Le deuxième événement à relever est que, dès les années 1820, l'entreprise commença à approvisionner la province en journaux en les envoyant très tôt et très vite par diligence, d'où leur slogan "*First with the News*". Lorsque William Henry se retrouva à la tête de l'affaire avec son fils en 1846, celle-ci prit le nom resté célèbre encore aujourd'hui de W. H. Smith & Son. C'est alors que W. H. Smith conçut l'idée d'installer dans les gares britanniques des kiosques où les voyageurs pourraient se procurer de quoi lire pendant les voyages en train. Il passa contrat avec les différentes compagnies de chemin de fer et, en 1848, il ouvrit son premier kiosque à Londres, dans la gare d'Euston, où l'on pouvait acheter journaux et périodiques ainsi que des livres. Smith eut bientôt le monopole de ces points de vente.

Il faut bien comprendre qu'à cette date, la Grande-Bretagne avait déjà un réseau ferroviaire important, dont le premier tronçon avait été créé en 1825, et qui n'avait cessé de s'étendre avec 150 km de voie ferrée en 1830, plus de 2 000 dix ans plus tard et près de 10 000 en 1850. La qualité des déplacements en train, le confort des wagons entre autres, s'était bien améliorée au fil de ces décennies, même si la durée des trajets restait en règle générale très longue. La lecture semblait donc l'occupation idéale et ce qui prit bientôt le nom de *railway reading* devint monnaie courante. L'idée de W. H. Smith était donc tout à fait géniale, d'autant plus que les catégories sociales qui utilisaient ce mode de transport étaient alphabétisées, voire cultivées, qu'elles réclamaient de la lecture pour leur voyage et que jusqu'à présent les seuls ouvrages mis à leur disposition étaient jugés de mauvaise qualité moralement et littérairement parlant. Il fallait donc remédier à ce problème, ainsi qu'à celui posé par la traditionnelle publication des romans en trois volumes, format bien incommode à

transporter. Afin d'offrir des ouvrages en un volume et bon marché, Smith acquit alors les droits de divers romans populaires et entreprit de les publier dans une présentation cartonnée, de couverture généralement jaune, ce qui leur valut bientôt le nom de "yellowbacks" qui a fait leur célébrité. Ils coûtaient deux shillings, ce qui était bien peu au regard des 31 s. 6 d. des *three-deckers* toujours à la mode. Mais Smith avait pris soin de ne pas heurter les éditeurs qui produisaient déjà des volumes bon marché et, pendant plusieurs décennies, il chargea les éditeurs Chapman & Hall, puis, dans les années 1860, Ward, Lock and Tyler de les éditer pour lui dans une collection intitulée *The Select Library of Fiction*, où l'allusion à Mudie est plus que transparente. Par la suite, de nombreux éditeurs proposèrent leurs propres ouvrages dans les kiosques de W. H. Smith, et de nombreuses collections de yellowbacks virent le jour: *Bentley's Railway Library* dès 1848, *Routledge's Railway Library* en 1849 et, au début des années 1850, *Longman's Traveler's Library* et *Murray's Railway Reading*. Le romancier Anthony Trollope a indirectement fait l'éloge de Smith pour avoir facilité le développement du *railway reading*, en écrivant dans son roman de 1855, *The New Zealander*, les lignes suivantes:

*Not only has the power of reading been thus brought within the reach of travellers, but the literature for their enjoyment on the road is handed to them with their tickets [...] A bookseller's shop at each principal station is prepared where books may be bought at the cheapest rate, and where those which are found specially fitted for such purposes are kept in abundance*¹¹.

Avec ces *yellowbacks* qui seront abondamment décriés, Smith avait réussi malgré tout à changer en bien l'image de la lecture dans le train et à cet égard son rôle dans l'histoire de la lecture en Grande-Bretagne ne doit pas être sous-estimé. Il est évident que la création des *yellowbacks* fut une invention majeure de l'histoire de l'édition britannique, engendrant toutes les collections mentionnées ci-dessus, satisfaisant la majorité des couches de la société et offrant un choix d'ouvrages à même de satisfaire quasiment tous les segments du lectorat, des moins aux plus cultivés.

11. Cité par Elizabeth James, "An Insight into the Management of Railway Bookstalls in the 1850s", *Publishing History*, X, 1981, p. 66.

Mais il restait à W. H. Smith à parachever son action à cet égard en créant, dans le cadre de ces kiosques, une *subscription library* qui viendrait en diversifier le fonctionnement et qui, surtout, lui permettrait d'en faire la promotion et accroîtrait ses profits. Car un cabinet de lecture augmenterait le nombre de ses clients potentiels et améliorerait l'image des kiosques. Le 16 juin 1860, parut donc dans le magazine *The Athenæum* une annonce qui expliquait le projet :

*Messrs W. H. Smith & Son taking advantage of the convenience afforded by their railway bookstalls, are about to open a subscription library on a large scale, something like that of Mr. Mudie's. The bookstalls will, in fact, become local libraries, small but select, with the immense advantage of hourly communication by train, with a vast central library in London*¹².

L'idée astucieuse de Smith fut d'utiliser ses kiosques comme petites bibliothèques locales, ce qui lui évitait donc de louer d'autres locaux. De la sorte, un voyageur pouvait emprunter un livre dans un des kiosques de la gare dont il partait et le rendre dans sa gare de destination. On aura aussi remarqué l'allusion à Mudie qu'en fait, Smith avait contacté en lui proposant une collaboration que celui-ci, stupidement, refusa. Et bien entendu, comme son illustre concurrent, Smith déclara dans un document publicitaire ne proposer que des ouvrages "*of the higher class of Literature, embracing all the most important works in Biography, History, Travel, Fiction, Poetry, Science, Theology, the Quarterly Reviews and first-class magazines*". Il se posait donc, comme Mudie, en gardien de la moralité et comme lui, il fut amené à interdire certains livres. Son rôle de censeur se manifestera particulièrement dans les dernières décennies du siècle.

En 1861, les voyageurs pouvaient donc emprunter des livres auprès de 177 kiosques. Un article de la *Saturday Review* en janvier 1857 considérait que les 9/10^{es} des livres qui y étaient vendus n'étaient pas chers, bien que le prix en ait été de un à deux shillings. En outre, le cabinet de lecture de Smith s'imposa bientôt comme une ressource majeure de lectures pour les Victoriens. Comme Mudie, Smith proposa en solde les livres usagés ou ayant cessé d'être achetés ou empruntés, mais à la différence de Mudie,

12. Cité dans Charles Wilson, *First with the News. The History of W. H. Smith 1792-1972*. London, Jonathan Cape, 1985, p. 355.

Smith ne vendait pas seulement ceux de sa bibliothèque, mais aussi ceux de ses kiosques.

Il est indéniable que par sa double opération commerciale, W. H. Smith & Son contribua à satisfaire la demande de lecture d'un lectorat en expansion en raison de l'alphabétisation du pays qui, toutefois, était loin d'être entièrement réalisée à cette époque.

+++++

CHAPITRE II
POURSUITE DE
L'ALPHABÉTISATION

+++++

+++++

POURSUITE DE L'ALPHABÉTISATION

+++++

En effet, en dépit des nécessités de la société industrielle, l'alphabétisation de la Grande-Bretagne ne progressa que très lentement entre 1850 et 1880, faute d'une politique volontariste, tant au niveau de l'éducation des adultes que de la scolarisation des enfants. Même si les employeurs et les artisans pouvaient tomber d'accord sur la nécessité d'une forme d'entraînement à la lecture, les progrès étaient difficiles en l'absence d'un système scolaire bien organisé et efficace. Avant d'examiner la situation à ce sujet, il convient de faire le point sur l'alphabétisation des adultes.

ALPHABÉTISATION ET ÉDUCATION POPULAIRE

+++++

Si les *Mechanics' Institutes* ont continué de fonctionner, certains presque jusqu'à la fin du siècle, leur efficacité et leur rôle en matière d'alphabétisation restent incertains. On peut se demander dans quelle mesure les conférences dispensées dans ces établissements ont contribué à l'augmentation du lectorat. C'est probablement surtout grâce à leurs bibliothèques, ainsi que par leurs *newsrooms*, semblables à celles proposées par certains mouvements radicaux, où des journaux étaient mis gratuitement à la disposition des lecteurs, qu'ils ont pu aider au développement des pratiques de lecture, mais davantage chez les artisans, les commerçants ou les employés que chez les ouvriers auxquels les instituts étaient au départ destinés.

Face à cet échec relatif des *Mechanics' Institutes*, d'autres mouvements sociaux ou philanthropiques se préoccupèrent de l'éducation des adultes et entreprirent la mise en place de clubs de travailleurs (*workingmen's clubs*). F. D. Maurice, personnalité éminente de ce qui est connu sous le nom de *Christian Socialism*, a joué un rôle certain dans ce contexte. Ce mouvement, censé combiner christianisme et socialisme, avait pour principal objectif l'amélioration tant matérielle que sociale de la situation de l'individu et, de ce fait, ne pouvait être que favorable à l'éducation populaire des hommes ainsi que des femmes et, par conséquent, à l'établissement d'écoles pour adultes. La réalisation la plus visible et la plus célèbre

en fut le *Working Men's College* établi à Londres en 1854, sur le modèle du *People's College* de Sheffield. Celui-ci, fondé en 1842 par le pasteur Robert Slater Bayley, fournissait des cours du soir à de jeunes travailleurs et travailleuses dans le but de les aider à améliorer leur situation professionnelle. Contrairement au *Mechanics' Institute* de la ville, l'enseignement portait sur des connaissances de base, à commencer par les *Three R's*, mais aussi en géographie, histoire, philosophie ou histoire naturelle. Bien que s'inspirant de ce modèle, le *Working Men's College* de Maurice refit la même erreur que les *Mechanics' Institutes*, en mettant l'accent sur une culture trop littéraire, peu accessible aux ouvriers, et surtout pas à ceux qui n'étaient pas encore alphabétisés.

Une autre expérience mérite d'être mentionnée ici, l'*University Extension Movement*, organisation d'éducation permanente créée à Cambridge en 1873. Ce mouvement fut qualifié parfois de missionnaire, car les enseignants, originaires de l'université, se déplaçaient à travers le pays pour prodiguer un enseignement selon de nouvelles méthodes pédagogiques, en principe sur une durée de trois mois. Partant d'un cours magistral hebdomadaire complété par un document de trente à quarante pages sur le programme étudié, l'enseignement comportait en outre une séance de travail ou *conversational class*, au cours de laquelle se déroulait une libre discussion sur les exercices d'application demandés. À la fin de la période, les « étudiants » pouvaient passer un examen facultatif qui, s'ils le réussissaient, leur valait un certificat émanant de l'université. L'exemple de Cambridge fut bientôt suivi par Oxford et d'autres universités et, en 1876, fut créée une *London Society for the Extension of University Teaching*. Mais ce fut un échec de plus en matière d'éducation populaire, car à aucun moment les rudiments des savoirs qui auraient été utiles aux ouvriers n'y étaient enseignés. Au contraire, selon un des enseignants « missionnaires », Edward Carpenter, les cours “*were the typical, polished, eloquent and lucid lectures of our English university men with a strong ethical flavour*”¹³. Rapidement, ce sont les classes moyennes qui ont constitué l'essentiel du public et qui en ont donc profité. Retraçant l'histoire du mouvement, R. D. Roberts divise l'auditoire en trois groupes :

13. Rapporté par John Spargo, “Edward Carpenter: his Gospel of Friendship and Simplicity”, *The Craftsman*, n° 1, oct. 1906.

- 1. *ladies and persons at leisure during the day;*
- 2. *young men of the middle classes, clerks and others engaged in business who have only the evenings at their disposal;*
- 3. *artisans*¹⁴.

La seule chose dont on puisse se réjouir, c'est que des femmes furent les principales bénéficiaires de cette initiative et leur alphabétisation progressa d'ailleurs rapidement au cours des années 1860. En fait, si l'*University Extension Movement* connut un succès certain, avec environ 50 000 personnes concernées chaque année par les cours prodigués, seule une petite minorité d'ouvriers (entre 1/4 et 1/5 du public) en a tiré profit, et essentiellement dans les régions industrielles du nord de l'Angleterre. Et il n'est pas certain que les habitudes de lecture progressèrent grâce à ces cours.

On est donc bien obligé de constater que l'alphabétisation des classes populaires ne progressait guère et dépendait de l'initiative soit de quelques rares industriels, eux-mêmes friands de lecture, donnant à leurs employés libre accès à leurs propres livres, soit d'artisans, tolérant et même encourageant la lecture à haute voix dans les ateliers pendant les heures de travail. C'est grâce à ce genre de comportement qu'émerge une figure caractéristique de l'époque victorienne : celle du lecteur autodidacte.

LES AUTODIDACTES : RÉALITÉ ET FICTION

+++++

Dans une large mesure, le *self-made reader*, ou lecteur autodidacte, est en effet un produit des valeurs victoriennes. Parmi celles-ci, il en est une déjà évoquée nommée *self-help*, qui renvoie à la formule bien connue « Aide-toi, le Ciel t'aidera » et qui invite tout un chacun à ne compter que sur lui-même. Afin d'inciter davantage encore les plus humbles des Anglais à cultiver le progrès individuel, plusieurs ouvrages marquants ont contribué à prêcher cette doctrine, en particulier par l'exemple.

Le premier d'entre eux, *The Pursuit of Knowledge under Difficulties*, dont l'auteur était l'homme de lettres George Lillie Craik (1798-1866), fut publié par Charles Knight sous forme de tract populaire entre 1830 et 1831. En 1847, parut un second volume avec un titre légèrement différent, *The Pursuit of Knowledge under Difficulties Illustrated by Female Examples*. Il

14. R. D. Roberts. *Eighteen Years of University Extension Movement*. Cambridge, Cambridge University Press, 1891, p. 12.

s'agissait en fait d'une sorte de dictionnaire biographique relatant la vie de savants, de philosophes, d'artistes, inventeurs, etc., qui étaient tous parvenus à acquérir l'instruction nécessaire à leur réussite ultérieure et qui avaient manifesté tout au long de leur carrière une grande force de caractère et une volonté à toute épreuve. Le message était donc que, pour réussir dans la vie, il ne fallait pas nécessairement posséder des qualités exceptionnelles mais, en revanche, il fallait savoir utiliser avec énergie et persévérance les capacités ordinaires dont dispose chaque individu.

Un nouvel ouvrage du même type, intitulé *Self-Help, with Illustrations of Conduct and Perseverance*, eut un retentissement considérable et devint même l'un des bestsellers de l'époque. Publié en 1859, la même année que l'essai *On Liberty* de John Stuart Mill et que *The Origin of Species* de Charles Darwin, le livre se vendit à 20 000 exemplaires dès la première année, et 55 000 au bout de cinq ans. Il fut traduit dans de nombreuses langues, dont le japonais et l'hébreu, et sa renommée traversa les frontières, bien qu'on puisse considérer l'ouvrage comme représentant des valeurs essentiellement britanniques et victoriennes. Un compte rendu en parut dans *La Revue des Deux Mondes* et, dans ses *Notes sur l'Angleterre*, Taine a écrit "*Self-Help*, voilà toujours le grand mot, si peu compris en France"¹⁵.

L'auteur de *Self-Help* était un certain Samuel Smiles (1812-1904), d'origine écossaise, fils de commerçant, devenu journaliste après des études de médecine à l'université d'Édimbourg. Les questions d'éducation l'intéressaient et il souhaitait voir s'instituer un système d'enseignement primaire national. Car, pensait-il,

*"the education of the working-classes is to be regarded, in its highest aspect, not as a means of raising up a few clever and talented men into a higher rank of life, but of elevating and improving the whole class – of changing the entire condition of the working man"*¹⁶.

À Leeds où il s'installa en 1838, il devint responsable éditorial d'un journal radical, *The Leeds Times*, et assista à de nombreux meetings, visita les *Mechanics' Institutes* de la région et donna des conférences devant diverses sociétés littéraires. Compte tenu de son expérience et de ses idées sur le sujet, il fut amené à donner à Leeds, devant une centaine d'ouvriers de la ville, une série de conférences qui formèrent la base de son ouvrage. Le

15. Hippolyte Taine, [1872]. *Notes sur l'Angleterre*. Georges Grès et Cie, Les Maîtres du Livre, 1923, vol. II, p. 160.

16. Cité dans Asa Briggs, [1954]. *Victorian People*. Penguin Books, 1965, p. 129.

premier chapitre, intitulé “*Self-Help: National and Individual*” s’ouvre sur un paragraphe qui explique clairement l’intention de l’auteur :

*‘Heaven helps those who help themselves’ is a well-tried maxim, embodying in a small compass the results of vast human experience. The spirit of self-help is the root of all genuine growth in the individual; and, exhibited in the lives of many, it constitutes the true source of national vigour and strength. Help from without is often enfeebling in its effects, but help from within invariably invigorates. Whatever is done for men or classes, to a certain extent takes away the stimulus and necessity of doing for themselves; and where men are subjected to over-guidance and over-government, the inevitable tendency is to render them comparatively helpless. Even the best institutions can give a man no active help. Perhaps the most they can do is to leave him free to develop himself and improve his individual condition*¹⁷.

On peut s’étonner de cette remarque de la part d’un défenseur d’une éducation nationale, mais en fait, le point de vue de Smiles avait évolué sur la question et, à la fin de 1848, c’est-à-dire une fois terminée l’agitation chartiste, il était convaincu que *self-help* était un concept préférable au socialisme, même s’il continuait de prôner l’instauration d’un enseignement public et la création de bibliothèques publiques.

Un autre chapitre, intitulé “*Self-Culture: Facilities and Difficulties*”, s’ouvre sur une citation de Walter Scott : “*The best part of every man’s education is that which he gives to himself*”. Plus loin, il fait quelques remarques sur la lecture, dont il ne considère pas qu’elle soit essentielle à l’acquisition de la culture :

*The experience gathered from books, though often valuable, is but of the nature of learning: whereas the experience gained from actual life is of the nature of wisdom [...] Useful and instructive though good reading may be, it is yet only one mode of cultivating the mind*¹⁸.

17. Samuel Smiles, [1859]. *Self-Help*. Centenary Edition, John Murray, 1958, p. 35.

18. *Ibid.*, p. 302 et 312.

Ce thème du progrès individuel était dans l'air du temps et, outre le livre de G. L. Craik dont on pense que Smiles l'avait lu, quelques romans avaient également abordé le sujet. Ainsi par exemple, *Alton Locke, Tailor and Poet*, célèbre roman de Charles Kingsley, écrivain proche de F. D. Maurice et des socialistes chrétiens, paru en 1850, relate, dans le contexte du mouvement chartiste, l'histoire d'un jeune garçon issu de la classe ouvrière qui découvre la lecture grâce à un libraire écossais chez qui il trouve refuge. On peut mentionner aussi l'ouvrage anonyme *Success in Life*, publié en 1852 par Nelson & Sons, ou celui de Dinah Mulock (Mrs Craik), *John Halifax Gentleman*, paru en 1856, qui décrit la réussite d'un orphelin de 14 ans qui progresse dans la vie socialement et moralement et devient un authentique *gentleman* grâce à ses qualités personnelles, ses efforts et sa persévérance. À cet égard, on peut parler ici de l'émergence d'un nouveau genre littéraire, les *success stories*, qui ont continué à se multiplier.

C'est pourquoi certains Britanniques ne voyaient pas la nécessité de créer un système d'enseignement national et que se développèrent des institutions destinées à encourager l'auto-éducation. Car de leur point de vue, les classes ouvrières pouvaient se procurer de quoi lire grâce à toute une série d'institutions qui encourageaient les autodidactes. Il pouvait s'agir par exemple de *temperance groups* (groupes de lutte contre l'alcoolisme), dont certains mettaient à la disposition de ceux qui voulaient renoncer à l'alcool, des bibliothèques de quelques centaines d'ouvrages. Des actions identiques existaient dans certains syndicats professionnels, comme l'*Alliance Cabinet Makers' Association*, ou dans des clubs d'ouvriers (*working men's clubs*). Les nombreuses autobiographies d'ouvriers, étudiées en particulier par Jonathan Rose dans sa magistrale étude *The Intellectual Life of the British Working Classes*¹⁹, font apparaître une soif de savoir et une maîtrise de la lecture chez des individus qui n'avaient pourtant été scolarisés que très brièvement. Comme l'indique Martyn Lyons, « dans cette éthique du progrès individuel, la lecture avait la place centrale », et il poursuit : « ces lecteurs prolétariens avaient des méthodes bien à eux de s'approprier le savoir dans les livres²⁰ », profitant de leurs rares moments de loisir et pratiquant intensément la lecture à haute voix, la répétition et la récitation de manière à mieux mémoriser les ouvrages lus.

19. Jonathan Rose. *The Intellectual Life of the British Working Classes*. Yale University Press, 2001.

20. Martyn Lyons. « Les nouveaux lecteurs au XIX^e siècle. Femmes, enfants, ouvriers », dans Cavallo Guglielmo et Chartier Roger (sous la dir. de). *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Le Seuil, 1997, p. 393.

Aussi remarquables qu'aient été ces autodidactes, il ne faudrait pas surestimer leur importance ni leur nombre. Plusieurs historiens considèrent certes dignes d'admiration ces luttes féroces et héroïques pour s'instruire au milieu de l'adversité, mais ils soulignent aussi leur rareté. Ce que David Vincent résume de manière plus brutale en affirmant que “*the self-educated reader was as much a myth as the self-made millionaire*”²¹.

En dépit de son insuffisance, l'école apparaît donc comme le seul véritable moyen d'alphabétiser toutes les couches de la société, mais il restait encore bien du chemin à faire à l'Angleterre avant d'en arriver à un enseignement public gratuit pour tous.

LE REVISED CODE DE 1862

+++++

En 1850, les écoles anglaises relevaient encore toutes de l'initiative privée, c'est-à-dire des différentes églises et des associations charitables. L'État ne se sentait pas porté à créer un système d'enseignement public pour plusieurs raisons, à commencer par le refus d'en envisager le financement. Il ne voulait pas non plus courir le risque de se trouver mêlé à des controverses religieuses, conséquence de la multiplicité des confessions (anglicanisme, évangélisme et églises non-conformistes, sans oublier les catholiques). Pendant des décennies, deux grandes associations se sont opposées sur cette question de l'éducation, d'un côté la *British and Foreign School Society* (proche des idées de Bentham et non sectaire), de l'autre, la *National Society for the Education of the Poor in the Principles of the Established Church in England and in Wales* (anglicane). En outre, le pays n'était toujours pas convaincu de la nécessité d'alphabétiser et d'instruire la totalité de la population, et les débats sur ce sujet gardaient toute leur vigueur.

Cependant, la scolarisation des enfants augmentait progressivement grâce à plusieurs lois déjà évoquées, les *Factory Acts*, qui visaient à réduire leurs heures de travail en usine. En 1833, une de ces lois limita l'horaire de travail des enfants dans les industries textiles et imposa qu'ils aillent à l'école au moins deux heures par jour. Une autre en 1844 interdit l'emploi des enfants de moins de huit ans dans ces mêmes usines et stipula pour les autres ce qu'on a appelé “*half-time provisions*”, c'est-à-dire la scola-

21. David Vincent, *op. cit.*, p. 259.

risation à temps partiel. Plusieurs lois allant dans le même sens furent votées entre 1860 et 1870, concernant d'autres secteurs industriels.

C'est aussi en 1833 que les premiers fonds publics furent accordés à l'enseignement, une somme de £ 20 000 ayant été votée et accordée par la National Society et par la British Society pour la construction d'écoles élémentaires. En 1841, fut ensuite instaurée une inspection officielle de toutes les écoles subventionnées. Les inspecteurs ainsi missionnés par l'État devaient mesurer le niveau d'alphabétisation des élèves, l'efficacité des maîtres et le « rendement » de l'école inspectée. Mais en réalité, en 1850, l'État n'avait aucune responsabilité que ce soit dans l'enseignement primaire privé, et n'importe quel individu pouvait décider de créer sa propre école. En revanche, les *Factory Schools* et les écoles qui souhaitaient obtenir une subvention devaient se plier aux exigences de l'État et accepter les inspections.

Ce système ne garantissait donc une certaine qualité de l'enseignement que dans les établissements primaires inspectés, mais les inspecteurs ne pouvaient que trop souvent constater la mauvaise qualité de l'enseignement dispensé. Toutefois, cette procédure fut renforcée en 1862 avec l'instauration d'un Revised Code qui faisait dorénavant dépendre les subventions des résultats scolaires obtenus, selon la formule "*payment by results*". Un élève qui ratait ses examens faisait perdre l'année suivante à son école une partie de la subvention. Car l'aide financière apportée aux établissements scolaires se faisait dorénavant sous la forme d'une allocation annuelle de 12 shillings par élève, dont les deux tiers dépendaient de ses résultats scolaires en lecture, écriture et arithmétique. En fait, ce système s'est avéré défavorable, sinon nocif, car il a considérablement réduit les subventions et a imposé aux écoles des réductions de dépenses qui touchèrent principalement les livres scolaires.

Par ailleurs, ce code établissait six niveaux de compétence bien précis en matière de lecture. Le niveau 1 correspondait à la lecture d'un petit texte composé uniquement de monosyllabes, tandis que pour le niveau 6, alors le plus élevé, l'enfant devait maîtriser la lecture d'un court paragraphe extrait d'un journal ou d'un récit moderne. En fait, ces exigences furent progressivement modifiées, surtout après le vote de la loi sur l'éducation de 1870, et parce que les inspecteurs se rendirent rapidement compte que les enseignants faisaient apprendre par cœur les tests de lecture, les empêchant de vraiment évaluer le niveau de lecture de chaque élève. En outre, seulement 50 % des écoles furent inspectées en 1869. Cependant, malgré ces problèmes, les éditeurs s'empressèrent de mettre sur

le marché des collections d'ouvrages correspondant aux six niveaux de compétence. Malheureusement, il semble que la qualité de ces livres ait laissé à désirer, si l'on en juge par les violentes critiques faites par l'un des inspecteurs, Matthew Arnold, personnalité qui a joué un grand rôle dans l'amélioration de la scolarisation et dont il faut maintenant parler.

MATTHEW ARNOLD ET LA LENTE ÉVOLUTION DU SYSTÈME ÉDUCATIF ANGLAIS

Matthew Arnold (1822-1888), fils du célèbre Dr Arnold, directeur de la non moins célèbre *Public school* de Rugby, fut en plusieurs occasions sollicité par le gouvernement pour enquêter sur la situation de l'enseignement dans plusieurs pays d'Europe. Car, si la Grande-Bretagne s'était montrée triomphante lors de la Grande Exposition de 1851, sa supériorité n'était plus aussi manifeste et d'autres pays, comme l'Allemagne et les États-Unis d'Amérique, apparaissaient de plus en plus comme de redoutables concurrents. La position d'inspecteur de Matthew Arnold le plaçait dans une situation idéale pour analyser le système éducatif britannique, et il se rendit en France, en Hollande et en Suisse afin de mener à bien son enquête.

Matthew Arnold, comme d'autres d'ailleurs, critiquait les classes moyennes parce qu'elles ne se rendaient pas compte de la nécessité d'acquérir connaissances et culture. Il dénonçait également la mauvaise qualité des livres scolaires utilisés, non seulement en raison de leur mauvais état car, faute de moyens, les ouvrages devaient servir à des générations successives d'élèves, mais aussi quant à leur contenu. Dans un rapport de 1860, Arnold déplorait la médiocrité des livres utilisés en ces termes : "*Dry scientific disquisitions and literary compositions of an inferior order, are indeed the worst possible instruments for teaching children to read well*"²². Il recommandait donc la création de nouveaux manuels comprenant un choix de textes intéressants, susceptibles de faire naître chez les écoliers l'amour de la lecture et de la littérature. Il répéta plus tard que le livre de lecture étant dans la plupart des cas le seul ouvrage de littérature profane mis entre les mains des enfants (à côté de la Bible qui restait LE livre de base), il importait de veiller à ce qu'il formât le goût de l'élève.

En 1868, Arnold se retrouva tout naturellement impliqué dans l'une des commissions mises en place, la Commission Taunton, ou *Schools Inquiry*

22. Cité dans Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 159.

Commission, chargée d'enquêter sur la situation de l'enseignement dans les écoles qui recevaient une aide de l'État et, en particulier, d'examiner la place de la lecture dans la vie des écoliers. Le rapport de cette commission mit à nouveau l'accent sur le manque de culture littéraire, surtout chez les enfants venant d'un milieu familial où la lecture n'avait pas sa place, et déplora que la littérature anglaise ne fût pas enseignée.

La situation de l'enseignement scolaire britannique n'était donc pas très brillante et, si l'alphabétisation progressait un peu, son niveau restait néanmoins médiocre. Beaucoup d'enfants n'allaient toujours pas à l'école, d'autres n'y venaient qu'occasionnellement et y passaient trop peu de temps pour acquérir une vraie compétence en lecture et en écriture. Si on ajoute à cela le fait que les parents pauvres ne pouvaient payer les frais de scolarité, qu'ils continuaient à penser que dès l'âge de dix ans, un enfant pouvait travailler et gagner un peu d'argent pour améliorer la vie quotidienne de la famille, on comprend que la scolarisation n'ait guère progressé. Les statistiques fournies par David F. Mitch à partir du recensement de 1871 montrent qu'en 1851, 60,76 % des garçons et 56,07 % des filles âgés de 5 à 10 ans allaient à l'école et que ce pourcentage est de 39,39 % pour les garçons de 10 à 15 ans, et de 41,41 % pour les filles du même âge. Dix ans plus tard, les pourcentages pour les 5 à 10 ans passent à 69,02 % pour les garçons et à 66,46 % pour les filles, et respectivement à 45,32 % et à 52,48 % pour ceux et celles de 10 à 15 ans²³. Progression certes, mais progression minime.

Toutefois, la question de la scolarisation de toute la nation et en particulier dans les villes, restait une préoccupation politique pour certains. Une minorité radicale faisait même pression pour que soit adopté un système de scolarisation obligatoire, géré par l'État, sur le modèle de ce qui existait sur le continent. En 1869, un groupe de radicaux de Birmingham créa une National Education League qui soutenait ce projet et souhaitait sortir les écoles de la mainmise des différents organismes confessionnels qui les contrôlaient. La réforme électorale de 1867 et le travail de diverses commissions déjà évoqué ne pouvaient manquer de produire des effets qui aboutirent en 1870 au vote d'une loi importante sur l'enseignement, souvent appelée la Forster Education Act, du nom de celui qui la conçut, W. E. Forster (1818-1886), un Quaker originaire du Dorset et industriel à Bradford, vice-président du Privy Council for Education.

23. David F. Mitch, *op. cit.*, p. 165.

LA LOI SUR L'ENSEIGNEMENT DE 1870 ET SES CONSÉQUENCES

En présentant son projet de loi, Forster mit l'accent sur la nécessité d'un enseignement élémentaire pour tous et avança plusieurs arguments convaincants flattant le nationalisme de son auditoire :

*On the speedy provision of elementary education depends our industrial prosperity, the safe working of our constitutional system, and our national power. Civilized communities throughout the world are massing themselves together, each mass being measured by its force: and if we are to hold our position among men of our own race or among the nations of the world, we must make up for the smallness of our numbers by increasing the intellectual force of the individual*²⁴.

Il voulait mettre un terme à des décennies de tergiversation et d'hésitation qui ne pouvaient que nuire au progrès et à la sécurité de la nation en laissant des milliers d'enfants en dehors de toute instruction.

La loi stipulait que les écoles seraient dorénavant gérées par des *school boards*, ou conseils des écoles, et que la scolarisation serait dans la mesure du possible obligatoire pour tous jusqu'à l'âge de treize ans. Par ailleurs, les parents des catégories les plus pauvres seraient dispensés de payer les frais de scolarité. L'administration locale devait veiller à fournir à tous les enfants de la classe ouvrière la possibilité d'aller à l'école élémentaire. Dans les zones dépourvues de toute école, même privée, ou en nombre insuffisant, et là où les contribuables étaient prêts à payer pour cela, les subventions aux écoles privées étaient augmentées, mais celles-ci ne pouvaient être représentées dans les *school boards*. La loi complémentaire de Lord Sandon, votée en 1876, institua des *school attendance committees* là où il n'y avait pas de *school boards*.

En réalité, les choses se passèrent différemment, étant donné que ces conseils d'école avaient la charge de veiller à l'exécution de la loi dans leur propre région. En outre, il fallut des années avant que soient construites toutes les écoles nécessaires, pour que soient formés et recrutés des enseignants et la gratuité ne fut votée que dix ans plus tard, en 1880. Même si certains ont vu dans cette loi un grand tournant en direction d'un enseignement populaire démocratique, il s'agissait malgré tout d'un compromis, car elle ne touchait pas aux écoles religieuses et ne faisait que

24. Cité dans George Malcolm Young, *op. cit.*, p. 101.

les compléter grâce à des écoles publiques à créer partout. Par ailleurs, il faut bien constater les limites de cette loi en raison de l'absence de gratuité et de stricte obligation scolaire, deux points qui ne seront introduits qu'ultérieurement. Mais il n'en demeure pas moins que la loi Forster reflète de profonds changements sur le plan social et politique à l'égard de la place à accorder à l'enseignement populaire dans la vie nationale de la Grande-Bretagne. D'ailleurs, une loi tout à fait similaire fut votée deux ans plus tard en Écosse.

Malgré ses défauts et ses limites, l'importance de cette loi est donc aujourd'hui reconnue par tous. Elle s'inscrit dans une évolution de la société où la lecture prend toute sa place, d'autant plus que pour la majorité des activités professionnelles, industrielles ou commerciales, de plus en plus nombreuses, il importait dorénavant de savoir lire. L'alphabétisation a indubitablement bénéficié de la loi Forster, surtout dans les régions où l'illettrisme était particulièrement élevé. En 1872, l'assistance à l'école concernait 72 % des enfants scolarisables d'Angleterre et du Pays de Galles.

Un effet subsidiaire de la loi Forster a été d'inciter les éditeurs à proposer des livres scolaires plus nombreux et de meilleure qualité, ainsi que des ouvrages distrayants à destination des jeunes alphabétisés, phénomène déjà perceptible à la suite du Revised Code de 1862, mais que la loi de 1870 a amplifié de manière certaine.

LIVRES POUR LES JEUNES LECTEURS

+++++

Dès 1849, Samuel Smiles, s'adressant au Select Committee on Public Libraries, avait affirmé que le principal obstacle à la lecture de livres était précisément qu'il ne s'en publiait pas suffisamment, si bien que ceux qui avaient appris à lire ne savaient plus lire, une fois adultes. Jusque dans les années 1840, les éditeurs d'ouvrages destinés aux élèves des écoles élémentaires émanaient tous d'associations comme la British and Foreign School Society, ou la Society for the Promotion of Christian Knowledge. Ensuite, la production de livres scolaires a augmenté lentement, entre 1850 et 1870, puis à partir de 1870, les effets de la loi Forster se sont fait plus nettement sentir. En 1866, une collection de livres de lecture vit le jour pour les élèves ayant atteint le niveau V du Revised Code, J. S. Laurie's *Graduated Series of Reading Lesson Books*, qui proposait des extraits de poètes comme Spenser, Milton ou Byron. Auparavant, les élèves des classes

moyennes des écoles élémentaires devaient se contenter de recueils d'extraits qualifiés d'« élégants ». Quant aux livres de lecture proposés par la British and Foreign School Society, ils comportaient un texte biblique, un extrait poétique et une partie portant sur les connaissances utiles. Selon Altick, pendant des années, le livre scolaire utilisé couramment était celui de Vicesimus Knox, *Elegant Extracts: or Useful and Entertaining Pieces of Poetry, selected for the Improvement of Young Persons* ²⁵.

L'introduction de la littérature anglaise dans les programmes, en 1871, un an après la loi Forster, ne pouvait manquer d'avoir des effets sur la production d'ouvrages scolaires, et entre 1871 et 1885, manuels de littérature et éditions d'auteurs classiques anglais virent le jour et figurèrent en nombres de plus en plus importants dans les catalogues des éditeurs. Un autre genre, l'anthologie, se développa aussi, généralement constituée d'extraits d'écrivains du passé, au grand dam d'écrivains comme Charles Kingsley qui ne comprenait pas pourquoi les œuvres d'auteurs contemporains ne pouvaient y figurer.

Par ailleurs, le développement de la recherche scientifique allait amener l'introduction d'ouvrages scientifiques dans les écoles. Car certains savants ou hommes de lettres prônaient l'enseignement de cette discipline, comme par exemple Herbert Spencer ou Charles Kingsley pour qui l'observation de la nature et l'empirisme étaient le seul moyen de découvrir le monde environnant. En 1863, Kingsley déclara : "*Many a man is very learned in books, and has read for years and years, and yet he is useless [...] He knows nothing of the world about him*" ²⁶. L'intérêt de cet auteur pour la nature se constate aussi dans sa publication d'un bestseller de la littérature-jeunesse, *The Water-Babies* (1863), dont le jeune héros découvre et décrit le monde aquatique dans lequel il se retrouve. Cet ouvrage fut d'ailleurs utilisé ultérieurement dans des versions simplifiées pour des cours d'histoire naturelle.

Parallèlement aux livres scolaires et pour les mêmes raisons, la littérature de loisir, ou *recreational literature*, pour les enfants, s'était développée, suscitant l'apparition de genres nouveaux. À partir du milieu du XVIII^e siècle, on pouvait trouver des ouvrages à but éducatif ou de divertissement : des *primers*, ou premiers livres de lecture, et des alphabets illustrés pour les plus jeunes, des *chapbooks* pour enfants qui racontaient l'histoire de héros comme Robin Hood, des adaptations ou des éditions

25. Cité dans Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 176.

26. Cité par Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 164-165.

abrégées de livres pour adultes comme *Les Voyages de Gulliver* ou l'incontournable *Robinson Crusoé*, des vulgarisations de la non moins incontournable Bible et d'autres ouvrages religieux, et enfin des poèmes et des *nursery rhymes*, équivalents de nos comptines. Mais c'est dès la fin du XVIII^e siècle que la fiction pour enfants a commencé à exister en tant que telle, en particulier comme moyen de propager un enseignement religieux qui s'inscrit naturellement dans le cadre des *Cheap Repository Tracts* ou dans les publications des *Sunday Schools*. Parmi les plus célèbres de ces ouvrages, *Sandford and Merton* de Thomas Day (1789) et *The History of the Fairchild Family*, dû à Mrs Sherwood, dont les trois volumes paraîtront respectivement en 1818, 1842 et 1847, et qui marque l'apparition du genre des aventures domestiques ou familiales. Dans ce contexte, il faut aussi signaler les *reward books*, livres destinés à récompenser les bons élèves, et qui furent produits en masse par la Religious Tract Society et la Society for the Promotion of Christian Knowledge.

Un premier boom dans la publication de littérature-jeunesse se produisit dans les années 1860 en raison du développement et de l'amélioration des techniques d'illustrations et de l'impression en couleurs. C'est aussi à cette période que se multiplièrent les périodiques pour les jeunes, comme *The Monthly Packet* (1851-1890) de Charlotte Yonge, proluxe romancière pour enfants, *Aunt Judy's Magazine* (1866-1885) de Mrs Gatty, par ailleurs auteur de contes moralisateurs, ou *Good Words for the Young* (1869-1872) d'Alexander Strahan. Les éditeurs commencèrent alors à classer les ouvrages de leurs catalogues par classes d'âge, catégorisation qui permet de constater l'importance des genres proposés aux adolescents: outre les aventures domestiques déjà évoquées, on voit paraître de nombreux romans scolaires et autres histoires de pensionnat comme *The Crofton Boys* (1841) de Harriet Martineau, *Eric, or Little by Little* (1858) de Frederic Wiliam Farrar, et surtout le célèbre *Tom Brown's Schooldays* (1857) de Thomas Hughes qui connut 52 éditions entre 1857 et 1892. Son énorme succès est confirmé par Hippolyte Taine, qui déplore toutefois que le type d'éducation décrit dans le livre donne la priorité au moral et au physique, tandis que « la science et la culture d'esprit sont en dernière ligne »²⁷. Se sont aussi multipliés les romans d'aventures comme ceux du capitaine Mayne-Reid, auteur de plusieurs bestsellers relatant exploits et voyages dans ces pays lointains où s'installe l'empire britannique. Enfin, les contes fantastiques, mélange d'imaginaire, d'irréel, et de comique, comme le chef

27. Hippolyte Taine, *op. cit.*, p. 188.

d'œuvre de Lewis Carroll *Alice au Pays des Merveilles* qui parut en 1865, reflètent l'attrait des Anglais pour la littérature du *nonsense*.

On voit bien qu'en rendant la scolarité obligatoire dans certaines limites, la loi de 1870 a eu des incidences considérables sur le monde de l'édition, et il est indéniable que le nombre d'ouvrages pour la jeunesse a alors augmenté de manière substantielle, parallèlement au progrès de l'alphabétisation. Cependant, le livre restait toutefois peu accessible aux enfants des classes populaires, en raison de son coût, sauf à en acheter d'occasion, en conséquence de quoi les *chapbooks*, dont le prix moyen était de $\frac{1}{4}$ à un penny, restèrent en vogue. On trouvait dans leurs pages des contes ou des romances médiévales abrégées, mais aussi des textes de nature biographique ou historique de nature à les intéresser. C'est à cette époque que l'appellation *penny dreadfuls* en vint à décrire uniquement des imprimés pour les jeunes, souvent décriés par les classes moyennes comme immoraux et nocifs. Heureusement, les bibliothèques publiques qui virent le jour allaient petit à petit remédier à ce problème en créant, en leur sein, des sections pour la jeunesse. La première d'entre elles fut ouverte en 1862 à Manchester, suivie de Birkenhead en 1865 et Birmingham en 1869. D'autres bibliothèques autorisèrent le prêt aux enfants à partir d'un certain âge.

Si, en 1880, l'alphabétisation de la Grande-Bretagne restait donc insuffisante et insatisfaisante, si la nation ne devait pas être totalement alphabétisée avant la fin du siècle, on constate tout de même un grand pas en avant accompli grâce à la loi sur l'enseignement de 1870, ainsi que grâce aux efforts individuels des autodidactes et aux aides apportées par divers mouvements et associations à l'éducation populaire. Cependant, l'importance grandissante de la lecture dans les différentes couches sociales commençait à se faire sentir, comme le révèle l'essor de la presse périodique et du roman.

+++++

CHAPITRE III
PRESSE, ROMANS
ET FEUILLETONS

+++++

PRESSE, ROMANS ET FEUILLETONS

L'ère victorienne est incontestablement la période où la presse comme le roman ont connu un développement sans précédent. On peut voir dans ce phénomène, particulièrement marqué durant les décennies 1850-1870, à la fois la cause et la conséquence de l'augmentation de la population alphabétisée et du nombre croissant des lecteurs. Mais d'autres facteurs doivent être pris en compte, à commencer par la suppression progressive des taxes sur les journaux.

SUPPRESSION DES TAXES ON KNOWLEDGE

L'existence de plusieurs taxes concernant les imprimés a déjà été mentionnée, et leurs effets néfastes sur la lecture en Grande-Bretagne ont été évoqués. Mais, avant de relater le combat pour leur suppression mené par certaines personnalités, il faut parler d'une autre taxe instituée de fort longue date, en 1696, la taxe sur les fenêtres. Altick indique que l'habitant d'une maison avec sept fenêtres avait à payer £ 1. Ce n'est qu'en 1823 que cette taxe fut réduite de moitié, et en 1825 que les maisons avec moins de huit fenêtres en furent exemptées. Il cite par ailleurs une lettre de Dickens remarquant qu'une telle taxe, qui ne fut définitivement abolie qu'en 1851, était un obstacle à la lecture encore plus redoutable que les *taxes on knowledge*, puisqu'on ne peut lire sans un éclairage suffisant²⁸.

Dans le contexte des guerres napoléoniennes, le papier était devenu rare, donc cher, d'autant plus qu'une taxe de 3 d. par livre sterling y avait été ajoutée. Par ailleurs, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, un droit de timbre ou *stamp duty*, dont le taux avait progressivement atteint 4 d. le feuillet en 1815, était venu frapper les journaux. Enfin, une troisième taxe pesait sur la publicité, à raison de 3 s. 6 d. pour chaque annonce publicitaire. Difficile dans ces conditions de produire des périodiques bon marché. Le prix des grands périodiques comme *The Gentleman's Magazine* ou *The Monthly Magazine* était de 1 s. 6 d., et les magazines spécialisés, comme *The Lady's Magazine* ou *The Zoological Magazine*, de 1 s. Quant aux

28. Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 92.

hebdomadaires, ils coûtaient entre 6 d et 1 s. Certes, comme on l'a vu plus haut, plusieurs tentatives pour publier des magazines bon marché furent lancées, mais nombre de ces périodiques n'étaient pas de grande qualité et offraient beaucoup de récits ou de romans sensationnels. Restaient les périodiques financés par les associations religieuses ou philanthropiques, avec les inconvénients que pouvait présenter leur orientation idéologique. Rien d'étonnant, donc, à ce que l'un des tout premiers adversaires de ces impôts sur le savoir ait été Charles Knight.

En 1836, une première campagne fut lancée contre le droit de timbre alors que, selon certaines estimations, entre 130 000 et 200 000 exemplaires de journaux sans ce timbre étaient vendus chaque semaine. Elle réussit à obtenir la baisse du droit de timbre, qui fut ramené à 1 d. le feuillet. Mais ce compromis s'avéra vite insatisfaisant, le prix des journaux, entre 6 d. et 5 d., ne baissa guère, et la campagne pour l'abolition totale des *taxes on knowledge* reprit de plus belle. En 1851, le Newspaper Stamp Committee du Parlement fit une enquête qui lui permit de prendre conscience que le prix élevé des journaux encourageait leur circulation dans divers lieux publics, comme les cafés, les pubs, les *circulating libraries* ou les toutes récentes bibliothèques publiques, voire dans les usines, ou encore grâce au prêt entre amis. En outre, la création de la *penny post* (courrier à 1 d.) en 1840, mentionnée dans la première partie, permettait même leur circulation à travers le pays, qui augmenta immédiatement en conséquence. Dans l'intervalle, certes, la taxe sur le papier avait été réduite de moitié en 1837, mais il parut nécessaire de mettre à nouveau en avant les dangers de l'alcoolisme en montrant que l'ouvrier était obligé d'aller lire son journal au pub alors qu'il serait préférable que le prix en soit plus faible pour qu'il puisse l'acheter et le lire chez lui. Il fallut enfin un article du *Times* dénonçant avec véhémence ce droit de timbre comme "*a tax on knowledge [...] a tax on light, a tax on education, a tax on truth, a tax on public opinion, [...] a tax on society, a tax on the progress of human affairs*" ²⁹ pour qu'en 1855 le droit de timbre soit enfin supprimé. Restait encore la taxe sur le papier qui ne disparut définitivement qu'en 1861.

29. Cité par Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 354.

LA MULTIPLICATION DES PÉRIODIQUES

Les conséquences de cette décision se firent sentir immédiatement, en rendant possible l'apparition des premiers quotidiens à un penny comme *The Daily Telegraph*, qui vit le jour en 1855. De son côté, la presse provinciale connut un essor indéniable, tandis que les hebdomadaires baissaient leur prix, *Reynolds's Miscellany* passant de 2 d. en 1855 à 1 d. en 1861, et que toutes les périodiques voyaient leurs ventes s'envoler. Les diverses études portant sur les périodiques victoriens donnent toutes des chiffres proprement faramineux quant au nombre de ces publications, quelques 25 000 au total si on inclut la presse quotidienne. La raison en était le souhait de satisfaire les divers types de lectorat et de procurer à chaque lecteur le périodique le mieux à même de l'informer ou de le distraire. Car malgré les lenteurs de l'alphabétisation, au fil des décennies, les consommateurs d'imprimés ne cessaient d'augmenter et de réclamer des ouvrages à la portée de leur bourse. R. D. Altick en dresse le constat en ces termes :

Great as was the increase in book production between 1800 and 1900, the expansion of the periodical industry was greater still. This was only natural, for of all forms of reading matter, periodicals – including newspapers – are best adapted to the needs of a mass audience [...] They appeal to millions of men and women who consider the reading of a whole book too formidable a task to be attempted [...] The topicality of the newspaper and many weekly and monthly publications has always recommended them, over other forms of printed matter, to the common reader.

Et il remarque encore que “*the more papers that were issued for popular consumption, the more the reading habit spread*”³⁰. Les chiffres du lectorat des périodiques sont à cet égard éloquentes : en 1860, 3 % de la population contre 1 % en 1820 lisaient des quotidiens ; 12 % contre 1 % en 1820 lisaient des journaux du dimanche ; 20 % contre 3 % quarante ans auparavant lisaient des magazines, ce dernier chiffre reflétant bien le développement de ce type d'imprimés. On ne peut certes parler de lectorat de masse, ni même dire qu'une majorité d'Anglais lisaient des périodiques. Mais la progression est incontestable.

30. *Ibid.*, p. 318.

Une des caractéristiques et des raisons de ce développement est la diversification des périodiques, qui petit à petit se spécialisaient en visant une catégorie précise de lecteurs : périodiques pour la famille, pour la jeunesse, pour les veuves, pour les domestiques, pour les catégories populaires. D'autres étaient marqués par une orientation politique ou religieuse particulière : journaux catholiques, libres-penseurs, socialistes, conservateurs ou libéraux. Une autre distinction concernait la périodicité. Mais, à l'intérieur de ces catégories, on distingue en général les *family papers*, comme *Household Words*, hebdomadaire lancé par Charles Dickens en 1850 au prix très faible de 2 d. et dont le *Preliminary Word* au tout premier numéro précise clairement le souhait qu'il soit lu en famille et par la famille (*household* veut dire « maisonnée »), ou *The Leisure Hour*, publié par The Religious Tract Society, dont le sous-titre était "*A family journal of instruction and recreation*" et le prix particulièrement faible (1 d.). Par opposition, *The London Journal* (1 d.) était considéré comme un journal à sensation proposant essentiellement de la fiction distrayante et destiné à un lectorat beaucoup plus populaire. Les grands mensuels comme *Macmillan's Magazine* (1859) et *The Cornhill Magazine* (1860), tout deux à 1 s. le numéro, qui s'adressaient à la classe moyenne cultivée, contenaient, outre des feuilletons, de nombreuses rubriques sur l'actualité politique nationale et internationale ainsi que des articles d'ordre culturel. Existaient par ailleurs des magazines plus populaires comme *Tinsley's Magazine* (1867) à 1 s. le numéro qui incluaient essentiellement des romans-feuilletons.

Le succès des périodiques comme objets de lecture peut s'expliquer aussi par leur contenu. En 1860, un critique remarque que, selon lui, les nombreux lecteurs qui se seraient contentés d'un roman de mauvaise qualité ou d'un journal politique pouvaient au contraire trouver là un grand nombre d'articles et de comptes rendus dans le domaine scientifique et littéraire. L'importance de la presse périodique en matière d'éducation était fréquemment soulignée, les lecteurs les considérant comme un moyen de s'instruire, et comme faisant partie de ce point de vue d'un programme de progrès individuel (*self-improvement*). Il est certain que les magazines répondaient à un besoin de connaissances perceptible dans quasiment toutes les couches de la société. Un même numéro pouvait contenir des articles portant sur toutes sortes de sujets (religion, philosophie, science, musique et autres domaines artistiques, histoire, fiction, etc.), se faire l'écho de divers courants de pensée, et rendre compte d'ouvrages venant de paraître. C'est d'ailleurs de là que vient le nom de *Review* adopté par certains des plus anciens d'entre eux, comme l'*Edinburgh Review* ou la

Quarterly Review dans lesquels les critiques de livres (*reviews*) occupaient une place considérable et permettaient de longues discussions autour des problèmes traités dans leurs pages.

Toutefois, au besoin d'instruire/de s'instruire a été souvent associé le besoin de distraire/de se distraire, et les périodiques ont progressivement évolué et évité de se cantonner dans la formation de l'opinion et le développement des connaissances. Vers 1860, les magazines ont peu à peu pris le pas sur les très sérieuses *reviews* et diversifié davantage leur contenu, en abordant des sujets distrayants, en relatant des récits de voyage, en proposant des articles sur un ton plus familier ou des rubriques consacrées aux questions du moment. Mais surtout ils ont, de plus en plus souvent et en quantité de plus en plus grande, inclus de la fiction par le biais des feuilletons, contribuant par là à l'essor fantastique du roman, qui devint la lecture préférée des Anglais dès la seconde moitié du XIX^e siècle.

LE SUCCÈS DU ROMAN

+++++

On a souvent expliqué le succès des *circulating libraries* par la vogue de la littérature romanesque, bien que cette idée soit aujourd'hui remise en question, ne serait-ce que grâce à l'étude des rares catalogues existant de Mudie, qui fait apparaître la proportion supérieure de la *non-fiction*. Ce qui est avéré en revanche, c'est le prix du roman qui, publié majoritairement en trois volumes, comme indiqué plus haut, restait trop élevé pour le lecteur moyen, même si le recours à une publication en fascicules avait permis de le rendre un peu moins cher. La multiplication des périodiques suite à la suppression des *taxes on knowledge* amena une multiplication parallèle des feuilletons qui paraissaient aussi bien dans des mensuels que dans les hebdomadaires. Ce mode de publication présentait plusieurs avantages, non seulement la répartition sur plusieurs mois ou plusieurs semaines du coût de l'ouvrage, mais aussi l'accès à diverses autres informations et rubriques contenues dans le périodique.

En outre, le roman avait progressivement gagné ses lettres de noblesse et supplanté à cet égard la poésie. Il était le reflet de la société nouvelle, dont il donnait un tableau en principe réaliste, dans les limites de la moralité et en évitant de dépeindre les milieux les plus pauvres ou indécents. De cette façon, le roman permettait de faire comprendre au public l'évolution des modes de vie et d'en adoucir les aspects les plus rudes. La valeur sociale de la fiction était à présent reconnue, ainsi que sa mission morale

et éducative. Tout comme l'ouvrage de Samuel Smiles, *Self-Help*, le roman pouvait donner à voir des individus aux qualités morales supérieures et exemplaires.

On comprend mieux de la sorte comment, lors d'une conférence au titre particulièrement révélateur donnée à Édimbourg en 1870, *On English Prose Fiction as a Rational Amusement*, le romancier Anthony Trollope a pu prononcer ces mots restés célèbres :

*We have become a novel-reading people. Novels are in the hands of us all; from the Prime Minister down to the last appointed scullery-maid. We have them in our library, our drawing-rooms, our bedrooms, our kitchens, –and in our nurseries [...] Poetry also we read and history, biography and the social and political news of the day. But all our other reading put together hardly amounts to what we read in novels*³¹.

Il précise par ailleurs la présence dans chaque maison de mensuels et d'hebdomadaires dans lesquels paraît inmanquablement un roman. Il évoque aussi les différents types de romans, romans politiques, romans sociaux, romans sentimentaux, etc. qui certes s'organisent tous autour d'une histoire d'amour, mais dans lesquels *"over and beyond that, lessons of life are being taught from the first page to the last"*³².

Cette défense et illustration du roman n'a toutefois pas empêché Trollope d'évoquer les deux principales critiques faites à ce type de lectures : la perte d'un temps qui pourrait être consacré à des activités plus utiles et/ou intelligentes, et la description d'un monde artificiel (puisqu'il s'agit de « fiction ») qui fait perdre le sens des réalités quotidiennes. Mais on entendait à l'époque bien d'autres objections à la lecture du roman, surtout lorsqu'il s'agissait d'ouvrages paraissant en feuilletons.

LA CRITIQUE DU FEUILLETON

+++++

Dans ce contexte, il importe de souligner l'évolution de la société britannique et l'émergence d'une *lower middle-class*, d'une petite bourgeoisie nouvelle, mobile, qui s'élève sur l'échelle sociale et qui offre un marché potentiel de lecteurs que le feuilleton séduit. On constate, d'un côté, l'existence

31. Anthony Trollope. "On English Prose Fiction as a Rational Amusement". In *Four Lectures*, ed. by M. L. Parrish. London, Constable & Co, 1938, p. 108.

32. *Ibid.*, p. 110.

d'un petit groupe puissant de gens éduqués et même cultivés, qui lisent beaucoup, principalement des ouvrages sérieux et instructifs, dont l'image traditionnelle reste celle de la lecture en famille, à haute voix, parfois suivie de discussion, tandis que, de l'autre, on trouve les employés, artisans et commerçants dont les lectures sont plus distrayantes, voire frivoles. Les moins chers des périodiques, généralement hebdomadaires, étaient destinés à ce public peu ou pas cultivé, tandis que les mensuels visaient le lectorat d'une classe moyenne plus instruite, comme il a déjà été indiqué. Mais, rapidement, les lecteurs de cette seconde catégorie réclamèrent eux aussi davantage de fiction, demande que les éditeurs des magazines cherchèrent à satisfaire dans la mesure du possible, en leur proposant un ou deux, voire exceptionnellement trois feuilletons, comme dans le cas du *Sixpenny Magazine*.

On a constaté que le nombre des feuilletons s'était accru de manière exponentielle entre 1800 et 1900, son essor ayant été facilité par la diversité même des périodiques sur le marché et par une demande de lecture de la part de quasiment toutes les couches de la société. Cette croissance exponentielle se manifeste par l'accroissement du nombre de périodiques publiant des feuilletons d'une part, et par la présence de plusieurs feuilletons dans un même numéro de magazine d'autre part. Car, contrairement aux publications en fascicules qui ne donnaient au lecteur que le texte d'une seule œuvre de fiction, le périodique avait pour avantage de lui proposer une variété d'articles et autant de romans qu'il semblait nécessaire à son succès.

Le feuilleton était fréquemment l'« accroche » du magazine, surtout pour les plus populaires d'entre eux, car il paraissait toujours en première page, assorti dans les magazines illustrés d'une illustration plus ou moins racoleuse qui suggérait le contenu de l'épisode à lire. Dans un des nombreux articles critiquant ce mode de publication, l'auteur s'élevait précisément contre ce phénomène éditorial :

*One of the chief causes of this perverted and vitiated taste may be traced to the fact that nearly every novel is first brought out in the pages of some periodical or magazine. Since scarcely one good novel in a hundred is now published from the original MS., we infer that, in order to be accepted by a magazine, a tale must needs be full of horror, excitement and crime*³³.

33. *Fraser's Magazine*, August 1863, p. 262-263.

Ce type de critiques, souvent très véhémentes, se multiplièrent durant la décennie 1860-1870 où fleurit un genre particulier de roman, le *sensation novel*. Les classes moyennes voyaient bien le danger de ce type de lecture accessible à toutes les catégories sociales ou presque. Elles s'inquiétaient encore plus pour les femmes, devenues des lectrices à part entière.

LA LECTURE DES FEMMES

+++++

Le débat autour de la lecture des femmes ne date pas du milieu du XIX^e siècle, depuis longtemps certains la jugeaient souhaitable, d'autres néfaste et dangereuse. Ainsi un article du *Fraser's Magazine*, intitulé *Book-Love* et paru en 1847, décrivait une scène de lecture à haute voix en famille, en des termes peu aimables pour les femmes :

Book-love is the good angel that keeps watch by the poor man's hearth, and hallows it, saving him from the temptations that lurk beyond its charmed circle, giving him new thoughts and noble aspirations, and lifting him, as it were, from the mere mechanical drudgery of his every day occupation. The wife blesses it, as she sits smiling and sewing, alternately listening to her husband's voice, or hushing the child upon her knee. She blesses it for keeping him near her, and making him cheerful, and manly, and kind-hearted –albeit understanding little of what he reads, and reverencing it for that reason all the more in him.

Le titre d'un ouvrage récent sur la lecture des femmes dû à Jacqueline Pearson, *Women's Reading in Britain, 1750-1835: A Dangerous Recreation*³⁴ est éloquent et révèle la méfiance qui régnait depuis longtemps à cet égard.

L'alphabétisation croissante des femmes et l'essor du roman ont relancé ce débat dans les classes moyennes, et les arguments soulignant, d'un côté, la sensibilité féminine, de l'autre, les dangers des romans, font florès dans la presse victorienne. Un célèbre article paru dans la *National Review* en 1859 déplore que les romans "*constitute a principal part of the reading of women, who are always impressionable, in whom at all time the*

34. Cambridge University Press, 1999.

emotional element is more awake and more powerful than the critical"³⁵. On craignait aussi que les lectrices ne s'identifient trop aux héroïnes romanesques et perdent tout à la fois le sens des réalités et celui du devoir. Le romancier risquait de cultiver en elles une aspiration à une meilleure situation sociale ou à davantage de liberté. Mais cet argument pouvait être combattu en présentant des héroïnes dignes d'admiration, comme par exemple Jane Eyre dans le roman éponyme de Charlotte Brontë. À l'opposé, montrer des femmes causes ou victimes de toutes sortes d'infortunes et d'infâmies pouvait servir de contre-exemple. Un des cas les plus célèbres en la matière est sans aucun doute Lady Audley, héroïne du roman à sensation de Mary Elizabeth Braddon, *Lady Audley's Secret*, publié en 1862. Il s'agissait d'une histoire où se mêlaient bigamie et meurtre, dans laquelle la fameuse Lady Audley, séductrice et manipulatrice dénuée de tout scrupule, accomplissait une succession de méfaits, mais qui, pour préserver la morale sans être condamnée en justice, finissait internée dans un asile de fous. On estimait que le romancier, auteur de telles intrigues, ne pouvait être accusé d'immoralité si ses personnages étaient punis de leurs mauvaises actions et s'il démontrait ainsi que la transgression des valeurs morales conduisait inmanquablement au malheur et à la ruine. La nécessité d'une conduite moralement irréprochable s'imposerait alors clairement.

En réalité, et malgré toutes ces réserves, il était assez facile pour les femmes des classes moyennes britanniques de se procurer des romans. Deux solutions s'offraient à elles : soit l'abonnement chez Mudie ou dans d'autres cabinets de lecture où elles pouvaient emprunter des *three-deckers*, soit l'achat d'un de ces nombreux magazines mensuels à un shilling destinés aux familles, comme *The Cornhill Magazine*, *Macmillan's Magazine* ou *Temple Bar*, qui leur offraient des feuilletons sur plusieurs mois. À moins qu'elles n'aient préféré un périodique comme *Bow Bells* de John Dicks, qui attirait le lectorat féminin de manière fort habile, en lui proposant non seulement des feuilletons mais aussi de la musique, des travaux d'aiguille ou des patrons de vêtements à réaliser. Il y avait donc profusion, et cette offre abondante peut expliquer pourquoi l'idée que les lectures des femmes devaient être contrôlées restait forte et semble même avoir perduré jusqu'à la première guerre mondiale. Des manuels dressant une liste des « bons livres » virent peu à peu le jour pour guider les lecteurs

35. William Rathbone Greg. "False Morality of Lady Novelists", *National Review*, 8/1/1859, cité dans *Victorian Print Media, A Reader*, ed. by Andrew King & John Plunkett, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 51.

dans le choix de leurs lectures, comme celui de la romancière Charlotte Yonge, *What Books to Lend and What Books to Give* (1887).

Pour autant, il ne faudrait pas considérer que la lecture des femmes se cantonnait à la fiction. Comme il importait que les femmes lisent des ouvrages *of the right kind*, tout livre pouvant leur procurer une leçon de morale ou un mode de comportement « respectable » devait être recommandé. Leur étaient ainsi destinés des ouvrages du même type que *Self-Help* de Samuel Smiles, par exemple *Famous Girls, who have become illustrious women* de John Maw Darton (1880) qui, comme son titre l'indique, offrait une galerie de portraits de femmes exemplaires. Les livres d'histoire étaient aussi prônés en raison de leur valeur éducative. On retrouve ici la croyance dans le progrès individuel, la lecture étant un moyen de s'instruire et de se former. Et tout naturellement, des manuels de conduite continuaient à paraître, comme en France, ainsi que des ouvrages pratiques pour aider les femmes à tenir leur maison ou à gérer leur domesticité. Le plus célèbre d'entre eux est incontestablement le *Book of Household Management* de Mrs Beeton, un bestseller qui parut en format livre en 1861 et se vendit à plus de 60 000 exemplaires la première année. Il s'agissait en réalité d'une compilation de suppléments que l'auteur avait fait paraître mensuellement pendant deux ans dans *The Englishwoman's Domestic Magazine*, périodique dont son mari était propriétaire. Cet ouvrage s'adressait aux femmes anglaises des classes moyennes. Dans les classes populaires, les lectures comme les pratiques de lecture étaient bien évidemment tout autres.

LECTURES ET PRATIQUES DE LECTURE DES CLASSES POPULAIRES

+++++

Dans un premier temps, la création des bibliothèques publiques de 1850 n'eut guère de conséquence sur la lecture des classes populaires. Selon Martyn Lyons, la raison en était que :

*Ces bibliothèques publiques de prêt avaient un objectif politique et philanthropique. Comme les écoles des usines, elles étaient un instrument de contrôle social, destiné à faire partager à la sage élite des classes laborieuses les systèmes de valeurs de la classe dirigeante*³⁶.

36. Martyn Lyons. « Les nouveaux lecteurs au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 287.

Aussi n'attiraient-elles guère les lecteurs des classes populaires. Quant à la loi de 1870, instituant l'école obligatoire jusqu'à l'âge de treize ans, elle ne toucha pas immédiatement les catégories les plus pauvres puisque l'enseignement restait payant, raison pour laquelle la progression de l'alphabétisation des enfants fut retardée, ou au moins ralentie, jusqu'en 1880. Enfin, le prix du livre ne baissant que très lentement, acheter au lieu d'emprunter n'était pas à la portée de ce type de lecteurs qui devaient donc partager leurs lectures avec d'autres dans le cadre des cafés (*coffee-houses*) où on continuait à pratiquer la lecture à haute voix. Dans un article intitulé *The Coffee Houses of London*, Angus B. Reach fait l'éloge de ces lieux, qu'il qualifie même de "*public-houses of temperance*", où se trouvent en abondance livres, magazines et journaux et où la majorité des présents consiste en ouvriers, "*respectable men; hard-working and long-headed fellows, who think while they hammer and read when the hammering is over*". Et il en conclut avec beaucoup d'optimisme que "*the working man, at least in towns, is becoming more and more a reading man*"³⁷. Ce point de vue est confirmé par un article ultérieur émanant d'Henry Mayhew, célèbre pour la série d'articles qu'il a consacrée à la situation des populations défavorisées des villes, publiée en quatre volumes en 1861 sous le titre *London Labour and the London Poor*. Dans l'un d'eux, intitulé *The Literature of the Costermongers*³⁸, c'est-à-dire des marchands des quatre saisons, il affirme que "*the costermongers have their tastes for books*" et lisent ou se font lire le journal du dimanche ou certains des périodiques bon marché comme *Lloyd's* ou *Reynolds' Weekly Newspaper*, ou encore le dernier numéro des quotidiens à un penny qui virent le jour à la suite de la suppression des *taxes on knowledge*. Enfin, dans un article de 1850, Fanny Mayne manifeste le même optimisme, écrivant que "*the working-classes of the country, both in agricultural and manufacturing districts, are, to a great extent, a reading people; a reading and a thinking people*", même si elle reconnaît qu'ils lisent des ouvrages à ½ penny, un penny ou un penny et demi, apportés à leurs portes par des vendeurs itinérants³⁹.

Un penny semble d'ailleurs être la somme que cette catégorie sociale pouvait consacrer à se cultiver. En effet, parmi les pratiques de lecture collective qui les concernent, il en est une qui s'est développée à partir

37. Angus B. Reach. "The Coffee Houses of London", *New Parley Library*, I (13 July 1844), cité dans Andrew King & John Plunkett, *op. cit.*, p. 247-248.

38. Cité dans Andrew King & John Plunkett, *op. cit.*, p. 271.

39. Fanny Mayne. "The Literature of the Working-Classes", *English Woman's Magazine and Christian Mother's Miscellany*, October 1850, cité dans Andrew King & John Plunkett, *op. cit.*, p. 40.

de la fin des années 1850, les *penny readings*. Il s'agissait de lectures publiques organisées par des associations religieuses ou philanthropiques, parfois en liaison avec des associations d'ouvriers (toujours dans le but de détourner ces derniers des lieux de boisson), parfois dans le cadre des *Mechanics' Institutes*, comme celui de Hanley dont un des responsables entreprit de lire à haute voix des extraits du *Times* sur la place du marché. En 1862, à Coventry, la lecture à haute voix de passages d'œuvres littéraires réussissait à attirer une centaine de membres de la classe ouvrière. Un penny était aussi le prix de « location » d'un journal vieux de huit jours payé par un autodidacte, ouvrier du Yorkshire, évoqué par Martyn Lyons, qui n'avait pas les moyens de s'acheter quelque imprimé que ce soit⁴⁰. Mais progressivement ces lectures à un penny cédèrent la place à des spectacles musicaux plus distrayants...

Du côté de l'édition, difficile de publier peu cher. Les moins coûteuses des éditions de romans étaient à 6 d. Ainsi une *six-penny edition* en fascicules hebdomadaires des œuvres complètes de Charles Dickens, appelée *Household Edition*, parut dans les années 1870 et connut un grand succès. Publiés sous la couverture bleue habituelle des livraisons régulières de ce romancier, avec comme il se doit la même illustration de couverture pour tous les numéros, les romans du grand écrivain étaient imprimés en quelque sorte « au kilomètre », chaque numéro s'interrompant même au milieu d'une phrase, une fois remplies le nombre de pages prévu. En outre, comme dans les fascicules originaux, la publicité occupait une large place sur les 4 pages de couverture. Existaient aussi des ouvrages à 6 d. sous couverture papier et imprimés en tout petits caractères, le plus souvent sur deux colonnes. Ce mode de publication servait également pour des ouvrages de *non-fiction* destinés aux classes populaires dans un but pédagogique. Ce souci de publier des ouvrages bon marché était partagé par l'éditeur John Cassell qui, en 1852, lança son *Cassell's Popular Educator*, à un penny le numéro, “a sort of high-school-at-home course” selon Altick⁴¹. Mais, à côté de ces publications « respectables », continuaient à circuler parmi les classes populaires des imprimés à un penny au contenu nettement sensationnel et qui connaissaient un franc succès. Enfin, apparurent des périodiques comme *Reynolds's Weekly Newspaper* ou *Lloyd's Weekly Newspaper* qui, à partir de 1861, c'est-à-dire après la suppression de la taxe sur le papier, ne coûtaient plus qu'un penny.

40. Martyn Lyons, *op. cit.*, p. 392.

41. Richard D. Altick. “English Publishing and the Mass Audience in 1852”, *Studies in Bibliography*, vol. 6, 1954, p. 22.

Rien de surprenant donc à ce que la lecture des classes populaires ait continué à préoccuper les classes supérieures, comme le montrent en particulier les articles parus en 1858, sous la plume de deux romanciers célèbres de l'époque, Margaret Oliphant et Wilkie Collins. Dans son article paru dans *Blackwood's Edinburgh Magazine* et intitulé *The Byways of Literature: Reading for the Million*, Margaret Oliphant déplorait la multiplication des *penny magazines* qui répondaient à la demande et au goût du peuple pour des histoires susceptibles de leur faire oublier les difficultés de leur vie quotidienne et la dureté de leur condition sociale. Elle regrettait que pour cette catégorie sociale, ce soient "*the unauthoritative, undignified, unlearned broadsheets, which represent literature to a great proportion of our country people*"⁴² et que les *penny miscellanies* que lisent les pauvres et eux seuls aient été remplis de récits concernant les riches, au risque de susciter chez les lecteurs envie et amertume. En revanche, elle faisait l'éloge du *Cassell's Illustrated Paper*, selon elle l'un des périodiques à un penny les plus exemplaires, qui ne se contentait pas de proposer des feuillets et qu'elle qualifiait de publication hautement morale et édifiante.

Dans *The Unknown Public*, paru en première page de l'hebdomadaire de Dickens, *Household Words* en 1858, presque à la même date que l'article de Margaret Oliphant, l'approche de Wilkie Collins, grand ami de Dickens et auteur de romans à sensation à succès, était sensiblement différente. Il y relatait sa découverte, lors d'une promenade dans les quartiers populaires de Londres, de multiples publications qu'il décrivait de la sorte : "*these publications all appeared to be of the same small quarto size; they seemed to consist merely of a few unbound pages; each one of them had a picture on the upper half of the front leaf, and a quantity of small print on the under*". Ayant décidé de les examiner plus en détail, il y vit une nouvelle sorte de production littéraire destinée à ce qu'il appelait "*an Unknown Public; a public to be counted by millions; the mysterious, unfathomable, the universal public of the penny-novel Journals*"⁴³, qu'il estimait à trois millions. Il mettait en opposition ce public majoritaire avec le *known reading public*, minoritaire, celui qui lisait livres d'histoire, biographies ou récits de voyages pour s'instruire, ou les romans distrayants mais respectables proposés par les cabinets de lecture ou les kiosques de gare. Sans doute impressioniste, peut-être liée à des préoccupations personnelles et

42. Margaret Oliphant. "The Byways of Literature: Reading for the Million", *Blackwood's Edinburgh Magazine*, 84, August 1858. In Andrew King & John Plunkett, *op. cit.*, p. 196.

43. "The Unknown Public", *Household Words*, n° 439, Saturday, August 21, 1858, p. 217.

commerciales, c'est-à-dire l'élargissement de son propre public, son analyse, illustrée par sa lecture des *Answers to Correspondents* de ces journaux, l'amenait à des remarques parfois un peu méprisantes vis-à-vis de ce lectorat « inconnu », tout en reconnaissant que ces journaux n'étaient pas moralement condamnables et qu'ils lui semblaient même non dénués de respectabilité. Il en concluait qu'il fallait éduquer ces lecteurs et leur apprendre comment lire. Qu'il entendait par là qu'il fallait aussi leur dire quoi ou qui lire apparaît clairement dans les dernières lignes de l'article : *"when that public shall discover its need of a great writer, the great writer will have such an audience as has yet never been known"*⁴⁴. Il y a fort à parier qu'il pensait à lui... !

Souvent cité, parfois critiqué, l'article de Collins avait le mérite de décrire de manière un peu plus précise les pratiques de lecture des classes populaires. Il montrait aussi le souci permanent des classes moyennes et supérieures de maintenir leur contrôle sur celles-ci.

Si la période 1850-1880 est encadrée par le vote de deux lois fondamentales en matière de lecture privée et de lecture publique, la situation de l'alphabétisation au bout de ces trois décennies était loin d'être totalement satisfaisante. Les choses avaient cependant progressé, en dépit d'une scolarisation certes théoriquement devenue obligatoire, mais toujours pas gratuite. Le bilan dressé par R. D. Altick est donc loin d'être négatif :

*The deficiencies of formal education were somewhat atoned for by certain elements in the social scene. The political turmoil, stirred and directed by popular journalists; the way in which even menial jobs in commerce and industry now required some ability to read; the gradual cheapening of printed matter attractive to the common reader; and (never to be underestimated) the introduction of the penny post in 1840, which gave an immense impetus to personal written communication – these together were responsible for the growth of a literate population outside the classroom*⁴⁵.

La Grande-Bretagne se dirigeait inéluctablement mais lentement vers une démocratisation de la lecture. Cependant, il faudra attendre la fin du

44. *Ibid.*, p. 222.

45. Exemple relaté par Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 172.

xix^e siècle pour parvenir à une alphabétisation quasi générale. Il faudra aussi que l'accès aux ouvrages imprimés ait été facilité grâce davantage au développement et à l'amélioration du réseau des bibliothèques publiques qu'à une baisse du prix du livre, faisant certes des Britanniques une nation de lecteurs, mais des lecteurs emprunteurs plutôt qu'acheteurs.

310

FREE PUBLIC LIBRARIES.

FORM OF VOUCHER FOR GENERAL PUBLIC.

Books can be had out only by Persons Rated for, Resident in, or Employed in the Borough.
This Voucher must be signed by a Burgess who is enrolled on the Burgess List of the Borough of
to this regulation will cause trouble and disappointment.
By Order, *Inattention*
Chief Librarian.

FREE LIBRARIES.

I, the undersigned, being a Burgess of the Borough of _____, declare that I believe
aged _____, of No. _____, occupation _____, to be a person to whom Books
may be safely entrusted for perusal; and I hereby undertake to replace or pay the value of any Book belonging to the
CORPORATION OF _____, which shall be lost or materially injured by the said Borrower.

GUARANTOR'S NAME.	OCCUPATION.	ADDRESS.	WARD.
_____	_____	_____	_____

Dated this _____ day of _____, 18 _____.

The Library is open for the issue and return of Books daily, between the hours of TEN in the Morning and
NINE in the Evening, uninterruptedly.
Vouchers in due form are received at the Library at any time between the hours of TEN in the Morning
and NINE in the Evening; and if on Examination they be found correct, Tickets will be issued on the
FOURTH DAY after the receipt of the Vouchers.
SPECIAL NOTICE.—Borrowers are cautioned against losing their Ticket, as they and the Guarantors
will be held responsible for any Book that may be taken out with such Ticket.

When the person who has signed this engagement shall desire to withdraw from it, he
must give notice "thereof in writing to the Librarian, who will give a release as soon as he
shall have ascertained that no liability has been incurred."

310.

Form of voucher for general public, p. 310 of Thomas Greenwood, *Free public libraries, their organisation, uses and management*. London: Simpkin, Marshalls & Co. 1887.

+++++

TROISIÈME PARTIE

1880-1914 :

LA LECTURE SOUS

SURVEILLANCE

+++++

La période étudiée dans cette partie va de 1880, date importante dans l'histoire de l'éducation en Grande-Bretagne puisque l'enseignement élémentaire devient enfin obligatoire, à 1914, début de la Première Guerre mondiale. Bien que souvent qualifiée de *Late Victorian period*, elle inclut certes la fin du règne de Victoria qui meurt en 1901, mais aussi l'époque dite « édouardienne », par référence au roi Edward VII qui règnera de 1901 à 1910 et dont le successeur est le roi George V qui meurt en 1936.

C'est un moment difficile pour la Grande-Bretagne, à tel point qu'on a pu même parler de décadence. Le pays perd sa suprématie mondiale au profit de deux principales nations rivales, l'Allemagne et les États-Unis, et connaît une sévère dépression économique en trois phases (1873-1879, 1882-1886, et 1890-1895). Les conséquences sont lourdes : récession et chômage, provoquant la résurgence du mouvement socialiste, avec la fondation en 1884 de la Ligue socialiste de William Morris et de la Société fabienne, tandis que les syndicats s'organisent et que naît en 1893 l'Independent Labour Party, qui deviendra le Labour Party quelques mois plus tard. C'est aussi une période d'incertitude

qui voit la remise en question des valeurs victorienne, l'émancipation des femmes et l'agitation des « suffragettes ». Le scepticisme grandit avec le déclin de la religion, comme le reflète la production littéraire de l'époque, tandis que se développe par ailleurs un courant hédoniste en réaction contre les contraintes et les règles de la période précédente, et que les mœurs évoluent vers plus de liberté sexuelle. Dans le domaine international, on notera la signature de l'Entente cordiale avec la France en 1904. Par ailleurs, si l'Empire continue à s'étendre avec une série de nouvelles annexions – Victoria a été nommée Impératrice des Indes en 1877 –, l'expansion coloniale n'est pas sans poser problème, comme le rappelle aux Britanniques la guerre des Boers (1899-1902).

Cette époque de changements importants, sinon de bouleversements, n'est pas sans conséquence sur la vie culturelle de la société, tant au niveau de l'alphabétisation et de la scolarisation que de la lecture publique et privée.

+++++

CHAPITRE I
L'ANGLETERRE
ALPHABÉTISÉE

+++++

L'ANGLETERRE ALPHABÉTISÉE

Dix ans après la loi Forster sur l'éducation, l'Angleterre n'avait toujours pas institué l'enseignement obligatoire et gratuit pour tous. Faute de cela, et quels qu'aient été les efforts et les actions des différents mouvements religieux ou philanthropiques, l'alphabétisation ne pouvait être achevée. Le débat sur la nécessité d'adopter un système éducatif d'État inspiré des modèles continentaux continuait à faire rage dans un pays où les classes supérieures et moyennes se satisfaisaient d'une éducation populaire assurée par des institutions privées. Même dans la classe ouvrière, certains parents continuaient à préférer les écoles religieuses aux nouvelles écoles publiques et, plus encore, à trouver davantage d'intérêt à envoyer leurs enfants travailler et à s'éviter ainsi le paiement de frais de scolarité, aussi minimes fussent-ils. Martyn Lyons résume la situation en ces termes : « Dans la classe ouvrière, l'éducation des enfants passait toujours après les besoins de l'économie familiale »¹. Toutefois, selon David F. Mitch, la proportion de garçons entre 5 et 10 ans allant à l'école était de 72,44 % contre 0,85 % qui travaillaient, tandis que pour les filles du même âge, les chiffres sont de 63,42 % contre 0,74 %². Enfin, il faut rappeler que la fréquentation obligatoire dépendait de votes des conseils d'école (*school boards*), ce qui explique pourquoi en 1872, seulement 35 % de la population d'Angleterre et du Pays de Galles se trouvait être dans ce cas.

NOUVELLES LOIS SUR L'ENSEIGNEMENT

C'est dans ce contexte qu'avait été votée en 1876 une nouvelle loi, Lord Sandon's Act, afin d'imposer l'école obligatoire là où elle n'existait pas encore, c'est-à-dire dans les écoles non subventionnées. Avant cette loi, la pénalisation des parents réticents à cette obligation dépendait des autorités locales, mais la nouvelle loi rendait dorénavant les parents responsables de la présence à l'école de leurs enfants. Des comités, chargés de

1. Martyn Lyons, article cité, p. 379.

2. David F. Mitch, *op. cit.*, p. 165.

veiller à l'assiduité régulière des élèves et de s'assurer qu'ils profitaient des possibilités d'instruction mises à leur disposition, furent créés. Ces comités pouvaient aussi, s'ils le voulaient, payer les frais scolaires des familles pauvres. Toutefois, en 1880, la proportion de la population soumise à la fréquentation obligatoire n'était encore que de 72 %.

Une nouvelle loi s'avérait donc nécessaire. Elle fut votée en 1880 et grâce à cette loi, dite loi de Mundella, l'enseignement devint obligatoire pour tous les enfants de 5 à 10 ans. Il était demandé à tous les conseils d'école et aux autorités locales dans les régions où il n'y avait que des écoles privées de prendre des arrêtés pour exiger la présence à l'école. De manière à assurer l'efficacité de cette mesure, aucun enfant entre 10 et 13 ans ne pouvait être employé sans produire un certificat indiquant qu'il avait atteint un certain niveau scolaire ou fréquenté l'école sur une certaine durée. La scolarisation des enfants était donc devenue une obligation légale et la durée imposée était suffisamment longue pour permettre l'acquisition des bases de la lecture et de l'écriture. Les chiffres donnés par Alec Ellis sont à cet égard éloquents : la durée moyenne de vie scolaire qui était en 1870 de 2,55 ans passe à 5,19 ans en 1880, puis en 1890 à 6,13 et en 1897 elle atteint 7,05 années.

Restait le problème de la gratuité, le coût de la scolarité étant un obstacle certain pour les familles des classes populaires. Elle ne fut votée qu'en 1891 grâce à la loi de Lord Salisbury et s'appliqua à toutes les écoles, confessionnelles ou non. Il est indéniable qu'elle permit d'élever considérablement le taux de scolarisation des enfants, d'autant plus que, progressivement, la durée de la scolarité obligatoire fut prolongée : jusqu'à 11 ans en 1893 et jusqu'à 12 en 1899. On estime que, vers 1895, 82 % des enfants inscrits à l'école, soit un peu plus de 4 millions, étaient présents régulièrement, et ce chiffre continua à augmenter jusqu'à la Première Guerre mondiale. Cependant, selon certains, la situation scolaire de l'Angleterre n'était pas encore parvenue au niveau de ses rivaux continentaux. Une minorité radicale considérait urgente l'adoption d'un système d'écoles gérées par l'État ouvertes à tous et obligatoires. Aussi de nouvelles revendications se firent-elles entendre, émanant en particulier du Trades Union Congress, confédération syndicale britannique fondée en 1868 et dont l'influence ne cessait de croître.

La loi de 1902, dite Loi Balfour³, qui s'ensuivit, renforça le poids des conseils municipaux et de l'État dans le domaine de l'éducation. Elle

3. En réalité, son instigateur était Robert Morant qui siégeait au Board of Education.

proposait de supprimer les conseils d'école et de transférer la responsabilité de l'enseignement élémentaire et aussi secondaire, aux conseils municipaux ou régionaux. Plus simplement, il s'agissait de réduire le rôle des églises et de renforcer celui de l'État. Le projet souleva des tollés de tous côtés, chez les conservateurs autant que parmi les libéraux, car tous craignaient de perdre le soutien des grands propriétaires terriens et des chefs d'industrie, principaux fournisseurs des impôts nécessaires à l'éducation populaire. Mais si le débat dura près de deux mois, ce fut en raison essentiellement des clauses religieuses, contre lesquelles s'élevèrent pour des raisons diverses aussi bien les anglicans et les catholiques que les non-conformistes. Certes, la loi Balfour finit par être votée, mais non sans peine. Elle eut, en tout cas, le mérite de faire apparaître la détermination d'hommes politiques décidés à développer un système d'enseignement permettant à tous les enfants d'avoir accès à l'instruction. Elle fit aussi évoluer la perception que pouvaient avoir les Anglais de l'importance et de la place à donner à la scolarisation populaire. Cela étant, le travail des enfants continuait à constituer dans certaines familles une ressource financière appréciée, même si progressivement les parents de la classe ouvrière commencèrent à prendre en considération l'obligation de scolarité, peut-être à cause des nouvelles lois qui contribuèrent incontestablement à la progression de l'alphabétisation. Celles-ci ont permis à l'Angleterre de posséder enfin un système éducatif digne de ce nom et mirent un terme à l'illettrisme des jeunes. Elles ont aussi joué un rôle évident en matière de développement de la lecture des enfants, dans le cadre de leur scolarisation et en dehors.

SCOLARISATION ET LECTURE

+++++

Un premier effet de la scolarisation obligatoire a été le développement de la production de livres scolaires, à commencer par les livres de lecture. Les premiers ouvrages de ce type remontent au XVIII^e siècle et certains de ceux qui existaient au début du XIX^e siècle, *primers* (premiers livres de lecture) ou *spelling books* (manuels d'orthographe) à des prix relativement abordables (entre 6 d. et 1 s. 6 d.) étaient utilisés dans certaines familles populaires. Il existait aussi des abécédaires illustrés, parfois sous forme de cartes à jouer. Dans les écoles primaires, la plupart des élèves disposaient d'un livre de lecture et d'un manuel d'arithmétique.

Un indicateur du développement de l'enseignement scolaire est le nombre des éditeurs sur ce marché : en 1837, à Londres, on en recense 14, mais en 1882, on relève dans le journal professionnel, *The Publishers' Circular*, les annonces publicitaires de quelque cinquante éditeurs scolaires⁴. Parmi eux, l'Écossais Thomas Nelson avait, dès 1872, lancé une collection intitulée *Nelson's Royal Readers*⁵, comportant des textes de prose mais aussi de la poésie, du théâtre, des récits de voyage ou même de l'histoire naturelle.

Le code éducatif ou *Mundella Code* de 1882⁶, qui fit suite à la loi du même nom, définissait les différents niveaux d'études primaires qui avaient été modifiés en prenant en compte les nouvelles capacités de lecture des élèves. Par exemple, dorénavant, le niveau III correspondait à la lecture d'un passage d'un manuel de niveau « avancé » ou de récits tirés de l'histoire anglaise ; le niveau V exigeait la lecture d'extraits d'un *standard author*, c'est-à-dire d'un auteur de base, ou d'une des pièces historiques de Shakespeare, ou de l'histoire d'Angleterre ; et au niveau VI, Milton figurait en alternative avec Shakespeare. Ce système a incité les éditeurs à produire des ouvrages correspondants, comme l'éditeur Macmillan qui proposa des éditions adaptées de romans et de poèmes de Walter Scott ou des recueils comme *The Children's Garland from the Best Poets*. Un autre éditeur, Ward, Lock & Co, lança une collection intitulée *Geikie's Schools Series* à 2 d. le volume, comportant des extraits de Byron ou du poète James Thomson, tandis que l'éditeur Chambers proposait au même prix des extraits du *Paradis perdu* de Milton et des morceaux choisis de l'historien Macaulay.

Selon R. D. Altick, certains de ces ouvrages pouvaient également être utilisés dans l'enseignement secondaire où depuis 1871, comme indiqué précédemment, la littérature faisait partie des sujets au programme. Cette matière poussa par ailleurs les éditeurs à publier des centaines d'éditions d'auteurs classiques anglais, destinés à préparer l'élève à ses examens. Ainsi, en 1887, figuraient au catalogue éducatif de l'éditeur Sampson, Low, quelque 280 éditions des pièces de Shakespeare⁷ ! Une collection consacrée aux *English Men of Letters* fut lancée par Macmillan dont 300 000 exemplaires furent vendus entre 1878 et 1887. Leur prix était (relativement)

4. Information donnée par Chris Stray et Gillian Sutherland dans leur article "Mass markets: education", *History of the Book in Britain*, vol. VI, p. 372.

5. Par *Reader*, on entend soit un livre de lecture, soit un recueil de textes simplifiés et/ou abrégés.

6. Il sera amendé en 1890.

7. Information donnée dans Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 185.

abordable, d'abord à 2 s. 6 d., puis à 1 s. en couverture papier et à 1 s. 6 d. pour une reliure en toile.

Les bibliothèques scolaires créées au fur et à mesure des décennies constituent un autre élément en faveur de la lecture des enfants, bien que ne restant accessibles jusqu'en 1870 qu'à une minorité d'enfants scolarisés dans les écoles privées (*voluntary schools*). Mais, dans les années 1880, des facilités accordées aux écoles publiques incitèrent celles-ci à acquérir des ouvrages et à les mettre à la disposition des bibliothèques scolaires: en 1880, 2 092 écoles en Angleterre et au Pays de Galles en étaient pourvues, soit 12 % des établissements, puis, en 1885, 3 589 écoles, soit 19 %; en 1890, 4 401 écoles, soit 23 %; en 1895, 6 381 écoles, soit 32 % et en 1900, 8 114 écoles, c'est-à-dire 40 %⁸. À signaler aussi, une coopération croissante entre les établissements scolaires et les nouvelles bibliothèques publiques.

Enfin, on ne saurait passer sous silence le développement du marché des livres de prix, institution bien en place depuis plusieurs décennies. Récompensant de bons résultats ou une assiduité régulière, ce type d'ouvrages ne cessa de se multiplier et de se vendre. Ils se voulaient tout à la fois distrayants et instructifs. Routledge, l'initiateur des *yellowbacks* et adepte des couvertures et des illustrations en couleurs, fut à la pointe de ce marché.

UN MARCHÉ DE MASSE: LIVRES ET PÉRIODIQUES POUR LA JEUNESSE

Les enfants alphabétisés ne pouvaient manquer d'intéresser les éditeurs pour la jeunesse et d'inciter les éditeurs généralistes à orienter une partie de leur production vers ce public, signe évident du développement de la lecture dans la jeunesse. Citée par plusieurs historiens de la lecture, une enquête menée par Edward Salmon en 1888 sur les habitudes de lecture de 790 garçons et de 1 000 filles âgés de 11 à 19 ans et originaires pour la majorité d'entre eux des classes moyennes établit la liste de leurs auteurs favoris. Pour les garçons, on ne s'étonnera pas de trouver Charles Dickens en tête de ce palmarès. Vient ensuite W. H. G. Kingston dont le premier bestseller, *Peter the Whaler*, parut en 1851, suivi d'une centaine d'autres récits d'aventures nautiques marqués par des actes d'héroïsme. Kingston fut aussi l'auteur de livres éducatifs comme *The Boy's Own Book of Boats*

8. Alec Ellis, *op. cit.*, p. 150.

(1860), et le directeur d'un périodique intitulé *Kingston's Magazine for Boys* qui parut de 1859 à 1863. Il fut aussi l'un des traducteurs de Jules Verne qu'il contribua à faire connaître en Angleterre. Les titres préférés des garçons étaient *Robinson Crusoe*, décidemment incontournable, *The Swiss Family Robinson* de J. D. Wyss, traduit ou plutôt adapté de l'allemand, *Ivanhoe* de Walter Scott et le bestseller *Tom Brown's Schooldays* de Thomas Hughes. Les résultats concernant les filles donnent en tête Dickens et Walter Scott, puis Charles Kingsley, et plusieurs romancières de renom: Charlotte Yonge, Mrs Henry Wood, ou George Eliot. On note toutefois leur prédilection pour des romans d'aventures, riches en nombreux incidents, aux dépens des romans insipides et ennuyeux.

Une autre information intéressante fournie par l'enquête de Salmon est le développement conséquent des genres destinés à ce jeune public, déjà évoqués plus haut: récits d'aventures, romans scolaires, ainsi que des contes et récits magiques, etc. Vers la fin du siècle, de nouveaux écrivains vont prendre le devant de la scène et illustrer le succès de ces genres, à commencer par R. L. Stevenson avec *Treasure Island* (1882) et *Kidnapped* (1886), ou J. M. Barrie à qui l'on doit *Peter Pan* en 1906, dont on ne sait pas toujours qu'au départ ce fut une pièce de théâtre. Salué comme "*the boys' Dumas*", George Alfred Henty fut l'un des plus prolifiques écrivains pour les garçons, dont la spécialité était des récits historiques et militaires comme *With Cortez in Mexico* (1891) ou des apologues de l'impérialisme comme *The Dash to Khartoum* et *True to the Old Flag*, tous deux de 1892. Edith Nesbit, fondatrice avec son mari de la Société fabienne en 1884 et auteur d'une quarantaine de livres pour enfants, a connu son heure de gloire avec ses romans centrés autour de la vie familiale et agrémentés de temps à autre d'un peu de magie, par exemple *The Story of Treasure Seekers* (1898), *The Railway Children* (1906) ou *The Magic City* (1910).

Au tournant du siècle, à une époque où se développa la mode des animaux de compagnie, on constate l'émergence d'un autre genre, le conte animalier, dont certains auteurs sont restés célèbres: Rudyard Kipling et ses *Jungle Books* (1894-1895), Kenneth Grahame à qui l'on doit un livre-culte, *The Wind in the Willows*, paru en 1908, et surtout l'inévitable Beatrix Potter et ses histoires de petit lapin. Son *Tale of Peter Rabbit*, publié à compte d'auteur en 1901, fut le premier d'une série diffusée à des millions d'exemplaires et qui a donné lieu à de nombreux produits dérivés jusqu'à aujourd'hui.

Dans les classes populaires, les seuls ouvrages abordables relevaient de ce qu'on appelle en anglais *ephemeral literature*, comme les *chapbooks*

et les *penny dreadfuls* qui coûtaient entre un quart de penny et un penny. Dans son enquête, Edward Salmon indique que les garçons lisent des *penny dreadfuls* tandis que les filles lisent des *penny novelettes*. Tous ces types de lectures étaient en règle générale condamnés comme immoraux et considérés comme source de délinquance chez les jeunes.

Ce qui est certain et ce qu'attestent les chiffres fournis par Alec Ellis, c'est l'augmentation de la production des livres pour la jeunesse chez divers éditeurs, en particulier dans les années 1880 avec 605 nouveaux titres entre 1880 et 1884, 455 entre 1885 et 1889, et 361 entre 1890 et 1892. C'est dans ces années-là qu'apparaissent d'ailleurs les *novelty books* ou *toy books*, livres-jouets avec des illustrations à découper ou des puzzles à réaliser, comme les *Picture Puzzle Toy Books*, une série proposée par l'éditeur Warne, ancêtre des *pop-ups* d'aujourd'hui. À signaler également la production de volumes de petit format proposés par l'éditeur Grant Richards sous le nom de *Dumpy Books series*, à l'origine d'une mode que sut exploiter avec succès Beatrix Potter. La collection, la *Colour Fairy Book series*, due au romancier écossais Andrew Lang, a connu une immense popularité entre 1889 et 1910.

Dernier aspect important de la littérature pour la jeunesse entre 1880 et 1914 : les périodiques, qui prirent une ampleur considérable et dont le faible coût les rendait accessibles aux enfants des classes les moins favorisées. Une première tentative avait été faite en ce sens par W. H. G. Kingston avec un journal intitulé *Kingston's Magazine for Boys*, lancé en 1859 mais qui ne dura que quatre ans. On ne s'étonnera pas de voir un peu plus tard la *Religious Tract Society* à l'origine d'un des premiers de ces nouveaux périodiques, *The Boy's Own Paper*, créé en 1879, envisagé comme moyen de contrecarrer la mauvaise influence des *penny dreadfuls*. Pour un penny, il offrait aux jeunes garçons des récits d'aventures parfois en feuilleton, écrits par les plus célèbres des écrivains pour la jeunesse, comme Henty, Ballantyne ou Kingston, des articles variés sur le sport ou les jeux, des puzzles et des concours divers. Il fut suivi dès l'année suivante par *The Girl's Own Paper* et ces deux journaux connurent un beau succès avec des ventes atteignant 200 000 exemplaires hebdomadaires.

Une telle réussite ne pouvait manquer de faire école et d'autres magazines du même type furent lancés au cours de cette période : en 1890, *The Boy's Guide*, présenté comme "*a journal of which no boy need be ashamed*", et, en 1892, *Every Boy's Favorite*, annonçant que même si certains récits présentaient des personnages malhonnêtes ou méchants, au bout du compte "*right will triumph over might, virtue and innocence will*

be triumphant in the end". On retrouve W. H. G. Kingston à l'origine du patriotique *Union Jack*, dont il fut le directeur entre 1880 et 1883 et qui redémarra en 1894 sous la houlette de G. A. Henty. Vers la même époque, pour les filles, la romancière L. T. Meade lança et dirigea *Atalanta, Every Girl's Magazine*, de 1887 à 1893, qui publia en feuilleton dans ses pages des romans de bonne qualité, comme ceux de H. Rider Haggard, l'auteur des *Mines du Roi Salomon*, ou de R. L. Stevenson.

Avant le début de la Première Guerre mondiale, le succès du *Boy's Own Paper* perdurait avec un lectorat d'environ 600 000 garçons âgés de 12 à 16 ans. Quant à *The Girl's Own Paper*, il se transforma en mensuel en 1908 et prit le titre de *The Girl's Own Paper and Woman's Magazine* qu'il garda jusqu'en 1927. Tant que le prix resta à un penny, ces deux périodiques purent toucher les jeunes lecteurs des différentes couches de la société. Mais lorsque, un peu avant la Première Guerre mondiale, leur prix passa à 6 d., puis à 1 s., leur lectorat devint nettement plus bourgeois.

Heureusement, comme il apparaîtra ultérieurement, le développement des bibliothèques publiques, qui organisèrent peu à peu dans leurs murs une section pour la jeunesse, a permis aux jeunes des classes populaires de trouver de quoi apaiser leur soif de lecture. En outre, des organisations anciennes et nouvelles en faveur de l'éducation populaire continuaient à alphabétiser la classe ouvrière, à veiller à leur instruction et à leur pratique de la lecture.

VERS LA FIN DE L'ILLETTRISME

+++++

Si l'État britannique s'était impliqué de plus en plus dans la scolarisation des enfants, il n'en était pas de même concernant l'alphabétisation des adultes qui restait entre les mains des associations religieuses ou laïques évoquées précédemment. Les *Mechanics' Institutes*, pourtant encore florissants, ne pouvaient guère améliorer la situation, et il en était de même de l'University Extension Movement qui, impliquant alors d'autres universités comme celle de Londres ou de Liverpool, devait continuer son action jusqu'au début de la Première Guerre mondiale.

Dans la seconde moitié du ^{xix}e siècle, on voit se multiplier des *friendly societies*, sortes d'amicales dont la plupart se réunissaient dans des *halls* ou des instituts et proposaient différents types de cours. En 1884, des *Adult Schools* virent le jour dans le cadre de la Society of Friends d'obédience quaker. Se réunissant le dimanche matin de bonne heure, les

adultes y venaient étudier la Bible, comme il se doit, mais ils pouvaient aussi y apprendre à lire et à écrire. Dans les années 1880-1890, le nombre d'alphabétisés ayant progressé, divers autres cours sur des sujets d'actualité furent proposés. Au tournant du siècle, la demande en faveur d'*Adult Schools* et d'un enseignement élémentaire pour les adultes s'accompagna d'un désir d'instruction dans d'autres domaines : historique, politique ou littéraire et non plus seulement religieux.

Un cas particulièrement intéressant à cet égard est celui du sud du Pays de Galles où l'alphabétisation des mineurs a progressé de manière significative grâce à l'action des propriétaires des charbonnages d'une part, et des *Sunday Schools* d'autre part. Selon Chris Baggs qui a étudié ce contexte spécifique, "*during the mid-to late nineteenth century, the institutional, educational, and social background in South Wales mining communities generated an atmosphere that was conducive to the practice of reading*"⁹. Il avance quatre raisons à cette situation :

- la reconnaissance de la valeur de la lecture et de l'instruction en matière de progrès personnel et collectif ;
- un environnement propice à la lecture ;
- les informations données sur les ouvrages disponibles ;
- l'accès possible à ces ouvrages.

Qui plus est, l'éducation des adultes proposée ensuite par des leaders politiques ou syndicaux a fait apparaître la lecture comme source d'évolution et de changement social, une vision intériorisée par certains mineurs.

De nombreuses autres institutions se développèrent à cette époque, allant toutes dans le sens d'une éducation des adultes et non dénuées de connotations politiques. Durant les dernières décennies du XIX^e siècle, le développement des mouvements socialistes évoqués plus haut allait contribuer à la création de plusieurs institutions œuvrant en faveur de l'instruction des adultes. L'une des plus connues et encore active aujourd'hui, *Toynbee Hall*, fut fondée en 1884 par le chanoine Samuel Barnett et sa femme Henrietta dans le quartier populaire de Whitechapel. Le nom de cette résidence faisait référence à Arnold Toynbee (1852-1883), professeur d'histoire à Oxford. Toynbee désirait développer les possibilités

9. Chris Baggs. "How Well Read Was My Valley?, Reading, Poular Fiction, and the Miners of South Wales, 1875-1939", in *Book History*, vol. 4, 2001, p. 279.

d'instruction des adultes de la classe ouvrière, car il considérait que les problèmes sociaux étaient fondamentalement liés aux questions d'éducation. Qualifié de *university settlement*, c'est-à-dire de centre universitaire, considéré aussi comme une « colonie » de travailleurs sociaux, le lieu accueillait des étudiants ou d'autres membres des universités prêts à s'investir dans l'éducation des ouvriers et les aider à améliorer leurs conditions de vie. Mais si Samuel Barnett avait à cœur d'agir sur le plan éducatif et social, il était aussi prêt à soutenir certaines grèves et à accueillir dans les murs de Toynbee Hall des réunions de leaders syndicalistes, ce qui lui valut quelques ennuis et remontrances de la part de sa hiérarchie dans l'Église d'Angleterre.

L'action entreprise par une autre institution de l'époque, Ruskin Hall, fondée à Oxford en 1899 par deux philanthropes américains, Walter Vrooman et Charles Beard, visait à fournir aux membres de la classe ouvrière qui ne pouvaient avoir accès à l'université des opportunités du même ordre. Plus spécifiquement, y étaient offertes des formations dans les domaines jugés essentiels pour de futurs dirigeants de cette catégorie sociale, histoire, économie et science politique, mais aussi des cours de grammaire, de logique, ainsi qu'un entraînement à parler en public. Très vite, Ruskin Hall devint le symbole de l'éducation de la classe ouvrière, après avoir pris le nom de Ruskin College en 1907.

Vers la fin du ^{xix}^e siècle, on voit aussi apparaître des *Socialist Sunday Schools*. La première d'entre elles fut créée en 1892 par un membre de la Socialist Democratic Federation, Mary Gray. Une autre école du dimanche socialiste vit le jour en 1894, et vers 1912, environ deux cents écoles de ce type existaient en Grande-Bretagne. Cette progression a justifié la création d'un National Council of British Socialist Sunday Schools Union en 1909. Le but de ces écoles était certes prioritairement l'enseignement du socialisme, mais ceci sous-entendait un certain niveau d'instruction, qu'il fallait donc assurer.

Enfin, une Workers' Educational Association (WEA) vit le jour en 1903. Elle fut fondée par Albert Mansbridge qui lui donna d'abord le nom d'Association to Promote the Higher Education of Working Men. Il s'agissait de tutorats organisés avec l'appui des universités, mais aussi de groupes de lecture et de conférences. Ce fut un succès : en 1906 il en existait déjà 13 branches et 179 à la veille de la Première Guerre mondiale.

Le développement de tous ces organismes est révélateur de la progression de l'alphabétisation qui permit de dépasser le simple apprentissage des *Three R's* et de prodiguer des cours plus éducatifs, destinés non

seulement à la culture politique, mais aussi littéraire et historique, de la classe ouvrière. Dans ce contexte, de nombreux historiens de la lecture mettent en évidence d'autres facteurs qui, d'une part, prouvent l'augmentation des capacités de lecture de cette catégorie sociale et qui, d'autre part, manifestent le désir, chez ceux qui sont encore analphabètes, d'acquérir cette compétence. Parmi ces facteurs, l'intérêt pour les nouvelles sportives qui paraissent dans la presse, auxquelles il faut associer le goût bien connu des Anglais pour les paris de tous ordres, qui se développa dans les années 1880-1890. Les ouvriers passant leur dimanche à étudier dans les journaux à un penny les résultats des matchs de football est une image typique de la fin de la période victorienne.

Autre élément en faveur de la lecture : la généralisation progressive des voyages en chemin de fer qui exigeaient des utilisateurs une capacité à lire les horaires, tandis que se développait par ailleurs le *language of the walls* (titre d'un livre paru en 1855 sous la plume de James Dawson Burn). Les nombreux panneaux publicitaires et affiches présents dans les gares et sur les murs de villes, sans oublier les placards de tous ordres dans les vitrines de commerçants, ont constitué d'autres incitations à la lecture.

Révéléateur des progrès de l'alphabétisation, tant du point de vue de la lecture que de l'écriture, le développement des échanges postaux, déjà évoqué à propos de la période précédente, n'a fait que s'amplifier. Aux cartes pour la Saint-Valentin et aux cartes de Noël, vinrent s'ajouter à la fin du XIX^e siècle les cartes postales illustrées qui permettaient aux populations de communiquer davantage. Selon David Vincent, le développement du système postal, marqué par la création en 1875 de la Universal Postal Union, est le reflet de l'utilisation croissante de la lecture et de l'écriture au sein des familles de la classe ouvrière¹⁰. Des lettres étaient écrites, des lettres étaient lues.

Enfin, il apparaît de toutes les études faites à ce sujet qu'un nombre croissant de professions nécessitait la maîtrise de la lecture et de l'écriture, à commencer précisément par la poste. Autre secteur exigeant ces compétences : la police, dont le recrutement se faisait entre autres sur ce critère. Et pour travailler dans les chemins de fer, il fallait clairement maîtriser les *Three R's*.

Selon les tableaux établis par David F. Mitch, le pourcentage des emplois qui exigeaient des ouvriers alphabétisés passe de 4,9 % en 1841 à

10. David Vincent, *op. cit.* p. 33.

5,6 % en 1851, 7,9 % en 1871 et 11,1 % en 1891. Pour les femmes, l'évolution va de 2,2 % en 1841 à 3 % en 1851, 3,7 % en 1871 et 5,6 % en 1891.

Enfin, la multiplication des livres, journaux et périodiques publiés annuellement a sans aucun doute incité certains à apprendre à lire, d'autant plus que même dans le cas de la classe ouvrière, les périodes de loisir allaient en augmentant, parallèlement à la réduction des heures de travail.

L'ANGLETERRE ALPHABÉTISÉE ?

Peut-on en conclure pour autant, comme on l'entend souvent dire, qu'en 1900 la Grande-Bretagne était totalement alphabétisée ? Les statistiques à ce sujet sont relativement nombreuses. Selon R. D. Altick, durant les deux décennies qui ont suivi la promulgation de la loi Forster, l'alphabétisation des hommes a augmenté de 13 %, celle des femmes de 19,5 %, ce qui donne en 1891 un nombre d'hommes alphabétisés de 93,6 % contre 92,7 % de femmes, et en 1900, 97,2 % d'hommes et 96,8 % de femmes. Altick commente ces chiffres en affirmant que cette progression n'aurait pu se faire sans l'intervention de l'État, qui a permis de s'attaquer aux catégories sociales et aux régions où l'action de bénévoles n'aurait pu suffire¹¹. De son côté, Joseph McAleer donne une alphabétisation de 97 % pour l'Angleterre et de 98 % pour l'Écosse.

Mais comment faut-il entendre ces chiffres ? S'agit-il de la capacité à signer les registres de mariage ou d'une véritable compétence en matière de lecture ? David F. Mitch pense que même en matière de signatures, les chiffres ne reflètent pas la réalité car, selon lui, la capacité de signer ces registres était probablement plus grande parmi ceux qui se mariaient que parmi l'ensemble de la population ouvrière¹². D'autres prennent en considération la lecture des journaux par les catégories populaires. Ainsi, R. K. Webb parlant des années 1850 considère que les personnes capables de signer leur nom pouvaient probablement parvenir à lire un peu et que 30 à 50 % d'entre elles arrivaient à écrire autre chose que leur nom, ce qui reste à démontrer...¹³ Lawrence Stone estime que les deux compétences de lecture et d'écriture, permettant d'une part de savoir signer son nom et de pouvoir lire, et d'écrire correctement d'autre part, avaient tendance à

11. Richard D. Altick, *op. cit.*, pp.171-172.

12. David F. Mitch, *op. cit.*, note 142, p. 265.

13. Robert K. Webb. Working Class Readers in Early Victorian England. *English Historical Review*, 65, 1950, pp. 350.

converger vers la fin du ^{xix}^e siècle, ce qui reste aussi à démontrer¹⁴. Dans ce contexte, plusieurs historiens s'interrogent sur la lecture de la presse dans les couches inférieures de la population. Il apparaît ainsi d'une enquête faite au début du ^{xx}^e siècle par Lady Bell à Middlesbrough qu'une proportion importante de lecteurs des classes populaires ne lisaient que des journaux¹⁵.

Affirmer, comme c'est souvent le cas, que l'Angleterre était totalement alphabétisée au début du ^{xx}^e siècle est donc de plus en plus contesté. Car l'analphabétisme persistait malgré tout. Selon Stephen Colclough et David Vincent, un adulte sur dix n'était toujours pas capable de maîtriser lecture et écriture¹⁶, et selon Robert Roberts, auteur d'une célèbre étude sur la vie à Salford, si, bien avant 1890, les journaux du dimanche et des gazettes locales ont familiarisé les travailleurs manuels avec l'anglais écrit, un certain nombre d'illettrés existait encore, en particulier dans les catégories les plus défavorisées, en dépit de toutes les actions entreprises, des lois votées, et de la création de bibliothèques publiques, etc.¹⁷

C'est pourquoi il importe d'analyser à présent l'évolution de la lecture en bibliothèque entre 1880 et 1914.

14. Lawrence Stone. Literacy and Education in England, 1640-1900. *Past and Present*, 42 (Feb. 1969), p. 120.

15. Lady Bell. *At the Works. A Study of a Manufacturing Town (Middlesbrough)*. [London, E. Arnold, 1907], Kelly Publishers, 1969, p. 162.

16. Stephen Colclough and David Vincent. Reading. *History of the Book in England*, vol. VI, p. 295.

17. Robert Roberts. *The Classic Slum. Salford Life in the First Quarter of the Century*. Manchester, University of Manchester Press, 1971, p. 176.

+++++

CHAPITRE II
ESSOR DES
BIBLIOTHÈQUES
PUBLIQUES,
SURVIE DES
CABINETS DE
LECTURE

+++++

+++++

ESSOR DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES, SURVIE DES CABINETS DE LECTURE

+++++

La progression de l'alphabétisation entre 1880 et 1900 n'avait pas entraîné une baisse du prix des livres, et les lecteurs devaient toujours avoir recours aux bibliothèques publiques existantes et aux cabinets de lecture. Ils continuaient à emprunter plutôt qu'à acheter de quoi lire. La demande de lecture se faisait cependant de plus en plus forte, mais la satisfaction de cette demande variait selon les classes sociales. Les classes moyennes regardaient souvent d'un mauvais œil la présence de bibliothèques publiques et gratuites, même s'ils voyaient en elles un moyen de contrôler les classes inférieures dont l'instruction leur paraissait toujours constituer une menace potentielle.

PROGRESSION DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

+++++

Il convient de rappeler que le Public Libraries Act de 1850 n'avait pas imposé la création de bibliothèques publiques, il avait simplement donné la possibilité aux villes d'au moins 10 000 habitants de prélever une taxe d'un demi-penny par livre sterling pour financer la construction ou l'achat de bâtiments destinés à héberger des bibliothèques. Ce prélèvement était donc soumis à un vote. Quelle qu'ait été leur origine sociale, les Anglais étaient majoritairement opposés à une telle mesure, assimilée à un impôt supplémentaire. Il n'est donc pas surprenant que de nombreuses municipalités aient été réticentes à l'accepter, d'autant plus qu'en 1855 un amendement à la loi avait porté ce prélèvement à un penny par livre sterling. C'est l'une des raisons pour laquelle la création de bibliothèques publiques a progressé si lentement, à quoi il faut ajouter une apathie certaine de la population anglaise. L'attention des politiques se portait davantage sur des actions impliquant de gros budgets, comme l'enseignement, le développement des transports urbains ou l'adduction d'eau, au regard desquelles les faibles dépenses demandées pour les bibliothèques publiques ne comptaient guère. Lorsque certaines voix s'élevaient, c'était essentiellement

pour exprimer leur hostilité et leur opposition à l'encontre de ces nouvelles institutions. En réalité, il n'y avait aucun soutien populaire.

Les chiffres du développement des bibliothèques publiques sont à cet égard éloquentes et restent très faibles durant la période 1880-1914. En 1885, il n'existait que 125 comités de bibliothèque en Grande-Bretagne. Selon Altick, entre 1880 et 1889, on compte 65 créations de bibliothèques financées par la taxe officielle, et entre 1890 et 1899, 153 supplémentaires, chiffre qui reflète tout de même une certaine accélération des créations. À la fin du ^{xix}^e siècle, le total des bibliothèques créées tournait autour de 500. Dans l'intervalle, deux autres lois avaient malgré tout été votées. L'une, en 1884, réitérait l'importance des conférences organisées par les bibliothèques. L'autre, proposée en 1892 par la Library Association et soutenue par John Lubbock, puis amendée en 1893, facilitait l'adoption de la législation par les autorités de tutelle sans obligation de référendum auprès des contribuables. Selon Altick, en 1896, seulement 334 districts avaient voté la taxe pour les bibliothèques, et 46 districts d'une population de plus de 20 000 habitants, comme Bath ou Hastings, s'y étaient opposés. Seulement deux quartiers (*parishes*) de Londres avaient une bibliothèque publique en 1887. Et si 225 bibliothèques supplémentaires virent le jour entre 1897 et 1913, ce n'est pas en raison d'un changement de mentalité mais grâce au financement de différents philanthropes, dont les deux plus célèbres sont John Passmore Edwards (1823-1911) et le magnat américain, Andrew Carnegie (1835-1919).

Fils de menuisier, Edwards avait été marqué par les difficultés rencontrées durant son enfance pour parvenir à lire, éclairé seulement par une seule bougie et entouré d'une famille bruyante. C'est sans doute la raison pour laquelle, devenu par la suite éditeur de plusieurs journaux, dont *The London Echo* lancé en 1868, puis député libéral de 1880 à 1885, John Passmore Edwards se dévoua à diverses actions de bienfaisance et de mécénat. Il contribua ainsi par de généreuses donations à la création de quinze bibliothèques à Londres et de neuf en Cornouailles et dans le Devon.

Andrew Carnegie, Américain d'origine écossaise, est mieux connu. C'est en Écosse, à Dunfermline, sa ville natale, que, dans les années 1880, il finança pour la première fois en Grande-Bretagne la construction d'une bibliothèque. Son intérêt pour la lecture remontait également à son enfance durant laquelle il n'eut accès à des livres que grâce à un bienfaiteur local. En 1886, Carnegie consacra 250 000 dollars à l'installation d'une autre bibliothèque à Édimbourg. Sa réputation de généreux donateur dans ce secteur culturel lui valut d'ailleurs d'être parfois sollicité. Ainsi, en 1902,

comme le rapporte Alistair Black, un employé municipal de Shoreditch lui écrivit, en arguant du fait que Shoreditch étant un des quartiers les plus pauvres de Londres où il était pratiquement impossible de demander aux habitants de payer une taxe supplémentaire, aussi faible fût-elle, pour la création d'une bibliothèque¹⁸. Au total, Carnegie apporta 750 000 livres sterling à 295 bibliothèques britanniques entre 1897 et 1913. Cet argent était toujours destiné à la construction et à l'équipement sous condition que les autorités locales s'engagent à fournir, d'une part, le terrain où élever le bâtiment et, d'autre part, le budget de fonctionnement nécessaire. Ces *Carnegie Libraries*, comme elles furent bientôt appelées, étaient parfois de véritables monuments portant au fronton le nom de leur généreux bienfaiteur et se voulaient par ailleurs le reflet de son éthique, qui s'inscrivait tout naturellement dans la tradition de la *self-help* victorienne.

Il faut souligner aussi l'influence de Carnegie dans l'apparition de bibliothèques annexes (*library branches*) de taille généralement plus modeste, ne comprenant qu'une seule salle, divisée en plusieurs zones grâce à des rayonnages roulants. Beaucoup plus fonctionnelles et d'un coût réduit, ces annexes étaient en général entièrement supervisées depuis un bureau de prêt central occupé par un seul bibliothécaire. Alistair Black donne le chiffre de 345 annexes pour 533 bibliothèques centrales en 1914¹⁹. Virent aussi le jour des *service points* qui n'avaient pas de stock permanent et qui pouvaient prendre la forme de bibliothèques itinérantes (*travelling libraries*) ou de bureaux de distribution (*delivery stations*), que J. D. Brown décrit comme suit : "*the stations are generally shops, and the proprietor undertakes to receive lists of wants from enrolled borrowers, and issue the books when sent from the central Library*"²⁰.

Tous les problèmes n'étaient pas résolus pour autant, car les bibliothèques Carnegie, comme les autres bibliothèques publiques, avaient bien du mal à fonctionner puisque les taxes prélevées ne devaient pas servir à l'achat de livres. Sauf lorsque des fonds additionnels provenant de sources privées pouvaient être utilisés, il ne restait guère d'argent, une fois payés les locaux (bien que souvent petits) et leur maintenance. Difficile dans ces circonstances de constituer une véritable collection d'ouvrages suivant une programmation réfléchie et conséquente, surtout lorsque persistaient tant de préjugés concernant le bien-fondé et l'utilité de la lecture.

18. Alistair Black. *A New History of the English Public Library. Social and Intellectual Contexts, 1850-1914*. Leicester, Leicester University Press, 1996, p. 20.

19. *Ibid.*, p. 239.

20. Cité dans Thomas Kelly, *op. cit.*, p. 174.

Les livres provenaient donc parfois de dons ou de legs en provenance d'anciennes bibliothèques de *Mechanics' Institutes*, et aussi d'achats de livres d'occasion. Certaines bibliothèques en vinrent même à souscrire des abonnements chez Mudie²¹ ou Smith, ce qui signifiait qu'elles pouvaient emprunter chaque année un certain nombre d'ouvrages récents pour lesquels la demande était forte mais dont la durée de vie était brève²².

Dans le contexte de ces difficultés financières, la question de la place de la fiction ne pouvait manquer de se poser. Si la bibliothèque devait avoir une image de sérieux et symboliser le savoir, comment proposer des romans, toujours considérés comme lecture frivole, sinon nocive ? En 1908, la lecture d'œuvres de fiction continuait à être considérée par certains comme une drogue. Dans une certaine mesure, les difficultés budgétaires pouvaient donc jouer en faveur du rejet de la fiction, même si la demande des lecteurs restait forte pour ce genre d'ouvrages. Ce n'est que vers la fin du siècle que les romans finirent par être acceptés et constituèrent un composant essentiel des collections des bibliothèques, certaines personnalités (les auteurs, entre autres !) ou des bibliothécaires faisant valoir que les romans n'étaient pas tous à rejeter et qu'il en existait de très valables, édifiants et instructifs. Enfin, si elles voulaient garder leurs lecteurs, les bibliothèques avaient tout intérêt à leur offrir le genre d'ouvrages vers lesquels allaient leurs préférences. Les chiffres sont une fois encore éloquentes : dès 1872, la bibliothèque de Leeds comptabilisait 75 % des communications dans le domaine de la fiction et, à la veille de la Première Guerre mondiale, la bibliothèque centrale de Southampton donnait un chiffre de plus de 85 %.

Mais les difficultés rencontrées par les bibliothèques publiques pour se faire une place dans le paysage culturel britannique ne venaient pas seulement de la présence ou de l'absence de romans dans leur fonds. Un problème d'image se greffait sur la question financière. Car, en premier lieu, on les jugeait le plus souvent destinées aux classes populaires et quelques-uns affirmaient même qu'elles n'existaient que pour les couches inférieures de la société, alors que c'étaient les classes moyennes qui les finançaient. Le fait qu'elles étaient gratuites les faisaient passer aux yeux de certains pour des institutions charitables. Une telle vision des

21. Ayant découvert récemment l'existence de catalogues de la Select Library de Mudie à la BnF, j'ai constaté que Mudie proposait aux bibliothèques publiques des colis de livres d'occasion soldés à des prix intéressants.

22. Mary Hammond. *Reading, Publishing and the Formation of Literary Taste in England 1880-1914*. Farnham, Ashgate, 2006, p. 30.

bibliothèques publiques semble avoir perduré jusqu'à la Première Guerre mondiale et il fallut la crise économique des années 1930 pour que les classes moyennes commencent à se détourner des cabinets de lecture et autres bibliothèques commerciales privées.

Deuxièmement, dans nombre d'entre elles, les usagers étaient mal accueillis, inconfortablement installés, dans des locaux trop souvent exigus, sales et peu ventilés. Ils étaient en outre soumis à des règles de discipline très strictes. Selon Altick, rien ou pas grand-chose n'était fait pour attirer les lecteurs : *"In many places, the brusqueness of the assistants, the stern maintenance of discipline and decorum, and the inadequate and uncomfortable accommodations actually drove away would-be readers"*²³. La présence de clochards ou d'*"eccentrics"* qui s'y réfugiaient à l'abri de la pluie et du froid ne contribuait pas non plus à rendre les bibliothèques accueillantes pour qui que ce soit, et surtout pas pour les femmes.

Enfin, l'objectif des partisans des bibliothèques, généralement issus des classes moyennes, qui avait été d'inciter au progrès individuel, de le favoriser et de le faciliter, ne semblait pas avoir été réalisé. On considérait, au contraire, que les usagers des classes populaires y venaient satisfaire leurs habitudes d'oisiveté ou y passer leurs moments de détente et de récréation. Ce préjugé, avec pour conséquence un contrôle strict des comportements et de la moralité des usagers, n'a pas manqué de donner des bibliothèques publiques l'image d'une institution répressive.

Mais il est clair que les différents aspects de cette image sont à nuancer, d'autant plus qu'au cours des décennies examinées ici, les choses ont progressivement évolué.

LES USAGERS DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

+++++

Afin de voir comment se répartissaient les lecteurs, il ne faut pas oublier deux points importants : d'une part, la progression de l'alphabétisation, d'autre part, le faible nombre de bibliothèques publiques existantes. Il faut aussi se rappeler que malgré les critiques évoquées précédemment, les bibliothèques publiques étaient destinées à l'ensemble de la population, comme le rappelait haut et fort J. S. Rowntree en 1881, dans un discours en faveur de l'ouverture d'une bibliothèque publique à York : *"Free libraries are used by every class of the population, male and female, rich and poor, learned and unlearned, boys and girls, the blind, the deaf and the maimed,*

23. Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 238.

*all resort to a good free library*²⁴.” Mais, en réalité, les Anglais continuaient à les considérer comme destinées à la classe ouvrière et dans la pratique, rares étaient les lecteurs issus des couches supérieures de la société. On peut à cet égard partager le point de vue de Thomas Kelly qui souligne à juste titre qu’elles avaient réussi là où les *Mechanics’ Institutes* avaient échoué, dans la mesure où elles attiraient un public d’ouvriers. Toutefois, les femmes et les jeunes filles les fréquentaient peu et Kelly donne pour elles des chiffres qui tournent entre 15 et 30 % selon les villes²⁵.

Commentant des annexes fournies à la fin de son livre et portant sur les occupations des nouveaux lecteurs, d’une part de la Portsmouth Public Library en 1887-1888, d’autre part, de celle de Leyton en 1902-1903, Alistair Black note que, dans les deux cas, la majorité des usagers étaient originaires de la classe ouvrière, mais il relève aussi la présence d’employés de bureau (*clerks*), de membres de professions libérales, architectes, avoués et avocats, médecins et chirurgiens, ainsi que des officiers, ingénieurs et musiciens, etc. Il précise par ailleurs que “*despite extensive working-class use, public libraries were essentially institutions of the middle-classes: provided by them, run by them, and used by them in considerable numbers*”²⁶. On ne peut donc affirmer catégoriquement que les Anglais des classes moyennes aient complètement boycotté les bibliothèques publiques.

À propos de ce public, le bibliothécaire James Duff Brown donnait pour 1906 les statistiques par âge suivantes : 16 % d’usagers de moins de 14 ans ; 32 % entre 14 et 19 ans ; 34 % entre 20 et 39 ans et 8 % de plus de 40 ans, l’âge des autres utilisateurs étant inconnu²⁷. Il constatait par ailleurs que seulement 6 % de la population susceptible d’utiliser les bibliothèques publiques le faisaient, preuve à ses yeux du manque de popularité de ces dernières.

Cela étant, on peut se demander ce qu’en attendaient ceux qui choisissaient de s’inscrire en bibliothèque. Selon la plupart des historiens, la fréquentation des bibliothèques publiques aussi bien par les classes inférieures que par les classes moyennes relevait d’un désir manifeste de progrès et d’instruction, même si la philosophie de la *self-help* a eu tendance à décliner au tournant du siècle. Il ne faudrait donc pas surestimer la demande de romans par rapport à l’emprunt ou à la consultation, par toutes les couches sociales, d’ouvrages de non-fiction, y compris les

24. Cité dans Alistair Black, *op. cit.*, p. 23.

25. Thomas Kelly, *op. cit.*, p. 83-84.

26. *Ibid.*, p. 174.

27. Chiffres donnés par Alistair Black, *op. cit.*, p. 24.

journaux, magazines, annuaires et répertoires, ainsi que des ouvrages de littérature plus sérieux, où transparaît une soif certaine de connaissances. Les classes moyennes ont aussi fini par y trouver leur compte, car les bibliothèques publiques mettaient à leur disposition les moyens d'un enrichissement culturel non négligeable. Mais si la population britannique dans son ensemble a progressivement trouvé le chemin de ses bibliothèques publiques, c'est aussi en raison de leur amélioration progressive en matière d'organisation et d'accueil.

ORGANISATION ET GESTION DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

+++++

L'exiguïté et l'inadaptation des premiers locaux utilisés par les bibliothèques publiques ont déjà été évoquées. Faute d'avoir les finances nécessaires pour construire des bâtiments neufs, les municipalités récupéraient parfois d'anciens édifices, souvent mal adaptés à leurs nouvelles fonctions. Ainsi la bibliothèque publique de Bristol fut au départ logée dans un ancien édifice du début du ^{xvii}^e siècle, qu'on a comparé à un terrier de lapin ! Alistair Black indique qu'entre 1850 et 1870, seulement 17 sur 55 des bibliothèques existantes disposaient de locaux clairement dédiés à cet usage. Dans certains cas, les locaux étaient partagés avec d'autres institutions ou bureaux. Heureusement, peu à peu, on prit conscience de la nécessité de les aménager en fonction des besoins. En 1897, F. J. Burgoyne, auteur d'un ouvrage sur l'architecture et l'ameublement des bibliothèques²⁸, fixa le nombre minimum de pièces nécessaires : un département pour les usuels, un département de prêt, une ou des salles de lecture dont une pour la lecture des journaux et magazines, et des bureaux pour le personnel. Le département du prêt se devait naturellement d'avoir une certaine importance, mais souvent aux dépens de la salle des usuels. Ceci veut dire que si une bibliothèque ne disposait que d'une seule pièce, elle devait l'aménager en conséquence. Dans les plus grandes bibliothèques, il était conseillé de prévoir en plus des salles de lectures séparées pour les femmes, pour les garçons et pour les filles, une autre pour les étudiants, une salle de conférence, une chambre forte où conserver les manuscrits, incunables et autres collections précieuses, une salle de reliure et de réparation des livres, des logements de fonction et, éventuellement, un musée et une galerie d'art. Par la suite, dans la période précédant la

28. Frank James Burgoyne. *Library Construction, Architecture, Fittings and Furniture*. London, G. Allen, 1897.

Première Guerre mondiale, on pouvait aussi y trouver une salle pour l'accueil des émigrants et une salle des registres des brevets. Enfin, dans le but de prendre en compte leur fonction d'activité de loisir, on a même vu apparaître dans quelques bibliothèques des salles de billard, des fumoirs, et des salles de jeux (dominos ou jeu de dames). Ainsi, la bibliothèque annexe d'Openshaw, qui ouvrit à Manchester en 1894, incluait des salles de récréation et une cafétéria, cependant fermée assez rapidement. En revanche, le fumoir et la salle de billard persistèrent jusqu'en 1907, car ils procuraient des ressources financières bienvenues.

Jusque dans les années 1880, les enfants devaient faire preuve de leur capacité de lecture avant de pouvoir bénéficier des services des bibliothèques, ce qui signifie qu'ils devaient avoir au moins 7 ou 8 ans. Les sections pour la jeunesse ne virent le jour de manière plus systématique qu'à cette période, la première d'entre elles étant instaurée à Nottingham en 1882. À Leicester, un département de ce type créé en 1888 accueillit quelque 1 600 inscrits. Mais ces bibliothèques pour les jeunes étaient souvent perçues comme un luxe et n'étaient donc jamais considérées comme une priorité en cas de difficulté de financement. Debbie Denham indique qu'à la fin du XIX^e siècle, une quarantaine de bibliothèques en Angleterre et au Pays de Galles avaient des salles séparées pour les enfants et qu'une soixantaine d'autres proposaient des facilités pour ceux-ci²⁹. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que se développa véritablement ce type d'accueil, et ce malgré une réticence persistante. La Première Guerre mondiale donna ensuite un coup d'arrêt à cette progression.

Il est évident que certaines des salles des bibliothèques publiques n'étaient pas sans poser de problèmes. Ainsi la salle de lecture réservée aux femmes semblait aux yeux de certains bibliothécaires un privilège qui allait à l'encontre de la démocratie. Mais sans aucun doute, la salle qui posait le plus de problèmes continuait à être celle réservée à la lecture des journaux, car elle attirait une catégorie de lecteurs considérés indésirables qui ne lisaient dans les journaux proposés que la page des paris ! Quelques bibliothèques en vinrent à caviarder cette page, un comportement critiqué comme une forme de censure.

Mais l'évolution la plus importante de l'agencement des différentes salles fut vers la fin du siècle ce qu'on a parfois appelé « la révolution du libre accès », avec pour conséquence la réorganisation du classement des ouvrages dans les rayonnages.

29. Debbie Denham. "Public library services for children", in *Cambridge History of Libraries*, vol. III, p. 95.

Le libre accès s'était progressivement développé dans de nombreuses bibliothèques privées ou dans les cabinets de lecture, et dès 1870, il avait été institué à Cambridge pour les usuels. Depuis 1891, le bibliothécaire James Duff Brown était intervenu en faveur d'un tel système dont il avait constaté l'efficacité lors d'un voyage aux États-Unis. En 1894, il décida donc de le mettre en place dans la bibliothèque publique de Clerkenwell, car il considérait que permettre aux lecteurs de feuilleter les livres et de s'intéresser de la sorte à des ouvrages sérieux aurait un rôle éducatif. Il organisa à cette fin ce qu'il appela le *safeguarded open access* qui faisait entrer le lecteur par un portillon surveillé et le faisait sortir par un autre portillon après enregistrement des livres empruntés. La réaction des lecteurs à ce mode de fonctionnement dans les rares bibliothèques où il fut introduit avant 1914 fut positive. En revanche, certains bibliothécaires y furent hostiles par crainte de malversations, de dégâts et de vols de livres. Ils s'inquiétaient aussi du désordre qui s'ensuivrait. Brown était parfaitement conscient de ces problèmes potentiels dont, dès 1897, il avait lui-même dressé une liste exhaustive :

- augmentation des vols ;
- désordre dans le rangement des ouvrages ;
- détérioration des livres ;
- cohue et bagarres entre les usagers ;
- réduction de l'espace de stockage ;
- inutilité du système pour la majorité des emprunteurs peu compétents en matière de livres.

Toutefois, en 1899, une douzaine de bibliothèques firent paraître un bilan de leur expérience prouvant que l'augmentation des vols avait été très limitée. Mais, en 1901, seulement une trentaine de bibliothèques anglaises et en 1910 guère plus de 70 avaient adopté le libre accès. La méfiance persistait. Le coût que représentait l'installation des portillons de sécurité jouait aussi contre ce système. Le libre accès imposait par ailleurs de reconsidérer le classement des livres de manière à faciliter le repérage par les lecteurs des différents types d'ouvrages. Ce n'était pas un problème nouveau et James Duff Brown lui-même avait établi un système permettant de vérifier d'un coup d'œil que les livres étaient bien à leur place, grâce à des étiquettes de forme et de couleur spécifiques, collées à une certaine hauteur du dos en fonction du sujet. Ce système, appelé *Brown's Adjustable System*, était loin de donner toute satisfaction et Brown s'efforça alors d'en monter un autre, par sujets, appelé *Brown's Subject Classification*. Curieusement basé sur un concept d'évolution historique, avec

quatre grands groupes de sujets bizarrement définis : *matter and force*, *life, mind et record*, subdivisés en sous-groupes représentés par des chiffres et divisibles chacun en 100 thèmes, ce système ne donnait pas non plus toute satisfaction. Fort heureusement, le système Dewey, créé en 1876 et importé des États-Unis, commençait à être connu et utilisé avant de devenir, comme on le sait, la norme internationale. Mais, d'après le *Libraries Year Book* de 1910-1911, trois systèmes de classification ont co-existé quelque temps en Grande-Bretagne : le *Brown's Adjustable System* dans 49 bibliothèques, le *Brown's Subject System* dans 59 autres et le *Dewey Decimal* dans 117.

Toutes ces modifications dans la gestion des bibliothèques furent complétées par l'amélioration du recrutement et de la formation des bibliothécaires, contribuant à donner une meilleure image de ces établissements.

LES BIBLIOTHÉCAIRES

+++++

Lorsque furent créées les premières bibliothèques publiques, il fallut trouver du personnel pour s'en occuper, mais les moyens manquaient. C'est pourquoi les premiers bibliothécaires, si on peut utiliser ce terme pour les années 1850, n'avaient ni statut ni rémunération décente. Et même souvent ils n'avaient aucune qualification que ce soit, ni sur le plan académique, ni en matière d'expérience. Seules les grandes villes parvenaient à recruter des hommes compétents, car il faut bien admettre qu'il n'y eut guère de femmes pour ce genre de travail dans les premiers temps. Dans des villes de moindre importance, on faisait éventuellement appel à des libraires, à des journalistes, à des postiers, voire à d'anciens policiers ou même à des apprentis horlogers ! Les salaires étaient très bas, à la fois cause et conséquence du mauvais statut de ce métier. Cette situation perdura jusque dans les années 1880, bien que la profession ait tenté rapidement de s'organiser et de revaloriser son image. En 1859, parut un ouvrage d'Edward Edwards, intitulé *Memoirs of Libraries*, évoquant la possibilité d'une organisation professionnelle des bibliothécaires. Mais il fallut attendre 1876, année de la création de l'American Library Association, pour que germe l'idée de créer une association identique en Angleterre. Suite au premier congrès annuel de l'association américaine en septembre 1877, une réunion du même type fut organisée à Londres à laquelle assistèrent plus de 200 délégués, envoyés par des bibliothèques de toutes les régions de l'Angleterre. De nombreux points figuraient à l'ordre du jour,

mais surtout, la question du salaire et de la formation des bibliothécaires. À l'issue de cette rencontre, décision fut prise de créer une Library Association of the United Kingdom, avec pour objectif "*to unite all persons engaged or interested in library work, for the purpose of promoting the best possible administration of existing libraries and the formation of new ones where desirable*"³⁰. Une des petites brochures récentes de la Library Association souligne que l'association avait été créée afin d'améliorer le niveau professionnel des bibliothécaires ainsi que le service au public, et indique qu'en 1898 elle a obtenu une charte royale.

Indéniablement, l'association joua un rôle considérable en matière de formation professionnelle. Jusque dans les années 1885, ses efforts se limitèrent toutefois à l'organisation d'examens sur un programme révisé à plusieurs reprises et axé sur trois sujets : bibliographie et histoire littéraire ; catalogage, classement et agencement des rayonnages, et gestion d'une bibliothèque. Ce n'est qu'en 1898 que furent inaugurés les premiers cours préparatoires à ces examens, suivis par 25 étudiants. Malheureusement, cette formation continua à n'accueillir qu'un petit nombre de bibliothécaires potentiels, qui d'ailleurs pouvaient tout aussi bien se faire embaucher sans l'avoir suivie, si l'occasion s'en présentait. Il en était de même pour les aides-bibliothécaires, qui jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale n'étaient bien souvent que de jeunes écoliers. En 1909, la Library Association proclama que les aspects techniques du travail de bibliothécaire exigeaient une formation spécifique sans laquelle on ne pouvait obtenir un poste. Cette même année, fut institué un système d'enregistrement des bibliothécaires qui contribua à mieux identifier la profession. Mais il fallut attendre 1919 pour que soit créée la première école de bibliothécaires *stricto sensu* dans le cadre du Collège universitaire de Londres.

Les bibliothécaires qui avaient dès le départ développé "*a sense of professional expertise*", selon l'expression d'A. Black³¹, finirent donc par accéder à une formation professionnelle digne de ce nom. Mais, aux yeux du public, leur image la plus manifeste, qu'ils conservèrent longtemps, était celle de gardiens de la moralité, car ils avaient la responsabilité du choix des acquisitions, souvent sous le contrôle d'un comité de sélection constitué de personnalités élues ou nommées, et ils pouvaient donc refuser certains titres jugés pernicioeux ou indécents. Ils pouvaient également

30. Cité dans William Arthur Munford. *A History of the Library Association 1877-1977*. London, The Library Association, 1976.

31. Alistair Black, *op. cit.*, p. 195.

orienter le choix des usagers en leur fournissant des listes d'ouvrages recommandés, autre moyen de contrôler leurs lectures, mais aussi destinées à attirer de nouveaux lecteurs. Dans d'autres cas, ces conseils de lecture étaient donnés par l'intermédiaire de bulletins présentant les nouvelles acquisitions à côté d'autres informations locales ou d'articles sur l'histoire ou la littérature. La Library Association recommandait d'ailleurs à ses adhérents d'inculquer et de stimuler des habitudes de lecture de façon à ce que la lecture ne soit pas simplement distrayante mais aussi instructive et formatrice. À cette fin, diverses expositions et conférences furent organisées. Les bibliothèques se dotèrent de vitrines dans lesquelles présenter des objets ayant peu ou prou à voir avec les livres : reliures, illustrations, couvertures, cartes et plans, photographies ou peintures. La Library Association donne pour 1903 le chiffre de 38 bibliothèques ayant organisé ce type d'expositions temporaires³². Quant aux conférences, elles se développèrent de manière significative dans les années 1890, sous des formes variées : rencontres plus ou moins informelles, interventions solennelles d'une personnalité intellectuelle, projections à la lanterne magique, groupes de lecture, etc. Leur succès se manifeste dans le fait qu'il devint habituel d'inclure une salle de conférence dans les bâtiments des bibliothèques. Grâce à ce genre d'activités, les bibliothèques furent davantage perçues comme des institutions culturelles.

Cependant, en attendant qu'une image plus positive des bibliothèques publiques ne se généralise, la concurrence des cabinets de lecture perdura jusqu'à la fin du XIX^e siècle, malgré divers problèmes et l'apparition d'autres moyens d'accès au livre.

SURVIE DES CABINETS DE LECTURE, NOUVELLES INSTITUTIONS DE LECTURE

+++++

La survie des deux grands cabinets de lecture, Mudie's Select Library et W. H. Smith Library, s'explique tout d'abord par le public auquel ils s'adressaient, c'est-à-dire les classes moyennes, qui continuaient à les préférer aux bibliothèques publiques dont elles jugeaient la clientèle peu fréquentable et la propreté des locaux incertaine. Circulait en outre l'idée que les livres étaient porteurs de germes, même chez Mudie, mais encore plus dans des lieux ouverts à tous. La bibliothèque publique avait été

32. Martin Hewitt. "Extending the public library 1850-1930". In *The Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*, vol. III. Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 76.

créée pour le peuple afin d'encourager et de favoriser son progrès moral et culturel. À l'opposé, les cabinets de lecture restaient les bastions des classes moyennes, garants de conservatisme et de moralité.

Le développement de livres moins chers et des rééditions bon marché en un volume n'a pas non plus joué contre ces cabinets de lecture dans la mesure où leurs clients ne les appréciaient pas vraiment et préféraient emprunter chez Mudie des livres en grand format, plus lisibles et disponibles dès la première édition. Toutefois, le prêt s'avérait de moins en moins profitable pour Mudie et devait être compensé par la vente de livres d'occasion à prix réduit, le plus souvent à de petites bibliothèques qui s'en débarrassaient ensuite à leur tour chez des bouquinistes qui les vendaient à la sauvette dans les rues de Londres. À cet égard, l'activité de Mudie ressemblait de plus en plus à celle d'un libraire.

C'était déjà le cas de W. H. Smith, qui avec ses kiosques de gare avait procédé de manière inverse, les utilisant comme bibliothèques de prêt pour les lecteurs qui n'avaient pas les moyens ni peut-être l'envie d'acheter un de ses *yellowbacks* à 2 shillings. Il avait donc lui aussi deux sources complémentaires de revenus. Selon Nicholas Hiley, vers la fin des années 1890 le chiffre d'affaires annuel du cabinet de la bibliothèque de Smith tournait autour de 70 000 livres sterling³³.

Mais, malgré leur notoriété, Mudie et Smith n'étaient pas les seuls cabinets de lecture à cette époque et leur succès ne pouvait qu'encourager certains à se lancer dans une entreprise similaire. Ce fut le cas de Jesse Boot, fondateur en 1883 de la chaîne de pharmacies Boots & Company, qui, sous l'influence de sa femme Florence, introduisit progressivement des livres parmi les articles à vendre dans ses magasins, puis y institua des bibliothèques de prêt à partir de 1899. Cette formule existait déjà, puisque de nombreux libraires avaient l'habitude d'offrir des livres au prêt. Ce cabinet prit le nom de Boots' Booklovers Library. En 1903, 143 des 300 magasins Boots existants avaient une bibliothèque et en 1907 il en existait 256. Le système était identique à celui de Smith, c'est-à-dire qu'on pouvait emprunter un livre dans un magasin et le rendre dans un autre. Un établissement central, situé d'abord à Nottingham puis, à partir de 1901, à Londres, dirigé par un ancien employé de Mudie, gérant le réseau. L'adhésion fonctionnait comme chez Mudie, avec des tarifs similaires évo-

33. Cf. Nicholas Hiley dans "‘Can't you find me something nasty?’: circulating libraries and literary censorship in Britain from the 1890s to the 1910s". Robin Myers and Michael Harris (eds.). *Censorship and the Control of Print in England and France 1600-1910*. Winchester, St Paul's Bibliographies, 1992, p. 124.

luant en fonction du nombre de volumes qu'on souhaitait emprunter. En outre, la durée des abonnements pouvait être limitée à 3, 6 ou 9 mois et Boots Booklovers Library offrait même la possibilité d'un emprunt ponctuel à 1 d. ou 2 d., assorti d'un dépôt de garantie d'une demi-couronne (deux shillings et demi). Cette chaîne de bibliothèques privées à l'intérieur même des pharmacies Boots proposait majoritairement de la fiction. Simon Eliot en donne pour exemple le catalogue de 1905 dont les 841 pages se répartissaient en 534 pages pour les romans, 30 pour les livres pour la jeunesse et 269 pour les autres genres d'ouvrages. Boots y faisait aussi état de son « devoir » vis-à-vis des lecteurs dont il se devait de protéger la moralité en refusant d'inscrire dans leur catalogue tout livre qui leur semblerait *“unsuitable for general circulation”*³⁴. Eliot considère que le public concerné provenait plutôt de la *lower middle class*, et on ne peut nier le fait que l'un des objectifs, probablement le principal, était d'attirer le chaland. L'écrivain Arnold Bennett ne peut s'empêcher d'ironiser sur ce point et, tout en louant l'action de Jesse Boot, de constater que *“the sole point of contact with living literature is the chemist's shop”*. Il remarque par ailleurs que la clientèle est en général féminine mais surtout, il regrette que ces lecteurs empruntent leurs livres au hasard *“nearly in the dark, with no previous knowledge of what is good and what is bad”*³⁵. Cependant, il est indéniable que ce fut, selon les termes de Frank A. Mumby, une *“vast efficient organisation which has played no small part in the growth of the book-reading habit in the country in 1900”*³⁶.

Une autre forme d'accès au livre vit le jour en 1905, émanant du journal *The Times*. Confronté à des difficultés financières, ce quotidien offrit à ses abonnés qui payaient £ 3.18 s. d'abonnement annuel de devenir automatiquement membres du Times Book Club, ce qui leur permettait d'emprunter trois volumes à la fois. Les livres étaient livrés et collectés gratuitement pour les Londoniens et à des tarifs spéciaux pour les provinciaux. Situé au 93 New Bond Street, le Times Book Club se voulait à la fois bibliothèque et librairie, car on y vendait des ouvrages dont le prix variait en fonction de leur état : les livres « absolument » neufs bénéficiaient d'une réduction de 25 %, qui pouvait atteindre 70 % pour les ouvrages qui avaient été en circulation pendant six mois. Ces ristournes

34. Simon Eliot. “Circulating libraries in the Victorian age and after”, *Cambridge History of Libraries*, vol. III, p. 142-143.

35. Arnold Bennett. *Books and Persons*. London, Chatto & Windus, 1917, p. 106-107.

36. Frank A. Mumby. *Publishing and Bookselling. A History from the Earliest Times to the Present Day*, revised and enlarged edition. London, Jonathan Cape, 1956, p. 314.

devaient donner lieu à un conflit avec les éditeurs, une *Book War* dont il sera question dans le chapitre suivant. Cependant, le Times Book Club survécut à ce conflit. En 1911, il devint accessible à tout un chacun et en 1914 les lecteurs bénéficiaient du libre accès aux rayonnages, comme dans les bibliothèques publiques. Ces quatre institutions poursuivirent leurs activités de prêt de livres assez longtemps : Mudie's Select Library ferma en 1937, le Times Book Club en 1962, Boots' Booklovers Library en 1966, et Smith se limita aux activités de librairie à partir de 1961.

Il est difficile d'apprécier l'importance du lectorat des *circulating libraries* à la fin du XIX^e siècle, avant que des Anglais en plus en plus grand nombre prennent le chemin des bibliothèques publiques après la Première Guerre mondiale (de 23 % en 1884-1885, on passe à 60 % en 1913-1914). On peut simplement remarquer que les lectorats de Mudie's Select Library et du Times Book Club provenaient majoritairement de Londres, tandis que W. H. Smith's Library et Boots' Booklovers' Library étaient davantage présents en province grâce aux kiosques des premiers et des boutiques de pharmacie du second. Ce qui est clair par ailleurs, c'est que dans les années 1880-1890, la toute puissance de Mudie et de Smith commença à être l'objet de critiques, sinon d'attaques, non seulement à propos du format en trois volumes mais surtout de la censure exercée par eux.

LA CENSURE DANS LES BIBLIOTHÈQUES

Dans les bibliothèques commerciales privées

Comme il a déjà été dit, les cabinets de lecture se voulaient les garants de la moralité des lecteurs et ne leur offraient (officiellement) que des livres « convenables ». Pour ce faire, Mudie plus que tout autre imposait son diktat, tant pour le contenant, le *three-decker*, que pour le contenu, des textes irréprochables sur le plan moral. La « tyrannie » de Mudie à cet égard était depuis longtemps dénoncée car tout romancier franchissant les bornes de la décence selon les critères de Mudie ne pouvait figurer dans ses catalogues, et en cas de plainte de lecteurs les livres étaient retirés des rayonnages. W. H. Smith agissait de la même manière, mais l'un comme l'autre procédaient à des choix considérés comme arbitraires et selon des critères jugés flous par les éditeurs comme par les auteurs. À partir des années 1880, les critiques à cet égard s'amplifièrent et l'une des plus célèbres diatribes émana du romancier irlandais George Moore

qui avait été victime de la censure de ces deux cabinets de lecture. Il publia en 1884 dans la *Pall Mall Gazette* un premier article intitulé *A New Censorship in Literature* et l'année suivante un pamphlet resté célèbre, au titre quasiment intraduisible en raison de ses sous-entendus ironiques : *Literature at Nurse or Circulating Morals* (mot à mot « la littérature en nourrice ou la morale en circulation ») qui faisait clairement allusion aux *circulating libraries*. Il y dénonçait le monopole des cabinets de lecture, la politique de prix élevés imposée par eux, le côté arbitraire de cette censure et l'incompétence du censeur en ces termes :

*In an article contributed to the Pall Mall Gazette last December I called attention to the fact that English writers were subjects to the censorship of a tradesman who, although doubtless an excellent citizen and a worthy father, was scarcely competent to decide the delicate and difficult artistic questions that authors in their struggles for new ideals might raise [...] All these evils are inherent in the "select" circulating library, but when in addition it sets up a censorship and suppresses works of which it does not approve, it is time to appeal to the public to put an end to such dictatorship*³⁷.

L'hypocrisie était à son comble puisqu'il apparaît que les clients de Mudie et de Smith pouvaient se procurer sous le boisseau les livres retirés de la circulation : il leur suffisait de les demander. Moore invitait donc les lecteurs à boycotter Mudie, mais il ne semble pas que ce souhait ait été réalisé. En janvier 1890, parut une série de trois articles rédigés par trois écrivains, Walter Besant, E. Lynn Linton et Thomas Hardy, et regroupés sous le titre *Candour in English Fiction*. Les trois auteurs s'érigeaient, eux aussi, contre le boycott de certains livres, non seulement par les bibliothèques et cabinets de lecture mais aussi par quelques libraires. Malgré ces protestations publiques, les bibliothèques commerciales privées continuèrent d'exercer leur contrôle sur le contenu des livres et quinze ans plus tard, en 1909, une Circulating Libraries Association fut même créée dont l'objectif, annoncé sans ambages dans une circulaire adressée aux éditeurs, était toujours aussi dictatorial :

37. George Moore. "Literature or Circulating Morals". *Pall Mall Gazette*. London, Vizetelly, 1885.

*In order to protect our interests, and also, as far as possible, to satisfy the wishes of our clients, we have determined in future that we will not place in circulation any book which, by reason of the personally scandalous, libellous, immoral, or otherwise disagreeable nature of its contents, is in our opinion likely to prove offensive to any considerable section of our subscribers. We have decided to request in future you will submit to us copies of all novels, and any book about the character of which there can possibly be any question, at least one clear week before the date of publication*³⁸.

Dans la foulée, la nouvelle association décida de la création d'un comité de sélection confidentiel chargé de classer les ouvrages en trois catégories : étaient complètement bannis, donc non stockés, les livres de la troisième catégorie, c'est-à-dire *objectionable*. Dans la deuxième catégorie, les livres, qualifiés de *doubtful*, ne devaient pas dans la mesure du possible circuler, quoiqu'ils puissent être présents dans le cabinet de lecture, mais pas en évidence. Enfin, seuls ceux de la première catégorie, jugés satisfaisants (*satisfactory*) pouvaient circuler librement. Il faut préciser que cette classification portait aussi bien sur les romans que sur d'autres genres d'ouvrages. De nombreux livres semblent avoir été victimes de ce type d'interdit ou de restriction. Un cas resté célèbre est celui du roman de Compton-Mackenzie, *Sinister Street*, publié par Martin Secker en 1913, car Mudie et le Times Book Club en avaient commandé un certain nombre d'exemplaires lorsque Smith et Boots protestèrent contre son placement en catégorie *satisfactory* et imposèrent qu'il soit rétrogradé en catégorie *doubtful*. Mudie et le Times Book Club annulèrent alors leur commande. Toutefois, selon Nicholas Hiley, le nombre de livres complètement interdits resta assez limité (quelques unités)³⁹.

38. Cité par Nicholas Hiley dans "'Can't you find me something nasty?': circulating libraries and literary censorship in Britain from the 1890s to the 1910s". Robin Myers and Michael Harris (eds.). *Censorship and the Control of Print in England and France 1600-1910*. St Paul's Bibliographies, Winchester, 1992, p. 130.

39. *Ibid.*, p. 143.

Dans les bibliothèques publiques

Qu'en était-il de la censure dans les bibliothèques publiques ? Il semble que les procédés aient parfois été similaires. La moralité restait là aussi une préoccupation constante, et restreindre l'accès à une littérature indésirable était considéré comme un moyen de protéger les lecteurs. On le sait, les bibliothèques publiques se voulaient les gardiennes de la morale nationale. N. Hiley évoque plusieurs articles sur ce sujet, parus au début du ^{xx}^e siècle, dont les auteurs envisageaient une répartition en trois catégories similaire à celle des cabinets de lecture⁴⁰. Dans les archives de bibliothèques publiques étudiées par Mary Hammond, on trouve des indications de livres rejetés par les comités d'acquisition, comme ce fut le cas par exemple à Winchester où le roman de Thomas Hardy *Jude the Obscure* fut interdit en 1905. D'autres bibliothèques étaient en revanche plus ouvertes et acceptaient des romans refusés ailleurs⁴¹. En fait, certains bibliothécaires considéraient ce type de contrôle de leur devoir, au moins autant vis-à-vis des contribuables que vis-à-vis des lecteurs.

De manière générale, on voit nettement qu'à la fin du ^{xix}^e siècle et au début du ^{xx}^e siècle, les défenseurs de la morale traditionnelle étaient repartis en guerre de plus belle, en dépit ou à cause, d'une part, de l'évolution des mœurs vers plus de liberté et, d'autre part, de nouvelles pratiques de lecture.

40. *Ibid.*, p. 132.

41. Mary Hammond, *op. cit.*, p. 47.

+++++

CHAPITRE III
LE CONTRÔLE
DES LIVRES

+++++

LE CONTRÔLE DES LIVRES

Aux yeux des classes moyennes, la démocratisation de la lecture restait donc une menace pour l'Angleterre à divers égards, mais avant tout sur le plan moral. On dénonçait mais on s'élevait également contre les publications jugées inacceptables de l'avant-garde intellectuelle, on s'attaquait de manière quasi obsessionnelle à tout ouvrage considéré obscène qu'on s'efforçait d'interdire à la vente. Ainsi, l'ouvrage de l'Américain Charles Knowlton en faveur de la contraception, *The Fruits of Philosophy: An Essay on the Population Problem*, publié en Angleterre en 1834 et vendu sans problème jusqu'en 1876, fut interdit pour obscénité lorsqu'en 1877 Annie Besant et Charles Bradlaugh en proposèrent une nouvelle édition à seulement 6 d. On notera qu'ici, comme ce fut longtemps le cas, les attaques des censeurs devenaient particulièrement virulentes quand le livre incriminé était vendu à relativement bas prix et rendu accessible aux catégories sociales inférieures. Poursuivis puis condamnés à 6 mois de prison et £ 200 d'amende, les deux accusés virent heureusement leur peine suspendue une fois qu'ils eurent promis de ne plus mettre l'ouvrage en circulation.

Dans ce contexte, on comprend pourquoi W. H. Smith exerça aussi sa censure sur les livres vendus bon marché dans ses kiosques de gare. Il refusa logiquement de mettre en vente les titres qu'il avait par ailleurs interdits dans son cabinet de lecture, comme *Jude the Obscure* de Thomas Hardy ou *Esther Waters* de George Moore. En 1898, un pamphlet intitulé *The Latest Literary Boycott: A Bookseller's Censorship*, dû à S. C. Nelson, dénonçait ces pratiques au nom de la liberté et contestait à Smith le droit de choisir ce que les gens pouvaient lire. Conan Doyle lui-même exprima son hostilité au comportement du libraire qui se présentait en juge de la moralité et indiqua sa préférence, si l'on peut dire, pour des condamnations officielles fondées sur des lois votées afin de contrôler ou même d'interdire les productions littéraires.

LIVRES INTERDITS:

LOIS ET ORGANISATIONS EN FAVEUR DE LA CENSURE

+++++

À partir de 1876, certaines de ces lois ne se proclamaient pas clairement destinées à la défense de la moralité publique, mais c'était pourtant bien là leur objectif. En 1876, fut ainsi votée la Customs Consolidation Act visant à contrôler les importations, en particulier celles venant du Continent et, en 1884, le Post Office Protection Act qui instituait un contrôle de la circulation des envois postaux, en particulier les livres. En 1885, un amendement qui devait avoir de sérieuses répercussions sur certains écrivains, le Labouchère Amendment, proclama officiellement illégale l'homosexualité. Enfin, l'Indecent Advertisements Act voté en 1889 avait pour but de condamner la publicité des livres pornographiques. En résumé, toutes ces lois facilitaient l'accusation, voire l'inculpation des auteurs, éditeurs ou diffuseurs d'œuvres jugées obscènes ou blasphématoires. Elles reflètent la grande terreur face à l'alphabétisation de masse et la crainte de voir les nouveaux lecteurs se procurer des ouvrages considérés comme impropres et s'adonner à des lectures dépravées. À la fin des années 1880, la campagne contre l'immoralité et l'obscénité battait son plein, encouragée, sinon activée, par des associations privées qui s'élevaient en procureurs et dénonçaient les individus qui, selon elles, devaient être poursuivis.

La plus virulente de ses associations, la National Vigilance Association, fut créée en 1886 par un réformateur protestant fanatique, nommé John Kensit, afin de renforcer les lois concernant la répression du vice et de l'immoralité publique. Son conseil d'administration, composé de 127 membres, incluait plusieurs évêques et cardinaux. Forte du soutien du ministre de l'Intérieur de l'époque, William Gladstone, ce genre d'association pouvait aisément dénoncer telle ou telle personnalité littéraire ou faire interdire tel ou tel ouvrage. Elle se considérait apte à décider du caractère obscène d'un texte, quelles qu'en soient les qualités littéraires par ailleurs, comme le confirme ces mots du président de cette association : *"If a great artist thinks fit to transgress the laws of decency, so much the worse for him. And the jury know what is obscene even if he do not know what is literature"* ⁴².

42. Cité par M. J. D. Roberts, "Blasphemy, obscenity and the courts: contours of tolerance in 19th century England", Paul Hyland & Neils Ammels, *Writing and Censorship in Britain*. London, Routledge, 1992, p. 151.

C'est dans ce contexte qu'en 1893, la pièce d'Oscar Wilde *Salomé*, interdite à Londres, dut être jouée puis publiée à Paris, et qu'en 1898, George Bedborough, secrétaire de la ligue anarchiste The Legitimation League, fut arrêté pour la publication du premier volume des *Studies in the Psychology of Sex* d'Havelock Ellis, bien qu'un comité de soutien ait en vain fait valoir l'intérêt scientifique de l'ouvrage. Une troisième victime de ces procédures fut un éditeur nommé Henry Vizetelly qui avait lancé une collection de traductions de romanciers français, Daudet, Maupassant, Paul Bourget, Flaubert et surtout Zola. La National Vigilance Association eut vite fait de s'en prendre à ces publications et, en 1888, elle intenta un procès à Vizetelly pour avoir publié de la littérature obscène, à savoir la traduction de *Nana* et celle de *La Terre*. L'éditeur fut contraint de retirer ces ouvrages de la circulation et de payer une amende de £ 100. Mais six mois plus tard, la même association l'attaquait de nouveau, avec pour chef d'accusation la parution de cinq autres romans de Zola, deux de Maupassant et un de Paul Bourget, pourtant antérieurs à ceux qui lui avaient valu sa première condamnation. Accusé de s'être spécialisé dans la publication de littérature française non expurgée, Vizetelly fut de nouveau condamné et emprisonné malgré ses 70 ans. Libéré au bout de trois mois, il renonça alors à toutes ses activités d'éditeur et mourut peu après. Comme l'écrivit George Moore, qui savait de quoi il parlait, "*The Vigilance Association attacked him again, and this time they succeeded in killing him*"⁴³.

En intervenant aux différents stades de la chaîne du livre, comme il vient d'apparaître, les censeurs victoriens voulaient contrôler ce qui pouvait être mis entre les mains des nouveaux alphabétisés. Ils redoutaient de voir ceux-ci choisir seuls et sans discernement les livres à présent produits en grand nombre et à relativement faible coût. Ils considéraient de leur devoir de dire si un livre relevait de la « bonne » ou de la « mauvaise » littérature. Plusieurs articles allant dans ce sens parurent vers la fin du XIX^e siècle. L'un d'eux, publié dans le magazine *Nineteenth Century* en 1894, s'intitulait *Elementary Education and the Decay of Literature*. L'auteur, Joseph Ackland, s'inquiétait de ce que l'enseignement élémentaire obligatoire n'amène « la populace » à acheter et à ingurgiter toute littérature pouvant lui être jetée en pâture, sans discerner ce qui était bon de ce qui était mauvais. C'est pourquoi, à défaut de pouvoir tout interdire, il fut jugé indispensable de conseiller ces nouveaux lecteurs, et ce souci

43. George Moore. *Memoirs of My Dead Life*. New York, Appleton, 1916, p. xxxiii.

de les aider à choisir leurs lectures de manière à leur éviter de se tromper plus ou moins sciemment est un fait marquant de la fin du XIX^e siècle.

LIVRES CONSEILLÉS ET LA NATIONAL HOME READING UNION (NHRU)

+++++

La fin du XIX^e siècle a donc vu se développer des initiatives diverses allant dans ce sens, initiatives qui, selon Stephen Colclough et David Vincent, provenaient de la crainte que les bibliothèques publiques ne laissent les lecteurs avoir accès à n'importe quel ouvrage, de bonne ou de mauvaise qualité. La plus célèbre de ces initiatives est incontestablement la fondation de la National Home Reading Union.

En 1888, J. G. Fitch, inspecteur des écoles de sa Majesté, fit paraître dans la revue *Nineteenth Century* un article intitulé "*The Chautauqua Reading Circle*" dans lequel il relatait l'expérience du mouvement américain de ce nom, fondé en 1871 dans l'état de New York par des Méthodistes en vue d'encourager la lecture des meilleurs livres. Il y notait qu'en Angleterre, la multiplication de livres peu coûteux et la création de bonnes bibliothèques publiques facilitaient indubitablement la lecture, mais il ajoutait :

*Readers are multiplying daily; but they want guidance, help, plan, some principle of selection, some purpose and method in study, some safeguard against the fatal habit of letting the mind drift about aimlessly, and permitting itself to be influenced by whatever books happen to come nearest, whether good or bad*⁴⁴.

John Brown Paton, pasteur congrégationaliste, particulièrement actif dans le cadre de l'University Extension Movement, avait entendu parler du mouvement Chautauqua. Il entrevit alors la possibilité d'organiser en Angleterre un système identique de groupes de lecteurs. La National Home Reading Union fut officiellement créée en avril 1889, et en juillet de la même année, un plan fut élaboré "*in order to direct and assist in a systematic practical way home reading among the people, and to quicken and sustain the interest of such home-reading by means of local circles and the influence of a central national organisation*"⁴⁵. Les lecteurs visés

44. Cité dans l'article de Felicity Stimpson. "Reading in Circles: The National Home Reading Union 1889-1900", paru dans *Publishing History*, vol. LII, London, Chadwyck-Healy, 2002, p. 23.

45. *Ibid.*, p. 27.

par ce projet étaient ceux qui n'avaient reçu qu'une instruction limitée, entre autres les jeunes garçons et filles qui venaient de quitter l'école et savaient lire, mais qui ne possédaient pas la compétence nécessaire pour sélectionner de bons livres. Un autre des objectifs était d'empêcher le lecteur de se sentir isolé et de lui permettre de s'intégrer dans une communauté de lecteurs. Mais, derrière les bonnes intentions, on perçoit le désir de contrôler la diffusion chez les jeunes de la littérature « pernicieuse ». L'Union ne voulait pas seulement encourager la lecture mais en développer la pratique à condition que ce soit dans un cadre bien défini de manière à donner aux lecteurs les moyens de tirer profit de leurs lectures :

*Many who are deeply sensible of the advantages of reading miss the best fruits of their labour owing to want of guidance. They do not read the books most suitable for their purpose; their eyes are not opened to the special qualities or virtues of the books they read; they have not the habit of codifying their knowledge... In a word, the Union endeavours to persuade men and women, young and old, to graduate to the University of Books*⁴⁶.

L'organisation fonctionnait sur la base de groupes de lecture locaux, comportant un minimum de cinq membres qui se réunissaient tous les quinze jours ou tous les mois chez l'un d'entre eux, ou dans une bibliothèque publique ou une salle de classe. Les réunions étaient animées par un bénévole dont la tâche consistait à mener les discussions sur les livres sélectionnés, à collecter le montant des inscriptions et à distribuer des exemplaires du magazine de l'Union. Afin d'assurer le meilleur fonctionnement, l'Union était répartie en trois sections : la section des jeunes (Young People's Section), la section des Artisans (Artizans' Section), devenue par la suite, faute d'artisans en nombre suffisant, la General Reader's Section, et une troisième section destinée à ceux dont le niveau scolaire était le plus élevé mais qui n'avaient pu entreprendre d'études universitaires (Special Courses Section). La General Reader's Section semble avoir accueilli des lecteurs d'origines plus diverses que les autres ainsi qu'un grand nombre de femmes. Le droit d'inscription coûtait 1 s. dans la première, 1 s. 6 d. dans la deuxième et 3 s. dans la troisième. Dans chacune des sections, l'Union

46. Cité dans l'article de Robert Snape, "The National Home Reading Union 1889-1930", *Social Sciences: Journal Articles*, University of Bolton, 2002, p. 5. < <http://digitalcommons.bolton.ac.uk/socsci.journalspr/3> >.

proposait des cours, une sélection de livres classés en trois rubriques : « prescrits », « recommandés » ou « ouvrages de référence », des thèmes de lecture et/ou de discussion. En 1894, l'Union passa des accords avec des éditeurs afin qu'ils publient des exemplaires bon marché des livres sélectionnés par l'Union et sur lesquels figurait le nom de la NHRU. En 1898, un *Introductory Course* fut ajouté pour lequel l'inscription ne coûtait que 6 d. et qui ne comportait que deux ouvrages à acquérir. Les membres de chacune des sections devaient assister aux réunions, participer aux discussions sur les livres choisis et en lire des passages à voix haute. Il leur était conseillé de lire les ouvrages (autres que les romans) une première fois rapidement afin d'en retirer une impression générale, puis de les relire chapitre par chapitre, ou même paragraphe par paragraphe, en vue des discussions en groupe. Un questionnaire pouvait être fourni, portant sur des points précis de l'ouvrage ou élargissant le débat. On encourageait les membres à établir des comparaisons entre les différents livres lus.

La section pour les jeunes disposait d'un magazine renfermant des instructions et des conseils sur la façon de lire. Des articles fournissaient des informations sur le contexte d'un roman ou d'un récit de voyage. Des recommandations précisaient comment lire les ouvrages autres que la fiction, le nombre de pages à lire, les relectures à faire, les résumés à rédiger : *"Do not read it just to get it read and done with. Read slowly, carefully, thoughtfully... Only read a little at a time, but do this quite well"*⁴⁷. Il ne semble pas que cette section ait connu une grande affluence. Les adhésions n'augmentèrent que lorsque des accords furent passés avec les écoles élémentaires locales. Mais les archives font ici défaut.

La Special Courses Section recrutait dans des couches sociales plus élevées, comme le laisse subodorer le tarif relativement élevé de la cotisation. L'objectif n'était pas tant d'encourager la lecture que d'en améliorer la pratique. De longues listes de livres à lire étaient fournies aux adhérents en liaison avec les nombreux cours offerts : littérature générale, littérature anglaise, histoire anglaise, science politique, philosophie, etc. Il y avait aussi des cours d'histoire de l'art, et d'autres sur la musique. Les romans, particulièrement les romans historiques, étaient très populaires. Les lettres de lecteurs reproduites dans les pages du magazine destiné à cette section ainsi que les rapports fournis par certains membres font apparaître que l'Union répondait en fait à un besoin et que les groupes de discussion étaient appréciés.

47. Cité dans Felicity Stimpson, *op. cit.*, p. 44.

Il semble d'ailleurs que la NHRU ait atteint son objectif fondamental. Contrairement à d'autres associations émanant de groupes religieux ou syndicaux, l'Union était ouverte à tous et n'importe qui pouvait démarrer un groupe de lecture. Certains d'entre eux furent fondés par des lecteurs qui souhaitaient s'instruire davantage. Toutefois, l'action de la NHRU vis-à-vis des membres de la classe ouvrière est restée limitée, en raison de la méfiance que ceux-ci ressentaient à l'égard d'une organisation dont il ne faut pas cacher qu'elle était fortement dominée par les classes moyennes. L'ombre de la philanthropie des décennies précédentes planait sur la NHRU. Le succès rencontré fut certainement plus grand, ne serait-ce que parce qu'il était plus facile de se réunir dans la maison de l'un de ses membres, et certaines séances ressemblaient parfois à des réunions mondaines. Mais cette organisation reste un élément majeur de l'histoire de la lecture en Angleterre parce qu'elle confirme l'idée que si la lecture est d'abord un acte solitaire, elle peut devenir une action solidaire, une activité à partager. Même si l'arrivée de la Première Guerre mondiale allait contribuer au déclin de la NHRU, elle reste le reflet de pratiques de lecture qui perdurent aujourd'hui en Angleterre où les *reading groups* existent à foison à travers tout le pays⁴⁸.

La NHRU s'inscrit dans le contexte social et culturel de l'Angleterre à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, alors que le débat sur la lecture continuait envers et contre tout. On jugeait plus que jamais nécessaire d'encadrer les lectures des nouveaux alphabétisés et c'est dans cette optique que fleurirent aussi toutes sortes de listes et de documents allant dans ce sens. À côté des listes proposées à ses adhérents par la NHRU, on peut évoquer des listes similaires distribuées dans les bibliothèques publiques, des guides littéraires ou des conseils de lecture. Une des premières listes de livres conseillés fut publiée en 1887 par Sir John Lubbock, député, membre de la Royal Society, Principal du London Working-Men's College. Elle figura ensuite dans un ouvrage de lui intitulé *The Choice of Books* qui parut en 1896. Elle se voulait la liste non des 100 meilleurs livres, mais des 100 livres le plus fréquemment recommandés. Elle ne comporte aucun auteur vivant et fait montre d'un bel éclectisme, avec des auteurs classiques grecs et latins, des ouvrages indiens, le Coran, les *Mille et Une Nuits*. *Zadig* de Voltaire y côtoie *David Copperfield* et les romans de Walter Scott. En 1887 également, parut une liste intitulée *The Best Books*, établie

48. On pourra lire avec intérêt sur ce sujet l'ouvrage de Jenny Hartley, *Reading Groups*, Oxford University Press, 2001, revised and enlarged edition 2002.

par William Swan Sonnenschein, qui grossit au fil des années au point d'occuper 6 volumes vers 1930 et de servir de vade-mecum aux libraires et aux bibliothécaires. En 1891, une équipe de 150 personnes, dont des écrivains, dirigée par E. B. Sargant et Bernhard Whishaw, publia un *Guide book to books*. La tendance allait en règle générale dans le sens d'une hiérarchisation des textes. On peut aussi signaler en 1909 l'ouvrage du romancier Arnold Bennett, *Literary Taste* qui inclut une liste en quatre parties chronologiques censée permettre de se constituer la bibliothèque anglaise idéale. Selon Teresa Gerrard, vers la fin du XIX^e siècle, les lecteurs du *Family Herald* demandaient de telles listes et elle interprète ainsi cette demande : "*Such requests for reading lists imply that these common readers wanted to read in order to better themselves mentally and intellectually*"⁴⁹.

Le même souci de guider le choix des lecteurs amena par ailleurs la multiplication de collections de classiques : celle d'Oxford University Press, les Temple Classics, Everyman's Library, the World's Classics, etc. Elles associaient la démocratisation de la culture aux publications de masse et permettaient de mettre (en principe) à la portée de tous les grandes œuvres de la littérature dont la lecture ne pouvait être que chaudement recommandée. Posséder des ouvrages classiques était devenu un signe de statut social, comme le souligne Mary Hammond : "*The cheap classic series is a product of an explosion in the numbers of literate people with money to spend on books, of a new emphasis on the middle-class home as a display case and reading as a key to social advancement*"⁵⁰. Mais ces livres étaient-ils lus ? À la fin du siècle, les romans restaient la lecture favorite des Anglais, une lecture toujours controversée au point que certaines bibliothèques publiques ne souhaitaient pas en inclure dans leurs collections.

Mais dans quelle mesure, à défaut de pouvoir les lire en bibliothèque, la possibilité de les acquérir progressait-elle ? Le prix des livres restait-il toujours un obstacle à la lecture ?

49. Teresa Gerrard, "New methods in the history of reading: 'Answers to correspondents', in the *Family Herald*, 1860-1900", in *Publishing History*, 43, 1998, p. 62.

50. Mary Hammond, *op. cit.*, p. 113.

LIVRES LUS : LE CONTRÔLE DU PRIX DU LIVRE ET L'INSTAURATION DU NET BOOK AGREEMENT

+++++

Comme indiqué plus haut, la NHRU avait dû négocier avec les éditeurs pour permettre à ses adhérents d'acheter les livres conseillés. Indéniablement, le prix du livre avait commencé à baisser avec les rééditions bon marché des *three-deckers*, puis avec l'apparition dans les années 1890 de collections de romans en première édition à six shillings ou moins. L'éditeur Macmillan avait une collection de fiction et de non-fiction à un shilling et une autre collection encore moins chère, à 7 d., de romanciers populaires, comme Rhoda Broughton, F. Marion Crawford ou E. W. Mason. Methuen offrait un choix identique, aux mêmes prix. La baisse allait s'accroissant et, à la veille de la Première Guerre mondiale, des collections coûtant entre 1 s. et 3 d. ont commencé à figurer dans les catalogues de la plupart des éditeurs de fiction. Selon Simon Eliot, la baisse des prix s'est fait sentir dès le milieu des années 1880, dans le contexte du rejet croissant des *three-deckers*, et elle a même eu des répercussions sur les cabinets de lecture dont les ventes de livres d'occasion commencèrent à diminuer⁵¹. Après 1894, la plupart des nouveaux romans étaient publiés en un volume au prix d'un shilling, ce qui signifie que la baisse des prix ne concernait plus seulement les rééditions. Une autre des raisons de cette baisse est l'introduction de la publicité dans les pages même des livres, sur les jaquettes, voire sur la quatrième de couverture, une pratique caractéristique des *yellowbacks* en particulier, où l'on pouvait trouver des publicités pour Cadbury's Coca ou Beecham's Pills.

Au tournant du siècle, on a vu aussi apparaître des *penny novelettes*, c'est-à-dire de courts romans vendus un penny comme supplément des journaux populaires. Selon Simon Eliot and Andrew Nash, "*Penny novels and novelettes were sold through traditional bookstalls and newsagents as well as by hand outside factory gates and through tobacconists, sweet vendors and corner-shop grocers*"⁵². Il ne faut pas oublier le rôle joué par les kiosques de W. H. Smith dans ce mouvement de baisse des prix, rendant accessible aux classes populaires de tels ouvrages. Pour R. D. Altick, "*the 1890s saw the ultimate victory of the cheap-book movement*"⁵³.

51. Cf. Simon Eliot. "The Three-Decker Novel and its First Cheap Reprint, 1862-94", *The Library*, 6th series, vol. 7, number 1, Oxford University Press, March 1985.

52. Simon Eliot and Andrew Nash. "Mass markets: literature", *History of the Book in Britain*, vol. 6, March 2009, p. 428.

53. Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 316.

Mais il restait à mettre un terme à une pratique néfaste, appelée en anglais *underselling*, qui, sous couvert de libéralisme, amenait certains éditeurs à accorder aux libraires, qui pouvaient stocker les livres les plus populaires, financièrement plus rentables, une ristourne allant parfois jusqu'à 25 % du prix indiqué au catalogue. Devant l'ampleur du problème qui défavorisait les éditeurs de livres sérieux, l'éditeur Frederick Macmillan fit paraître le 6 mars 1890 dans *The Bookseller* une lettre intitulée *A Remedy for Underselling* dans laquelle il proposait un système consistant à diviser les nouveaux titres en deux catégories : les *Net Books*, c'est-à-dire des livres qui seraient vendus « net », à prix fixe, sans aucune possibilité de remise, et les *Subject Books* qui pourraient être l'objet d'une ristourne. Il est facile d'imaginer l'hostilité de nombreux libraires à cette proposition mais Macmillan décida de classer ses propres publications selon ces deux catégories. Comme la London Booksellers' Society, qui devint en 1895 l'Associated Booksellers of Great Britain and Ireland, lui apporta son soutien, étant donné que les auteurs voyaient aussi d'un bon œil ce système qui garantissait mieux leurs copyrights, un accord, le Net Book Agreement (NBA), fut finalisé en 1899 et entra dans les faits au 1^{er} janvier 1900. L'éditeur avait dorénavant le droit, mais non l'obligation, de fixer un prix déterminé pour chacune de ses publications.

Cet accord ne fut pas sans poser de problèmes par la suite, en particulier avec le Times Book Club, qui attaqua le Net Book Agreement, déclenchant ce qu'on a appelé une *Book War*, une guerre du livre déjà évoquée ci-dessus. Afin d'augmenter les ventes du club et de la bibliothèque qui y était rattachée, plusieurs contrats de cinq ans avaient été passés en 1905 avec de nombreux éditeurs. Ce club prétendait que les livres qu'il vendait à ses membres étaient en fait des livres d'occasion et devaient pouvoir bénéficier d'une remise. En fait, les livres n'avaient souvent été prêtés que deux ou trois fois et ne méritaient guère ce qualificatif. Les associations professionnelles protestèrent donc avec véhémence et une nouvelle précision fut introduite dans le Net Book Agreement, stipulant qu'un livre ne pourrait être vendu « d'occasion » que six mois après sa première publication. La *Book War* était terminée, du moins temporairement, car le NBA fut l'objet d'autres attaques dans les années 1980 et a fini par disparaître définitivement à la fin du xx^e siècle.

L'accès au livre continuait à s'améliorer, mais, au-delà des livres interdits, en dehors des livres conseillés, qu'ils les acquièrent ou qu'ils les empruntent, que lisaient les Anglais au tournant du siècle ?

LIVRES LUS : DÉVELOPPEMENT DES BESTSELLERS

+++++

La diminution du prix des livres n'allait pas nécessairement de pair avec la qualité des textes et la plupart des historiens s'accordent à penser que les deux décennies précédant la Première Guerre mondiale ont été marquées par le développement de romans populaires. La démocratisation de la lecture semble avoir à cet égard réduit les différences entre les classes sociales, ce dont les éditeurs étaient bien conscients. Pour Joseph McAleer, ceux-ci se rendirent compte de la taille et du potentiel du « nouveau » lectorat issu des progrès de l'alphabétisation et de l'enseignement. Il écrit :

*The "improving" or optimistic publishers sought to replace the penny dreadfuls with more "wholesome" publications. Their intention was less commercial than missionary. The other approach was unashamedly profit-minded. These publishers seized the emerging market to produce "better" but no less thrilling publications*⁵⁴.

On peut donc discerner quelques variantes entre les lectures des différentes classes sociales, mais les frontières sont plus floues que pour les périodes antérieures. La Bible reste en tout cas le livre de base commun à tous les Anglais, et la rédaction d'une nouvelle version du livre sacré, destinée à le rendre plus facilement lisible par les nouveaux lecteurs, a été le point culminant du culte victorien de la Bible. En mai 1881, cette version révisée du Nouveau Testament fut mise à la disposition de tous et il semble qu'un million d'exemplaires fut vendu en 24 heures par Oxford University Press, à des prix défilant toute concurrence, un shilling et demi pour ceux vendus dans les trains ou les autobus, 9 d. grâce à la remise accordée dans certaines librairies, voire un penny pour ce qui s'appelait les *Penny Testaments* proposés en 1884 et dont près de huit millions d'exemplaires ont été vendus par la British and Foreign Bible Society en 1903⁵⁵. Toutefois, la publication de la version révisée du seul Ancien Testament ne rencontra pas un succès aussi spectaculaire et il est avéré que la lecture

54. Joseph McAleer. *Popular Reading and Publishing 1870-1914*, Oxford University Press, 1992, p. 19.

55. Information donnée par Michael Ledger-Thomas. "Mass-markets: religion". *History of the Book in Britain*, vol. 6, March 2009, p. 332.

de la Bible a commencé à décliner à la fin du XIX^e siècle, tout comme les pratiques religieuses.

Même si la fiction occupait de plus en plus le devant de la scène, les ouvrages de non-fiction continuaient à trouver des lecteurs. Par exemple, les textes scientifiques se popularisaient et attiraient un lectorat de jeunes et d'adultes. Ils paraissaient le plus souvent dans des magazines ou en fascicules, comme ceux publiés par Harmsworth avant 1914 sous les titres *Self-educator* entre 1905 et 1907 et *Popular Science* entre 1911 et 1913. Les progrès des techniques d'illustration contribuaient à les rendre attractifs. Dans les bibliothèques commerciales, la non-fiction, contrairement aux idées reçues, gardait un succès certain, en particulier en ce qui concerne les biographies, les livres d'histoire, les récits de voyage et d'exploration. Un des quelques catalogues de Mudie existant à la British Library consacre en 1884 plus de la moitié de ses pages à ce genre d'ouvrages.

À noter toutefois que les ouvrages traitant de *self-help* ont, eux, perdu à cette époque-là de leur popularité. En revanche, à la veille de la Première Guerre mondiale, dans le contexte du mouvement des suffragettes, ont été publiés toutes sortes d'ouvrages recommandés aux femmes dont les comptes rendus paraissaient dans le journal *Votes for Women*. Les commentaires les plus élogieux allaient à ceux qui défendaient le vote des femmes ou dénonçaient la condition féminine de l'époque. On relève plusieurs autobiographies ou des mémoires, ainsi que des ouvrages historiques comme *The Emancipation of English Women* (1910) de W. Lyon Blease ou *The History of the Women's Militant Suffrage* de Sylvia Pankhurst.

Quant au roman, en dépit d'un débat persistant sur la division de la littérature romanesque en *low brow* (populaire) et *high-brow* (intellectuelle), et de la stratification du lectorat en fonction des classes sociales, il devenait plus que jamais le ciment entre les différents lecteurs, marqué par le phénomène croissant des bestsellers populaires lus par une majorité d'Anglais. Toutefois, il n'était pas toujours facile de savoir exactement si, à en juger par son aspect extérieur ou même en le lisant, un livre était bon ou mauvais, s'il possédait ou non des qualités littéraires ou artistiques. J. McAleer note que "*The evolution of the market into 'low-brow' and 'high-brow' camps –made possible by developments before 1914– makes it harder to draw the line between popular and mass fiction*"⁵⁶.

Selon les Victoriens et les Edouardiens, les couches inférieures de la société (*working* et *lower-middle classes*) désiraient lire de la fiction

56. Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 41.

qui les faisait s'évader dans un monde meilleur (d'où le terme d'*escapist* utilisé pour la définir) et dont la fin était heureuse. Mais ces ouvrages étaient aussi bien lus et appréciés par les femmes des classes moyennes, rendant difficile une coupure très nette entre les deux catégories. Les chiffres de ventes atteints par certains de ces bestsellers, dont le succès fut parfois éphémère à la différence des bestsellers des décennies précédentes comme les romans de Walter Scott ou Dickens, confirment l'élargissement du lectorat et la disparition de délimitations claires à l'intérieur de celui-ci. Ils montrent aussi que les lectures des inscrits dans les bibliothèques publiques, des clients des cabinets de lecture ou ceux des kiosques de gare n'étaient guère différentes. Plusieurs romancières ont fait partie de ces auteurs à succès : Mrs Wood, dont le succès remontait déjà aux années 1860-1870, Mrs Humphry Ward dont le roman *Robert Elsmere*, paru en 1888, se vendit à des centaines de milliers d'exemplaires à des prix variables, Marie Corelli qui vendait ses romans, dont le célèbre *The Sorrows of Satan*, à cent mille exemplaires par an dans les années 1880, et Florence Barclay dont les ventes de son premier roman, *The Rosary*, paru en 1909, atteignirent plus d'un million d'exemplaires, ce qui fit d'elle un auteur extrêmement populaire jusqu'à sa mort en 1921. Parmi les romanciers, on peut citer Hall Caine et son roman *The Christian*, mélange d'histoire d'amour et de religion sur fond de taudis londoniens, qui se vendit à 50 000 exemplaires le mois de sa parution en 1897. Caine récidiva avec d'autres romans comme *The Eternal City* en 1901, vendu à plusieurs millions d'exemplaires. On peut mentionner également George du Maurier et son roman *Trilby*, illustré par lui-même, qui parut en 1894. Relatant l'histoire d'une cantatrice et du sinistre musicien juif Svengali qui l'hypnotise pour qu'elle parvienne à chanter juste, l'ouvrage se vendit à 80 000 exemplaires en trois mois et fut à l'origine de multiples produits dérivés.

Ces chiffres de vente laissent à penser que les lecteurs anglais se transformaient progressivement d'emprunteurs en acheteurs de livres, grâce à de nouvelles pratiques éditoriales et à la baisse des prix. Mais tous ces romans restaient aussi abondamment empruntés en bibliothèque et leur succès contraignait les bibliothécaires à les inscrire, parfois à contrecœur, dans leurs listes d'acquisitions. Car malgré tout, les ressources financières des classes populaires ne leur permettaient guère l'achat de livres. Une étude due à Lady Bell, portant sur la ville industrielle du Yorkshire, Middlesbrough, et parue en 1907, apporte des informations extrêmement intéressantes sur les pratiques de lecture des ouvriers.

Une partie de son enquête aboutit à la classification des deux cents personnes qu'elle a interrogées sur leurs lectures. Ce bilan est le suivant : 17 femmes et 8 hommes sont analphabètes, les occupants de 28 autres maisons visitées ne s'intéressent pas à la lecture, 8 hommes et 3 femmes déclarent ne pas aimer lire, et 7 femmes qu'elles n'en ont pas le temps. Pour ce qui est des ouvrages lus, la répartition est la suivante : dans 50 foyers, on ne lit que des romans, dans 59 autres seulement des journaux, dans 37 autres encore, on aime lire et on se déclare grands lecteurs, et enfin dans 25 maisons, on ne lit que des livres qui en valent vraiment la peine, les hommes lisant par exemple des ouvrages relatifs à leur travail.

Autre information obtenue : sur une population totale de plus de 100 000 habitants, le nombre d'inscrits à la bibliothèque publique et qui empruntent des livres est de 4 500. Le plus souvent, ce sont des romans. Lady Bell ajoute que dans deux petites bibliothèques établies dans le cadre de la fonderie, les salles de lecture sont bien fréquentées, que dans la bibliothèque de l'usine on compte 70 emprunteurs sur 1 000 personnes et dans le club des travailleurs 60 sur 600. Elle précise que ces bibliothèques sans prétention ont progressivement constitué un fonds d'ouvrages « acceptables » et elle cite quelques-uns des auteurs présents : Dickens, Scott, Charlotte Yonge (romancière pour la jeunesse), Hall Caine, Bulwer Lytton, Mrs Henry Wood, ainsi que quelques livres de non-fiction, des recueils de poésie, des pièces de Shakespeare et des essais. S'appuyant sur les indications données lors de son enquête, elle souligne la grande popularité de Mrs Wood dont le célèbre roman *East Lynne* est le plus cité, à cause selon elle de la façon dont la romancière a su mêler "*the goody and the sensational*"⁵⁷. On note également les noms de Marie Corelli, M.-E. Braddon et Rider Haggard. La lecture des journaux caractérise ceux qui lisent peu ou pas de livres. À cet égard, le développement de la presse populaire et l'apparition d'un nouveau type de magazines méritent une attention particulière pour la période 1880-1914 qui fait l'objet de ce chapitre.

ESSOR DE LA PRESSE QUOTIDIENNE ET NOUVEAUX TYPES DE MAGAZINES

+++++

À la fin du XIX^e siècle et jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, l'évolution des pratiques de lecture a été très marquée par l'apparition

57. Lady Bell, *op. cit.*, p. 166.

et la multiplication de nouveaux journaux et périodiques, dont il semble qu'ils aient été beaucoup lus par la classe ouvrière. Pour Raymond Williams, le lectorat de la presse quotidienne, qui ne concernait que 11 % de la population en 1875 est passé à 18 % en 1900 et à 19 % en 1910. Il estime le lectorat des journaux du dimanche à 19 % en 1875, 33 % en 1900 et 60 % en 1910⁵⁸. D'autres historiens considèrent ces chiffres inférieurs à la réalité et, comme mentionné, ci-dessus, Lady Bell indique que dans 59 des 200 foyers de Middlesbrough, on ne lisait que des journaux.

Indéniablement, les années 1880 ont vu naître une presse populaire abondante. En 1881, George Newnes lança *Tit-Bits*, ou plus précisément *Tit-Bits from all the interesting Books, Periodicals, and Newspapers of the World*, un hebdomadaire de seize pages au prix d'un penny qui, comme son nom le suggère, était une compilation de toutes sortes d'anecdotes, de faits divers, d'extraits d'autres journaux et de contributions des lecteurs. Le succès fut immédiat, avec 300 000 exemplaires vendus par semaine pendant cinq ans, car ce nouveau périodique satisfaisait les besoins des nouveaux lecteurs en leur offrant de quoi se distraire pendant leurs loisirs. Deux périodiques similaires, *Answers to Correspondents* lancé en 1888 par Alfred Harmsworth et *Pearson's Weekly* en 1890 par Cyril Arthur Pearson, vinrent concurrencer le journal de Newnes. Altick considère que "*the three men together, Newnes, Harmsworth and Pearson, revolutionized the lowest level of cheap journalism*"⁵⁹. À eux trois, ces journaux atteignaient un chiffre de ventes de 400 000 à 600 000 exemplaires...

Si Newnes avait été pionnier en la matière, Alfred Harmsworth était, lui, le plus prolifique de cette nouvelle génération d'éditeurs de presse populaire. En 1896, il créa le quotidien *The Daily Mail* et en 1903 *The Daily Mirror*, ainsi que divers périodiques pour la jeunesse, *Wonder* en 1892, *Marvel* en 1893, *Union Jack* en 1894 et *The Magnet* en 1908. À cette liste, il faut ajouter des magazines féminins comme *Forget-Me-Not* créé en 1891, *Home Chat* en 1895, et *Woman's Weekly* en 1911. Cyril Pearson se lança, lui aussi, dans la publication d'un quotidien à un demi-penny, *The Daily Express*, en 1900. Et on retrouve les trois mêmes directeurs de publication dans le domaine des magazines, ce qui contribua à prolonger leur rivalité : Newnes créa *The Strand Magazine* en 1891, Pearson le *Pearson's Magazine* en 1896, et Harmsworth le *Harmsworth Magazine* en 1898. Arnold Bennett voit dans ces trois périodiques "*the fruit of the most resolute and*

58. Raymond Williams, *op. cit.*, p. 209-210.

59. Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 363.

business-like attempt ever made to discover and satisfy the popular taste in monthly journalism”⁶⁰. Il souligne par ailleurs ce qui est à ses yeux la caractéristique de ces mensuels en matière de fiction, c’est-à-dire le remplacement des feuilletons par des séries de nouvelles “*in which the same characters pitted against a succession of criminals, or adverse fates, pass again and again through situations thrillingly dangerous, and emerge at length into the calm and security of ultimate conquest*”⁶¹. Il décrit ici l’arrivée des nouvelles policières de Conan Doyle et de son détective Sherlock Holmes, publiées dans *The Strand*, ou celles des aventures du détective Father Brown créé par G. K. Chesterton qui parurent dans un autre périodique, *The Story Teller*, créé en 1907 par Cassell. Ce format correspondait mieux à la demande d’un public populaire qui pouvait reculer devant les contraintes d’un feuilleton étalé sur plusieurs mois et préférait donc des histoires complètes par numéro.

Tous ces journaux et périodiques, comme les collections de livres bon marché du type *yellowbacks*, pouvaient aisément être achetés chez les marchands de journaux locaux ou dans les kiosques de gare, en particulier par les habitants des banlieues qui venaient travailler à Londres. En 1893, dans un article intitulé *English Railway Fiction*, la journaliste américaine Agnes Repplier donne un aperçu des pratiques de lecture de cette foule populaire en ces termes :

*The clerks and artisans, shopgirls, dressmakers, and milliners, who pour into London every morning by the early trains, have, each and every one, a choice specimen of penny fiction with which to beguile the short journey, and perhaps the spare minutes of a busy day. The workingman who slouches up and down the platform, waiting for the moment of departure, is absorbed in some crumpled bit of pink-covered romance. The girl who lounges opposite to us in the carriage, and who would be a pretty girl in any other conceivable hat, sucks mysterious sticky lozenges, and reads a story called “mariage à la Mode”, or Getting into Society*⁶².

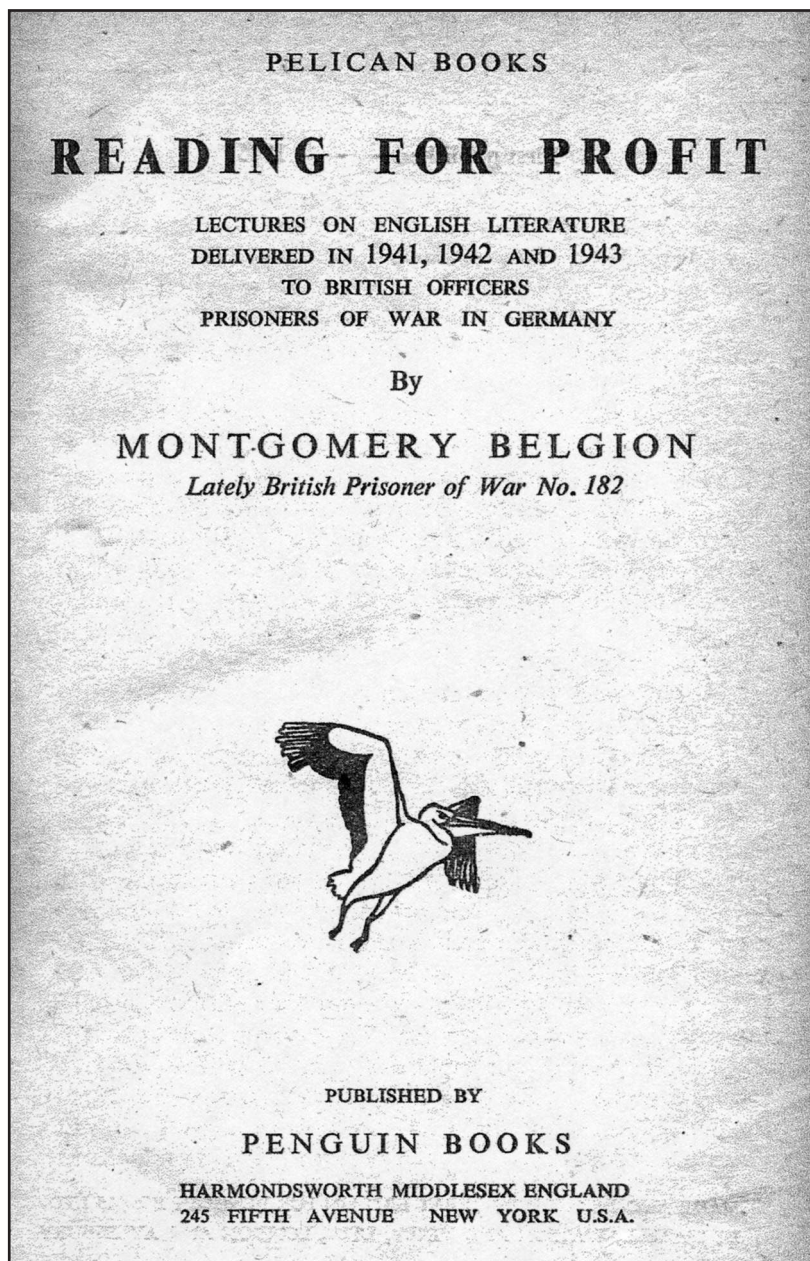
60. Arnold Bennett. *Fame and Fiction. An Enquiry into Certain Popularities*. London, Grant Richards, 1901, p. 133.

61. *Ibid.*, p. 134-135.

62. Cité par Kate Flint, “The Victorian novel and its readers”, *The Cambridge Companion to the Victorian Novel*, ed. by Deirdre David. Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 22.

Peut-être l'Angleterre n'était-elle pas parfaitement alphabétisée dans les années 1910. Elle avait en tout cas à sa disposition de quoi satisfaire ce besoin de lire qui, pour R. D. Altick était devenu "*a popular addiction*"⁶³. La Première Guerre mondiale allait perturber et modifier ces habitudes de lecture, mais non y mettre un terme.

63. Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 364.



Montgomery Belgium, *Reading for profit*. Penguin Books, 1945 (Pelican Books).

+++++

QUATRIÈME PARTIE

1914-1945 : LA LECTURE

CONSOLATRICE

+++++

Contrairement aux trois précédentes, cette dernière partie suivra un plan chronologique. Il est en effet difficile de parler de la lecture de manière synthétique en regroupant la période de la Première Guerre mondiale, l'entre-deux-guerres, et les six années de la Seconde Guerre mondiale. Si le contexte historique, politique et social a joué un rôle particulièrement déterminant en la matière lors de chacune des deux guerres, la société britannique a connu durant les années intermédiaires 1918-1939 des évolutions qui se reflètent dans ses comportements culturels. Les pratiques de lecture de chacune de ces trois périodes ne peuvent donc être analysées que successivement.

Lorsque la Grande-Bretagne entra en guerre suite à l'invasion de la Belgique par les Allemands, la situation paraissait si grave que le gouvernement décida bientôt de recourir à la conscription. Les citoyens britanniques se trouvèrent donc doublement impliqués, en premier lieu par l'envoi de soldats stationnés dans diverses régions ou expédiés sur le continent pour participer, entre autres, à la guerre des tranchées, et en second lieu par les répercussions de la guerre dans leur vie quotidienne. Dans les deux cas, les effets sur la lecture furent conséquents.

L'entre-deux-guerres fut une période difficile, durant laquelle une atmosphère de désillusion fut

contrebalancée par un désir de profiter d'une vie dont chacun avait pris conscience qu'elle pouvait être brutalement interrompue. Changements sociaux, émancipation des femmes qui obtinrent le droit de vote en 1918, suffrage universel institué en 1928, plus grande liberté de mœurs, mais aussi déclin de la religion, arrivée des travaillistes au pouvoir en 1924, grave crise économique entre 1930 et 1932 et le chômage qui s'ensuivit, caractérisent cette période. Dans le même temps, se développa une culture de masse où presse populaire, radio, cinéma et sports jouèrent un rôle croissant, influant et modifiant peu à peu les seules pratiques de lecture.

Enfin, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, le *Blitz*, ces attaques massives et destructrices de l'armée allemande sur l'Angleterre, en particulier en 1940 et en 1941, ont suscité dans la population une réaction de solidarité perceptible à maints égards. Au cours de ces années terribles, la lecture est apparue de plus en plus nécessaire, voire primordiale, pour les Anglais, qu'ils soient restés en Angleterre, partis sur les champs de bataille ou emprisonnés en Allemagne.

La lecture a donc joué un rôle essentiel dans cette première moitié du xx^e siècle où, dans ces circonstances souvent difficiles, les Anglais se sont montrés sans doute plus que jamais une nation de lecteurs. Car, plus que jamais auparavant, ils se sont tournés vers le livre, « compagnon de détresse » selon la belle expression de Roger Chartier¹.

1. Roger Chartier. « Du livre au lire ». In Roger Chartier (dir.). *Pratiques de la lecture*. Marseille, Éditions Rivages, 1985, p. 73.

+++++

CHAPITRE I
LA LECTURE
PENDANT
LA PREMIÈRE
GUERRE MONDIALE

+++++

+++++

LA LECTURE PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

+++++

En 1914, lorsque la guerre éclate, l'Angleterre, grâce à une amélioration progressive de son système éducatif, a une population entièrement alphabétisée, certes à des degrés divers. Le conflit mondial va contribuer à susciter, développer et encourager le besoin de lire, ne serait-ce que pour s'informer sur les événements graves de ces quatre années.

UNE DEMANDE DE LECTURE EN HAUSSE

+++++

Durant cette période, la demande de lecture a connu une augmentation considérable, comme l'attestent, entre autres, plusieurs articles du *Times Literary Supplement*. En juin 1916, un éditorial intitulé *Literature and the War* constatait que :

There never was time when more books of the best sort were being read in England, especially if we include that greater England which is now in France. Of course, there is a lot of rubbish read both at home and in the trenches. But there is nothing new about that; it has nothing to do with the war. What is new and has to do with the war is the demand for the best books, and especially for poetry².

Les Anglais éprouvaient ce besoin de lire pour diverses raisons. En premier lieu, ils souhaitaient des nouvelles du front que la presse était censée leur fournir, malgré les problèmes de censure. Ils voulaient essayer de comprendre ce qui se passait, s'informer sur les pays impliqués dans le conflit, sur les raisons et les conséquences éventuelles des événements. Ils désiraient aussi oublier leur inquiétude et les difficultés de leur vie quotidienne en s'échappant dans la lecture de quelque roman distrayant.

2. Cité dans Jane Potter, *Boys in Khaki, Girls in Print. Women's Literary Responses to the Great War 1914-1918*. Oxford, Clarendon Press, 2005, p. 54.

Si la demande s'était accrue, elle s'était aussi diversifiée en raison des différents lectorats de cette époque, dont la stratification dépendait moins des catégories sociales que de la situation dans laquelle se trouvait chacun. La demande des Anglais en Angleterre n'était pas tout à fait la même que celle des soldats dans les tranchées en France ou en Belgique, des prisonniers dans les camps ou des blessés dans les hôpitaux. Par ailleurs, cette demande évoluait, comme le soulignait un autre article du *Times Literary Supplement*, daté du 5 août 1915 :

*Everyone, bewildered by the sudden catastrophe, read nothing but war news and war books for such dim light as those could throw upon the problem. Today people are turning with relief from the war news to fiction especially to the more popular novelists*³.

Rien d'étonnant, en vérité, dans cette demande accrue de lecture, car lire permet de s'évader de la réalité quotidienne et d'oublier l'adversité. En outre, les autres activités de loisirs, en particulier celles de plein air, étaient devenues plus difficiles, et un bon livre ou un journal lu dans la mesure du possible au calme chez soi apparaissait à présent comme une distraction pas trop onéreuse. Encore fallait-il pouvoir trouver des livres, d'autant plus qu'un rationnement du papier dut être mis en place rapidement. L'approvisionnement en papier était devenu difficile et une quantité limitée de papier était allouée à chaque éditeur, priorité étant donnée à la publication des manuels scolaires. Divers autres moyens de faire des économies furent mis en place, comme par exemple l'interdiction des retours (*Prohibition of Returns Order*) afin d'obliger les éditeurs à diminuer les tirages. Dans la même perspective, la commande d'ouvrages par souscription fut encouragée, habitude que prirent alors de nombreux lecteurs. Comme on peut s'en douter, le marché des livres d'occasion s'amplifia.

Par ailleurs, des appels furent lancés dans la presse pour collecter des livres à donner aux soldats prisonniers ou blessés. En octobre 1914, une association de bénévoles, la *Camps' Library*, fut fondée afin de fournir de la lecture aux forces combattantes stationnées en Grande-Bretagne ou à l'étranger et aux prisonniers. Une affichette appelait les Anglais à des dons de journaux ou de livres en ces termes :

Please leave any BOOK or MAGAZINE which you can spare at the nearest Post Office, whence they will be

3. *Ibid.*

*forwarded here. No wrapper or address. Very large numbers have already been sent to the prisoners and troops both at home and abroad, BUT THEY ARE CONTINUALLY ASKING FOR MORE, DO NOT LET THEM ASK IN VAIN*⁴.

Cette campagne fut un succès puisqu'en février 1915, on a pu envoyer aux forces armées 12 000 livres et périodiques par semaine, chiffre qui atteignit 50 000 en septembre de la même année. De nombreux volontaires, en particulier des femmes, s'employaient à trier les dons et à les expédier. Plusieurs autres organismes du même ordre virent le jour : la War Library, la YMCA (Young Men's Christian Association) ou le Camp Education Department qui s'efforçaient de procurer des livres aux malades et aux blessés. En 1915, une quinzaine nationale du livre (*National Book Fortnight*) fut lancée par les éditeurs britanniques autant pour inciter les gens à recourir au livre comme réconfort ou comme moyen de se cultiver que pour les inciter à pourvoir sans relâche aux besoins de lecture des soldats. Toute personne achetant un livre était invitée à le donner une fois lu à la Camps' Library de manière à permettre aux soldats d'en profiter à leur tour. Les bibliothèques publiques furent également mises à contribution, mais selon Alec Ellis :

*The literature which was forwarded from the libraries was often unsuitable, for as might have been expected, libraries did not really have resources to make a major contribution to the Camps' Library, and apart from duplicates, much of the literature was in a physically dilapidated condition*⁵.

Il semble en effet que si, parmi les livres donnés par les uns ou par les autres, il y en ait eu d'excellents, en fiction comme en non-fiction, d'autres étaient sans valeur ni intérêt, par exemple les vieux journaux paroissiaux ou des ouvrages dont manquait la moitié des pages... On peut aussi se demander dans quelle mesure les livres donnés et envoyés d'Angleterre parvenaient réellement aux soldats, et dans quel état. Bill Bell, historien du livre au Centre for the History of the Book de l'université d'Édimbourg, est sceptique à ce sujet. Dans une communication non publiée, il indique que,

4. Affichette reproduite sur le *Library History Buff Blog*: *British Camps Library WW1*. < <http://libraryhistorybuff.blogspot.com/2009/03/british-camps-library-ww1.html> >.

5. Alec Ellis. *Public Libraries and the First World War*. The Ffynnon Press, 1975, p. 48.

dans leurs mémoires ou journaux intimes, des aumôniers font état du peu de livres disponibles et laissent entendre que certains soldats en étaient réduits à lire les vieux journaux ayant servi de papier d'emballage.

Selon Mumby, six millions de livres furent expédiés par la War Library, dont aucun ne fut récupéré, parce que perdu, abîmé, détruit ou simplement laissé sur place, car les livres pèsent lourd dans le packaging d'un soldat. Ces distributions semblent avoir été appréciées des soldats, si on en croit *The Publishers' Circular* qui, dans un article du 2 octobre 1915, cite un éditeur témoignant de leur gratitude : *"What a boon new novels are to the man at the Front, the wounded, the bereaved. I have received many very touching testimonies of gratitude of those who want to forget things occasionally for an hour or two"*⁶.

On peut cependant se demander ce que lisaient les soldats du front, en particulier ceux dans les tranchées.

LECTURE DES SOLDATS DU FRONT

+++++

Il n'est pas certain que la majorité des soldats engagés dans la guerre (à l'exclusion des officiers) aient été au départ, sinon de grands lecteurs, du moins accoutumés à lire régulièrement. La diversité des classes sociales au sein des régiments signifiait diversité des pratiques de lectures. On ne peut donc exclure la présence parmi eux d'individus tout juste capables de déchiffrer une page de journal. La seule certitude que l'on a, c'est que l'ennui et l'éloignement de leurs proches, sans parler des dangers encourus, devaient être compensés par des distractions que pouvait à l'occasion procurer la lecture.

Quant aux types de lecture souhaités par les bons lecteurs, la priorité allait naturellement au roman : romans d'aventures, romans sentimentaux, romans policiers, etc. Mais le gouvernement s'efforçait de promouvoir des lectures plus sérieuses, en expédiant aux armées des bibles ou des textes patriotiques dont certains furent commandés à des écrivains connus, comme Conan Doyle ou H. G. Wells, par Wellington House, l'organisme en charge de la propagande dont il sera question un peu plus loin.

À côté de ces lectures souhaitées mais souvent imposées par les circonstances sinon prescrites, certains soldats ont pu disposer d'un autre type d'imprimé, à savoir des journaux conçus, édités et distribués à

6. Cf. Joseph McAleer. *Popular Reading and Publishing 1870-1914*. Oxford, Oxford University Press, 1992, p. 72.

l'intérieur d'une unité ou d'un bataillon, connus sous le nom de *Trench Journals* ou journaux des tranchées. Ce type de lecture, qui a existé également en France et en Allemagne, a récemment attiré l'attention d'historiens de la Première Guerre mondiale comme John Pegum qui lui a consacré un article où il les présente en ces termes : "*Trench Journals are periodical magazines written, edited and illustrated by the soldiers of a particular unit for almost exclusive distribution to the members of that unit*"⁷. Il s'agissait le plus souvent de quelques pages publiées en général mensuellement, écrites à la main mais parfois imprimées, dont le ton était souvent ironique, comme il apparaît du titre de l'un d'eux, *The Mudlark* (l'alouette de la boue). C'est en cela que les journaux de tranchées anglais diffèrent de ceux des autres pays cités. Leur contenu ressemblait, en le parodiant, au contenu traditionnel des journaux avec de fausses « lettres au directeur de la publication », des nouvelles de la mode, des odes dédiées aux rats ou aux poux, et des imitations de reportages où des auteurs, écrivant anonymement ou sous couvert d'un pseudonyme, racontaient en termes grandiloquents ou dans des poèmes burlesques leur expérience de la guerre et leur vie inconfortable et dangereuse dans les tranchées. On pouvait aussi y trouver des critiques visant des hommes politiques, ou portant sur l'incompétence du ministère de la Guerre. Chacun de ces *Trench Journals* semble avoir eu son ton et ses caractéristiques particulières en fonction des besoins et des intérêts des soldats de l'unité dans laquelle il était produit. Documents sur la Première Guerre mondiale, ces journaux ont certainement constitué une ressource supplémentaire, quoique limitée, pour satisfaire les besoins de lecture des soldats tout en les divertissant.

LECTURE DES PRISONNIERS DE GUERRE ET DES BLESSÉS

+++++

Le cas des prisonniers de guerre mérite aussi l'attention, car la vie dans des camps souvent peu confortables était monotone, même pour ceux utilisés comme main d'œuvre bon marché. La lecture devint rapidement une de leurs occupations majeures. Des bibliothèques et des salles de lecture furent organisées et financées par chaque gouvernement, pour ses propres soldats, dans le pays ennemi. Mais un problème supplémentaire existait, dans la mesure où les prisonniers devaient avoir accès à des imprimés

7. "British Army Trench Journals and a Geography of Identity". In Mary Hammond & Shaquat Towheed (eds.). *Publishing in the First World War*. London, Palgrave Macmillan, 2007, p. 129.

écrits dans leur propre langue. En outre, se posait inévitablement la question de la censure.

En Angleterre, un *British Prisoners of War Book Scheme* fut lancé à partir de 1917 afin de fournir aux prisonniers des livres éducatifs et techniques. Mais une fois encore, la demande allait plutôt vers des livres divertissants, à même de leur faire oublier leur situation. En règle générale, les prisonniers de guerre n'avaient guère de choix. Ils lisaient des romans ainsi que les journaux et magazines envoyés par leurs familles en Angleterre ou prêtés par leurs camarades. Avoir des nouvelles sur les événements comptait beaucoup pour eux, mais celles fournies par les journaux émanant des autorités allemandes, comme le *Bulletin pour les prisonniers anglais et français* qui parut 158 fois entre septembre 1914 et août 1915⁸, n'étaient guère fiables car utilisés comme matériel de propagande.

Par ailleurs, comme leurs camarades dans les tranchées, les prisonniers de guerre créèrent des journaux ou des magazines, bien évidemment contrôlés et éventuellement censurés par les autorités militaires ennemies. Une fois encore, il s'agissait par ces publications de combattre l'ennui et la monotonie de la vie quotidienne, mais, à la différence des journaux des tranchées, ils pouvaient être envoyés soit à d'autres camps de prisonniers, soit même en Angleterre. Certains étaient manuscrits, d'autres imprimés lorsqu'une petite imprimante avait pu être achetée ou empruntée auprès de l'imprimeur local. Les articles portaient sur les activités du camp : sports, événements culturels comme des représentations théâtrales, poèmes, mais il était bien entendu impossible d'aborder des sujets politiques ou militaires. Quant aux auteurs de ces articles, sur lesquels on n'a guère de témoignages, on suppose qu'ils étaient issus des classes moyennes et donc instruits.

La demande de lecture des blessés et des malades dans les hôpitaux allait dans le même sens que celle des prisonniers de guerre. Il fallait les reconforter et les distraire. Lorsque leur état l'imposait, on leur faisait la lecture à haute voix et de nombreux (nombreuses ?) volontaires se chargeaient de ce bénévolat. Il semble qu'une petite partie des livres fut fournie aux hôpitaux par la Camps' Library ou donnés par les bibliothèques locales.

Mais qu'en était-il des pratiques de lecture de la population civile en Angleterre ?

8. Information fournie par Rainer Pöppinghege. "The Battle of Books: Supplying Prisoners of War". In Mary Hammond & Shaquat Towheed (eds.), *op. cit.*, p. 86.

LECTURES DE LA POPULATION CIVILE :

(1) LIVRES PORTANT SUR LA GUERRE

+++++

La demande d'ouvrages portant sur les événements dans lesquels étaient plongés les Anglais paraît tout à fait naturelle. De nombreux éditeurs, dont la production a toutefois décliné durant les quatre années de guerre, ne serait-ce qu'en raison du manque de papier et de l'absence d'une partie du personnel, se sont efforcés de publier des livres sur la guerre. Par exemple, l'éditeur Edward Arnold fit paraître une trentaine d'ouvrages sur ce sujet entre 1914 et 1918. À titre d'exemples, citons quelques titres publiés par Heinemann : en 1914 un ouvrage intitulé *Fighting in the Flanders* par E. Alexander Powell, en 1916 *From Dartmouth to the Dardanelles* de W. B. C. W. Forester et en 1918 *War Nursing* de Charles Richet. Hodder & Stoughton créa un War Book Department qui produisit les livres les plus populaires mais aussi les plus rentables sur le sujet. Parmi les bestsellers des premiers mois de la guerre, on relève l'ouvrage du journaliste socialiste Robert Blatchford *Germany and England*, dont il se vendit 150 000 exemplaires, tandis que d'autres titres portant sur des sujets similaires furent vendus à plus de 10 000 exemplaires chacun. Tous ces livres défendaient la position de l'Angleterre et sa décision d'entrer en guerre. Mais à l'opposé, certains éditeurs, en particulier George Allen & Unwin, penchaient du côté du mouvement pacifiste, qui fut assez important outre-Manche. C'est Unwin qui publia *The Principles of Social Reconstruction* de Bertrand Russell, ainsi qu'un ouvrage aussi polémique que *I 'Appeal Unto Caesar' : The Case of the Conscientious Objector* de Mrs Henry Hobhouse. Cette littérature pacifiste se poursuivit au cours des années, d'autant plus que les atrocités de la guerre amenaient certains à s'interroger sur sa raison d'être. Mais il est difficile de savoir qui, en dehors des militants pacifistes, lisait ce genre d'ouvrages.

En tout cas, ces manifestations d'hostilité à la guerre amenèrent le gouvernement à encourager la publication d'ouvrages de propagande, livres ou pamphlets, qui constituèrent incontestablement une des lectures de la population civile. Très tôt, dès août 1914, un War Propaganda Bureau avait été créé sur le modèle de l'agence de propagande des Allemands. Installé dans un bâtiment appelé Wellington House, ce bureau fut ensuite couramment connu sous ce nom. Une réunion regroupant de nombreux écrivains anglais, et non des moindres, fut organisée en septembre 1914 afin de discuter des meilleurs moyens de promouvoir les intérêts de la Grande-Bretagne tout en contrecarrant la propagande allemande. Un des

premiers opuscules destinés à cette fin parut en 1914 et s'intitulait *Why We Are at War: Great Britain's Case by Members of the Oxford Modern History Faculty*. Un manifeste d'auteurs s'engageant à soutenir la guerre fut élaboré, et on relève parmi les signataires les noms d'Arthur Conan Doyle, Mrs Humphry Ward, May Sinclair, Arnold Bennett, John Galsworthy et H. G. Wells. Le célèbre père de Sherlock Holmes fournit en 1914 deux textes dont l'un, intitulé *The German War, Some Sidelights and Reflections*, était vendu au prix d'un shilling. Les titres de certains chapitres sont éloquentes : "*The World-War Conspiracy*", "*The Devil's Doctrine*", "*The Great German Plot*" et le prémonitoire "*Great-Britain and the Next War*", écrit en 1913 et d'abord publié dans *The Fortnightly Review*.

Un grand nombre d'éditeurs furent partie prenante de cette entreprise qui procura une abondante somme de lectures à la population civile. Selon Jane Potter, leurs relations avec Wellington House étaient doubles. Soit le bureau de la propagande leur achetait des titres publiés en dehors de toute intervention de l'État, comme *One Young Man* d'Ernest Hodder Williams, paru en 1917, histoire d'un employé blessé lors de la bataille de la Somme, et les distribuait par ses propres moyens, soit Wellington House leur passait commande pour des textes défendant la position gouvernementale sur la guerre, dans le cadre de ce qui s'appelait *The Schedule of Wellington House Literature*⁹. Jane Potter donne par ailleurs, en annexe, le nombre des livres ou opuscules produits dans ce cadre par chaque éditeur entre 1914 et 1918. Sur un total de quelque 470 titres, la palme revient à Hodder & Stoughton avec 134 ouvrages, suivi de T. Fisher Unwin 80 ouvrages, mais la plupart des éditeurs britanniques d'alors figurent dans cette liste¹⁰.

La diffusion de ces divers ouvrages auprès des lecteurs fut grandement aidée par W. H. Smith & Son qui disposait en 1914 de 223 boutiques et de plus de 1 500 kiosques à travers l'Angleterre et le Pays de Galles¹¹. Dès le début du conflit, Smith invita son personnel à promouvoir tous les titres, récents ou anciens, qui traitaient de la guerre, comme le dernier roman de H. G. Wells, *The World Set Free*, et l'édition bon marché de son autre roman *The War in the Air* dont la première parution remontait à 1908. Il

9. Jane Potter. "For Country, Conscience and Commerce: Publishers and Publishing, 1914-1918". In Mary Hammond & Shaquat Towheed (eds.), *op. cit.*, p. 19.

10. Jane Potter, *op. cit.*, p. 227.

11. L'essentiel de ce qui suit sur W. H. Smith provient de l'article de Stephen Colclough, "No such bookselling has ever before taken place in this country: Propaganda and the Wartime Distribution Practices of W. H. Smith & Son". In Mary Hammond & Shaquat Towheed (eds.), *op. cit.*, p. 27-45.

apparut rapidement que ce genre de livres faisait l'objet d'une demande importante. En 1917, Smith offrit ses services au nouvel organisme chargé de la propagande, le National War Aims Committee (NWAC), créé en 1917 pour remplacer le War Propaganda Bureau de Wellington House (avec qui il semble que Smith avait déjà travaillé). Un accord fut passé en octobre 1917 selon lequel W. H. Smith vendrait dans ses kiosques une brochure intitulée *Peace: How to Get and Keep it* au prix d'un penny. D'après Stephen Colclough, il semble que Smith ait été encouragé à acheter, distribuer et vendre des textes de propagande comme n'importe quel autre ouvrage. Il existait un intérêt certain pour le NWAC à utiliser les services de W. H. Smith qui leur permettait de toucher un public de masse et de bénéficier, en outre, de ses techniques de marketing. Dans certains cas, l'organisme pouvait même leur demander de distribuer leurs textes de propagande gratuitement, car cette initiative permettait de cibler des lecteurs aux ressources limitées comme les mineurs, dockers, ouvriers des fabriques de munitions et ouvriers agricoles. Ce fut le cas de titres comme *Shall We Go On? A Socialist Answer* ou *Negotiate Now? A Business Man's Answer*, publiés par W. H. Smith sans référence claire au NWAC. D'autres, également au prix d'un penny, étaient destinés aux lecteurs et lectrices de la classe ouvrière, par exemple *London v. Germany* ou *Kipling's Message*. En novembre 1918, NWAC remercia W. H. Smith & Son pour "*the firm's splendid effort in distributing one-hundred million publications among the people of Great Britain*"¹².

À tous ces différents types de publications portant sur la guerre, il faut naturellement ajouter la presse, un des moyens les plus sûrs d'avoir des informations, du moins celles qui échappaient à la censure. Durant les premiers mois de la guerre, les Anglais se précipitèrent en masse sur les journaux dès leur parution, à l'affût des nouvelles. Ici encore, le rôle de W. H. Smith a été primordial. En mars 1914, le quotidien *The Times* avait réduit son prix à un penny, ce qui entraîna une hausse immédiate des ventes. Selon S. Colclough, le numéro qui parut le 4 août suivant se vendit à 275 000 exemplaires et celui du 19 décembre 1914 à 600 000¹³. Il en fut de même pour le *Daily Express* dont les ventes passèrent de 295 485 exemplaires en 1914 à 578 832 en 1918. Malheureusement, en raison des circonstances et de la pénurie de papier, les prix des quotidiens augmentèrent par la suite et, en mars 1918, le prix du *Times* était passé à 3 d.

12. Stephen Colclough, *op. cit.*, p. 38.

13. Stephen Colclough, *op. cit.*, p. 29.

Cette hausse que connurent aussi d'autres journaux fit un peu chuter les ventes, et les kiosques de W. H. Smith constatèrent leur diminution : plus de 900 000 exemplaires vendus en août 1915 contre environ 777 000 en août 1918¹⁴.

La population anglaise a donc pu disposer d'une abondante lecture concernant la guerre pendant les années 1914-1918, grâce au réseau des kiosques de W. H. Smith, mais aussi à travers d'autres canaux, qu'il s'agisse de librairies, d'organisations bénévoles ou de bibliothèques, comme on le verra plus loin. Ces livres et journaux auxquels les Anglais ont pu avoir accès ont certainement contribué à développer des habitudes de lecture de la presse dans les couches populaires de la société. Mais les lecteurs ne pouvaient s'en contenter et, tout naturellement, ils se tournèrent aussi vers la littérature de loisir et de divertissement, en particulier le roman.

LECTURES DE LA POPULATION CIVILE :

(2) LA FICTION COMME MOYEN D'ÉVASION

Après plusieurs mois de conflit, le désir d'oublier la guerre et ses atrocités s'est manifesté dans le développement de la littérature populaire. Malgré tout, un certain nombre de romans ont continué à évoquer la guerre de manière indirecte à travers les thèmes abordés et la mise en relief de valeurs comme le patriotisme ou les différences culturelles. Jane Potter note que certains romanciers "*did weave the War into their storylines incorporating accepted notions of national duty, gender roles, and cultural difference [...] Demand remained high throughout the War, even for the most stridently patriotic stories*"¹⁵.

C'est dans ce contexte que plusieurs genres furent mis à l'honneur et connurent un succès indéniable. L'un d'eux était le roman d'aventures (*adventure stories*) qui présentait des héros au courage inépuisable opposés à des êtres vils et lâches, allusion claire à la situation de guerre. Un des auteurs les plus prolifiques, et à présent complètement oublié de ce type de livre, s'appelait Nat Gould. Jusqu'alors spécialiste d'histoires de courses de chevaux, il situa son roman *The Rider in Khaki* publié en 1917 dans le contexte de la guerre. Un autre genre apprécié était ce qu'on a appelé le *home front novel*, qui décrivait les conditions de vie de la population pendant la guerre mais sans insister sur ses difficultés ni ses atrocités.

14. Chiffres donnés par Stephen Colclough, *op. cit.*, p. 30.

15. Cité par Jane Potter, *Boys in Khaki, Girls in Print: Women's Literary Responses to the Great War 1914-1918*. Oxford, Clarendon Press, 2005.

On y célébrait les valeurs et les joies de la vie familiale par opposition à l'égoïsme et la décadence de la société matérialiste, caractéristiques de la détérioration intellectuelle et spirituelle répandue en Angleterre à la fin du XIX^e siècle. Parfois même, des descriptions de scènes rurales venaient rappeler aux Anglais les temps heureux et la vie saine d'antan à la campagne et leur suggéraient que la guerre pourrait s'avérer un moyen de régénération en les invitant à retourner à ce mode de vie.

Mais sans aucun doute, les romans les plus lus par les lecteurs des couches populaires étaient les *romances*, romans sentimentaux dans lesquels les femmes occupaient une place essentielle, car elles incarnaient la vie domestique, le sacrifice de soi et la compassion. Parmi les auteurs de ce genre d'ouvrages, on trouve Florence Barclay, déjà connue avant la guerre pour son très sentimental bestseller, *The Rosary*, paru en 1909, et dont les romans écrits en 1914 et 1915 permettaient aux lectrices (car, de toute évidence, son public était majoritairement féminin) de rêver à des jours meilleurs. On relève aussi la présence de nombreux *penny novel-ettes*, ou petits romans sentimentaux, parfois à sensation, publiés sur du mauvais papier et à faible coût pour le public de masse qui semble se les être arraché.

Comme on peut s'en douter, la guerre a aussi eu des répercussions sur les pratiques de lecture de la jeunesse. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets, c'est-à-dire que le manque d'autres distractions a conduit les enfants à lire davantage. Leur demande allait dans le même sens que celle des adultes, et on trouve donc aussi pour eux des récits patriotiques et de la littérature d'évasion, sous forme de livres ou dans des périodiques en circulation depuis les années 1880, comme *The Boy's Own Paper* ou *Young England*. George Robb parle d'un "*huge outpouring of patriotic stories for juveniles*"¹⁶, qui dépeignent la guerre comme une aventure héroïque, ou comme un grand jeu (*a great game*) dans lequel de jeunes Anglais se comportent en héros et font preuve d'un courage à toute épreuve. Ces personnages fictifs, parfois inspirés de personnages réels, sont au centre de collections comme *The Khaki Boys*, *The Boy Volunteers* ou *The Aeroplane Scouts*. Robb mentionne en particulier une collection intitulée *The Boy Allies* dont les héros sont un jeune Anglais et un jeune Américain¹⁷.

16. George Robb. *British Culture and the First World War*. London, Palgrave Macmillan, 2002, p. 177.

17. *Ibid.*

Le même genre de littérature existait pour les filles et des romans d'aventures ont continué à paraître pendant la guerre à leur intention, en particulier dans des périodiques comme *The Girl's Own Paper* et *The Girl Guides' Gazette*. Mais l'accent était moins mis sur l'héroïsme que sur l'idée que les femmes devaient contribuer à l'effort de guerre et en supporter les malheurs en silence. Puis, en raison de l'évolution de leur rôle au fil des mois, on trouve des séries comme *The Red Cross Girls* ou *The Khaki Girls*, ou des romans, comme *Irene to the Rescue* (1916) de May Baldwin ou *An English Girl in Serbia* (1916) de May Wynne, dans lesquels les jeunes filles apparaissaient comme des héroïnes intrépides, sans toutefois atteindre le niveau d'héroïsme des garçons.

Mais pour les adultes comme pour les jeunes, le prix des livres était un problème d'autant plus qu'il avait augmenté en raison des circonstances. En 1916, l'éditeur Nelson avait fait passer le prix de ses romans de 7 d. à 9 d. En septembre 1917, les romans anciennement à un shilling passèrent à 1 s. 3 d. et à Noël de cette même année à 1 s. 6 d.¹⁸. Difficile de trouver des livres à moins de 6 d. en 1918, sauf à les acheter d'occasion. Le mieux était donc d'avoir recours aux bibliothèques publiques, pourtant elles aussi victimes de la guerre.

LES BIBLIOTHÈQUES PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

En 1914, plus de soixante ans après la loi permettant la création de bibliothèques publiques, environ 62 % de la population anglaise résidait dans des zones où cette législation avait été adoptée. La plupart des bibliothèques publiques se trouvaient dans les grandes villes ou les villes moyennes, créées dans le contexte de la société industrielle. L'arrivée de la guerre imposa des économies de toutes sortes : fermeture de certains secteurs, horaires d'ouverture raccourcis, réduction des achats de livres et de périodiques, non-remplacement du personnel parti à la guerre, économie de chauffage, etc. Entre 1916 et 1919, une véritable crise financière frappa ces établissements. Toutefois, un certain nombre de bibliothèques ou de bibliothèques annexes purent continuer à fonctionner dans différentes parties du pays, d'autant plus que, contrairement à ce qui allait arriver durant la Seconde Guerre mondiale, les bâtiments furent relativement peu endommagés. Certaines furent réquisitionnées par l'armée

18. Information fournie par Stephen Colclough, in Mary Hammond & Shafquat Towheed (eds.), *op. cit.*, p. 32.

ou par d'autres organisations, comme les comités qui contrôlaient les approvisionnements en nourriture ou s'occupaient des familles des soldats partis au front. En 1914, les bibliothèques publiques d'Angleterre disposaient de près de 9 millions et demi de volumes¹⁹, mais la guerre ralentit considérablement les acquisitions. Les livres d'occasion qui auraient pu éventuellement être achetés avaient augmenté de prix, et l'édition, faute de papier, était contrainte à une baisse de production. En outre, comme les bibliothèques contribuaient à l'envoi de livres aux troupes et aux prisonniers, les collections étaient réduites d'autant et ne restaient parfois sur les rayonnages que des éditions périmées. La fréquentation commença donc par décliner au début de la guerre et jusqu'en 1916, puis elle remonta de plus de 10 % entre 1917 et 1918. Les salles de lecture, jadis critiquées à cause de la présence de personnes peu soignées ou bruyantes, furent davantage utilisées par des habitants avides de nouvelles du front ou par des soldats cantonnés dans les environs. Par ailleurs, les usagers empruntaient certes beaucoup de romans, mais leurs choix se portaient aussi, du moins pendant les premières années de la guerre, sur les biographies, les livres d'histoire et les récits de voyage, puis un peu plus tard sur des ouvrages religieux, scientifiques et technologiques. Il faut aussi mentionner le succès de la poésie et du théâtre entre 1917 et 1918. L'article du *Times Literary Supplement* cité plus haut fait état d'une augmentation générale de la demande pour la poésie, qu'elle soit ancienne comme celle de Wordsworth ou Shelley, ou récente, par exemple les *War Sonnets* de Rupert Brooke qui parurent en 1915.

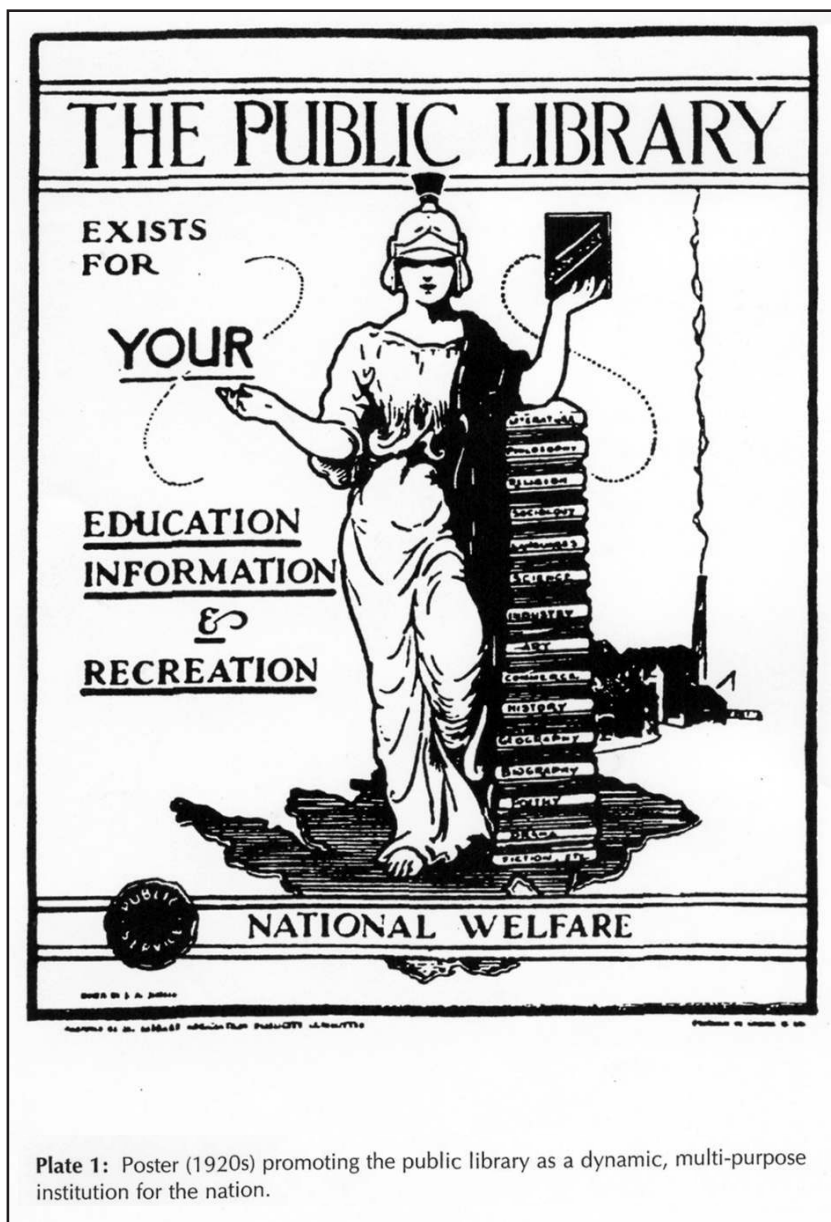
Par ailleurs, les bibliothèques publiques furent aussi mises à contribution et participèrent aux actions de propagande en distribuant brochures et affiches. Selon Alec Ellis, "*public libraries became an instrument of the government in its desire to maintain the morale of the people*". Mais, ajoutait-il, cette instrumentalisation des bibliothèques en fit des victimes de la censure, car "*from the formation of the Press Bureau in August 1914, newspapers were censored so that the users of libraries could not obtain factual accounts of the situation*"²⁰.

Les bibliothèques privées commerciales ont-elles été soumises à la censure de la même manière ? Quel a été leur rôle ? Si W. H. Smith a mis ses kiosques au service de la propagande, il est difficile de se faire une idée de l'activité de ses bibliothèques de prêt. En ce qui concerne Mudie's

19. Chiffre fourni par Alec Ellis, *op. cit.*, p. 30.

20. Alec Ellis, *op. cit.*, p. 34.

Circulating Library en particulier, l'absence d'archives ne permet pas de savoir quel a été son fonctionnement, mais l'existence de quelques rares catalogues pour les années 1915, 1916, 1917 et 1918, en particulier de livres d'occasion dont on sait l'importance durant la guerre, indique en tout cas la continuité de sa présence.



© The British Library Board. 2719.k.2547.

Plate 1: Poster (1920s) promoting the public library as a dynamic, multi-purpose institution for the nation.

Poster in Alistair Black, *The Public Library in Britain 1914-2000*. London: The British Library, 2000.

+++++

CHAPITRE II
L'ENTRE-DEUX
GUERRES:
ÉVOLUTION
DES PRATIQUES
DE LECTURE

+++++

L'ENTRE-DEUX GUERRES : ÉVOLUTION DES PRATIQUES DE LECTURE

De l'avis général, une des rares conséquences positives de la Première Guerre mondiale, peut-être même la seule, a été de faire progresser la lecture des Anglais, dans toutes les classes sociales, chez les adultes comme chez les enfants, dans la population civile comme parmi les forces armées. Les livres étaient de plus en plus présents dans les foyers, comme l'indiquait en octobre 1930 un éditorial du journal professionnel *The Publishers' Circular* qui incluait les livres parmi “*the indispensable necessities of life*”²¹. Ces habitudes de lecture perdurèrent et encouragèrent d'autres individus à lire de manière plus régulière. Certains considèrent donc que c'est de cette époque que date l'existence en Angleterre d'un lectorat de masse.

A NEW READING PUBLIC?

Sans doute la guerre n'était pas la seule raison de l'émergence de ce lectorat de masse. Avant qu'elle n'éclate, les lois sur l'enseignement instituant l'enseignement obligatoire et gratuit avaient enfin garanti l'alphabétisation des enfants. Le développement, même lent, des bibliothèques publiques avait encouragé la lecture et permis à la classe ouvrière d'emprunter des ouvrages divers, tendance nettement en progression. Le livre commençait à faire partie de l'environnement familial, au point qu'il était devenu un objet de consommation parmi d'autres, ce que les Anglais appellent “*a commodity*”, dont la présentation et la distribution s'appuyaient sur des techniques de marketing. À ce sujet, Brad Beaven écrit : “*books were effectively marketed like any other consumer product, with colourful and dramatic covers and illustrations. Novels would also be heavily advertised in newspapers and be the subject of poster campaigns*”²².

21. Cité par Joseph McAleer. *Popular Reading and Publishing in Britain 1914-1950*. Oxford, Clarendon Press, 1992, p. 42.

22. Brad Beaven. *Leisure, citizenship and working-class men in Britain, 1850-1945*. Manchester, Manchester University Press, 2005, p. 181.

Un article rédigé en 1922 par Sydney Dark pour *The Society of Bookmen* et intitulé *The New Reading Public* s'ouvre sur cette remarque :

*The New Reading Public, that ever-increasing company drawn from what we commonly call lower middle-class and the working-class who have discovered that the literature of their country is a priceless possession which is their very own, and which they are eager to read, as any normal man would be to explore the highways and byways of a newly acquired estate*²³.

Il parle ensuite de la responsabilité des écrivains “*now that everyone can read and great multitudes actually read*”²⁴ et considère que les nouveaux lecteurs sont avides de beauté et ont pris conscience du danger de l'ignorance. Par ailleurs, Nicola Humble indique que clairement, dans les années 1920, “*a new sort of reading public had emerged: the expanded suburban middle-class, more affluent, newly leisured and with an increasingly sophisticated taste*”²⁵.

Si on peut considérer qu'effectivement, un nouveau public de lecteurs est apparu à la suite de la Première Guerre mondiale, qu'on peut qualifier de nouveau lectorat de masse, une stratification des lecteurs a cependant perduré, décrite par les termes de *high brow*, *middle brow* et *low brow*, venus des États-Unis, qu'on peut traduire par « intellectuel », « moyennement intellectuel », et « peu intellectuel » et qui décrivent un degré de culture plus ou moins élevé des lecteurs. Ces catégories renvoient à des pratiques de lecture différentes, en fonction des possibilités d'accès au livre.

LA PLACE DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

+++++

Selon Alistair Black, la guerre a tout de même eu des effets positifs sur la lecture publique, dans la mesure où elle a mis en évidence la nécessité d'une nouvelle législation. En effet, immédiatement après la fin de la guerre, en 1919, une nouvelle loi sur les bibliothèques publiques fut votée.

23. Sydney Dark. *The New Reading Public*. Published for the Society of Bookmen by Allen & Unwin. London, 1922, p. 5-6.

24. *Ibid.*

25. Nicola Humble. *The Feminine Middlebrow Novel, 1920s to 1950s*. Class, Domesticity and Bohemianism. Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 10.

Elle facilitait leur création en chargeant, non plus les conseils municipaux des villes d'une certaine taille, mais les conseils de comté (*county councils*) de prendre les décisions à ce sujet, ce qui a permis l'implantation de bibliothèques dans les zones rurales. En outre, la loi incitait les bibliothèques à travailler avec les comités éducatifs des comtés et à prendre en compte les besoins des enseignants dans leur organisation et leurs acquisitions. Enfin, elle abolit le *penny rate* qui limitait à un penny le taux de prélèvement autorisé pour les bibliothèques, à la suite d'une résolution votée par les autorités de tutelle et adressée au Premier Ministre ainsi qu'au ministre de l'Éducation qui dressait le constat suivant :

*In view of the reduced purchasing power of money, it is now impossible to maintain rate-supported public libraries on the pre-war basis of the limited penny rate, and is of opinion that means should be found by the Government for obtaining such sums as deemed necessary for their maintenance*²⁶.

En 1920, on comptait en Angleterre et au Pays de Galles un total de 551 bibliothèques publiques desservant 5 730 points de service (*service points*) et, en 1924, le nombre des livres dont elles disposaient atteignait les quinze millions. En 1931, le premier bibliobus urbain fut mis en circulation dans la région de Manchester, à destination des nouvelles banlieues.

Si le nombre de bibliothèques a pu s'accroître progressivement, il n'en restait pas moins que la situation de nombre d'entre elles n'était alors guère brillante. Certaines des activités antérieures à la guerre ne furent jamais reprises, les catalogues furent dans certains cas remplacés par des feuilles volantes donnant des conseils de lecture, les bulletins publiés par les bibliothèques ne réapparurent que lentement, et il fallut un certain temps avant que soient renoués les liens avec des associations locales. Si, durant l'immédiat après-guerre, la situation économique du pays avait connu une reprise, le chômage persista encore plusieurs années. D'ailleurs, les finances des bibliothèques restaient limitées, et en 1924 le taux de prélèvement était seulement de 2 d., voire moins, pour 333 sur 482 des autorités de tutelle. Cependant, le nombre des usagers augmentait lentement grâce aux habitudes de lecture acquises pendant le conflit et atteignit 9,3 % de la population en 1921 et 11 % en 1924²⁷.

26. Cité dans John Minto. *A History of the Public Library Movement in Great-Britain and Ireland*. London, G. Allen and the Library Association, 1932, p. 131.

27. Chiffres donnés par Alec Ellis, *op. cit.*, p. 42.

Deux rapports sur les bibliothèques publiques furent publiés en 1924 et en 1927. Le premier, ou rapport Mitchell, critiquait l'importance des salles de lecture qui entraînait de fortes dépenses pour l'achat de journaux et invitait les bibliothèques à acquérir des livres pour l'éducation des adultes. En outre, il incitait vivement les bibliothèques publiques à la coopération et au prêt de livres entre établissements.

Le second, le rapport Kenyon, recommandait un fonds minimum de 25 volumes par centaine d'habitants, la présence dans toutes les bibliothèques d'une bibliothèque de prêt et d'une salle de lecture. Il critiquait une fois de plus la place prise par celles-ci et leur coût trop élevé. Sur 424 bibliothèques, 148 dépensaient davantage pour la presse que pour les livres. Il apparaissait aussi que le financement des salles de consultation bibliographique (*reference library*) était insuffisant, qu'il n'y avait ni politique d'acquisition, ni système de classification, ni catalogage adéquat, ni de personnel suffisamment formé. En d'autres termes, la situation laissait fort à désirer et la sévère dépression économique que connut l'Angleterre entre 1929 et 1933 ne permit guère d'y remédier.

La lecture du roman, auquel toute la population anglaise avait pris goût pendant les années de guerre, continuait à être découragée et, selon Robert Snape, de subtils procédés étaient utilisés pour en limiter l'accès, "*such as the issue of tickets for non-fiction only, or [...] the arrangement of fiction shelving in alternation with the non-fiction and positioning fiction at the far end of the library, thus forcing novel seekers to walk through the non-fiction shelves to reach their goal*"²⁸. Mais il était difficile de contrecarrer la demande des lecteurs et Kenyon l'avait bien compris en affirmant que l'objectif des bibliothèques était de "*relieve the tedium of idle hours quite irrespective of intellectual profit or educational gain*"²⁹. D'ailleurs, les chiffres parlaient d'eux-mêmes, et les enquêtes confirmaient la présence d'une grande quantité de romans populaires, parfois faute de romans plus littéraires comme ceux de Thomas Hardy, George Eliot ou Walter Scott.

Ce n'est que vers 1936-1937 que les choses commencèrent à s'améliorer lentement, du moins pour les plus grandes des bibliothèques. Les collections augmentèrent, les bibliothécaires améliorèrent leur image et les bibliothèques publiques cessèrent progressivement d'être considérées comme destinées à la classe ouvrière. D'ailleurs, celle-ci continuait à s'y sentir mal à l'aise, ce qui n'a rien d'étonnant si, comme le note Robert

28. Robert Snape, "Libraries for leisure time". In *Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*, vol. III, p. 50.

29. *Ibid.*, p. 51.

Snape, “*lending departments in the 1920s and 1930s were characterised by dull buildings and unappealing stock*”³⁰. La plupart des membres de cette classe sociale ne connaissaient pas toujours l’existence d’une bibliothèque publique près de chez eux, ou alors ils ne savaient pas comment s’y inscrire. On comprend par conséquent qu’ils aient préféré utiliser des bibliothèques commerciales privées, dont certaines avaient en outre l’avantage d’être peu onéreuses.

LE SUCCÈS DES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES

+++++

Vers la fin des années 1920, une nouvelle sorte de bibliothèques de prêt, appelée *twopenny libraries*³¹, vit le jour et occupa bientôt une place importante dans la société. Le principe en était simple : pour la modique somme de 2 d., on pouvait emprunter un livre sans qu’il soit nécessaire de verser une caution. Ces bibliothèques populaires se multiplièrent à grande vitesse, en particulier dans les quartiers ouvriers, soit à l’intérieur de magasins, dans les bureaux de tabac ou chez les marchands de journaux, soit dans de petits locaux indépendants. Dans un court manuel expliquant comment gérer une *twopenny library*, on peut lire que ce type de bibliothèque “*relies for its profit on the enormous demand which exists for books of a popular nature providing they are obtainable at a low enough price*”³². En fait, outre leur faible coût, ces établissements avaient l’avantage de permettre aux couches populaires de venir s’approvisionner en lecture dans un lieu où ils se sentaient plus à l’aise que dans les cabinets de lecture type Mudie ou dans les bibliothèques publiques malgré leur gratuité. On y trouvait des romans faciles à lire, du genre de ceux évoqués par George Orwell dans son livre *Keep the Aspidistra Flying*, dont le personnage central décrit comme suit la *twopenny library* où il a accepté de travailler :

It was one of those cheap and evil little libraries (mushroom libraries, they are called) which are springing all over London and are deliberately aimed at the uneducated. In libraries like these, there is not a single book that is ever mentioned in the reviews or that any civilised person has ever heard of. The books

30. *Ibid.*

31. On les trouve aussi mentionnées avec l’orthographe plus populaire de *tuppenny libraries*.

32. Ronald F. Batty, *How to Run a Twopenny Library*. John Gifford Ltd, 1938, p. 7.

*are published by special low-class firms and turned out by wretched hacks at the rate of four a year, as mechanically as sausages and with much less skill. In effect they are merely novelettes disguised as novels [...] The shelves were already marked off into sections –“Sex-”, “Crime”, “Wild West”, and so forth*³³.

Tels qu'ils sont décrits par Orwell, les clients qui la fréquentent sont d'origine sociale variée, *“a decentish middle-aged man, black suit, bowler hat, umbrella and dispatch-case –provincial solicitor or Town clerk”, “a dejected, round-shouldered, lower-class woman”, “a woman, red-cheeked, middle-middle class”, “a youth of twenty, cherry-lipped, with gilded hair... he had the golden aura of money”, “two upper-middle class ladies”, “an ugly girl of twenty, hatless, in a white overall... assistant at a chemists’ shop”*³⁴, ce qui laisse à penser que la clientèle ne se limitait pas aux couches inférieures de la société.

Quant aux ouvrages demandés par ces lecteurs, c'était le plus souvent des périodiques ou des *novelettes*, romans de pacotille que ni les bibliothèques publiques ni les *circulating libraries* des classes moyennes n'acceptaient de proposer. Mais la demande devait être satisfaite et certaines maisons d'édition comprirent les bénéfices qu'ils pouvaient en tirer et en tirèrent donc les conséquences. Ils ajoutèrent à leur production des collections de fiction frivole, comme les *Yellow Jackets* de Hodder & Stoughton, allusion évidente aux anciens *yellowbacks*, ou de romans policiers comme le *Crime Club* de Collins, qui allèrent remplir les rayonnages des *twopenny libraries*.

Cette production relança le débat sur les mérites d'une telle lecture, dont la presse se fit l'écho. Certains pensaient qu'il valait mieux que les classes populaires lisent ce type d'ouvrages plutôt que de ne pas lire du tout, tandis que les bibliothèques publiques se réjouissaient de ne pas avoir à en acheter puisque les lecteurs potentiels pouvaient se les procurer ailleurs. Le président de la Library Association déclara à leur sujet : *“we have almost the spontaneous appearance in thousands of departments for lending light literature; so much that it would seem the lending of reading matter is becoming an auxiliary of every business”*³⁵.

33. George Orwell. *Keep the Aspidistra Flying*. London, Penguin, 1936, p. 219-220.

34. *Ibid.*, p. 13, 14, 17, 22 et 23.

35. Cité par Brad Beaven, *op. cit.*, p. 184.

Les *circulating libraries*, comme Mudie, W. H. Smith ou Boots Book-lovers' Library, continuaient à fonctionner parallèlement, encore que selon Joseph McAleer, "*the activity of the tuppenny libraries was sufficient to force reorganizations at both Boots and W. H. Smith during the 1930s*"³⁶. Smith décida de baisser ses tarifs qui passèrent à 2 d. le volume pour un emprunt de cinq jours, et sans le dépôt obligatoire de 2 s. 6 d. Mudie continua ses activités jusqu'en 1937, en développant ses ventes de livres d'occasion, annoncées à grand renfort de catalogues qui proposaient "*Recent Popular Books at Greatly Reduced Prices*". D'autres bibliothèques commerciales de prêt existaient, parfois spécialisées dans certains domaines : livres scientifiques et techniques comme dans la Lewis's Library, ouvrages sur la musique à la Universal Circulating Musical Library ou chez Novel-lo's Music Library, ouvrages étrangers exclusivement chez Rolandi's ou encore livres pour la jeunesse à la Circulating Library of the Children's Book Club. Les plus grandes des *circulating libraries* fermeront vers le milieu du xx^e siècle, tandis que les petites, dont les *twopenny libraries*, survivront plus longtemps, surtout dans les quartiers populaires.

Ce qui frappe à cette époque de l'entre-deux-guerres, c'est la division des établissements en fonction des critères de classes, comme le souligne Nicola Humble : "*the working classes seem to have been the chief users of the tuppenny libraries and the main beneficiaries of the expansion in the public library service, while the middle classes utilized the more solidly established private libraries*"³⁷. Q. D. Leavis, dans un ouvrage célèbre car très hostile à la démocratisation de la culture et au lectorat de masse, décrit cette répartition de manière un peu différente : "*The Times Book Club and Mudie's serve the upper middle-class and Boots' the lower middle-class, while the newsagent's represent the bookshop for most people*"³⁸.

Mais d'autres changements vont intervenir et modifier les pratiques de lecture, amenant les Anglais à acheter davantage et donc à moins emprunter.

AUTRES ACCÈS AU LIVRE : LES BOOK CLUBS

+++++

La création du Times Book Club en 1905 a entraîné une évolution chez les lecteurs dont il a déjà été question plus haut. Car s'il proposait une

36. Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 50.

37. Nicola Humble, *op. cit.* p. 36.

38. Queenie Dorothy Leavis. *Fiction and The Reading Public* [1932]. Bellew Publishing, 1990, p. 14.

bibliothèque, il leur offrait aussi la possibilité d'acheter des livres. Les clubs de livres vont se multiplier en Angleterre entre les deux guerres à la suite de la création du Book-of-the-Month Club aux États-Unis en 1926. Les deux premiers furent la Book Society créée en 1927 et la Book Guild en 1930. Bien d'autres suivirent à travers tout le pays. Q. D. Leavis reproduit dans son livre une annonce publicitaire parue en mars 1930 dans *The Observer* qui explique le fonctionnement de la Book Society :

Publishers throughout the country are submitting their most important works in advance of publication to the selection committee. From these the committee select their "book of the month", and in addition compile a supplementary list of others they can thoroughly recommend.

On the morning of publication every member of the Book Society receives a first edition of the book the committee have chosen. Enclosed in this book is a copy of the "Book Society News", which contains reviews by the members of the committee both of the selected books and those on the supplementary list. If any members feel that the book chosen is not their book, they may return it within five days and will receive by return whatever book they select in exchange from the supplementary list. In point of fact, the majority of books selected are likely to be novels, because more new fiction is published than any other category of literature...

*Join the Book Society –and you need never miss a really good book*³⁹.

Le succès de ce club fut indéniable, avec près de 7 000 adhérents en décembre 1929, au grand dam de Q. D. Leavis qui se plaignait d'une standardisation des livres, mais plus grave encore, d'une détérioration du goût et de la suppression de toute liberté de choix pour le lecteur, un nivellement par le bas : *"the Book Clubs [...] are instruments not for improving taste but for standardising it at the middlebrow level"*⁴⁰. D'autres y ont vu le reflet de la passivité des lecteurs et du manque de connaissance, de culture

39. Queenie Dorothy Leavis, *op. cit.*, p. 22-23.

40. *Ibid.*, p. 229.

aussi, d'un public de masse. Pour améliorer l'image du club, les livres adressés aux adhérents avaient une présentation de qualité et des reliures qui en faisaient de beaux livres.

Il est évident que la création et la multiplication de ce genre de clubs venaient du désir des éditeurs et des libraires de changer les habitudes des lecteurs et de les transformer d'emprunteurs en acheteurs. D'ailleurs, la publicité mettait en avant le prix réduit des ouvrages sur leur liste, argument qui semble avoir eu un effet indéniable. Bien que l'histoire ne se répète jamais, force est de constater que le pouvoir des clubs sur les éditeurs rappelle celui de Mudie au temps des *three-deckers*. Nicola Humble cite une romancière mécontente à qui on avait demandé des changements dans son texte⁴¹. Mais elle note aussi que les *book clubs* ont joué un rôle certain dans la démocratisation de l'accès au livre et la formation d'une communauté de lecteurs : "*although their effect was to ensure that large numbers of people read the same books, this also guaranteed that this literature became a talking point, a shared culture reference*"⁴².

En 1936, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, un nouveau club de livres fut créé par un jeune éditeur, Victor Gollancz, dont la maison d'édition avait vu le jour en octobre 1927. Ancien instituteur, d'origine juive et politiquement libéral, c'était un éditeur audacieux dont les livres avaient des couvertures ou des jaquettes facilement identifiables de couleur jaune, noire et magenta. Il savait attirer l'attention, ne serait-ce qu'en utilisant une typographie et des illustrations agressives. Son catalogue comportait des romanciers comme A. J. Cronin dont il publia *The Citadel* en 1937, George Orwell, Daphné du Maurier (*Rebecca* en 1938), et bien d'autres, ainsi que des auteurs étrangers traduits comme Kafka et Colette. Mais il publiait aussi des ouvrages d'actualité sur des problèmes comme le chômage ou la pauvreté, car Gollancz était un ardent défenseur de la liberté de pensée et voyait avec inquiétude la montée de l'antisémitisme et du nazisme. En 1933, il publia *The Brown Book of the Hitler Terror* et mit un terme à ses relations commerciales avec l'Allemagne dès 1935. Son club, intitulé Left Book Club, fut lancé en mai 1936, sur un modèle légèrement différent puisque les livres étaient publiés pour les seuls adhérents et jamais vendus à l'extérieur. Le succès fut immédiat et, en octobre 1936, il comptait 28 000 adhérents. Les livres publiés pour ce club étaient signés des plus grands penseurs de l'époque : John Maynard Keynes, Beatrice

41. Nicola Humble, *op. cit.*, p. 44.

42. *Ibid.*, p. 46.

et Sydney Webb, Arthur Koestler, André Malraux, etc. Outre le magazine mensuel, les membres du Left Book Club, dont une majorité était d'extrême gauche, pouvaient participer à des débats et à des manifestations locales. Le club cessa d'exister en 1948, mais, de l'avis général, il contribua sans aucun doute à l'éducation politique de ses lecteurs, et à cet égard il mérite une place dans l'histoire de la lecture en Angleterre.

Un dernier club de livres doit être mentionné, la Reader's Union qui, créé deux ans après le Left Book Club, vendait à ses membres, grâce à une autorisation spéciale, des livres réimprimés à un prix inférieur à celui du prix net de l'édition courante. Mais avant ces deux derniers clubs, un autre événement devait durablement contribuer à permettre un meilleur accès au livre en Angleterre: la création de la maison d'édition Penguin et le début de ce mode de production de masse appelé en anglais *paperback*.

PENGUIN ET LA PAPERBACK REVOLUTION

+++++

Comme il est apparu au fil des pages, le coût du livre a toujours été un facteur déterminant en matière de lecture. En Angleterre, il est resté longtemps très élevé, en particulier pour les romans publiés en trois volumes au prix de 30 s. 6 d. Restaient bon marché, d'une part, les livres religieux car largement subventionnés, d'autre part les *chapbooks*, *penny dreadfuls* et autres publications populaires de qualité médiocre tant sur le plan du contenu que pour leur présentation matérielle. Dans son ouvrage *Some Patterns and Trends in British Publishing 1880-1919*⁴³, Simon Eliot étudie l'évolution du prix du livre qu'il répartit en trois catégories: *low price group* (entre 1 d. et 3 s. 6 d.), *mid-price group* (entre 3 s. 7 d. et 10 s.) et *high price group* (à partir de 10 s. 1 d.), dont les tirages étaient inversement proportionnels au prix. En 1893 par exemple, un livre coûtant 31 s. 6 d. (le *three-decker*) avait en général un tirage de 750 exemplaires, celui à 6 d. était tiré à 50 000 exemplaires. Cependant, la tendance à la baisse était manifeste et continue pour trois raisons : la disparition du *three-decker*, l'instauration du Net Book Agreement décrit plus haut, et la multiplication des formats peu coûteux. Ainsi, dans les années 1890-1900, un certain nombre d'éditeurs avaient lancé des collections bon marché sur la base de réimpressions (*cheap reprints series*) : ouvrages classiques, textes sortis du copyright, et surtout "*the works of current, popular novelists whose*

43. Simon Eliot. "Some Patterns and Trends in British Publishing 1880-1919". *Occasional Papers*, number 8. London, The Bibliographical Society, 1994.

work had gone through the various stages of reincarnation as 6 s., 3 s. 6 d. and 2 s. books, and which were now coming back to life as 6 d. or 3 d. paperbound reprints"⁴⁴. Selon Jeremy Lewis, le prix d'un livre à couverture cartonnée, appelé en anglais *hardback* et en américain *hardcover*, était dans les années 1920 de 7 s. 6 d. pour un roman, et de 12 s. 6 d. pour un livre de non-fiction, récit de voyage, biographie ou livre d'histoire⁴⁵. Les rééditions des éditeurs ayant pignon sur rue comme les *Yellow Jackets* de Hodder & Stoughton, la *Phoenix Library* de Chatto ou la *Windmill Library* de Heinemann, étaient en fait des *hardbacks* et coûtaient 2 s. le volume. Ceux de la *Readers' Library* qui ne coûtaient que 6 d. étaient de fort médiocre qualité, sur du vilain papier, et avec une typographie très dense qui n'en facilitait pas la lecture, malgré l'avant-propos figurant dans chaque volume qui affirmait le contraire en présentant la collection comme :

Intended to bring the best-known novels of the world within reach of the millions, by presenting at the lowest price per copy, in convenient size, on excellent paper, with beautiful and durable binding, a long series of the stories, copyright and non copyright, which every one has heard of and could desire to read.

Si historiquement on peut constater la recherche constante d'une diminution du prix des livres par les partisans de la démocratisation de la lecture, on peut se demander pourquoi on a qualifié la création des éditions Penguin de "*paperback revolution*". Cette expression se justifie par le projet d'Allen Lane, fondateur de cette maison d'édition, de proposer un nouveau type de livre, attrayant, de bonne qualité et accessible à toutes les bourses. Certes, quelques collections *paperback*, au sens de broché, existaient déjà sur le marché, en particulier celle de Gollancz, appelée *Mundanus* et vendue à 3 s. le volume, qui ne rencontra guère de succès et disparut rapidement, et la collection internationale *Tauchnitz* d'origine allemande dont le format carré et les couvertures plutôt ternes et toutes identiques n'étaient guère attirants. Une troisième collection, *The Albatross Modern Continental Library*, avait été lancée en 1932 par John Holroyd-Reece, qui publiait quatre nouveaux titres par mois sous des couvertures monochromes dont les différentes couleurs, jaune, vert, bleu, renvoyaient à une ca-

44. Simon Eliot, *op. cit.*, p. 73-74.

45. Jeremy Lewis. *Penguin Special. The Life and Times of Allen Lane*. London, Viking, 2005, p. 74.

tégorie de livres spécifique et où figurait la silhouette d'un oiseau aux ailes déployées. On peut supposer qu'elle inspira le créateur des *Penguins*.

Allen Lane, convaincu "*that people want books, that they want good books, and that they are willing, even anxious, to buy them if they are presented to them in a straightforward, intelligent manner at a cheap price*"⁴⁶, voulait en fait transformer l'image des éditions bon marché en leur donnant leurs lettres de noblesse, en faisant en sorte qu'elles ne soient plus *cheap* dans le sens péjoratif, et maintenant international, du mot. C'est en réalisant ce projet qu'il fut dans une certaine mesure à l'origine de cette *paperback revolution* dont il faut à présent retracer les grandes lignes.

Dans les années 1930, Lane travaillait à The Bodley Head depuis 1919. Il avait hérité en 1925 de cette maison d'édition, fondée par son oncle John Lane en 1887 et connue entre autres pour avoir publié au cours de sa brève existence la revue littéraire et artistique *The Yellow Book*, dont le responsable éditorial fut Audrey Beardsley. Dans le contexte de la crise économique, The Bodley Head se trouvait au bord de la faillite, et Allen Lane décida alors d'essayer de sauver la maison en lançant une collection de réimpressions bon marché, mais de manière différente des autres, c'est-à-dire dans une nouvelle présentation matérielle et en recherchant des canaux de distribution inhabituels. Il était convaincu que de bons et beaux livres à 6 d. le volume se vendraient en grande quantité: "*I have never been able to understand why cheap books should not be well-designed, for good design is no more expensive than bad*"⁴⁷. Le choix du nom de la collection fut l'une des questions à régler et a donné lieu à quelques anecdotes, dont celle d'une visite au zoo de Regent's Park afin de rapporter un croquis d'un pingouin qui deviendrait le logo mondialement connu de ces livres. Un problème beaucoup plus délicat fut de convaincre des éditeurs de participer à l'entreprise. Plusieurs de ceux contactés par Lane refusèrent, car ils craignaient que les *Penguins* ne fassent chuter leurs propres ventes, si bien que sur les dix premiers titres publiés sous cette enseigne, deux provenaient de The Bodley Head, six de Jonathan Cape et deux de Chatto. En mai 1935, le journal professionnel *The Bookseller* annonça que "*The Bodley Head is to produce next month the first ten titles of a new series of cheap reprints, entitled 'The Penguin Books'. The books are bound in strong paper covers and will sell at 6 d. per volume*"⁴⁸.

46. Cité dans Jeremy Lewis, *op. cit.*, p. 88.

47. *Ibid.*, p. 89.

48. Cité par Hans Schmoller. "The paperback revolution". In Asa Briggs (ed.). *Essays in the History of Publishing (1724-1974)*. London, Longman, 1974, p. 297.

Dans un article paru dans le même numéro, Lane anticipait les critiques en expliquant sa motivation :

*If my premises are correct and these Penguins are the means of converting book-borrowers into book-buyers, I shall feel that I have perhaps added some small quota to the sum of those who during the last few years have worked for the popularization of the book shop and the increased sale of books*⁴⁹.

Les dix premiers titres choisis peuvent surprendre, mais ils reflètent bien les préoccupations de l'éditeur qui voulait toucher par des genres variés un grand public aux goûts éclectiques. On y trouve en effet six romans (*Gone to Earth* de Mary Webb, *William* de E. H. Young, *Carnival* de Compton-Mackenzie, *Poet's Pub* de Eric Linklater, *Madame Claire* de Susan Ertz et *A Farewell to Arms* d'Ernest Hemingway), deux romans policiers (*The Mysterious Affair at Styles*, d'Agatha Christie et *The Unpleasantness at the Bellona Club* de Dorothy L. Sayers), une biographie de Shelley (traduction d'*Ariel ou la vie de Shelley* d'André Maurois) et enfin une autobiographie (*Twenty-five* de Beverley Nichols).

S'il lui avait été difficile de persuader les éditeurs de collaborer à sa collection, il restait à Allen Lane à convaincre les libraires de prendre et de vendre les *Penguins*. Ils furent nombreux à refuser, dont W. H. Smith, parce qu'ils n'y trouvaient pas d'avantage commercial et qu'ils craignaient que ces petits livres soient faciles à voler, qu'ils se détériorent très vite, etc. Finalement, trois semaines avant le lancement, Lane eut l'idée de contacter la chaîne de magasins populaires Woolworth, censés vendre tous ses produits à un prix maximum de 6 d. Le marché fut conclu, Woolworth s'engageant à vendre des *Penguins* dans toutes ses succursales. En août 1935, les premiers ouvrages furent mis en vente et ce fut un tel succès que très rapidement de nombreux libraires passèrent commande pour les vendre à leur tour, malgré leur refus antérieur.

Compte tenu de son succès indéniable, Allen Lane décida de quitter la Bodley Head et, le 1^{er} janvier 1936, Penguin Books devint une société indépendante avec un capital de £ 100, dirigée par Allen Lane et ses deux frères. Bientôt furent créées d'autres collections, dont la série *Pelican Books*, destinée aux ouvrages de non-fiction et identifiable par sa couverture bleue. La première liste, sortie en mai 1937, incluait des rééditions de

49. *Ibid.*, p. 298.

The Intelligent's Guide to Socialism, Capitalism, Sovietism and Fascism de G. B. Shaw, et de *A Short History of the World* de H. G. Wells, des ouvrages du domaine scientifique comme *Essays in Popular Science* de Julian Huxley ou économique comme *Practical Economics* de G. D. H. Cole, suivis en décembre de la même année par *Psychopathology of Everyday Life* de Freud et *History of the English People* d'Halévy. En novembre de cette même année, devant la montée du nazisme et la menace que représentait l'Allemagne, une collection destinée aux ouvrages traitant de ces sujets fut mise en œuvre, appelée *Penguin Specials*, dont le premier titre fut *Germany Puts the Clock Back* dû au journaliste américain Edgar Mowrer. Les thèmes des *Penguin Specials* devaient porter sur l'actualité immédiate et on remarque la présence de l'ouvrage de la journaliste française Germaine Tabouis, *Blackmail or War*, qui parut en 1938. La collection devait se poursuivre pendant la Seconde Guerre mondiale, atteignant le chiffre d'environ 150 titres.

Les éditions Penguin ont rapidement joué un rôle important dans les pratiques de lecture de l'Angleterre entre les deux guerres. Richard Hoggart, connu pour son livre sur les lectures et loisirs de la classe ouvrière, *The Uses of Literacy* (1957), se considère un des premiers clients de cette maison d'édition et explique leur succès en ces termes: "*they were cheap of course and attractively presented –they looked neither meretriciously glossy nor ponderously dull. They gave us the chance to own, say, some good contemporary novels and essays*"⁵⁰. Mais si, comme l'écrit Frank A. Mumby, "*the Penguins were inspired by a belief that the standard of reading was on the up-grade, and a personal interest on the founder's part in popular education*"⁵¹, il est peu probable qu'Allen Lane soit parvenu à toucher un public populaire. Toutefois, on peut souscrire à la remarque de Brad Beaven selon laquelle "*through its publication of middlebrow novels and the contemporary social commentary found in the Penguin Specials, Penguin steered away from sensationalist and 'vulgar' novels, and therefore the popular mass markets*"⁵². Si Penguin Books n'a pas vraiment su attirer les lecteurs de la classe ouvrière, il a du moins favorisé la lecture en général et ce durablement. La *paperback revolution* se trouve là, et ces livres ont à coup sûr touché un bien plus large public que ceux publiés par les éditeurs d'alors.

50. Cité par Hans Schmoller, *op. cit.*, p. 302.

51. Frank A. Mumby. *Publishing and Bookselling. A History from the Earliest Times to the Present Day*, (revised and enlarged edition). London, Jonathan Cape, 1956, p. 321.

52. Brad Beaven, *op. cit.*, p. 182.

Si la création des *Penguins* marque un tournant dans les pratiques éditoriales de l'entre-deux guerres, si les pratiques de lecture ont évolué durant cette période, de quels genres de lectures disposaient les Anglais, adultes et enfants ? Vers quels types d'ouvrages allaient leurs demandes en ces temps d'incertitude et de difficultés ?

LECTURES DE L'ENTRE-DEUX GUERRES

+++++

Ce n'est pas durant la guerre, ni immédiatement après, que les ouvrages sur ce sujet proliférèrent, mais une dizaine d'années plus tard, en particulier entre 1928 et 1933, avec la publication de nombreux romans et mémoires évoquant ou décrivant la Grande Guerre. En outre, contrairement à ceux qui avaient paru pendant le conflit où les actes d'héroïsme étaient à l'honneur, ces livres se concentraient davantage sur les horreurs et les massacres dénoncés comme injustes et vains, bien loin des images romantiques populaires. Ils ironisaient par ailleurs sur le côté insupportable des discours patriotiques infligés aux malheureux soldats dans les tranchées, et les difficultés de leur retour et de leur réadaptation à la vie en Angleterre.

Un de ces ouvrages fut *Goodbye to All That*, autobiographie du poète Robert Graves, paru en 1929, véritable bestseller dont il se vendit 30 000 exemplaires en quelques semaines. L'auteur témoignait de son expérience des tranchées et écrivait : "*Patriotism, in the trenches, was too remote a sentiment, and at once rejected as fit only for civilians, or prisoners. A new arrival who talked patriotism would soon be told to cut it out*"⁵³.

Toutefois, des romans plus distrayants restaient l'objet d'une forte demande dans toutes les classes de la société, d'autant plus que de nombreux Anglais avaient pris l'habitude de ce genre de lecture pendant la guerre. Toutes les sortes de romans étaient prisées, mais plus particulièrement ceux qui permettaient le mieux de s'évader du quotidien, comme les thrillers d'Edgar Wallace, auteur de quelques cent soixante-dix romans publiés par une trentaine de maisons d'édition dans des éditions aux prix variés de façon à les rendre accessibles à tous. Entre 1933 et 1935, il était de loin l'auteur le plus demandé de sa catégorie dans les *tuppenny libraries* ou chez Mudie, comme le montre les chiffres donnés dans l'ouvrage de J. McAleer⁵⁴. Au cours des années d'entre-deux guerres, le roman policier

53. Robert Graves. *Goodbye to All That* [1929]. Penguin Modern Classics, 1959, p. 157.

54. Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 84.

vient d'ailleurs en tête de la demande, suivi du roman sentimental : “*One thing must be true –there must exist a very large body of readers who swallow down anything in the shape of romance, however badly it is written and faultily constructed*”, peut-on lire dans un article du *Daily Telegraph* du 7 janvier 1921⁵⁵. Ce succès s'explique comme toujours par le désir d'un bon nombre de lecteurs d'oublier leur morne vie quotidienne et de se plonger dans la description d'existences différentes des leurs. Les romans à l'eau de rose publiés par la maison d'édition Mills & Boon, dont c'était la marque de fabrique, étaient particulièrement appréciés par les femmes de toutes les classes sociales : “*Every kind of woman reads romantic novels. I know that the addresses on MILLS & BOON'S mailing file range from S.W.1, through country towns, industrial cities, North, South, East, West, to the Falklands Isles and back again*” prétendait une romancière populaire de l'époque⁵⁶. Des écrivaines publiant chez Mills & Boon, comme Denise Robins ou Joan Sutherland, se trouvent en tête du palmarès du nombre des livres empruntés dans les *tuppenny libraries* et chez Mudie. L'introduction dans les années 1930 de sélections du type « Meilleur livre du mois » qui proposaient surtout des titres de lecture facile et distrayante (*light reading*) a également contribué à la demande de romans sentimentaux.

C'était pourtant l'époque du modernisme, mais il est vrai que des écrivains comme James Joyce ou Virginia Woolf ne touchaient qu'une petite partie de la population, la plus intellectuelle, la plus cultivée, mais aussi la plus aisée. À propos des romans de V. Woolf, Q. D. Leavis écrivait : “*The novels are in fact highbrow art. The reader who is not alive to the fact that To the Lighthouse is a beautifully constructed work of art will make nothing of the book... To the Lighthouse is not a popular novel*”⁵⁷.

Durant l'entre-deux guerres, on se trouve donc dans une situation où les différences de lecture sont particulièrement marquées. Les genres de livres préférés, les modes de lecture, l'accès au livre ne sont pas les mêmes pour tous. Si Virginia Woolf intitule son recueil d'essais *The Common Reader*, même si elle le définit comme quelqu'un qui lit pour son propre plaisir, il ne faut pas oublier qu'à la même époque d'autres, Q. D. Leavis ou les lecteurs professionnels des éditeurs par exemple, parlent

55. Cité dans Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 80.

56. *Ibid.*, p. 110.

57. Queenie Dorothy Leavis, *op. cit.*, p. 223.

du public de masse comme “*the herd*”, le troupeau⁵⁸. Mais l'évolution des dépenses en matière de lecture, fournie par diverses enquêtes, est révélatrice de sa progression dans la société. Dans les années 1830, les familles de la classe ouvrière dépensaient entre 1 et 2 shillings par semaine pour leur lecture, tandis qu'en 1934 la dépense hebdomadaire moyenne pour les loisirs est de 4 s. dont 2 s. pour la lecture, et en 1938 on constate que sur un revenu annuel de £ 250 ou moins, une somme de 2 s. est consacrée aux livres et à la papeterie et une autre de 1 s. est destinée à l'achat de journaux et de périodiques.

Certains éditeurs, bien conscients de l'attrait du roman, avaient repris les habitudes victoriennes en créant des périodiques dans lesquels étaient publiés non plus des feuilletons mais des romans complets. Dès 1912, *Cassell's Magazine of Fiction and Popular Literature*, nouveau titre de l'ancien *Cassell's Magazine*, qui révèle son évolution vers la littérature populaire, pouvait proposer pour 5 d. jusqu'à 264 pages de fiction, c'est-à-dire un roman complet plus une vingtaine de nouvelles, le tout écrit par des auteurs populaires. Hutchinson lança un premier mensuel du même type, intitulé *Story Magazine*, qui coûtait 9 d. et un second en 1919, *The Family Reader*, à seulement 2 d., où parut le premier roman d'une des plus populaires romancières d'alors, Ethel M. Dell. Il existait aussi à présent des magazines spécialisés à ce même prix de 2 d., consacrés à toutes sortes de passe-temps ou au sport, ainsi que des journaux féminins.

Pour les enfants qui, eux aussi, lisaient de plus en plus, les magazines constituaient une source de lecture importante. Dans un article intitulé *Boys Weeklies*, écrit la veille de la Seconde Guerre mondiale, Orwell note : “*Nearly every boy who reads at all goes through a phase of reading one or more of them*”. Certains de ceux lus dans les classes les plus populaires, comme *The Gem*, *The Magnet* ou *The Wizard*, comportaient une *school story* complète, se déroulant dans une *public school*, ces écoles privées destinées aux enfants des classes fortunées qui semblent donc avoir d'autant plus fasciné les autres enfants qu'elles leur restaient inaccessibles, et parfois aussi un roman d'aventures en feuilleton. Orwell écrit encore : “*the periodical proper shades off into the fourpenny novelette, the Aldine Boxing Novels, the Boys'Friend Library, the School-Girls'Own Library and many others*”⁵⁹. Lus aussi bien par les garçons que par les filles, d'autres magazines traitaient de leurs sujets préférés : le Grand Nord, l'Ouest américain,

58. Cf. mon article « Rapports de lecture et autres archives de l'éditeur Macmillan », dans *Histoire(s) de livres. Le livre et l'édition dans le monde anglophone*, Cahiers Charles V, n° 32, 2002, pp. 39-62.

59. George Orwell, “Boys' Weeklies”. In *The Penguin Essays of George Orwell*, 1968, p. 79.

la Grande Guerre (seul sujet historique abordé), la science-fiction avec Martiens et robots. Fait notable, les enfants de toutes les couches de la société sont concernés :

Nearly all the time the boy who reads these papers – in nine cases out of ten a boy who is going to spend his life working in a shop, in a factory or in some subordinate job in an office – is led to identify with people in positions of command, above all people who are never troubled by shortage of money⁶⁰.

Ce qu'Orwell remarque aussi, c'est que les filles lisent souvent les périodiques de leurs mères, mais il déplore qu'en règle général, aucun de ces périodiques n'aborde jamais les problèmes du moment et ne parle ni du chômage, ni du syndicalisme, ni d'aucune des réalités sociales.

La période de l'entre-deux guerres a été marquée par l'apparition de nouveaux auteurs pour la jeunesse, dont certains ont écrit des bestsellers. Le journal professionnel *The Bookseller* a pu ainsi proposer dans ses pages une liste de *Juvenile Best-Sellers* qui montre une similitude de goûts parmi les enfants de toutes les couches de la société. Les garçons, toutefois, préfèrent les romans d'aventures ou les histoires mystérieuses tandis que les filles penchent vers les récits scolaires. Une enquête faite en 1932 dans la section jeunesse d'une bibliothèque publique classe les préférences respectives des garçons et des filles. Elle souligne que les trois genres préférés des filles sont les histoires scolaires, les contes de fées et les romans d'aventure, tandis que chez les garçons les romans d'aventure viennent en premier suivis des livres portant sur la vie scolaire, puis ceux sur la guerre. Dans cette dernière catégorie, l'arrivée en 1932 du premier livre où apparaît l'as de l'aviation "Biggles", écrit par un ancien pilote de chasse William Earl Jones, a marqué le début d'une série d'ouvrages dévorés par de nombreux enfants de cette époque.

Les habitudes de lecture prises pendant la Première Guerre mondiale ont donc perduré entre 1918 et 1939. L'arrivée du second conflit mondial va les développer et les renforcer plus encore.

60. *Ibid.*, p. 96.

+++++

CHAPITRE III
LA LECTURE
PENDANT
LA SECONDE
GUERRE MONDIALE

+++++

+++++

LA LECTURE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

+++++

L'entrée en guerre de la Grande-Bretagne fut annoncée à la radio le 3 septembre 1939 par le Premier Ministre Neville Chamberlain, nouvelle à laquelle les Britanniques s'attendaient et se préparaient depuis quelque temps. Davantage encore que le premier conflit, la Seconde Guerre mondiale allait durement frapper le pays, devenu vulnérable à cause des attaques aériennes répétées de l'armée allemande. À partir d'avril 1940, ce qu'on a appelé la *Blitzkrieg* (guerre-éclair), ou tout simplement le *Blitz*, entraîna la destruction de quartiers entiers de Londres, mais aussi de villes importantes comme Coventry ou Plymouth. Les conséquences de ces bombardements sur les maisons d'édition et les bibliothèques furent énormes et leurs répercussions sur les pratiques de lecture des Anglais bien plus considérables que lors du conflit précédent.

LES LIVRES SOUS LES BOMBARDEMENTS

+++++

La concentration des maisons d'édition et des entrepôts de livres dans une partie de la Cité de Londres, autour de Paternoster Row, s'avéra désastreuse lors des bombardements allemands. Selon Valerie Holman, à lui seul le bombardement de la nuit du 29 décembre 1940 causa la destruction de plus d'un million de livres en raison des incendies qui firent rage⁶¹. Elle donne, en annexe, la liste des 17 maisons d'édition totalement détruites, auxquelles il faut ajouter les bureaux du journal professionnel *The Bookseller* et les entrepôts du principal distributeur, Simpkin Marshall Ltd. D'autres livres encore furent détruits chez des relieurs, ainsi que chez des libraires de livres anciens dans le West End. En 1941, la Publishers' Association annonça que 37 000 titres étaient indisponibles, soit une diminution de 36 % des livres pour adultes et 46 % des livres pour enfants.

61. Valerie Holman. *Print for Victory. Book Publishing in England 1939-1945*. The British Library, 2008. Cet ouvrage est une référence incontournable sur le sujet auquel j'ai souvent recours pour ce chapitre.

Une des conséquences de ces destructions fut une réduction de la production de livres compte tenu des difficultés, voire de la disparition de certaines maisons d'édition, à quoi s'est ajouté le rationnement du papier. Quatre jours avant la déclaration de guerre, le ministère de l'Approvisionnement créa un département chargé du contrôle du papier (*Paper Control*) qui fixa des règles très strictes dès la fin de l'année 1939. En février 1940, il imposa que le fabricant de papier ne fournisse à ses clients que 60 % de la quantité de papier vendu l'année précédente. Au fur et à mesure que la guerre se prolongeait, ce rationnement fut encore plus sévère et la quantité de papier autorisé fut réduite à 37,5 % de la consommation d'avant-guerre. Diverses campagnes furent lancées afin de collecter les vieux chiffons, vieux papiers et vieux livres utilisables dans la fabrication du papier. En 1941, toutes les villes de plus d'un millier d'habitants devaient obligatoirement collecter ces vieux papiers et un million de tonnes furent recueillies de la sorte. L'utilisation de la publicité fut aussi sévèrement contrôlée et, en 1942, brûler ou jeter du papier devint une offense passible d'amende. Cette année-là, un concours fut même organisé par la Waste Paper Recovery Association, incitant les gens à récupérer le papier usagé. Il faut bien comprendre que le ministère de la Guerre avait prioritairement besoin de papier, et en fait, il en consomma même davantage que ce qui était alloué aux éditeurs.

D'autres lois interdirent la publication de nouveaux titres, sauf dans les secteurs prioritaires comme l'éducation. Pour éviter le gaspillage, tous les moyens possibles furent mis en œuvre et une campagne contre le pilon, la *National Book Recovery Campaign*, fut lancée à l'automne 1942. À Bristol, en un mois, 764 000 livres furent ainsi récupérés, dont une petite partie fut envoyée aux troupes et une autre conservée afin de reconstituer les fonds des bibliothèques.

LA LECTURE PUBLIQUE ENVERS ET CONTRE TOUT

+++++

Naturellement, les bibliothèques souffrirent aussi beaucoup des attaques aériennes allemandes, en particulier les bibliothèques centrales de Coventry et de Plymouth et la bibliothèque de prêt de Liverpool. Il s'ensuivit une perte de quelques 400 000 volumes. La plus grande partie de la National Central Library fut détruite en avril 1941. Même la British Museum Library fut sérieusement endommagée, avec 200 000 livres et 30 000 volumes de périodiques détruits. En 1942, la bibliothèque centrale d'Exeter fut

presque totalement anéantie et les bibliothèques de certains quartiers de Londres subirent des dégâts importants lors des attaques de 1944.

Les conséquences de ces destructions furent graves et rendirent l'accès au livre difficile. La situation était complexe et les possibilités d'emprunt dans les bibliothèques furent nécessairement réduites, non seulement en raison des dégâts et détériorations subis, mais parce que, dans certains cas, les locaux étaient réquisitionnés pour d'autres utilisations, même si cela se produisit moins souvent que lors de la Première Guerre mondiale. À Birkenhead, la bibliothèque pour la jeunesse fut transformée en abri et en dortoir ; à Torquay, on y installa des stocks de nourriture. Dans d'autres villes, comme York ou Sheffield, les locaux furent utilisés par les services de défense civile ou les secours. En outre, les établissements non réquisitionnés souffraient tous d'un manque de personnel. Selon Thomas Kelly, en 1942, la plupart des bibliothécaires hommes avaient été appelés par l'armée, et les femmes mises à contribution pour organiser la vie des citoyens. Tout le personnel restant devait aussi consacrer une partie de son temps à des tâches civiques. Il cite, à ce sujet, un commentaire fait par W. A. Munford à la fin de la guerre qui explique les solutions trouvées pour pallier cette défection involontaire des bibliothécaires : *"The Librarians left at home to run services, many of which experienced unprecedented demand, found themselves compelled to use temporary assistants of every age, every quality, nay even of every shape and size, often for part-time work only"*⁶².

Le gouvernement était bien conscient de l'importance de la lecture publique en temps de guerre et, dès juin 1939, avait exprimé sa conviction que, dans la mesure du possible, il fallait maintenir l'accès de la population à une certaine quantité d'ouvrages destinés à leur instruction et à leur distraction. En 1940, une circulaire émanant du ministère de l'Éducation insista sur l'importance de préserver, voire d'étendre, les services fournis aux usagers, y compris les groupes de lecture, tables rondes et lecture de pièces de théâtre. Mais, en 1942, la situation des bibliothèques ne cessait d'empirer, car le prix des livres avait augmenté et limitait les possibilités d'acquisition. À ce sujet, une menace avait surgi en mai 1940 lorsque le ministère des Finances avait institué une taxe sur les achats (*purchase tax*) appliquée à tous les produits non essentiels, dont seules étaient exemptées la nourriture et les matières premières. Cette taxe fut, dans un premier temps, appliquée au livre, malgré l'intervention d'opposants

62. Thomas Kelly, *op. cit.*, p. 329.

qui mirent en avant l'importance de la lecture pour le moral des citoyens. Heureusement, une campagne lancée par la Publishers' Association aboutit en août 1940 à la décision gouvernementale de ne l'imposer ni aux livres, ni aux journaux, ni aux brochures.

Face aux destructions de bibliothèques, la construction de nouveaux bâtiments réussit à se maintenir malgré tout et conduisit à l'ouverture de deux nouvelles bibliothèques centrales, l'une à Huddersfield et l'autre dans Londres à St. Marylebone en 1940, tandis qu'une trentaine d'annexes furent ouvertes, en particulier dans le Lancashire. Mais le blackout et la réduction des moyens de transport imposaient par ailleurs une diminution des heures d'ouverture, limitées aux périodes de la journée où l'on pouvait se passer d'éclairage. Ces contraintes incitèrent à la création de points de desserte et à l'utilisation de bibliobus. Des coopérations entre plusieurs bibliothèques furent encouragées de manière à satisfaire la demande des lecteurs autant que faire se pouvait, ce qui permet à Joseph McAleer d'écrire :

*The Second World War rationalized library usage in Britain. The shortage of books, propaganda against unwise spending, difficulties of supply, and an increase in non-fiction interests (such as current affairs) all worked in the public libraries' favour. As during the First World War, public libraries across the country recorded peak levels of usage*⁶³.

En effet, la fréquentation des bibliothèques publiques a beaucoup augmenté pendant les années de guerre car, comme l'a dit un habitant de Coventry, ville si énormément détruite par les bombardements, *"the distribution of reading matter to the people has become almost as necessary as the distribution of food"*⁶⁴.

DES LECTEURS DE PLUS EN PLUS NOMBREUX

+++++

Comme cela s'était passé lors de la Première Guerre mondiale, la lecture était devenue une occupation essentielle de la vie quotidienne des Anglais, pour les mêmes raisons que précédemment. Mais deux facteurs supplémentaires ont joué en sa faveur, d'une part le blackout, d'autre part

63. Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 50.

64. Cité par Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 51.

le temps passé dans les abris lors des bombardements. Il est clair que le blackout a contribué à la promotion de la lecture, à tel point que la Boots Booklovers' Library l'a utilisé comme argument publicitaire : "*ONE BLACKOUT BENEFIT! More time for READING. Long winter evenings at home means lots more leisure for reading. Join BOOTS BOOKLOVERS' LIBRARY*"⁶⁵. On écoutait la radio pour s'informer et on lisait pour se détendre. Des éditeurs lancèrent des slogans allant dans le même sens. Par exemple, Harrap encourageait à la lecture en ces termes : "*Always carry your gas mask! Always carry a book!*", une idée formulée un peu différemment par Hutchinson : "*Keep a Novel by your Gas-Mask*". Les slogans de *The Bookseller* étaient parfois plus politiques : "*Hitler Burns Books – Civilized People Read Them*" ou "*Forget Hitler – Enjoy a Book*"⁶⁶.

D'ailleurs, les alertes pouvant durer plusieurs heures, les gens prirent l'habitude d'apporter des livres et un éclairage dans les abris. Progressivement s'y créèrent même de petites bibliothèques constituées de livres dont certains mis à la disposition par les bibliothèques publiques. Kelly donne l'exemple du quartier londonien de Marylebone, où, selon leur importance, on trouvait dans chacun des 49 abris dont deux stations de métro, entre 50 et 550 livres, la plupart des *paperbacks*. Il mentionne également une station de métro inutilisée, Bethnal Green, qui disposait d'une bibliothèque de 4 000 ouvrages pour une clientèle nocturne de 6 000 personnes⁶⁷. Ces « bibliothèques » étaient gérées par les gardiens des abris et par des volontaires.

L'accroissement du nombre des lecteurs durant la Seconde Guerre mondiale est indéniable et s'appuie sur des statistiques fournies par un organisme, le *Mass-Observation*, créé au début de l'année 1939 dans le but d'analyser les pratiques de lecture des Anglais. Les résultats de ces études statistiques confirment clairement non seulement l'allongement du temps de lecture, mais aussi l'accroissement du nombre des lecteurs tout au long des six années de guerre. Ils montrent aussi l'évolution du comportement des lecteurs. Un premier rapport en septembre 1939 indiquait une chute de la lecture en province, même dans les bibliothèques publiques gratuites, et sans rapport avec le nombre des adultes évacués ou enrôlés dans l'armée. En revanche, l'année suivante a marqué un tournant en matière de lecture, avec une augmentation significative des livres empruntés ou même achetés. Paru en mars 1940, un autre rapport intitulé *Report on*

65. Cité par Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 75.

66. Cités par Valerie Holman, *op. cit.*, p. 25.

67. Thomas Kelly, *op. cit.*, p. 333.

Book Reading in War Time notait que la lecture augmentait à la campagne et l'expliquait par l'arrivée des adultes qui avaient fui les villes. Par ailleurs, un sondage réalisé en février 1940 estimait que 62 % du public adulte lisaient des livres contre 38 % qui n'en lisaient pas. Il précisait que 75 % des lecteurs des catégories sociales aux revenus élevés lisaient des livres contre 58 % parmi celles aux revenus inférieurs qui, elles, lisaient autant des livres que des magazines⁶⁸. En 1942, *Mass-Observation* indique dans son *Report on Books and the Public* que sur 10 000 personnes interrogées à travers le pays, 40 % des hommes et 40 % des femmes déclarent lire beaucoup. Enfin, en 1944, on trouve dans un autre rapport des précisions sur les motivations des lecteurs. La première d'entre elles est la relaxation pour 53 % des hommes et 57 % des femmes, suivie de l'éducation et de l'acquisition de connaissances pour 50 % des hommes et 26 % des femmes. En troisième position, on trouve le repos, à 17 % chez les femmes et à 10 % chez les hommes, puis la stimulation intellectuelle pour 8 % des hommes et 4 % des femmes.

D'autres chiffres, fournis par les libraires et les bibliothèques publiques, confirment cette montée de la lecture. Christina Foyle, de la célèbre librairie Foyles dans Charing Cross Road, à Londres, témoigne de cette évolution :

*There's been a tremendous boom in books... There's been nothing like it, even in the last war. It's easily explainable of course –books aren't rationed, there's no purchase tax, and they don't require coupons, and then people have so much more time for reading than they used to have, with troops stationed in lonely places where books are the only things to amuse themselves with, with people unable to go away for holidays or to travel much locally, and with the black-out evenings*⁶⁹.

Autres preuves de cette évolution : d'une part, 86 nouvelles librairies furent ouvertes en Angleterre en 1941, d'autre part, selon le Central Statistical Office, les dépenses personnelles en livres, journaux et magazines passèrent de £ 64 millions en 1938 à £ 67 millions en 1943 et à £ 77 millions en 1945⁷⁰.

68. Chiffres cités par Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 74 et 78.

69. *Ibid.*, p. 74.

70. Chiffres donnés par Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 63, qui précise en note que les chiffres ont été établis sur la base des prix de 1938.

Dans le rapport de février 1944, c'est-à-dire vers la fin de la guerre, on trouve des remarques sur *the Effect of War on Reading* révélant une diminution un peu inattendue de la lecture dans les classes aisées qui disposent de loisirs, alors qu'elle augmente dans la classe ouvrière :

*Booksellers and librarians are unanimous in reporting an enormous increase in book sales and book borrowing due to the war... The observations of booksellers also confirm the fact that the greatest decrease in reading has taken place among the former leisured classes, and that this has been counterbalanced by a new growth of reading in the working class*⁷¹.

D'autres enquêtes faites par *Mass-Observation* auprès des bibliothèques publiques ainsi que les témoignages des bibliothécaires eux-mêmes confirment bien l'augmentation des emprunts. Dans les bibliothèques publiques de Manchester, le nombre des communications mensuelles est passé de 15 000 en temps de paix à 20 000 durant la guerre. Certaines bibliothèques avaient d'ailleurs aménagé les horaires d'ouverture pour satisfaire une demande sans précédent. La Library Association note dans son rapport pour l'année 1940 que : *"In reception, evacuation and neutral areas alike, in industrial and urban centres and in small towns and villages, there are libraries reporting an increase in issues of more than 20 per cent as compared to the previous year, as well as big increases in the number of readers"*⁷².

LECTEURS EN UNIFORME

+++++

Comme lors de la Première Guerre mondiale, le gouvernement se devait de satisfaire les besoins en lecture des soldats du front auxquels s'ajoutèrent rapidement les blessés et les prisonniers. Dès novembre 1939, le maire de Londres prit l'initiative d'organiser une collecte de livres destinés aux soldats grâce à un organisme intitulé Service Libraries and Books Fund. La réaction du public fut positive et, à la fin de 1942, environ huit millions de livres et à peu près autant de magazines avaient été distribués aux unités des forces armées cantonnées dans le pays ou à l'étranger. L'Association des bibliothèques, qui avait contribué au Service Libraries

71. Cité dans Valerie Holman, *op. cit.*, p. 236.

72. Thomas Kelly, *op. cit.*, p. 330.

and Books Fund, aurait souhaité organiser des bibliothèques au sein des unités avec du personnel compétent, mais elle se heurta à l'opposition des Forces armées. Finalement, la seule action qui put être réalisée fut l'envoi de petites collections de 500 à 1000 livres, distribuées à la fin de 1941, qui comprenaient fiction, non-fiction et quelques ouvrages de référence. En revanche, des contacts furent établis entre les bibliothèques et les garnisons qui prirent la forme de prêt de caisses de livres aux soldats ou d'autorisation pour ceux-ci d'emprunter des livres individuellement auprès des bibliothèques locales. Dans la région de la Mersey, des bibliobus distribuèrent quelques 20 000 ouvrages à 7 000 lecteurs des armées qui s'y trouvaient. En février 1942, le ministère des Armées donna son accord à un projet qui permettait l'emprunt de livres par les unités au coût annuel de £ 70 pour 1 000 volumes renouvelés trois fois par an.

Par ailleurs, comme lors de la guerre de 14-18, de nombreuses associations confessionnelles ou laïques recueillirent soit de l'argent provenant d'industriels, soit des livres donnés par la population civile et destinés à assurer l'approvisionnement en lecture des militaires. Une initiative intéressante fut prise en mai 1940 lorsqu'il fut décidé que tous les livres et périodiques envoyés par la poste au Services Central Book Depot de Londres le seraient gratuitement. Des *camp libraries* furent organisées à partir d'une liste de 580 titres, dont 40 % de fiction et 60 % de non-fiction élaborée par des libraires, des bibliothécaires et des écrivains. Il s'agissait d'éditions pour la plupart bon marché, c'est-à-dire coûtant entre 2 s. 6 d. et 4 s. 6 d., mais curieusement, à cette date, pas un seul *Penguin*. Le choix de titres adéquats avait été établi par les sélectionneurs et comportait aussi bien des thrillers et des manuels techniques que de la poésie et des sciences politiques, mais aussi *Mein Kampf* et *Autant en emporte le vent...* En fait, les unités d'hommes souhaitaient surtout des thrillers, des policiers et des romans faciles, tandis que chez les femmes, on trouvait, en outre, un intérêt pour les biographies et la non-fiction.

Les responsables des armées étaient bien conscients de l'importance de la lecture pour maintenir le moral des troupes, mais, s'ils étaient prêts à expédier des livres récréatifs, ils souhaitaient que d'autres ouvrages servent à l'éducation et à l'instruction des soldats. En effet, il apparut que certaines des nouvelles recrues ne savaient pas lire, ce qui pouvait poser de sérieux problèmes car, comme se plaignait un officier en 1941,

“illiterates could not be trained for modern operations”⁷³. L’alphabétisation totale de la population anglaise n’était donc pas vraiment réalisée.

Afin d’instruire mais aussi, dans certains cas, d’alphabétiser les soldats, on créa un *War-Time Army Education Scheme*, dont une note adressée aux éditeurs disait que “*The Trade were invited, through the Publishers’ Association, to produce books of the Penguin type to meet this demand*”⁷⁴. Les restrictions de papier ayant toujours cours, Penguin se trouvait là en meilleure position que les autres et se déclara prêt à consacrer tout son quota de papier à la publication des seuls livres destinés aux forces armées. Le projet de Penguin fut accepté en juillet 1942 et le Forces Book Club, administré par le Services Central Book Depot, fut mis en œuvre à partir d’octobre de la même année. En fait, le succès ne fut pas au rendez-vous et les tirages s’avérèrent décevants car les titres proposés, comme *Howards End* by E. M. Forster ou *Growing Up in New Guinea* de Margaret Mead, ne correspondaient pas au goût des soldats. Penguin fut alors invité à éditer des livres plus faciles et distrayants, c’est-à-dire des romans d’aventure, des policiers ou des romans érotiques (“warm” fiction). Ces publications cessèrent en septembre 1943 après avoir atteint le chiffre de 120 titres.

Toutefois, des livres vraiment éducatifs furent publiés à destination des troupes dès 1940, car la publication d’ouvrages de ce type restait prioritaire face au rationnement du papier, dont on avait aussi besoin pour les cours par correspondance institués à partir de l’automne 1941. En mai 1942, le Sous-comité pour la fourniture de livres établit une longue liste des catégories de livres les plus demandés, mais malheureusement souvent indisponibles : auteurs classiques, livres d’art, dictionnaires, encyclopédies et manuels concernant divers métiers. Par ailleurs, en 1943, il fut décidé que les soldats pourraient bénéficier de 8 heures de cours par semaine pour s’instruire et se former. Mais on manquait de livres éducatifs pour adultes. La mise en place de l’édition et de la distribution de tels ouvrages prit du temps même si, après Penguin, la Publishers’ Guild, rassemblant des éditeurs prestigieux comme Cassell, Cape, Chatto & Windus, Faber & Faber, s’engagea à publier des éditions bon marché de livres importants et utiles. Parlant de ce projet éducatif des armées, Kelly indique que “*Textbooks to a total of nearly three million volumes, many*

73. Helen M. F. Jones and Stuart Marriott. “Adult Literacy in England 1945-1975: ‘Why did it take so long to get on the move?’”. *History of Education*, 1995, vol. 24, number 4, p. 338.

74. Cité dans Valerie Holman, *op. cit.*, p. 119.

specially printed, were ordered for this great enterprise, a special unit being established for the purpose in March, 1944"⁷⁵.

Il reste à évoquer ici ceux que Valerie Holman appelle les "*captive readers*", blessés ou prisonniers de guerre. Eux aussi avaient du temps, trop de temps, pour lire, eux aussi avaient envie de lire pour oublier leur situation difficile et l'ennui qui les guettait. Les premiers furent approvisionnés en lecture par la Croix-Rouge, qui parvint parfois à installer de petites bibliothèques dans les hôpitaux. Il est certain que c'est à l'hôpital que certains soldats anglais blessés prirent des habitudes de lecture.

La Croix-Rouge lança par ailleurs, dès octobre 1939, un nouveau service destiné aux prisonniers : "*Books for prisoners of war*". Entre octobre 1940 et février 1945, plus de 250 000 livres furent envoyés dans les camps de prisonniers. Une fois encore, la demande majoritaire allait dans le sens de livres distrayants, mais quelques individus souhaitaient recevoir des livres éducatifs. Ces ouvrages donnaient parfois lieu à des discussions, et des conférences furent données à leurs compagnons de captivité par certains officiers. C'est ce que fit Montgomery Belgium, dont la série de conférences, publiée après la guerre chez Penguin dans la collection *Pelican* sous le titre *Reading for Profit*, décrivait tous les bienfaits qu'on peut tirer de la lecture et présentait à son auditoire les nombreux écrivains dont ils pourraient « tirer profit »⁷⁶. À noter par ailleurs qu'à titre exceptionnel, un périodique, intitulé *The Prisoner of War*, fut publié en Grande-Bretagne à partir de mai 1942 pour permettre aux familles des prisonniers de s'informer sur leurs conditions de vie. On y trouvait aussi des demandes d'ouvrages, certains très techniques comme un livre sur la chirurgie d'urgence, la menuiserie, l'horticulture ou des dictionnaires et des encyclopédies populaires.

Les envois des ouvrages aux prisonniers étaient parfois soumis à la censure, et les livres d'occasion devaient ne porter aucune marque ou annotation que ce soit. Parmi les livres interdits dans les camps allemands, on dénombrait ceux écrits par des auteurs juifs, ceux hostiles au régime allemand et tous les manuels de chimie expliquant comment fabriquer de l'encre invisible... Dans ces circonstances, un livre pouvait mettre un mois avant de parvenir à son destinataire.

75. Thomas Kelly, *op. cit.*, p. 332.

76. Montgomery Belgium. *Reading for Profit*. London, Penguin Books, 1945.

LIVRES DE GUERRE

+++++

Si la demande était forte, les difficultés ne manquaient pas pour la satisfaire, comme on l'a déjà vu. Les Anglais ont donc dû imposer quelques consignes concernant la présentation des livres. Un groupe d'éditeurs se concerta avec le ministère de l'Approvisionnement afin de définir de nouveaux critères permettant de faire des économies, en particulier de papier. Le 1^{er} janvier 1942, un accord, le *Book Production War Economy Agreement*, fut mis en place. Il définissait de nouvelles normes d'impression et de production et précisait, entre autres, la taille des caractères, le nombre minimum de mots par page, le type de papier, le poids des cartonnages pour la reliure, le nombre de pages autorisées pour les notes préliminaires, les titres de chapitre, les interlignes entre les paragraphes, la part à accorder aux illustrations, diagrammes, cartes, etc⁷⁷. Certains ouvrages pouvaient être exemptés de ces consignes, comme les livres éducatifs pour très jeunes enfants autorisés à utiliser une taille de caractère plus élevée, ou les dictionnaires dont le cartonnage devait nécessairement être solide. Les livres imprimés de la sorte portaient un logo représentant un lion assis sur un livre ouvert où on pouvait lire les mots suivants : *Book Production War Economy Standard*. Ces consignes ne s'appliquaient bien entendu qu'aux nouveaux titres ou aux nouvelles éditions.

Des éditions spécifiques ont donc vu le jour entre 1939 et 1946, tentant de concilier la demande des populations civile et militaire, le besoin de soutenir le moral de tous les citoyens et les nécessaires économies à réaliser en temps de guerre. Un exemple intéressant est celui fourni par une collection intitulée *Gulliver Little Books*, livres de 32 pages de la taille d'un petit carnet, sans doute destinés prioritairement aux enfants et faciles à emporter avec soi dans les abris. La majorité d'entre eux consistaient en extraits de classiques de la littérature pour la jeunesse, comme les *Fairy Tales* d'Andersen ou de Grimm, ou les *Tales from Shakespeare* de Charles et Mary Lamb, ou d'œuvres de Dickens. Chacun de ces petits livres portait en avant-propos les quelques lignes suivantes :

On all sides there must be economy. When victory is obtained we shall again have a plentiful supply of famous works in popular editions. In the meanwhile it is well to keep in mind the books that are "A Boon and a blessing". Gulliver series introduce the best known

77. Valerie Holman donne en annexe dans son livre le détail de ces consignes, p. 268-271.

*books to all. Whilst themselves containing reading of interest and enjoyment they will doubtless stimulate a demand for fuller works*⁷⁸.

Une autre publication spécifique de la période de guerre fut une nouvelle traduction de la Bible en *basic English*, c'est-à-dire dans une langue simplifiée. Publiée en avril 1941 par Cambridge University Press associée à Evans Brothers, elle était destinée aux enfants ainsi qu'aux lecteurs d'outre-mer.

Des livres de propagande furent aussi publiés, comme durant la Première Guerre mondiale, sous la responsabilité du ministère de l'Information, le MoI, dont l'objectif essentiel reposait sur une idée forte. Considérant que la meilleure propagande par les livres était de vendre ceux-ci en fonction de leurs mérites, ce ministère encouragea les éditeurs à publier des livres à valeur de propagande (*books of propaganda value*), des livres à valeur culturelle et symbolique, moyen efficace de remonter le moral des gens tout en faisant discrètement de la propagande. Dans ce contexte, de nouvelles collections virent le jour, comme celle lancée par Oxford University Press et intitulée *The World Today*, dont certains titres, comme *Britain and the British People* d'Ernest Barker, professeur de sciences politiques à Cambridge, fut un bestseller ultérieurement traduit en plusieurs langues et diffusé en Europe et au Canada. Une autre série, lancée en mars 1941, *Britain in Pictures*, connut un beau succès. Elle se présentait sous un format distinct, les textes en étaient rédigés par des auteurs de renom comme Graham Greene ou George Orwell, et ils étaient agrémentés de reproductions d'œuvres artistiques anglaises afin de montrer aux Anglais les beautés de leur pays. À la fin 1943, plus de soixante volumes de cette collection avaient été publiés et les ventes dépassaient un demi-million d'exemplaires.

Par ailleurs, le MoI était conscient de la nécessité de maintenir disponibles les livres considérés comme essentiels, mais sur quels critères ? Furent finalement jugés essentiels les ouvrages scolaires indispensables au maintien et au développement de l'instruction des jeunes élèves britanniques ainsi que celle des soldats, ou des ouvrages scientifiques et médicaux, comme le *Handbook of First Aid* (manuel de premiers soins) qui dut être réédité plusieurs fois au cours de la guerre.

78. *Gulliver Little Books*. Devon, Gulliver Book Co, ca. 1940.

Alors que la fin de la guerre semblait approcher, il apparut urgent de songer à la reconstruction du pays. Ainsi parurent des livres comme *Our Towns*, bestseller publié en 1943 dénonçant les conditions de vie dans certaines villes d'Angleterre comme Sheffield ou Bristol et souhaitant leur amélioration, une fois la guerre terminée. D'autres études d'économie ou de sciences sociales virent le jour, parfois sous la signature de gens connus comme Sidney et Beatrice Webb ou William Beveridge, auteur de *The Pillars of Security*, qui devint rapidement un bestseller, comme son livre suivant *Full Employment in a Free Society*, paru en 1944 chez Allen & Unwin. De son côté, Faber lança une collection intitulée *Rebuilding Britain*, assortie d'une exposition sur ce thème, et Penguin édita dans sa collection de non-fiction des essais démontrant la nécessité de planifier la reconstruction.

Dans cette même perspective de reconstruction, le statut prioritaire accordé aux livres éducatifs dès 1940 fut réitéré au fil des années de guerre. Cette demande concernait deux catégories de lecteurs : d'une part, les étudiants enrôlés auxquels fut destiné le *Services Postwar Education Scheme*, d'autre part les écoliers, car une nouvelle loi sur l'éducation fut votée en 1944 qui, parmi d'autres décisions, instaurait la gratuité des écoles publiques et fixait la fin de la scolarité à quinze ans. Il importait de prévoir pour les premiers des livres adaptés à la formation des adultes (EVT ou *educational and vocational training*) et une trentaine de titres furent publiés par Penguin à cet effet dans ses collections *Pelican* et *Penguin Specials*. Chez Hodder & Stoughton, la collection *Teach Yourself Books* passa de 18 titres en 1939 à 48 en 1945.

Toutes ces publications et collections spéciales ont été encouragées, autorisées, voire contrôlées par divers organismes officiels comme le MoI, le ministère de la Guerre ou le ministère de l'Éducation. Mais elles ne pouvaient totalement satisfaire la demande de lecture émanant des adultes et des enfants soucieux de s'informer et surtout de se changer les idées.

BESTSELLERS DE LA GUERRE

+++++

Cette demande a quelque peu évolué au fil des années. Ainsi, un des livres les plus demandés dès 1938 fut *Mein Kampf*, présenté par Valerie Holman comme "*a non-fiction bestseller*" et auquel elle consacre une autre de ses annexes. Le livre avait déjà été abondamment lu en 1938, mais une nouvelle édition non expurgée en fut publiée par Hutchinson en mars 1939

sous le titre *My Struggle* au prix de 8 s. 6 d. En mars 1940, une enquête de *Mass-Observation* auprès des bibliothèques a montré que c'était le livre le plus emprunté. Cette édition fut aussi inscrite dans le *Catalogue of Books for the Services* établi par le British Council en 1939 et, selon Valerie Holman "*became stock issue to Service libraries where Hitler's views could be read and discussed not only by British servicemen but by a new readership of colonial troops posted overseas*"⁷⁹. D'ailleurs, au début du conflit, une forte demande se manifesta pour des livres permettant de se documenter sur la politique et les événements graves qui se déroulaient. Puis cet intérêt retomba progressivement, les lecteurs retournant alors à la fiction.

Cependant, il apparaît d'une étude de 1940 sur les pratiques de lecture des Anglais qu'un intérêt nouveau se manifesta vis-à-vis des rééditions de classiques de la célèbre collection *Everyman's Library* fondée par Dent en 1888. En 1940, le directeur de la collection Ernest Rhys écrivit une petite brochure intitulée *A Breviary of Books in Wartime* qui signalait entre autres 21 titres de cette collection sélectionnés "*to turn to an escape from ourselves into a world carefree and unconditioned save by art and imagination, wit and humour*"⁸⁰. Certains de ces ouvrages recommandés étaient accompagnés d'une brève remarque vantant leur valeur dans le contexte de la guerre. On ne s'étonnera pas d'y trouver *Robinson Crusoe*, dont l'énergie et la volonté de survie étaient des qualités à encourager chez le lecteur anglais sous les bombardements. Il était d'ailleurs présenté comme "*everybody's story-book. The plight of the shipwrecked Crusoe on a desert island made as real as last night's war news*"⁸¹. Le roman *Pickwick Papers* de Dickens était recommandé comme le meilleur livre à lire en temps de guerre et d'autres titres plus ou moins récents comme *Lord Jim* (1900) de Joseph Conrad, *Pride and Prejudice* (1813) de Jane Austen et *Diary of a Nobody* (1892) de George et Weedon Grossmith virent se multiplier leurs ventes dans la collection *Everyman's Library*.

Il est inutile de revenir longuement sur les romans distrayants comme les polars, les romans sentimentaux ou les thrillers qui furent incontestablement une des lectures favorites des Anglais entre 1939 et 1945, comme lors de la Grande Guerre. Valerie Holman reproduit une liste des titres les plus empruntés entre mars et mai 1942 où l'on remarque, entre autres, des bestsellers comme *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell, *Qu'elle était verte ma vallée* de Richard Llewellyn, et *La puissance et la*

79. Valerie Holman, *op. cit.*, p. 254.

80. Valerie Holman, *op. cit.*, p. 262.

81. *Ibid.*

gloire de Graham Greene⁸², à côté d'écrivains plus populaires tels que Peter Cheyney (écrivain britannique et non américain, comme on le croit souvent), ouvrages lus par la population civile comme par les soldats et les prisonniers, ou, un peu plus tard, en 1944, *Forever Amber* de l'américaine Kathleen Winsor.

Mais en dehors de ces bestsellers, il existait encore des différences dans les habitudes de lecture des différentes classes. Une enquête de *Mass-Observation* notait en 1942 que, dans les banlieues habitées par les classes moyennes, on appréciait les romans littéraires ou non, mais aussi les récits de voyage et la non-fiction, tandis que dans les quartiers ouvriers la préférence continuait à aller vers tous les genres de fiction : histoires de cowboys, thrillers, romans sentimentaux, romans d'aventures. Mais de toute évidence, il existait encore des Anglais qui ne lisaient pas du tout, ne serait-ce que faute de temps.

Les enfants, eux aussi, ont lu davantage pendant la guerre, car eux aussi voulaient s'informer sur ce qui se passait, eux aussi voulaient se distraire. Leurs goûts ne changeaient guère. Toutefois, le classement du choix de garçons de 14 ans en 1942 place en première position les *mystery stories*, suivies des romans d'aventures et des livres sur leurs *hobbies*, tandis que chez les filles du même âge la priorité va aux romans d'aventures, suivis des romans scolaires et des histoires d'amour⁸³.

C'est le poète Cecil Day-Lewis qui a le mieux résumé la situation de la lecture en Angleterre à la fin de la Seconde Guerre mondiale. En mars 1944, il s'interrogeait dans *Picture Post* en ces termes : "*We read more books. We buy more books. There are many books we would like to buy but can't get. And there are two hundred new publishers in war-time. But does the war mean that we read better books too?*"⁸⁴ Que répondre à une telle question sinon qu'il est indéniable que la Seconde Guerre mondiale a favorisé le goût pour la lecture et qu'elle a entraîné un changement de comportement dans les pratiques de lecture ? En 1945, l'Angleterre serait-elle donc devenue une « nation de lecteurs » ?

82. *Ibid.*, p. 53.

83. Joseph McAleer, *op. cit.*, p. 144.

84. Cité par Valerie Holman, *op. cit.*, p. 233.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, il reste donc difficile de répondre à la question posée dans le titre. L'Angleterre est-elle une nation de lecteurs ? Certes, en 1945, la population dans son ensemble est alphabétisée, certes la lecture a pris de plus en plus d'importance dans la vie de chaque individu, certes l'accès au livre s'est amélioré, mais de telles affirmations générales ne sauraient rendre compte de la situation exacte de la lecture dans ce pays. Car « de "savoir lire" à "lire" [...] du simple déchiffrement à la consommation délectable, le chemin est long, jalonné de toutes sortes d'étapes », comme l'écrit Maurice Crubellier¹. À la manière de William St Clair dans son ouvrage déjà cité, *The Reading Nation in the Romantic Period*, il faut donc nuancer et distinguer ce qu'il appelle la *literate nation* et la *reading nation*. Selon lui, à l'époque qu'il étudie :

*The reading nation was probably far smaller than the 'literate nation' among whom I include those many others whose reading was largely confined to the reading of commercial documents, manuscript ledgers and letters, directly associated with their employment and to the reading of newspapers. The non-reading nation consisted of those members of society whose experiences of written texts were mainly oral and visual.*²

Cette description peut s'appliquer à la nation anglaise pour toute la période considérée dans ce livre, au cours de laquelle la part relative de chacune des trois catégories ainsi définies par lui, *literate*, *reading* et *non-reading* s'est modifiée au profit de la *reading nation*. En d'autres termes, les progrès accomplis tant en matière d'alphabétisation que d'instruction ont fait augmenter la proportion des lecteurs par rapport aux simples alphabétisés et aux non-lecteurs. Mais ceci ne permet pas d'affirmer pour autant que l'Angleterre était devenue en 1945 "*a nation of readers*".

-
1. Maurice Crubellier. « L'élargissement du public ». In Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.). *Histoire de l'édition française*, vol. III. Paris, Fayard/Cercle de la Librairie, 1990, p. 20.
 2. William St Clair, *op. cit.*, p. 13-14.

À défaut de pouvoir répondre de manière catégorique à cette question initiale, je voudrais essayer en conclusion de dégager et de récapituler certaines des spécificités de la lecture en Angleterre entre 1815 et 1945.

En premier lieu, on discerne la lente mais inéluctable progression de l'alphabétisation de la nation dans son ensemble. À cet égard, l'influence de la religion et plus particulièrement du mouvement évangéliste a incontestablement été primordiale tout au long du *xix^e* siècle. De même, les *Sunday Schools* ont joué un rôle fondamental en contribuant à l'alphabétisation des classes populaires. Cette primauté des institutions religieuses a cependant été contrebalancée par l'action de courants laïques et d'organisations comme les *Mechanics' Institutes* et la *Society for the Diffusion of Useful Knowledge*. Les uns comme les autres s'appuyaient sur deux valeurs principales caractéristiques de l'époque victorienne : d'une part la respectabilité que pouvait procurer la lecture, d'autre part la foi dans le progrès personnel et l'autodidactisme. Mais il a fallu attendre la fin du *xix^e* siècle et les lois de 1870 et 1880 pour voir l'État prendre enfin en charge l'instruction généralisée des enfants, en assurer la gratuité et réaliser l'alphabétisation totale de la nation.

Deuxième point à souligner : l'évolution des pratiques de lecture, qui s'est faite sur plusieurs plans. Alors que la lecture était au départ majoritairement orale et collective à l'église, au sein des familles le soir ou le dimanche, ou dans certains lieux publics comme les *coffee houses*, elle est devenue un acte solitaire, une activité silencieuse. Pour le sociologue Richard Hoggart, il n'est de véritable lecture autrement : "*Reading is initially and inherently a solitary occupation [...]. It is not and cannot be in the first place a group activity*"³. De ce point de vue, les Anglais sont donc devenus de véritables lecteurs. Par ailleurs, le temps consacré à la lecture ayant peu à peu augmenté grâce à la réduction du temps de travail, au développement des périodes de congé, la lecture est devenue une activité de loisir. Elle s'est aussi généralisée et démocratisée. Comme le note Jean-Yves Mollier, « l'alphabétisation généralisée » a été « la condition de base de l'apparition d'une culture de masse »⁴, qui s'est développée en Angleterre à partir des années 1900 en dépit de la persistance d'une société marquée par de fortes différences de classe.

3. Richard Hoggart. "Critical Literacy and Creative Reading". In Brian Cox (ed.). *Literacy Is Not Enough*. Book Trust and Manchester University Press, 1998, p. 63.

4. Jean-Yves Mollier et alii (dir.). *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques 1860-1940*. Paris, Presses universitaires de France, 2006 (Le nœud gordien) p. 69.

Un troisième aspect important concerne les difficultés de l'accès au livre pour les nouveaux alphabétisés. Le prix des livres est resté longtemps très élevé, d'une part en raison des fameuses *taxes on knowledge* qui n'ont été complètement abolies qu'en 1855, d'autre part en raison de la méfiance des classes supérieures à l'égard des couches laborieuses. Un vif débat autour de la lecture s'est prolongé pendant de nombreuses décennies, entraînant la censure de certains ouvrages jusqu'au début du *xx^e* siècle, débat qui connut un regain de vigueur avec les actions intentées contre auteurs et éditeurs par la National Vigilance Association. Un moindre mal a été la diffusion à cette même époque de listes d'ouvrages conseillés comme celles de la National Home Reading Union dans les années 1890, une démarche qui ressemble fort à de la prescription.

Afin de permettre malgré tout l'accès au livre et d'éviter que les nouveaux lecteurs ne perdent rapidement leur capacité de lire, sont apparus très tôt divers types de publication bon marché comme les *Cheap Repository Tracts* d'Hannah Moore, dont on a vu qu'ils s'inspiraient de la littérature de colportage, ou le *Penny Magazine* de Charles Knight. Par la suite, de multiples expériences furent tentées, parfois avec succès, afin de fournir aux lecteurs des ouvrages pas trop onéreux. De ces tentatives, les plus réussies ont été sans conteste les *yellowbacks* et autres *railway libraries* au milieu du *xix^e* siècle, puis les *paperbacks* de Penguin à partir de 1935, une production liée directement à l'évolution de l'édition.

Par ailleurs, faute de pouvoir acheter les livres, les Anglais ont pris l'habitude de la lecture en bibliothèque. Les classes moyennes avaient à leur disposition des bibliothèques commerciales privées, du type cabinet de lecture, tandis que les classes inférieures pouvaient se tourner vers les bibliothèques mises à leur disposition par des institutions confessionnelles ou laïques évoquées plus haut, voire par leurs employeurs. Il fallut bien des années avant que l'Angleterre dispose de bibliothèques publiques et gratuites et, qui plus est, qu'elles soient utilisées par les lecteurs de toutes les classes sociales. L'apparition des *twopenny libraries* en 1930, la survie des *circulating libraries* jusque dans les années 1960 et la pérennité de la London Library confirment cette réticence à l'égard des établissements de lecture publique. Mais, dans tous les cas de figure, au moins jusqu'en 1945, les Anglais sont restés fondamentalement des lecteurs en bibliothèque et ils ont continué à préférer emprunter plutôt qu'acheter leurs livres.

Il faut aussi noter certaines tendances quant à leurs goûts en matière de lecture. Sur la période considérée, on relèvera tout d'abord la présence d'ouvrages lus dans quasiment toutes les couches sociales, et qui consti-

tuent en fait le fondement culturel de la société. L'un de ces ouvrages, lu au moins en extraits par une majorité sinon la totalité de la population, est bien entendu la Bible, même si elle n'est plus autant lue en 1945 qu'en 1815. *Robinson Crusoe*, sorte de petit manuel pratique de la *self-help*, décliné en toutes sortes de formats et de prix, est un autre exemple de livre qui parcourt le temps. Cependant, les ouvrages distrayants se sont progressivement imposés dans les pratiques de lecture des Anglais, à côté de lectures utilitaires et instructives. Le roman, qu'il soit historique, sentimental, sensationnel ou policier, a occupé et occupe encore une place de choix. Les bestsellers ont fait florès, écrits par des écrivains britanniques ou non. On peut évoquer ici par exemple le succès incroyable d'*Uncle Tom's Cabin* de Harriet Beecher-Stowe, dont Altick dit qu'il a été probablement "*the greatest short-term sale of any book published in nineteenth-century England*", avec dix éditions différentes en deux semaines et un total de quarante en un an⁵. Mais si la fiction a été et reste un type de lecture particulièrement privilégié et apprécié, on constate la présence d'autres genres très prisés du lectorat anglais, désignés par le terme de non-fiction, comme les biographies ou autobiographies, les livres d'histoire et les récits de voyage. Cet intérêt pour ce genre d'ouvrages est certainement une caractéristique anglaise qui a perduré.

Enfin, parmi les lectures favorites des Anglais, on ne saurait négliger la lecture de la presse, qu'il s'agisse de quotidiens, d'hebdomadaires, ou de magazines variés, de qualité (*quality papers*) ou populaires, qui a progressivement pris une place considérable dans le pays. Une fois supprimées les taxes qui les frappaient, les journaux ont été abondamment lus et encore plus ceux du dimanche parce qu'ils sont restés longtemps avec la Bible une des rares lectures autorisées le Jour du Seigneur, et parce qu'on en a créé à des prix accessibles pour les différentes catégories sociales.

À travers ce parcours de 130 années qui ont permis d'éclairer son évolution, la lecture en Angleterre apparaît bien comme une pratique culturelle avec ses caractéristiques propres. Si, comme le dit Roger Chartier, « aussi bien les capacités de lecture, mises en œuvre à un moment donné par des lecteurs donnés face à des textes donnés, que les situations de lecture, sont historiquement variables »⁶, elles le sont aussi géographiquement.

5. Richard D. Altick. *The Common Reader*, op. cit., p. 385.

6. Roger Chartier (dir.). *Pratiques de lecture*, op. cit., p. 220.

+++++

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

+++++

Altick Richard D. *The English Common Reader. A Social History of the Mass Reading Public, 1800-1900.* Nouvelle édition. Ohio State University Press, 1998.

Altick Richard D. (ed.). *Writers, Readers and Occasions: Selected Essays.* Ohio University Press, 1989.

Baggs Chris. “How Well Read Was My Valley?”, Reading, Popular Fiction, and the Miners of South Wales, 1875-1939”, *Book History*, vol. 4, 2001.

Batty Ronald F. *How to Run a Twopenny Library.* John Gifford Ltd, 1938.

Beaven Brad. *Leisure, Citizenship and Working-class Men in Britain, 1850-1945.* Manchester University Press, 2005.

Bédarida François. *L'Angleterre triomphante, 1832-1914.* Paris, Hatier, 1974.

Belgion Montgomery. *Reading for Profit.* Harmondsworth, Penguin Books, 1945.

Bell Lady. *At the Works. A Study of a Manufacturing Town (Middlesbrough).* [London, E. Arnold, 1907], Kelly Publishers, 1969.

Bennett Scott. “John Murray’s Family Library and the Cheapening of Books in Early Nineteenth Century Britain”, in Bowers Fredson (ed.), *Studies in Bibliography*, vol. 29. Charlottesville, The Bibliographical Society of the University of Virginia, 1976.

Bennett Scott. “Revolutions in Thought: Serial Publication and the Mass Market for reading”, Shattock Joanne & Wolff Michael, *The Victorian Periodical Press: Samplings and Soundings.* University of Toronto Press, 1982.

Black Alistair. *A New History of the English Public Library: Social and Intellectual Contexts, 1850-1914.* Leicester University Press, 1996.

Black Alistair. *The Public Library in Britain, 1914-2000.* London, The British Library, 2000.

Black Alistair & Hoare Peter (eds.). *The Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*, vol. III 1850-2000. Cambridge University Press, 2006.

Bradley Ian. *The Call to Seriousness. The Evangelical Impact on the Victorians.* London, Jonathan Cape, 1976.

Brantlinger Patrick (ed.). *The Reading Lesson: The Threat of Mass Literacy in 19th Century British Fiction.* Bloomington, Indiana University Press, 1999.

Briggs Asa. *Victorian People.* Harmondsworth, Penguin Books, 1965.

Briggs Asa (ed.). *Essays in the History of Publishing (1724-1974).* London, Longman, 1974.

Cachin Marie-Françoise & Parfait Claire (dir.). « Histoire(s) de livres. Le livre et l'édition dans le monde anglophone ». *Cahiers Charles V*, n° 32, 2002.

Cavallo Guglielmo & Chartier Roger (dir.). *Histoire de la lecture dans le monde occidental.* Paris, Le Seuil, 1997.

Chambers Robert. *Vestiges of the Natural History of Creation* (1844). Ed. with an introduction by James A. Secord. University of Chicago Press, 1994.

Chartier Anne-Marie & Hébrard Jean. *Discours sur la lecture (1800-2000).* Paris, BPI-Centre Pompidou/Librairie Arthème Fayard, 2000.

Chartier Roger (dir.). *Pratiques de la lecture.* Paris, Éditions Rivages, 1985.

Chartier Roger & Martin Henri-Jean (dir.). *Histoire de l'édition française*, vol. III et IV. Paris, Fayard/Promodis, 1990 et 1991.

Checkland Sydney George. *The Rise of Industrial Society in England 1815-1885.* London, Longman, 1965.

Clark G. Kitson. *The Making of Victorian England.* Cambridge University Press, 1962.

Colclough Stephen. *Consuming Texts: Readers and Reading Communities 1695-1870.* London, Palgrave Macmillan, 2007.

Conan Doyle Arthur. *The German War. Some Sidelights and Reflections.* London, Hodder & Stoughton, 1914.

Cox Brian (ed.). *Literacy Is Not Enough. Essays on the Importance of Reading.* Manchester University Press and Book Trust, 1998.

Cruse Amy. *The Englishman and his Books in the early 19th century.* London, George G. Harrap, 1930.

Cruse Amy. *The Victorians and their Books.* London, Allen & Unwin, 1935.

Darnton Robert. *Gens de Lettres, gens de livre.* Paris, Points; Odile Jacob, 1992.

Eliot Simon. "Public Libraries and Popular Authors 1883-1912", *The Library*, 6th series, vol. 8, number 4, December 1986.

Eliot Simon. *Some Patterns and Trends in British Publishing 1800-1919.* London, Occasional Papers of the Bibliographical Society n° 8, 1994.

Eliot Simon. "Circulating libraries in the Victorian Age and after", in *The Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*, vol. III 1850-2000, ed. by Alistair Black and Peter Hoare, Cambridge University Press, 2006.

Eliot Simon, Nash Andrew & Willison Ian (eds). *Literary Cultures and the Material Book*, London, The British Library – British Library Studies in the History of the Book, 2007.

Ellis Alec. *Library Services for Young people in England and Wales 1830-1970.* Oxford, Pergamon Press, 1971.

Ellis Alec. *Public Libraries and the First World War.* Upton, The Ffynnon Press, 1975.

Ellis Alec. *Educating Our Masters: Influence on the Growth of Literacy in Victorian Working Class Children.* Aldershot, Gower, 1985.

Feather John. *A History of British Publishing.* London, Routledge, 1988.

Flint Kate. *The Woman Reader (1836-1914).* Oxford University Press, 1993.

Flint Kate. "The Victorian novel and its readers" in David Deirdre (ed.), *The Cambridge Companion to the Victorian Novel*. Cambridge University Press, 2001.

Gardner Philip. "Literacy, Learning and Education" in Williams Chris (ed.), *A Companion to 19th Century Britain*. Oxford, Blackwell, 2004.

Greenwood Thomas. *Free Public Libraries. Their Organisation, Uses and Management*. London, Simpkin, Marshall & Co, 1887.

Griest Guinevere L. *Mudie's Circulating Library and the Victorian Novel*. Newton Abbot, Devon, David & Charles, 1970.

Halévy Elie. *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, vol. I. L'Angleterre en 1815. Paris, Hachette Littérature, 1913.

Hammond Mary. *Reading, Publishing and the Formation of Literary Taste in England, 1880-1914*. Aldershot, Ashgate, 2006.

Hammond Mary & Townheed Shafquat (eds). *Publishing in the First World War*. London, Palgrave Macmillan, 2007.

Harris Philip Rowland. *A History of the British Museum Library 1753-1973*. London, The British Museum, 1998.

Hartley Jenny. *Reading Groups*. Oxford University Press, 2001.

Hiley Nicholas. "'Cant' you find me something nasty?': circulating libraries and literary censorship in Britain from the 1890s to the 1910s", in Myers Robyn and Harris Michael (eds.), *Censorship & the Control of Print in England and France 1600-1910*. Winchester, St Paul's Bibliographies, 1992.

Hoggart Richard. *The Uses of Literacy*. London, Penguin Books, 1957. Traduction française : *La culture du pauvre*. Paris, Éditions de Minuit, 1970.

Holman Valerie. *Print for Victory. Book Publishing in England 1939-1945*. London, The British Library, 2008.

Howsam Leslie. *Cheap Bibles. 19th Century Publishing and the British and Foreign Bible Society*. Cambridge University Press, 1991.

Humble Nicola. *The Feminine Middlebrow Novel, 1920s to 1950s. Class, Domesticity and Bohemianism.* Oxford University Press, 2001.

Hyland Paul & Ammels Neils (eds.). *Writing and Censorship in Britain.* London, Routledge, 1992.

James Elizabeth. "An Insight into the Management of Railway Bookstalls in the Eighteen Fifties", *Publishing History*, vol. X, 1981.

James Elizabeth & Smith Helen R. (eds). *Penny Dreadfuls and Boys' Adventures. The Barry Ono Collection of Victorian Popular Literature in the British Library.* London, The British Library, 1998.

James Louis. *Fiction for the Working Man 1830-1850. A Study of the Literature Produced for the Working Classes in Early Victorian Urban England.* Oxford University Press, 1963.

Jones Mary G. *The Charity School Movement. A Study of 18th Century Puritanism in Action.* Cambridge University Press, 1938.

Jordan John O. and Patten Robert L. *Literature in the Marketplace. Nineteenth Century British Publishing and Reading Practices.* Cambridge University Press, 1995.

Kelly Thomas. *History of Public Libraries in Britain, 1845-1975.* London, The Library Association, 1977.

Kelly Thomas. *A History of Adult Education in Great Britain from the Middle Ages to the 20th century.* Liverpool University Press, 1962.

King Andrew & Plunkett John (eds). *Popular Print Media 1820-1900.* London, Routledge, 2004.

King Andrew & Plunkett John (eds). *Victorian Print Media. A Reader.* Oxford University Press, 2005.

Klancher Jon P. *The Making of English Reading Audiences 1790-1832.* University of Wisconsin Press, 1987.

Laqueur Thomas Walter. *Religion and Respectability: Sunday Schools and Working-Class Culture 1780-1850.* Yale University Press, 1976.

Law Graham. *Serializing Fiction in the Victorian Press*. Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2000.

Leavis Queenie Dorothy. *Fiction and the Reading Public* [1932]. Bellew Publishing, 1990.

Lee Alan. *Origins of the Popular Press in England 1885-1914*. London, Croom Helm, 1976.

Lewis Jeremy. *Penguin Special. The Life and Times of Allen Lane*. London, Viking, 2005.

Lyons Martyn. *Le triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*. Paris, Promodis-Éditions du Cercle de la Librairie, 1987.

Lyons Martyn. *Reading Culture and Writing Practices in Nineteenth-Century France*. University of Toronto Press, 2008.

Lyons Martyn. *A History of Reading and Writing in the Western World*. Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009.

Mcaleer Joseph. *Popular Reading and Publishing in Britain, 1914-1950*. Oxford, Clarendon Press, 1992.

McDonald Peter D. *British Literary Culture and Publishing Practice 1880-1914*. Cambridge University Press, 1997.

McKitterick David (ed.). *The Cambridge History of the Book in Britain*, vol. VI 1830-1914. Cambridge University Press, 2009.

Mandelbrote Giles & Manley Keith A. (eds.). *The Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*, vol. II 1640-1850. Cambridge University Press, 2006.

Minto John. *A History of the Public Library Movement in Great Britain and Ireland*. London, G. Allen, 1932.

Mitch David F. *The Rise of Popular Literacy in Victorian England. The Influence of Private Choice and Public Policy*. University of Pennsylvania Press, 1992.

Mollier Jean-Yves. *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle.* Paris, Presses universitaires de France, 2001 (Le nœud gordien).

Mumby Frank. *Publishing and Bookselling. A History from the Earliest Times to the Present Day.* Revised and enlarged edition. London, Jonathan Cape, 1975.

Munford William Arthur. *A History of the Library Association 1877-1977.* London, The Library Association, 1976.

Murison William John. *The Public Library. Its origins, purpose, and significance as a social institution.* London, G. H. Harrap & Co, 1958.

Myers Robin & Harris Michael (eds). *Censorship & the control of print in England and France. 1600-1910.* Winchester, St Paul's bibliographies, 1993.

Myers Robin & Harris Michael (eds). *Serials and their Readers 1620-1914.* Winchester, St Paul's bibliographies, 1993.

Myers Robin, Harris Michael & Mandelbrote Giles (eds.). *Libraries and the Book Trade. The formation of collections from the sixteenth to the twentieth century.* New Castle (Delaware), Oak Knoll Press, 2000.

Norrie Ian. *Mumby's Publishing and Bookselling in the The Twentieth Century.* London, Bell & Hyman, 1982.

Orel Harold. *Popular Fiction in England, 1914-1918.* University of Kentucky Press, 1992.

Pearson Jacqueline. *Women's Reading in Britain, 1750-1835. A Dangerous Recreation.* Cambridge University Press, 1999.

Perrin Noel. *Dr Bowdler's Legacy: A History of Expurgated Books in England and America.* Boston, David R. Godine, 1969.

Phegley Jennifer. *Educating the Proper Woman Reader. Victorian Family Literary Magazines and the Cultural Health of the Nation.* Ohio State University Press, 2004.

Potter Jane. *Boys in Khaki, Girls in Print: Women's Literary Responses to the Great War, 1914-1918.* Oxford University Press, 2005.

Poulain Martine. *Les bibliothèques publiques en Europe*. Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1992.

Quinlan Maurice James. *Victorian Prelude: A History of English Manners 1700-1820*. Columbia University Press, 1941.

Radway Janice. *A Feeling for Books. The Book-of-the-Month Club, Literary Taste and Middle-Class Desire*. The University of Carolina Press, 1997.

Raven James, Small Helen & Tadmor Naomi (eds.). *The Practice and Representation of Reading in England*. Cambridge University Press, 1996.

Richter Noël. *La lecture et ses institutions 1700-1918*. Le Mans, Plein Chant, 1987.

Robb George. *British Culture and the First World War*. London, Palgrave Macmillan, 2002.

Roberts Lewis. "Trafficking in literary authority: Mudie's Select Library and the commodification of the Victorian novel", *Victorian Literature and Culture*, vol. 1, 34, 2006.

Roberts Robert. *The Classic Slum, Salford Life in the First Quarter of the Century*. University of Manchester Press, 1971.

Rose Jonathan. *The Intellectual Life of the British Working Classes*. 2nd edition. Yale University Press, 2010.

Rose Jonathan. "Education, Literacy, and the Victorian Reader", in Brantlinger Patrick and Thesing William B. (eds.), *A Companion to the Victorian Novel*. Oxford, Blackwell, 2002.

Schmoller Hans. "The paperback revolution", in Briggs Asa (ed.), *Essays in the History of Publishing (1724-1974)*. London, Longman, 1974.

Schofield Roger S. "Dimensions of Illiteracy in England, 1750-1850", in Graff H. (ed.), *Literacy and Social Development in the West*. Cambridge University Press, 1981.

Secord James. *Victorian Sensation. The Extraordinary Publication, Reception and Secret Authorship of Vestiges of the Natural History of Creation*. University of Chicago Press, 2000.

Shattock Joanne & Wolff Michael (eds.). *The Victorian Periodical Press: Samplings and Soundings*. University of Leicester Press, 1982.

Shepard Leslie. *The History of Street Literature*. Newton Abbot, David & Charles, 1973.

Simon Brian. *Education and the Labour Movement, 1870-1920*. London, Lawrence & Wishart, 1965.

Smiles Samuel. *Self-Help* [1859]. Centenary Edition. London, John Murray, 1958.

Snape Robert. *Leisure and the Rise of the Public Library*. London, Library Association Publishing, 1995.

Snape Robert. "The National Home Reading Union", in *Social Sciences: Journal Articles*. University of Bolton, 2002.

St Clair William. *The Reading Nation in the Romantic Period*. Cambridge University Press, 2004.

Stephens W. B. *Education, Literacy and Society, 1830-1870*. Manchester University Press, 1987.

Stimpson Felicity. "Reading in Circles: the National Home Reading Union 1889-1900", *Publishing History*, vol. LII. London, Chadwyck-Healey, 2002.

Sutherland John. *Victorian Fiction: Writers, Publishers, Readers*. New York, St Martin's Press, 1995.

Terry Reginald C. *Victorian Popular Fiction, 1860-1880*. London, Macmillan, 1983.

Theobald Rachel E. *Boots Booklovers Library, 1899-1966*. Loughborough University of Technology, 1988.

Thomas Donald. *A Long Time Burning: The History of Literary Censorship in Britain*. London, Routledge & Kegan Paul, 1969.

Topp Chester. *Yellowbacks and Paperbacks*. Denver (Colorado), Hermitage antiquarian bookshop, 1993.

Vincent David. *Literacy and Popular Culture: England 1750-1914*, Cambridge University Press 1989.

Vincent David. *The Rise of Mass Literacy in Modern Europe*. Polity Press, 2000.

Vincent David. "Reading in the Working-class Home", in Warton John K. & Walvin James (eds.), *Leisure in Britain, 1780-1939*. Manchester University Press, 1983.

Wardle David. *English Popular Education, 1780-1976*. Cambridge University Press, 1976.

Webb Robert K. *The British Working Class Reader, 1790-1848*. London, Allen & Unwin, 1955.

Williams Raymond. *Culture and Society (1780-1950)*. London, Chatto & Windus, 1958.

Williams Raymond. *The Long Revolution*. London, Chatto & Windus, 1961.

Wilson Charles. *First with the News. The History of W. H. Smith 1792-1972*. London, Jonathan Cape, 1985.

Winter Jay Murray. *The Great War and the British people*. Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1986.

Young George Malcolm. *Portrait of an Age: Victorian England*. Oxford University Press, [1936], revised edition, 1977.

+++++ TRADUCTION DES CITATIONS +++++

INTRODUCTION +++++

(p. 10) *“the Evangelicals gave to the island a creed which was at once the basis of its morality and the justification of its wealth and power”.*

Les Évangélistes ont donné aux Îles britanniques une croyance sur laquelle se sont fondées à la fois leur moralité et la justification de leur richesse et de leur pouvoir.

(p. 11) *By industry, and abstinence, the employer may enlarge the market for his goods; by industry, and continence, the workman may increase the purchasing power, and limit the numbers, of his class: progress, like salvation, is the reward of virtue; of diligence and self-education; of providence and self-control.*

Grâce à son ardeur au travail et à sa tempérance, l’employeur peut élargir le marché pour ses produits; par son ardeur au travail et son abstinence, l’ouvrier peut augmenter son pouvoir d’achat et limiter le nombre des membres de sa classe. Le progrès, comme le salut, est la récompense de la vertu, de la diligence et de l’auto-didactisme, de la prudence et du contrôle de soi.

(p. 11) *“Respectability is the name of that common level of behaviour which all families ought to reach and on which they can meet without disgust”.*

La respectabilité est le nom donné à ce niveau commun de comportement que devraient atteindre toutes les familles et qui leur permettrait de se rencontrer sans répugnance.

PARTIE I +++++

(p. 24) *“the most successful of the agencies which the Evangelicals devised to convert the working classes”.*

La plus réussie des opérations menées par les Évangélistes pour convertir la classe ouvrière.

(p. 26) *“the Sunday school allowed a combination of the discipline of labour on weekdays with the discipline of religion on the Sabbath, without upsetting the economic order of things”.*

L'école du dimanche permettait de combiner la discipline du travail des jours de semaine avec celle imposée par la religion le jour du Seigneur, et ce sans perturber l'ordre économique.

(p. 31) *The True Description of a Monsterous Chylde borne in the Ile of Wight, ou The Strange and Wonderful Storm of Hail which Fell in London on the 18th of May 1680.*

La Description authentique d'un enfant monstrueux né dans l'Île de Wight, ou L'Étrange et prodigieuse tempête de grêle tombée sur Londres le 18 mai 1680.

(p. 32) *A Full, True and Particular Account of the Murder of Mr Weare by John Thurtell and his Companions [...] The Last Dying Speech and Confession of William Corder.*

Récit complet, véritable et détaillé du meurtre de M. Weare par John Thurtell et ses acolytes [...] Le discours et la confession de William Corder au seuil de la mort.

(p. 36) *"The volumes were not cheap enough for the humble, who looked to mere quantity. They were too cheap for the genteel, who were then taught to think that a cheap book must necessarily be a bad book".*

Ces volumes n'étaient pas assez bon marché pour les gens modestes qui cherchaient avant tout la quantité. Ils étaient trop bon marché pour les gens distingués à qui on apprenait alors qu'un livre bon marché était nécessairement mauvais.

(p. 36) *"They were making readers. They were raising up a new class, and a much larger class than previously existed, to be the purchasers of books. They were planting the commerce of books upon broader foundations than those upon which it had been previously built".*

Ils fabriquaient des lecteurs. Ils édifiaient une nouvelle classe, bien plus grande que jamais auparavant, dont les membres deviendraient acquéreurs de livres. Ils installaient le commerce des livres sur des fondements plus larges que ceux sur lesquels il avait été construit auparavant.

(p. 37) *If this incontestable evidence of the spread of the ability to read be most satisfactory, it is still more satisfactory to consider the species of reading which has had such an extensive and increasing popularity. In this work there has never been a single sentence that could inflame a vicious appetite; and not a paragraph that could minister to prejudices and superstitions which a few years since were common. There have been no excitements for the lover of the marvellous –no tattles or abuse for the gratification of a diseased personality– and above all, no party politics. The subjects which have uniformly been treated have been of the broadest and simplest character.*

Si cette preuve incontestable du développement de la capacité de lecture est très satisfaisante, il est plus satisfaisant encore d'examiner le genre de lecture dont la popularité s'est autant répandue et développée. Dans ce travail, on ne relève aucune phrase susceptible d'exciter un appétit pervers, ni aucun paragraphe qui

puisse encourager les préjugés et les superstitions encore si courantes ces quelques dernières années. On n'y trouve rien d'excitant pour l'amoureux du merveilleux – ni commérages ni insultes à même de satisfaire un être dépravé. Les sujets traités ont toujours été du genre le plus large et le plus simple.

(p. 38) *“the élite of the labouring community; those who think, conduct themselves respectably and are anxious to improve their circumstances by judicious means”.*

L'élite de la communauté des travailleurs; ceux qui pensent et se conduisent de manière respectable et se préoccupent d'améliorer leur situation par des moyens judicieux.

(p. 39-40) *“a remarkable effort to publish across class lines at a time when class divisions were newly felt to be threatening the fabric of national life”.*

Un effort remarquable pour publier sans tenir compte des barrières de classes à une époque où on avait depuis peu le sentiment que les divisions de classe menaçaient la texture de la vie nationale.

(p. 40) *From the 1820s and 1830s forward, there was a new, marked division of publishing labor, reflecting the social-class hierarchy, with the expensive “three-decker” novel going upscale and the simultaneous emergence of a “cheap literature” industry, catering mainly to the burgeoning working-class readership.*

À partir des années 1820-1830, est apparue une nouvelle division nette du travail d'édition qui reflétait la hiérarchie sociale, avec l'onéreux roman en trois volumes destiné aux classes supérieures et l'émergence simultanée d'une industrie de la littérature bon marché, s'adressant principalement au lectorat alors en pleine expansion de la classe ouvrière.

(p. 42) *Contemporaries called it the biggest literary phenomenon for decades, bigger perhaps than Dickens's early novels. The book was mentioned in thousands of letters and diaries, denounced and praised in pulpits, discussed on railway journeys, [...] at dinner-parties, pubs and soirees, reviewed in scores of periodicals and pamphlets, and in Britain sold 14 editions and almost 400 000 copies.*

Les contemporains le qualifièrent de plus grand phénomène littéraire depuis des décennies, plus grand que les premiers romans de Dickens. Le livre fut mentionné dans des milliers de lettres et de journaux intimes, dénoncé et encensé en chaire, discuté pendant les voyages en train [...], lors de dîners et de soirées et dans les pubs. Il fut l'objet de comptes rendus dans des douzaines de périodiques et de brochures, et il s'en vendit 14 éditions et presque 400 000 exemplaires.

(p. 53) *The chief libraries for operatives are those of the Mechanics' institutions, and they are small. Many of the books are gift books, turned out of people's shelves, and are never used, and old magazines of different kinds, so that out of 1,000 volumes, perhaps there may be only 400 or 500 useful ones. The rest are, many of them, only annual registers and old religious magazines that are never taken down from the shelves.*

Les principales bibliothèques destinées aux ouvriers sont celles des institutions pour les travailleurs manuels, et elles sont petites. De nombreux livres sont des livres d'étrennes, provenant des étagères de particuliers et jamais utilisés, ainsi que de vieux magazines de toutes sortes, si bien que sur 1 000 volumes, il n'y en a probablement guère que 400 ou 500 d'utiles. Le reste, essentiellement des registres annuels et de vieux magazines religieux, ne sont pour la plupart jamais descendus des rayonnages.

(p. 56) *Leaving aside all other institutions and the British Museum and the circulating libraries to stand, a deservedly good library of good books is a crying want in this great London... There is no place in the civilized earth so ill supplied with materials for reading for those who are not rich... Positively it is a kind of disgrace to us, which we ought to assemble and put an end to with all convenient dispatch.*

Si on laisse de côté toutes les autres institutions, le British Museum et les cabinets de lecture, une vraie bonne bibliothèque de livres digne de ce nom manque cruellement dans cette grande ville de Londres... Il n'existe aucun autre lieu dans le monde civilisé qui soit si mal approvisionné en ouvrages de lecture pour ceux qui ne sont pas riches... C'est véritablement pour nous une sorte de déshonneur et nous devrions nous associer pour y mettre un terme avec toute la promptitude qui convient.

(p. 62) *"novels of objectionable character or inferior ability are almost invariably excluded".*

Les romans d'un caractère choquant ou de qualité inférieure sont presque toujours exclus.

PARTIE II

+++++

(p. 65-66) *"all work, even cotton-spinning, is noble; work alone is noble [...] a life of ease is not for any man nor for any god".*

Tout travail, même filer du coton, est noble ; seul le travail est noble [...] une vie facile ne convient à aucun homme ni à aucun dieu.

(p. 75) *"a great free school, bent on carrying instruction to the poorest hearths". [...] "the educational and elevating influences which would necessarily flow from the extension of the movement".*

Une grande école gratuite, résolue à apporter l'instruction dans les foyers les plus pauvres [...] les influences éducatives et exaltantes qui découleraient nécessairement de l'extension du mouvement.

(p. 76) *"never had books been so widely, easily and cheaply available in Britain than in 1850".*

Jamais les livres n'avaient été disponibles aussi largement, aussi facilement et à si bas prix en Grande-Bretagne qu'en 1850.

(p. 77) *The walls require no ceramic decorations, for they are lined with books, which themselves glow with colour. Here, perchance, a couple of thousand volumes of Livingstone's Travels glow with green; there stands a wall of light blue, representing the supply of some favorite novel; then again, a bright red hue running half across the room testifies to the enormous demand for some work of adventure.*

Aucune décoration en céramique n'est nécessaire, car les murs sont couverts de livres aux couleurs éclatantes. Ici, peut-être, deux mille volumes des *Voyages de Livingstone* brillent d'une vive couleur verte ; là, un mur bleu clair, représentant le stock de quelque roman favori ; là encore, une teinte rouge vif qui court sur presque la moitié de la salle témoigne de l'énorme demande en récits d'aventures.

(p. 77-78) *The moral reasons are of course obvious. I have always reserved the right of selection. The title under which my library was established nearly twenty years ago implies this: the public know it, and subscribe accordingly and increasingly. They are evidently willing to have a barrier of some kind between themselves and the lower floods of literature.*

Les raisons morales sont bien entendu évidentes. Je me suis toujours réservé le droit de sélectionner. Ceci est implicite dans le nom sous lequel a été créée ma bibliothèque il y a près de vingt ans ; le public le sait et s'inscrit en conséquence et de plus en plus. À l'évidence, les abonnés souhaitent qu'existe une certaine barrière entre eux et les flots de littérature de bas étage.

(p. 78) *"I was one of the not very numerous circle of readers who gladly availed themselves of what was then a unique collection, and who were additionally attracted to King Street by the intelligence and amiability of their owner".*

Je faisais partie du cercle restreint de lecteurs qui profitaient de ce qui était alors une collection unique et qui en outre étaient attirés à King Street par l'intelligence et l'amabilité du propriétaire.

(p. 78) *"I think this huge circulating library system one of the most convenient and agreeable; to be able for twenty-one shillings to have for a quarter of a year ten volumes of excellent literature for one's own exclusive use seems to me a real privilege and a capital return for one's money".*

Je crois que cet énorme système des cabinets de lecture est l'un des plus pratiques et des plus agréables ; pouvoir disposer à raison de 21 shillings par trimestre de dix volumes d'excellente littérature pour son usage exclusif me semble un vrai privilège et un investissement rentable.

(p. 78) *"Do the public know that Mr Mudie conspires to lead their tastes? Do they accept him as a critic of what they should read or leave unread? Do they mean to take him as the judge of what volumes will harm them?"*

Le public sait-il que M. Mudie complotait pour orienter leur goût ? Les lecteurs l'acceptent-ils comme critique de ce qu'ils devraient lire ou pas ? Ont-ils l'intention de le prendre comme juge des volumes susceptibles de leur nuire ?

(p. 80) *Not only has the power of reading been thus brought within the reach of travellers, but the literature for their enjoyment on the road is handed to them with their tickets [...] A bookseller's shop at each principal station is prepared; where books may be bought at the cheapest rate, and where those which are found specially fitted for such purposes are kept in abundance.*

Non seulement la capacité de lire a été ainsi mise à la portée des voyageurs, mais avec leurs billets, on leur donne de la littérature à savourer pour la route [...] À chaque gare principale, est installée une librairie où l'on peut acheter des livres au plus bas prix et où l'on trouve en abondance ces ouvrages qui conviennent particulièrement au voyage en train.

(p. 81) *Messrs W. H. Smith & Son taking advantage of the convenience afforded by their railway bookstalls, are about to open a subscription library on a large scale, something like that of Mr. Mudie's. The bookstalls will, in fact, become local libraries, small but select, with the immense advantage of hourly communication by train, with a vast central library in London.*

Profitant des commodités offertes par leurs kiosques de gare, Messieurs W. H. Smith & fils sont sur le point d'ouvrir sur une grande échelle une bibliothèque de prêt, du genre de celle de M. Mudie. En fait, les kiosques deviendront des bibliothèques locales, petites mais de qualité, avec l'immense avantage d'une communication par train avec une vaste bibliothèque centrale à Londres toutes les heures.

(p. 81) *"of the higher class of Literature, embracing all the most important works in Biography, History, Travel, Fiction, Poetry, Science, Theology, the Quarterly Reviews and first-class magazines".*

De littérature de catégorie supérieure, englobant les œuvres les plus importantes dans les domaines de la biographie, de l'histoire, de la littérature de voyage, de la fiction, de la science, de la théologie, les grandes revues trimestrielles et les magazines de première classe.

(p. 85) *"were the typical, polished, eloquent and lucid lectures of our English university men with a strong ethical flavour".*

Étaient les conférences typiques, raffinées, éloquentes et lucides de nos universitaires anglais, avec une forte coloration morale.

(p. 86) *"1. ladies and persons at leisure during the day; 2. young men of the middle classes, clerks and others engaged in business who have only the evenings at their disposal; 3. artisans".*

1. des dames et les personnes disposant de loisir dans la journée; 2. des jeunes hommes issus des classes moyennes, des employés de bureau et d'autres travaillant dans les affaires qui ne sont libres que le soir; 3. des artisans.

(p. 87) *“the education of the working-classes is to be regarded, in its highest aspect, not as a means of raising up a few clever and talented men into a higher rank of life, but of elevating and improving the whole class –of changing the entire condition of the working man”.*

Dans son aspect le plus noble, l'éducation de la classe ouvrière doit être considérée non pas comme un moyen d'amener à un rang supérieur de la société quelques hommes intelligents et talentueux, mais d'élever et d'améliorer cette classe dans son ensemble – de changer l'entière condition de l'ouvrier.

(p. 88) *‘Heaven helps those who help themselves’ is a well-tried maxim, embodying in a small compass the results of vast human experience. The spirit of self-help is the root of all genuine growth in the individual; and, exhibited in the lives of many, it constitutes the true source of national vigour and strength. Help from without is often enfeebling in its effects, but help from within invariably invigorates. Whatever is done for men or classes, to a certain extent takes away the stimulus and necessity of doing for themselves; and where men are subjected to over-guidance and over-government, the inevitable tendency is to render them comparatively helpless. Even the best institutions can give a man no active help. Perhaps the most they can do is to leave him free to develop himself and improve his individual condition.*

« Aide-toi, le Ciel t'aidera » est une maxime éprouvée, qui résume les résultats d'une vaste expérience humaine. L'esprit du progrès individuel est la base de tout véritable développement chez l'individu ; et, montré dans la vie de nombre d'individus, il constitue la véritable source de la vigueur et de la force nationales. L'aide provenant de l'extérieur a souvent des effets débilissants, mais l'aide qui vient de soi est toujours stimulante. Ce qui est fait pour les hommes ou pour les classes supprime dans une certaine mesure cette stimulation et nécessité d'agir par soi-même ; et lorsque les hommes sont soumis à trop de directives et trop de gouvernement, la tendance inévitable est de les rendre relativement impuissants. Même les meilleures institutions ne peuvent apporter à un individu une aide efficace. Le mieux qu'elles puissent faire peut-être, c'est de le laisser libre de se développer et d'améliorer sa condition personnelle.

(p. 88) *“The best part of every man’s education is that which he gives to himself”.*

La meilleure partie de l'éducation d'un individu est celle qu'il se donne par lui-même.

(p. 88) *The experience gathered from books, though often valuable, is but of the nature of learning: whereas the experience gained from actual life is of the nature of wisdom [...] Useful and instructive though good reading may be, it is yet only one mode of cultivating the mind.*

L'expérience acquise par les livres, bien que souvent utile, ne relève que de l'apprentissage, tandis que l'expérience provenant de la vie réelle relève de la sagesse [...] Aussi utile et instructive que puisse être une bonne lecture, elle ne reste malgré tout qu'une façon parmi d'autres de cultiver son esprit.

(p. 90) *“the self-educated reader was as much a myth as the self-made millionaire”.*

Le lecteur autodidacte est tout autant un mythe que le millionnaire qui a réussi par lui-même.

(p. 92) *“Dry scientific disquisitions and literary compositions of an inferior order, are indeed the worst possible instruments for teaching children to read well”.*

Les sèches dissertations scientifiques et les compositions littéraires de médiocre qualité sont en vérité les pires instruments possibles pour apprendre aux enfants à bien lire.

(p. 94) *On the speedy provision of elementary education depends our industrial prosperity, the safe working of our constitutional system, and our national power. Civilized communities throughout the world are massing themselves together, each mass being measured by its force: and if we are to hold our position among men of our own race or among the nations of the world, we must make up for the smallness of our numbers by increasing the intellectual force of the individual.*

De la mise en place rapide d'un enseignement élémentaire dépendent notre prospérité industrielle, le bon fonctionnement de notre système constitutionnel et notre puissance nationale. À travers le monde, les communautés civilisées se regroupent en masses distinctes, chaque masse étant mesurée par sa force ; et si nous devons tenir notre position parmi les hommes de notre propre race ou parmi les nations du monde, nous devons compenser la faiblesse de nos effectifs en accroissant la force intellectuelle des individus.

(p. 96) *“Many a man is very learned in books, and has read for years and years, and yet he is useless [...] He knows nothing of the world about him”.*

Nombreux sont les érudits qui lisent des livres depuis des années et des années, et pourtant ils ne sont bons à rien... Ils ne savent rien du monde qui les environne.

(p. 101) *“a tax on knowledge [...] a tax on light, a tax on education, a tax on truth, a tax on public opinion, [...] a tax on society, a tax on the progress of human affairs”.*

Une taxe sur le savoir [...] une taxe sur l'éclairage, une taxe sur l'éducation, une taxe sur la vérité, une taxe sur l'opinion publique, [...] une taxe sur la société, une taxe sur le progrès des affaires humaines.

(p. 102) *Great as was the increase in book production between 1800 and 1900, the expansion of the periodical industry was greater still. This was only natural, for of all forms of reading matter, periodicals –including newspapers– are best adapted to the needs of a mass audience [...] They appeal to millions of men and women who consider the reading of a whole book too formidable a task to be attempted [...] The topicality of the newspaper and many weekly and monthly publications has always recommended them, over other forms of printed matter, to the common reader.*

Aussi importante qu'ait été l'augmentation de la production de livres entre 1800 et 1900, l'expansion de l'industrie des périodiques a été plus grande encore. Il n'y a là rien que de naturel car, de toutes les sortes de textes à lire, les périodiques, y compris les journaux, sont les mieux adaptés aux besoins d'un public de masse [...] Ils plaisent à des millions d'hommes et de femmes qui considèrent la lecture d'un livre tout entier comme une tâche trop redoutable pour s'y attaquer [...] Pour le lecteur ordinaire, l'actualité du journal et de nombreuses publications hebdomadaires ou mensuelles a toujours joué en leur faveur, par rapport à d'autres formes d'imprimés.

(p. 102) *“the more papers that were issued for popular consumption, the more the reading habit spread”.*

Plus il y a eu de journaux destinés à la consommation populaire, plus l'habitude de lire s'est répandue.

(p. 105) *We have become a novel-reading people. Novels are in the hands of us all; from the Prime Minister down to the last appointed scullery-maid. We have them in our library, our drawing-rooms, our bedrooms, our kitchens, –and in our nurseries [...] Poetry also we read and history, biography and the social and political news of the day. But all our other reading put together hardly amounts to what we read in novels.*

Nous sommes devenus un peuple de lecteurs de romans. Les romans se trouvent entre toutes les mains ; celles du Premier Ministre jusqu'à celles de la dernière fille de cuisine tout juste engagée. Nous en trouvons dans notre bibliothèque, nos salons, nos chambres à coucher, nos cuisines, et dans nos chambres d'enfants [...] Nous lisons aussi de la poésie, des livres d'histoire, des biographies, et les nouvelles sociales et politiques du jour. Mais le roman l'emporte largement sur toutes nos autres lectures.

(p. 105) *“over and beyond that, lessons of life are being taught from the first page to the last”.*

(dans lesquels) plus encore, on enseigne des leçons de vie de la première à la dernière page.

(p. 106) *One of the chief causes of this perverted and vitiated taste may be traced to the fact that nearly every novel is first brought out in the pages of some periodical or magazine. Since scarcely one good novel in a hundred is now published from the original MS., we infer that, in order to be accepted by a magazine, a tale must needs be full of horror, excitement and crime.*

On peut déceler une des principales causes de ce goût pervers et corrompu dans le fait que presque tous les romans paraissent d'abord dans les pages de quelque périodique ou magazine. Comme à peine un bon roman sur cent est publié à partir du manuscrit original, nous en déduisons qu'afin d'être accepté par un magazine, un récit doit être plein d'horreur, de sensation et de crime.

(p. 107) *Book-love is the good angel that keeps watch by the poor man's hearth, and hallows it, saving him from the temptations that lurk beyond its charmed circle, giving him new thoughts and noble aspirations, and lifting him, as it were, from the mere mechanical drudgery of his every day occupation. The wife blesses it, as she sits smiling and sewing, alternately listening to her husband's voice, or hushing the child upon her knee. She blesses it for keeping him near her, and making him cheerful, and manly, and kind-hearted –albeit understanding little of what he reads, and reverencing it for that reason all the more in him.*

L'amour des livres est le bon ange qui veille sur le foyer du pauvre et le sanctifie, en le sauvant des tentations tapies en dehors de son cercle familial enchanté, en suscitant chez lui de nouvelles pensées et de nobles aspirations et en l'élevant en quelque sorte au-dessus des besognes fastidieuses et machinales de son travail quotidien. L'épouse bénit cet amour, alors qu'elle est assise, souriante et occupée à coudre, tantôt écoutant la voix de son mari, tantôt faisant taire l'enfant sur ses genoux. Elle bénit cet amour qui lui permet de garder son mari à ses côtés et qui le rend joyeux, viril et généreux, et bien qu'elle ne comprenne guère ce qu'il lit, elle ne l'en respecte que davantage.

(p. 107-108) *“constitute a principal part of the reading of women, who are always impressionable, in whom at all time the emotional element is more awake and more powerful than the critical”.*

Constituent l'essentiel des lectures des femmes, toujours impressionnables, et chez qui l'émotivité est plus vive et plus puissante que le sens critique.

(p. 110) *“respectable men; hard-working and long-headed fellows, who think while they hammer and read when the hammering is over”. [...] “the working man, at east in towns, is becoming more and more a reading man”.*

hommes respectables, assidus et travailleurs, qui réfléchissent tout en frappant du marteau et lisent quand ce travail s'arrête. [...] l'ouvrier, du moins dans les villes, devient de plus en plus un lecteur.

(p. 110) *“the costermongers have their tastes for books”.*

Les marchands des quatre saisons ont leur propre goût en matière de livres.

(p. 110) *“the working-classes of the country, both in agricultural and manufacturing districts, are, to a great extent, a reading people; a reading and a thinking people”.*

Les classes laborieuses de ce pays, dans les régions agricoles comme dans les régions industrielles, sont dans une large mesure une population qui lit; une population qui lit et qui réfléchit.

(p. 112) *“these publications all appeared to be of the same small quarto size; they seemed to consist merely of a few unbound pages; each one of them had a picture on the upper half of the front leaf, and a quantity of small print on the under”.*

Ces publications paraissaient toutes dans le même format in-quarto ; elles ne comprenaient, semble-t-il, que quelques pages non reliées ; chacune d'elles comportait une illustration dans la moitié supérieure de la première page et une quantité de petits caractères dans la partie inférieure.

(p. 112) *“an Unknown Public; a public to be counted by millions; the mysterious, unfathomable, the universal public of the penny-novel Journals” [...] known reading public.*

Un public inconnu, un public constitué de millions de gens, le public mystérieux, insondable, universel des journaux-romans à un penny, [...] le public connu de lecteurs.

(p. 113) *“when that public shall discover its need of a great writer, the great writer will have such an audience as has yet never been known”.*

Quand ce public découvrira qu'il a besoin d'un grand écrivain, ce grand écrivain aura une audience comme on n'en a encore jamais connue.

(p. 113) *The deficiencies of formal education were somewhat atoned for by certain elements in the social scene. The political turmoil, stirred and directed by popular journalists; the way in which even menial jobs in commerce and industry now required some ability to read; the gradual cheapening of printed matter attractive to the common reader; and (never to be underestimated) the introduction of the penny post in 1840, which gave an immense impetus to personal written communication – these together were responsible for the growth of a literate population outside the classroom.*

Les insuffisances de l'éducation scolaire officielle ont été quelque peu compensées par certains aspects de la scène sociale. L'agitation politique, suscitée et dirigée par des journalistes populaires, la manière dont même des emplois subalternes dans le commerce et dans l'industrie nécessitaient à présent une certaine capacité de lecture, la baisse progressive du prix des imprimés attrayants pour le lecteur ordinaire, et (détail qu'il ne faut jamais sous-estimer) l'introduction en 1840 du courrier à un penny qui a donné un immense élan à la correspondance entre individus – tous ces éléments réunis ont été responsables de l'augmentation d'une population alphabétisée en dehors de l'école.

PARTIE III

+++++

(p. 126) *The Boy's Guide* présenté comme *“a journal of which no boy need be ashamed”.*

Un journal dont aucun garçon ne doit avoir honte.

(p. 126) *“right will triumph over might, virtue and innocence will be triumphant in the end.”*

Le droit triomphera de la force, la vertu et l'innocence finiront par triompher.

(p. 128) *"during the mid-to late nineteenth century, the institutional, educational, and social background in South Wales mining communities generated an atmosphere that was conducive to the practice of reading".*

Du milieu jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle, l'arrière-plan institutionnel, éducatif et social des communautés minières du sud du pays de Galles a créé une atmosphère favorable à la pratique de la lecture.

(p. 136) *"the stations are generally shops, and the proprietor undertakes to receive lists of wants from enrolled borrowers, and issue the books when sent from the central Library".*

Les points de distribution sont généralement des boutiques, dont le propriétaire s'engage à recevoir les listes des demandes des emprunteurs inscrits et à fournir les livres lorsqu'ils parviennent de la bibliothèque centrale.

(p. 138) *"In many places, the brusqueness of the assistants, the stern maintenance of discipline and decorum, and the inadequate and uncomfortable accommodations actually drove away would-be readers".*

Dans de nombreux endroits, la brusquerie des employés, le maintien sévère de la discipline et de la bienséance ainsi que les installations inadaptées et inconfortables ont réellement fait fuir les lecteurs potentiels.

(p. 138-139) *"Free libraries are used by every class of the population, male and female, rich and poor, learned and unlearned, boys and girls, the blind, the deaf and the maimed, all resort to a good free library".*

Les bibliothèques gratuites sont utilisées par toutes les catégories de la population, hommes et femmes, riches et pauvres, instruits ou incultes, garçons et filles, les aveugles, les sourds, les handicapés, tous ont recours à une bonne bibliothèque gratuite.

(p. 139) *"despite extensive working-class use, public libraries were essentially institutions of the middle-classes: provided by them, run by them, and used by them in considerable numbers".*

Malgré une utilisation importante par la classe ouvrière, les bibliothèques publiques étaient essentiellement des institutions des classes moyennes, créées par elles, gérées par elles et utilisées par elles en grand nombre.

(p. 143) *matter and force, life, mind et record.*

Matière et force, vie, esprit, document.

(p. 144) *"to unite all persons engaged or interested in library work, for the purpose of promoting the best possible administration of existing libraries and the formation of new ones where desirable".*

Réunir toutes les personnes intéressées ou impliquées dans le travail de bibliothèques, afin de promouvoir la meilleure gestion possible des bibliothèques existantes et la création de nouvelles là où c'est souhaitable.

(p. 147) *“the sole point of contact with living literature is the chemist's shop”. [...] “nearly in the dark, with no previous knowledge of what is good and what is bad”.*

Le seul point de contact avec la littérature actuelle est la pharmacie. [...] Presque à l'aveuglette, sans aucune connaissance préalable de ce qui est bon et de ce qui est mauvais.

(p. 147) *une “vast efficient organisation which has played no small part in the growth of the book-reading habit in the country in 1900”.*

Une organisation importante et efficace qui a joué un grand rôle dans la croissance des habitudes de lecture de livres dans le pays en 1900.

(p. 149) *In an article contributed to the Pall Mall Gazette last December I called attention to the fact that English writers were subjects to the censorship of a tradesman who, although doubtless an excellent citizen and a worthy father, was scarcely competent to decide the delicate and difficult artistic questions that authors in their struggles for new ideals might raise [...] All these evils are inherent in the “select” circulating library, but when in addition it sets up a censorship and suppresses works of which it does not approve, it is time to appeal to the public to put an end to such dictatorship.*

Dans un article paru dans la *Pall Mall Gazette* le mois dernier, j'ai attiré l'attention sur le fait que les écrivains anglais étaient soumis à la censure d'un commerçant qui, bien qu'étant sans aucun doute un excellent citoyen et un noble père, n'était guère compétent pour statuer sur les questions artistiques délicates et difficiles que pourraient soulever les auteurs dans leur combat pour de nouveaux idéaux [...] Tous ces maux sont inhérents à ce cabinet de lecture « distingué », mais quand, en outre, il instaure une censure et écarte les œuvres qu'il désapprouve, il est grand temps d'en appeler au public pour mettre fin à une telle dictature.

(p. 150) *In order to protect our interests, and also, as far as possible, to satisfy the wishes of our clients, we have determined in future that we will not place in circulation any book which, by reason of the personally scandalous, libellous, immoral, or otherwise disagreeable nature of its contents, is in our opinion likely to prove offensive to any considerable section of our subscribers. We have decided to request in future you will submit to us copies of all novels, and any book about the character of which there can possibly be any question, at least one clear week before the date of publication.*

Afin de protéger nos intérêts et également, dans la mesure du possible, de satisfaire les désirs de nos clients, nous avons décidé qu'à l'avenir, nous ne mettrons pas en circulation de livre qui, à cause de la nature personnellement scandaleuse, diffamatoire, immorale ou par ailleurs désagréable de son contenu, est à notre avis

susceptible de choquer une catégorie importante de nos abonnés, quelle qu'elle soit. Nous avons décidé d'exiger qu'à l'avenir vous nous soumettiez, au moins une semaine complète avant la date de publication, des exemplaires de tous les romans et de tout livre dont la nature peut poser problème.

(p. 155) *"If a great artist thinks fit to transgress the laws of decency, so much the worse for him. And the jury know what is obscene even if he do not know what is literature".*

Si un grand artiste juge bon de transgresser les lois de la bienséance, tant pis pour lui. Et les jurés sauront dire ce qui est obscène, même s'ils ne savent pas ce qu'est la littérature.

(p. 156) *"The Vigilance Association attacked him again, and this time they succeeded in killing him".*

La Vigilance Association l'a de nouveau attaqué et cette fois-ci ils ont réussi à le tuer.

(p. 157) *Readers are multiplying daily; but they want guidance, help, plan, some principle of selection, some purpose and method in study, some safeguard against the fatal habit of letting the mind drift about aimlessly, and permitting itself to be influenced by whatever books happen to come nearest, whether good or bad.*

Le nombre des lecteurs augmente quotidiennement ; mais ils ont besoin de conseils, d'aide, de programme ; il leur faut quelque principe de sélection, quelque objectif et méthode de travail, quelque garde-fou contre l'habitude fatale de laisser l'esprit s'égarer sans objet, et de le laisser subir l'influence de livres qui peuvent leur tomber sous la main, qu'ils soient bons ou mauvais.

(p. 157) *"in order to direct and assist in a systematic practical way home reading among the people, and to quicken and sustain the interest of such home-reading by means of local circles and the influence of a central national organisation".*

Afin de diriger et d'accompagner la lecture à la maison de manière pratique et systématique parmi la population, de stimuler et de soutenir l'intérêt de cette lecture à la maison au moyen de cercles locaux et grâce à l'influence d'une organisation nationale centrale.

(p. 158) *Many who are deeply sensible of the advantages of reading miss the best fruits of their labour owing to want of guidance. They do not read the books most suitable for their purpose; their eyes are not opened to the special qualities or virtues of the books they read; they have not the habit of codifying their knowledge... In a word, the Union endeavours to persuade men and women, young and old, to graduate to the University of Books.*

De nombreuses personnes, profondément conscientes des avantages de la lecture, ne récoltent pas les meilleurs fruits de leur labeur faute d'être guidées. Elles ne lisent pas les livres les plus adaptés à leur objectif ; leurs yeux ne sont pas ouverts aux qualités et aux vertus particulières des livres qu'elles lisent ; elles n'ont pas

l'habitude de codifier leurs connaissances... En un mot, l'Union s'efforce de persuader les hommes et les femmes, jeunes et vieux, d'acquérir des diplômes de l'Université des Livres.

(p. 159) *"Do not read it just to get it read and done with. Read slowly, carefully, thoughtfully... Only read a little at a time, but do this quite well".*

Ne le lisez pas simplement pour l'avoir lu et en avoir fini. Lisez lentement, soigneusement, de manière réfléchie... Ne lisez qu'un peu à la fois, mais faites-le bien.

(p. 161) *"Such requests for reading lists imply that these common readers wanted to read in order to better themselves mentally and intellectually".*

Ce genre de demandes de listes de lecture donne une idée de ce que ces lecteurs ordinaires voulaient lire de manière à progresser mentalement et intellectuellement.

(p. 161) *"The cheap classic series is a product of an explosion in the numbers of literate people with money to spend on books, of a new emphasis on the middle-class home as a display case and reading as a key to social advancement".*

La collection de classiques bon marché est le résultat d'une explosion du nombre des personnes alphabétisées disposant d'argent à dépenser pour des livres, de l'importance nouvelle de la famille bourgeoise comme vitrine et de la lecture comme sésame de l'ascension sociale.

(p. 162) *"Penny novels and novelettes were sold through traditional bookstalls and newsagents as well as by hand outside factory gates and through tobacconists, sweet vendors and corner-shop grocers".*

Les romans à un penny et les romans pour midinettes étaient vendus dans les kiosques et chez les vendeurs de journaux traditionnels, mais on les distribuait aussi devant les grilles des usines et chez les marchands de tabac, de confiserie et les épiciers de proximité.

(p. 162) *"the 1890s saw the ultimate victory of the cheap-book movement".*

Les années 1890 virent la victoire finale du mouvement en faveur des livres bon marché.

(p. 164) *The "improving" or optimistic publishers sought to replace the penny dreadfuls with more "wholesome" publications. Their intention was less commercial than missionary. The other approach was unashamedly profit-minded. These publishers seized the emerging market to produce "better" but no less thrilling publications.*

Les éditeurs optimistes ou soucieux de progrès moral cherchèrent à remplacer les *penny dreadfuls* par des publications plus « saines ». Leur dessein était moins commercial que missionnaire. L'autre approche était cyniquement la recherche du profit. Ces éditeurs s'emparèrent du marché émergent pour publier des ouvrages « meilleurs » mais non moins sensationnels.

(p. 165) *“the evolution of the market into ‘low-brow’ and ‘high-brow’ camps –made possible by developments before 1914– makes it harder to draw the line between popular and mass fiction”.*

L'évolution du marché en deux catégories *low brow* (populaire) et *high brow* (culti-vée) – devenue possible en raison des développements antérieurs à 1914 – rend plus difficile de tracer la frontière entre la fiction populaire et la fiction de masse.

(p. 168) *“the three men together, Newnes, Harmsworth and Pearson, revolutionized the lowest level of cheap journalism”.*

À eux trois, Newnes, Harmsworth et Pearson ont révolutionné le niveau le plus bas du journalisme bon marché.

(p. 168-169) *“the fruit of the most resolute and business-like attempt ever made to discover and satisfy the popular taste in monthly journalism”.*

Le résultat de la tentative la plus déterminée et la plus commerciale jamais faite pour découvrir et satisfaire le goût populaire en matière de journaux mensuels.

(p. 169) *“in which the same characters pitted against a succession of criminals, or adverse fates, pass again and again through situations thrillingly dangerous, and emerge at length into the calm and security of ultimate conquest”.*

Dans lesquelles les mêmes personnages, se mesurant à une succession de criminels ou de destins contraires, traversent sans cesse des situations dangereuses et palpitantes pour se retrouver à la fin dans le calme et la sécurité de la victoire finale.

(p. 169) *The clerks and artisans, shopgirls, dressmakers, and milliners, who pour into London every morning by the early trains, have, each and every one, a choice specimen of penny fiction with which to beguile the short journey, and perhaps the spare minutes of a busy day. The workingman who slouches up and down the platform, waiting for the moment of departure, is absorbed in some crumpled bit of pink-covered romance. The girl who lounges opposite to us in the carriage, and who would be a pretty girl in any other conceivable hat, sucks mysterious sticky lozenges, and reads a story called “mariage à la Mode”, or Getting into Society.*

Les employés et les artisans, les vendeuses, les couturières et les modistes qui tous les jours se déversent en flots dans Londres par les trains du matin, ont, chacun d'eux, un beau spécimen de fiction à un penny qui leur permet de tromper l'ennui du bref trajet et peut-être de les distraire durant les quelques minutes de loisir d'une journée active. L'ouvrier qui se traîne d'un bout à l'autre du quai, en attendant l'heure du départ, se plonge dans les feuilles écornées de quelque roman sentimental à couverture rose. La jeune fille, affalée en face de nous dans le wagon, et qui serait une jolie fille avec un autre chapeau, suce de mystérieuses pastilles poisseuses en lisant une histoire intitulée « mariage à la Mode » ou comment réussir dans la société.

PARTIE IV

+++++

(p. 176) *There never was time when more books of the best sort were being read in England, especially if we include that greater England which is now in France. Of course, there is a lot of rubbish read both at home and in the trenches. But there is nothing new about that; it has nothing to do with the war. What is new and has to do with the war is the demand for the best books, and especially for poetry.*

Il n'y a jamais eu d'époque où, en Angleterre, on a lu davantage de livres de la meilleure catégorie, surtout si nous incluons cette extension de l'Angleterre qui se trouve à présent en France. Bien entendu, il se lit des tas de bêtises ici et dans les tranchées. Mais il n'y a là rien de nouveau; cela n'a rien à voir avec la guerre. Ce qui est nouveau et a à voir avec la guerre, c'est la demande pour les livres les meilleurs, et en particulier pour la poésie.

(p. 177) *Everyone, bewildered by the sudden catastrophe, read nothing but war news and war books for such dim light as those could throw upon the problem. Today people are turning with relief from the war news to fiction especially to the more popular novelists.*

Tout le monde, désorienté par cette catastrophe soudaine, ne lisait que des nouvelles de la guerre et des livres sur la guerre, à la recherche des lumières, même faibles, qu'ils pourraient apporter sur le problème. Aujourd'hui, les gens se tournent avec soulagement des nouvelles de la guerre vers la fiction, particulièrement vers les romanciers populaires.

(p. 177-178) *Please leave any BOOK or MAGAZINE which you can spare at the nearest Post Office, whence they will be forwarded here. No wrapper or address. Very large numbers have already been sent to the prisoners and troops both at home and abroad, BUT THEY ARE CONTINUALLY ASKING FOR MORE, DO NOT LET THEM ASK IN VAIN.*

Veillez laisser tout LIVRE ou MAGAZINE dont vous pouvez vous passer au bureau de poste le plus proche d'où il sera expédié. Ni emballage ni adresse. On en a déjà envoyé en très grand nombre aux prisonniers et aux troupes qui se trouvent ici ou à l'étranger. MAIS ILS NE CESSENT D'EN DEMANDER PLUS. NE LES LAISSEZ PAS LES DEMANDER EN VAIN.

(p. 178) *The literature which was forwarded from the libraries was often unsuitable, for as might have been expected, libraries did not really have resources to make a major contribution to the Camps' Library, and apart from duplicates, much of the literature was in a physically dilapidated condition.*

La littérature en provenance des bibliothèques était souvent peu appropriée, car comme on pouvait s'y attendre, les bibliothèques ne disposaient pas vraiment des ressources nécessaires pour apporter une contribution majeure à la bibliothèque des camps, et à part les doublons, beaucoup des ouvrages de littérature était dans un état matériel déplorable.

(p. 179) *“What a boon new novels are to the man at the Front, the wounded, the bereaved. I have received many very touching testimonies of gratitude of those who want to forget things occasionally for an hour or two”.*

Quelle bénédiction que les nouveaux romans pour le soldat au Front, pour les blessés, les personnes en deuil. J’ai reçu de nombreux témoignages de gratitude très touchants de ceux qui veulent parfois oublier la réalité pendant une heure ou deux.

(p. 180) *“Trench journals are periodical magazines written, edited and illustrated by the soldiers of a particular unit for almost exclusive distribution to the members of that unit”.*

Les journaux des tranchées sont des périodiques écrits, préparés et illustrés par les soldats d’une unité particulière à destination quasi exclusive des membres de cette unité.

(p. 184) *“the firm’s splendid effort in distributing one-hundred million publications among the people of Great Britain”.*

L’effort magnifique accompli par l’entreprise pour distribuer cent millions de publications à la population de la Grande-Bretagne.

(p. 185) *“[...] did weave the War into their storylines incorporating accepted notions of national duty, gender roles, and cultural difference [...] Demand remained high throughout the War, even for the most stridently patriotic stories”.*

[...] ont introduit la Guerre dans la trame de leurs intrigues et incorporé les notions reconnues de devoir national, de rôle de chaque sexe, et de différences culturelles [...] La demande est restée forte durant toute la Guerre, même à l’égard des récits patriotiques les plus éclatants.

(p. 186) *“huge outpouring of patriotic stories for juveniles”.*

Une énorme profusion d’histoires patriotiques pour les jeunes.

(p. 188) *“public libraries became an instrument of the government in its desire to maintain the morale of the people”. [...] “from the formation of the Press Bureau in August 1914, newspapers were censored so that the users of libraries could not obtain factual accounts of the situation”.*

Les bibliothèques publiques sont devenues un instrument du gouvernement pour soutenir le moral de la population. [...] À partir de la formation du Bureau de la presse en août 1914, les journaux ont été censurés si bien que les usagers des bibliothèques ne pouvaient obtenir de comptes rendus factuels sur la situation.

(p. 192) *“books were effectively marketed like any other consumer product, with colourful and dramatic covers and illustrations. Novels would also be heavily advertised in newspapers and be the subject of poster campaigns”.*

Les livres étaient effectivement vendus comme n'importe quel autre produit de consommation, avec des illustrations et des couvertures colorées et spectaculaires. Les romans étaient lancés à grand renfort de publicité dans les journaux et de campagnes d'affiches.

(p. 193) *The New Reading Public, that ever-increasing company drawn from what we commonly call lower middle-class and the working-class who have discovered that the literature of their country is a priceless possession which is their very own, and which they are eager to read, as any normal man would be to explore the highways and byways of a newly acquired estate.*

Le Nouveau Public de Lecteurs, en augmentation permanente, issu de cette communauté que nous appelons couramment la classe moyenne inférieure et la classe ouvrière qui ont découvert que la littérature de leur pays est un bien inestimable qui leur appartient et qu'ils sont impatients de lire, comme n'importe quel individu normal souhaiterait explorer les chemins grands et petits d'une propriété qu'il vient d'acquérir.

(p. 193) *“now that everyone can read and great multitudes actually read”.*

Que tout le monde peut lire et que des multitudes lisent réellement.

(p. 193) *“a new sort of reading public had emerged: the expanded suburban middle-class, more affluent, newly leisured and with an increasingly sophisticated taste”.*

Un nouveau genre de lecteurs était apparu : la classe moyenne installée dans les banlieues, plus aisée, disposant depuis peu de loisirs et au goût de plus en plus sophistiqué.

(p. 194) *In view of the reduced purchasing power of money, it is now impossible to maintain rate-supported public libraries on the pre-war basis of the limited penny rate, and is of opinion that means should be found by the Government for obtaining such sums as deemed necessary for their maintenance.*

Compte tenu de la réduction du pouvoir d'achat, il est à présent impossible d'entretenir des bibliothèques publiques financées par des taxes sur la base limitée d'un penny comme avant-guerre, et ils sont d'avis que le gouvernement devrait trouver les moyens d'obtenir les sommes jugées nécessaires à leur entretien.

(p. 195) *“such as the issue of tickets for non-fiction only, or [...] the arrangement of fiction shelving in alternation with the non-fiction and positioning fiction at the far end of the library, thus forcing novel seekers to walk through the non-fiction shelves to reach their goal”. [...] “relieve the tedium of idle hours quite irrespective of intellectual profit or educational gain”.*

Tels que l'émission de billets pour la non-fiction seulement, ou [...] le rangement de la fiction en alternance avec la non-fiction et en mettant la fiction dans la partie la plus éloignée de la bibliothèque, de manière à forcer les lecteurs en quête de romans à traverser les sections de non-fiction pour atteindre leur but. [...] De

remédier à l'ennui des heures d'inactivité indépendamment du profit intellectuel ou du gain éducatif.

(p. 196) *"lending departments in the 1920s and 1930s were characterised by dull buildings and unappealing stock".*

Dans les années 1920 et 1930, les départements de prêt étaient caractérisés par des bâtiments sinistres et des collections sans attrait.

(p. 196) *"relies for its profit on the enormous demand which exists for books of a popular nature providing they are obtainable at a low enough price".*

Trouve son compte dans l'énorme demande pour les livres de caractère populaire à condition qu'ils puissent être obtenus à un prix suffisamment bas.

(p. 196-197) *It was one of those cheap and evil little libraries ("mushroom libraries", they are called) which are springing all over London and are deliberately aimed at the uneducated. In libraries like these there is not a single book that is ever mentioned in the reviews or that any civilised person has ever heard of. The books are published by special low-class firms and turned out by wretched hacks at the rate of four a year, as mechanically as sausages and with much less skill. In effect they are merely novelettes disguised as novels [...] The shelves were already marked off into sections – "Sex", "Crime", "Wild West", and so forth.*

C'était l'une de ces méchantes petites bibliothèques bon marché (on les appelle « bibliothèques champignons ») qui surgissent partout dans Londres et sont délibérément destinées aux gens incultes. Dans ce genre de bibliothèques, il n'y a pas un seul livre mentionné dans la presse ou dont une personne civilisée ait jamais entendu parler. Les livres sont publiés par des maisons d'édition de bas étage, ils sont de qualité médiocre et produits par de malheureux écrivassiers au rythme de quatre par an, aussi mécaniquement que des saucisses et avec beaucoup moins de savoir-faire. En effet ce ne sont que de petits romans pour midinettes déguisés en romans [...] Les rayonnages sont déjà classés en sections : « Sexe », « Crime », « Far West », etc.

(p. 197) *"a decentish middle-aged man, black suit, bowler hat, umbrella and dispatch-case – provincial solicitor or Town clerk", "a dejected, round-shouldered, lower-class woman", "a woman, red-cheeked, middle-middle class", "a youth of twenty, cherry-lipped, with gilded hair... he had the golden aura of money", "two upper-middle class ladies", "an ugly girl of twenty, hatless, in a white overall... assistant at a chemists' shop".*

« Un homme d'âge moyen plutôt décent, costume noir, chapeau melon et mallette – avoué de province ou greffier municipal », « une femme des classes inférieures, au dos voûté et l'air abattu », « une femme aux joues rouges issue du milieu de la classe moyenne », « un jeune homme de vingt ans, aux lèvres vermeilles et aux cheveux dorés... enveloppé de l'aura de la fortune », « deux dames des classes

moyennes supérieures », « une jeune fille de vingt ans, disgracieuse, sans chapeau, portant une blouse blanche... employée dans une pharmacie ».

(p. 197) *“we have almost the spontaneous appearance in thousands of shops of departments for lending light literature; so much that it would seem the lending of reading matter is becoming an auxiliary of every business”.*

Nous voyons apparaître spontanément, dans des milliers de magasins, des rayons destinés au prêt de littérature facile, à tel point qu'on pourrait penser que le prêt de textes de lecture est en train de devenir une ressource supplémentaire pour tous les commerces.

(p. 198) *“the activity of the tuppenny libraries was sufficient to force reorganizations at both Boots and W. H. Smith during the 1930s”.*

L'activité des *tuppenny libraries* a suffi à forcer et Boots et W. H. Smith à se réorganiser dans les années 1930.

(p. 198) *“the working classes seem to have been the chief users of the tuppenny libraries and the main beneficiaries of the expansion in the public library service, while the middle classes utilized the more solidly established private libraries”.*

Les membres de la classe ouvrière semblent avoir été les principaux utilisateurs des *tuppenny libraries* et les grands bénéficiaires de l'expansion du service des bibliothèques publiques tandis que les classes moyennes ont utilisé les bibliothèques privées plus solidement établies.

(p. 198) *“The Times Book Club and Mudie's serve the upper middle-class and Boots' the lower middle-class, while the newsagent's represent the bookshop for most people”.*

Le Times Book Club et la bibliothèque de Mudie servent la classe moyenne supérieure, et Boots sert la classe moyenne inférieure tandis que le marchand de journaux tient lieu pour beaucoup de librairie.

(p. 199) *Publishers throughout the country are submitting their most important works in advance of publication to the selection committee. from these the committee select their “book of the month”, and in addition compile a supplementary list of others they can thoroughly recommend.*

On the morning of publication every member of the Book Society receives a first edition of the book the committee have chosen. Enclosed in this book is a copy of the ‘Book Society News’, which contains reviews by the members of the committee both of the selected books and those on the supplementary list. If any members feel that the book chosen is not their book, they may return it within five days and will receive by return whatever book they select in exchange from the supplementary list. In point of fact, the majority of books selected are likely to be novels, because more new fiction is published than any other category of literature...

Join the Book Society –and you need never miss a really good book.

À travers le pays les éditeurs soumettent à l'avance au comité de sélection leurs œuvres les plus importantes. Ce comité sélectionne parmi eux leur 'livre du mois' et en outre établit une liste complémentaire d'autres titres qu'ils peuvent recommander sans hésitation.

Le matin de la publication, tous les membres de la Book Society reçoivent une première édition du livre choisi par le comité. Y est joint un exemplaire du bulletin *Book Society News* qui contient des critiques rédigées par les membres du comité portant sur les livres sélectionnés et sur ceux de la liste complémentaire. Si un membre a l'impression que le livre choisi ne lui convient pas, il peut le retourner dans les cinq jours suivants et il recevra en retour un livre qu'il aura choisi dans la liste complémentaire. En fait, la majorité des livres sélectionnés sont des romans parce que parmi les nouveautés publiées, on trouve davantage d'ouvrages de fiction que de toute autre catégorie littéraire.

Adhérez à la Book Society – et vous ne raterez jamais un livre vraiment bon.

(p. 199) *"the Book Clubs [...] are instruments not for improving taste but for standardising it at the middlebrow level"*.

Les clubs de livres [...] sont des instruments destinés non pas à améliorer le goût mais à l'uniformiser au niveau d'une culture moyenne.

(p. 200) *"although their effect was to ensure that large numbers of people read the same books, this also guaranteed that this literature became a talking point, a shared culture reference"*.

Bien que leur effet prévu était d'assurer la lecture des mêmes livres par un grand nombre de gens, les clubs de livres ont aussi garanti que cette littérature devienne un sujet de conversation, une référence culturelle partagée.

(p. 201-202) *"the works of current, popular novelists whose work had gone through the various stages of reincarnation as 6 s., 3 s. 6 d. and 2 s. books, and which were now coming back to life as 6 d. or 3 d. paperback reprints"*.

Les œuvres des romanciers populaires habituels passées par les divers stades de la réincarnation sous forme de livres à 6 s., 3 s. 6 d., et 2 s. et qui reprenaient maintenant vie en réimpressions de poche à 6 d. ou 3 d.

(p. 202) *Intended to bring the best-known novels of the world within reach of the millions, by presenting at the lowest price per copy, in convenient size, on excellent paper, with beautiful and durable binding, a long series of the stories, copyright and non copyright, which every one has heard of and could desire to read.*

Conçus pour mettre à la portée de millions de lecteurs les romans les plus célèbres du monde en les proposant au prix le plus bas possible par exemplaire, dans un format pratique, un papier excellent, une belle reliure durable, une longue collection d'histoires, sous copyright ou non, dont tout le monde a entendu parler et qu'on pouvait souhaiter lire.

(p. 203) *“that people want books, that they want good books, and that they are willing, even anxious, to buy them if they are presented to them in a straightforward, intelligent manner at a cheap price”.*

Que les gens veulent des livres, de bons livres, et qu'ils sont désireux, voire impatients de les acheter si on les leur présente d'une manière directe et intelligente à bas prix.

(p. 203) *“I have never been able to understand why cheap books should not be well-designed, for good design is no more expensive than bad”.*

Je n'ai jamais été capable de comprendre pourquoi des livres bon marché ne devraient pas être bien présentés, car une bonne présentation n'est pas plus coûteuse qu'une mauvaise.

(p. 203) *“The Bodley Head is to produce next month the first ten titles of a new series of cheap reprints, entitled ‘The Penguin Books’. The books are bound in strong paper covers and will sell at 6d. per volume”.*

La Bodley Head va publier le mois prochain les dix premiers titres d'une nouvelle collection de réimpressions bon marché, intitulée *The Penguin Books*. Ces livres sont reliés avec de solides couvertures papier et seront vendus à 6 d. par volume.

(p. 204) *If my premises are correct and these Penguins are the means of converting book-borrowers into book-buyers, I shall feel that I have perhaps added some small quota to the sum of those who during the last few years have worked for the popularization of the book shop and the increased sale of books.*

Si mes hypothèses sont justes et que ces Penguins sont le moyen de transformer les emprunteurs de livres en acheteurs, j'aurai l'impression d'avoir peut-être ajouté une petite contribution à la somme de ceux qui durant ces quelques dernières années ont œuvré à la popularisation de la librairie et à l'augmentation des ventes de livres.

(p. 205) *“they were cheap of course and attractively presented –they looked neither meretriciously glossy nor ponderously dull. They gave us the chance to own, say, some good contemporary novels and essays”.*

Ils étaient bon marché, bien sûr, et de présentation attrayante – leur aspect n'était ni d'un clinquant artificiel ni d'un prosaïsme pesant. Ils nous ont donné la chance de posséder, disons, quelques bons romans et essais contemporains.

(p. 205) *“the Penguins were inspired by a belief that the standard of reading was on the up-grade, and a personal interest on the founder's part in popular education”.*

Les Penguins ont été inspirés par la conviction que le niveau de lecture était en train de s'élever et par l'intérêt personnel porté par leur fondateur à l'éducation populaire.

(p. 205) “*through its publication of middlebrow novels and the contemporary social commentary found in the Penguin Specials, Penguin steered away from sensationalist and ‘vulgar’ novels, and therefore the popular mass markets*”.

Grâce à sa publication de romans d'un niveau intellectuel moyen et les commentaires sociaux d'actualité trouvés dans les *Penguin Specials*, Penguin s'est éloigné des romans vulgaires et sensationnels et par conséquent des marchés populaires de masse.

(p. 206) “*Patriotism, in the trenches, was too remote a sentiment, and at once rejected as fit only for civilians, or prisoners. A new arrival who talked patriotism would soon be told to cut it out*”.

Dans les tranchées, le patriotisme était un sentiment trop vague et immédiatement rejeté comme bon seulement pour les civils ou les prisonniers. Un nouveau venu qui parlait de patriotisme se faisait souvent prier de la boucler.

(p. 207) “*One thing must be true –there must exist a very large body of readers who swallow down anything in the shape of romance, however badly it is written and faultily constructed*”.

Une chose doit être vraie – il doit exister une très grande masse de lecteurs qui englobent tout ce qui se présente sous la forme d'un roman sentimental, même mal écrit et imparfaitement construit.

(p. 207) “*Every kind of woman reads romantic novels. I know that the addresses on MILLS & BOON'S mailing file range from S.W.1, through country towns, industrial cities, North, South, East, West, to the Falklands Isles and back again*”.

Toutes sortes de femmes lisent des romans sentimentaux. Je sais que les adresses postales des clients de MILLS & BOONS s'étendent du S.W.1 (quartier sud-ouest de Londres) jusqu'aux îles Falklands en passant par des villes de province, des cités industrielles, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, et inversement.

(p. 207) “*The novels are in fact highbrow art. The reader who is not alive to the fact that To the Lighthouse is a beautifully constructed work of art will make nothing of the book... To the Lighthouse is not a popular novel*”.

Les romans sont en fait d'un haut niveau intellectuel et artistique. Le lecteur qui n'est pas sensible au fait que *La Promenade au phare* est une œuvre d'art merveilleusement construite ne tirera rien du livre... *La Promenade au phare* n'est pas un roman populaire.

(p. 208) “*Nearly every boy who reads at all goes through a phase of reading one or more of them*”.

Presque tous les jeunes lecteurs passent par une phase où ils en lisent un ou plus.

(p. 208) “*the periodical proper shades off into the fourpenny novelette, the Aldine Boxing Novels, the Boys'Friend Library, the School-Girls'Own Library and many others*”.

Le périodique proprement dit se dégrade en un petit roman à quatre sous, les *Aldine Boxing Novels*, la *Boys' Friend Library*, la *School-Girls' Own Library* et bien d'autres.

(p. 209) *Nearly all the time the boy who reads these papers –in nine cases out of ten a boy who is going to spend his life working in a shop, in a factory or in some subordinate job in an office– is led to identify with people in positions of command, above all people who are never troubled by shortage of money.*

Presque toujours le garçon qui lit ces journaux – neuf fois sur dix un garçon qui va passer le reste de sa vie à travailler dans une boutique, dans une usine ou dans quelque emploi de bureau subalterne – est amené à s'identifier avec des gens en position de pouvoir, et surtout des gens qui n'ont jamais aucun souci d'argent.

(p. 214) *“the Librarians left at home to run services, many of which experienced unprecedented demand, found themselves compelled to use temporary assistants of every age, every quality, nay even of every shape and size, often for part-time work only”.*

Les bibliothécaires restés au pays pour gérer des services dont la plupart étaient confrontés à une demande sans précédent, se trouvèrent obligés de faire appel à des assistants temporaires de tout âge, de toute qualité, et même de n'importe quelle sorte, souvent uniquement pour un travail à temps partiel.

(p. 215) *The Second World War rationalized library usage in Britain. The shortage of books, propaganda against unwise spending, difficulties of supply, and an increase in non-fiction interests (such as current affairs) all worked in the public libraries' favour. As during the First World War, public libraries across the country recorded peak levels of usage.*

La Seconde Guerre mondiale a rationalisé l'utilisation des bibliothèques en Grande-Bretagne. Le manque d'ouvrages, la propagande contre les dépenses inconsiderées, les difficultés d'approvisionnement et un intérêt accru pour la non-fiction (comme les affaires courantes), tout a œuvré en faveur des bibliothèques publiques. Comme durant la Première Guerre mondiale, les bibliothèques publiques à travers le pays ont enregistré des niveaux d'utilisation record.

(p. 215) *“the distribution of reading matter to the people has become almost as necessary as the distribution of food”.*

La distribution de textes à lire est devenue presque aussi nécessaire à la population que la distribution de nourriture.

(p. 216) *“ONE BLACKOUT BENEFIT! More time for READING. Long winter evenings at home means lots more leisure for reading. Join BOOTS BOOKLOVERS's' LIBRARY”.*

UN AVANTAGE DU BLACK-OUT! Davantage de temps pour LIRE. Les longues soirées d'hiver chez soi signifient plus de temps libre pour la lecture. Inscrivez-vous à la BOOTS BOOKLOVERS's' LIBRARY.

(p. 216) *“Always carry your gas mask! Always carry a book!” [...] “Keep a Novel by your Gas-Mask”. [...] “Hitler Burns Books –Civilized People Read Them” ou “Forget Hitler– Enjoy a Book”.*

« Emportez toujours votre masque à gaz ! Emportez toujours un livre ! » [...] « Gardez un roman à côté de votre masque à gaz » [...] « Hitler brûle les livres – les gens civilisés les lisent » ou « Oubliez Hitler – Distrayez-vous avec un livre ».

(p. 217) *There’s been a tremendous boom in books... There’s been nothing like it, even in the last war. It’s easily explainable of course –books aren’t rationed, there’s no purchase tax, and they don’t require coupons, and then people have so much more time for reading than they used to have, with troops stationed in lonely places where books are the only things to amuse themselves with, with people unable to go away for holidays or to travel much locally, and with the black-out evenings.*

Il y a eu un énorme boom en matière de livres... Il n’y a jamais rien eu de pareil, même durant la dernière guerre. Bien entendu, l’explication en est facile – les livres ne sont pas rationnés, leur achat n’est pas taxé, ils ne nécessitent pas de coupons, et puis les gens ont tellement plus de temps pour lire qu’auparavant, avec les troupes en garnison dans des endroits isolés où les livres sont les seules distractions, avec les gens dans l’impossibilité de partir en vacances ou de voyager beaucoup localement, et avec les soirées de black-out.

(p. 218) *Booksellers and librarians are unanimous in reporting an enormous increase in book sales and book borrowing due to the war... The observations of booksellers also confirm the fact that the greatest decrease in reading has taken place among the former leisured classes, and that this has been counterbalanced by a new growth of reading in the working class.*

Les libraires et les bibliothécaires font unanimement état d’une énorme augmentation de ventes et de prêts de livres dus à la guerre... Les observations des libraires confirment également le fait que la plus importante diminution de la lecture a eu lieu chez les anciens rentiers et a été contrebalancée par un nouvel accroissement de la lecture de la classe ouvrière.

(p. 218) *“In reception, evacuation and neutral areas alike, in industrial and urban centres and in small towns and villages, there are libraries reporting an increase in issues of more than 20 per cent as compared to the previous year, as well as big increases in the number of readers”.*

Dans les zones de réception, d’évacuation et dans les zones neutres aussi, dans les centres industriels et urbains et dans les petites villes et les villages, on trouve des bibliothèques qui font état d’un accroissement des communications de plus de 20 % par rapport à l’année précédente, ainsi que de fortes augmentations du nombre des lecteurs.

(p. 220) *“illiterates could not be trained for modern operations”.*

On ne pouvait former les illettrés aux opérations modernes.

(p. 220) *“the Trade were invited, through the Publishers’ Association, to produce books of the Penguin type to meet this demand”.*

La profession était invitée par l’intermédiaire de la Publishers’ Association à produire des ouvrages de type Penguin pour satisfaire cette demande.

(p. 220-221) *“Textbooks to a total of nearly three million volumes, many specially printed, were ordered for this great enterprise, a special unit being established for the purpose in March, 1944”.*

Un total de près de trois millions de volumes d’ouvrages scolaires furent commandés et imprimés spécialement pour cette grande entreprise, et une unité spéciale a été créée à cette fin en mars 1944.

(p. 222-223) *On all sides there must be economy. When victory is obtained we shall again have a plentiful supply of famous works in popular editions. In the meanwhile it is well to keep in mind the books that are ‘A Boon and a blessing’. Gulliver series introduce the best known books to all. Whilst themselves containing reading of interest and enjoyment they will doubtless stimulate a demand for fuller works.*

Il faut des économies de tous côtés. Quand nous aurons remporté la victoire, nous aurons à nouveau une abondante provision d’ouvrages célèbres dans des éditions populaires. Dans l’intervalle, il convient de garder à l’esprit les livres qui sont ‘un bienfait et une bénédiction’. La collection *Gulliver* présente à tous les livres les plus connus. Tout en contenant eux-mêmes une lecture intéressante et plaisante, ils stimuleront incontestablement une demande pour des œuvres plus complètes.

(p. 225) *“became stock issue to Service libraries where Hitler’s views could be read and discussed not only by British servicemen but by a new readership of colonial troops posted overseas”.*

et fut bientôt couramment envoyé aux bibliothèques des armées où les idées de Hitler pouvaient être lues et discutées non seulement par les militaires mais par les nouveaux lecteurs des troupes coloniales postées outre-mer.

(p. 225) *A Breviary of Books in Wartime [...] “to turn to an escape from ourselves into a world carefree and unconditioned save by art and imagination, wit and humour”.*

Un Bréviaire de livres pour temps de guerre [...] pour nous échapper dans un monde sans souci ni conditionnement, sinon celui de l’art et de l’imagination, de l’esprit et de l’humour.

(p. 225) *“everybody’s story-book. The plight of the shipwrecked Crusoe on a desert island made as real as last night’s war news”.*

Le livre de tout un chacun. *Les malheurs de Crusoe* naufragé sur une île déserte rendus aussi réels que les nouvelles de la guerre d’hier soir.

(p. 226) *“We read more books. We buy more books. There are many books we would like to buy but can’t get. And there are two hundred new publishers in war-time. But does the war mean that we read better books too?”*

Nous lisons davantage de livres. Nous achetons davantage de livres. Il existe de nombreux livres que nous aimerions acheter mais c'est impossible. Et il y a deux cents nouveaux éditeurs en temps de guerre. Mais la guerre signifie-t-elle que nous lisons aussi de meilleurs livres ?

CONCLUSION

+++++

(p. 226) *The reading nation was probably far smaller than the “literate nation”, among whom I include those many others whose reading was largely confined to the reading of commercial documents, manuscript ledgers and letters, directly associated with their employment and to the reading of newspapers. The non-reading nation consisted of those members of society whose experiences of written texts were mainly oral and visual.*

La nation des lecteurs était probablement moins nombreuse que la nation alphabétisée, dans laquelle j’inclus de nombreux autres individus dont la lecture était essentiellement limitée à la lecture de documents commerciaux, de livres de comptes et de lettres manuscrits, en relation directe avec leur emploi, et à la lecture de journaux. La nation des non-lecteurs comprenait ces membres de la société dont l’expérience des textes écrits était essentiellement orale et visuelle.

(p. 228) *“Reading is initially and inherently a solitary occupation [...]. It is not and cannot be in the first place a group activity”.*

La lecture est au départ et de manière intrinsèque une occupation solitaire [...]. Elle n’est pas et ne peut être en premier chef une activité de groupe.

(p. 230) *“the greatest short-term sale of any book published in nineteenth-century England”.*

La vente la plus importante à court terme de tous les livres publiés en Angleterre au XIX^e siècle.

Secrétariat d'édition:
Silvia Ceccani

Mise en page:
Celestino Avelar et Alexandre Bocquier

Conception graphique:
atelier Perluette, 69001 Lyon.
< <http://www.perluette-atelier.com> >

1^{er} tirage : novembre 2010
imprimerie Chirat

2^e tirage : octobre 2011
sur les Presses de Diazol
rue Gutenberg, 63000 Clermont-Ferrand



dépôt légal: 2nd semestre 2011

Cet ouvrage est le premier rédigé en français sur l'histoire contemporaine de la lecture en Grande-Bretagne. L'étude présentée ici comble donc un manque en faisant apparaître l'importance de la lecture en Angleterre de la période victorienne à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Sont ici analysés, grâce à une présentation chronologique, les modalités de l'alphabétisation de la population, l'émergence de nouveaux lectorats, le rôle des cabinets de lecture, la création de bibliothèques publiques, les pratiques et les modes de lecture spécifiques de ce pays. Leur évolution au fil des décennies est mise en regard du contexte politique, économique et social.

Comme *Bibliothèque publique et Public Library*, d'Anne-Marie Bertrand, publié dans la même collection, *Une nation de lecteurs ? La lecture en Angleterre (1815-1945)* contribue à la réflexion sur les fondements de la lecture privée et publique. Au-delà de l'identification de spécificités anglaises à l'intérieur du monde anglophone, cette étude contribue à enrichir l'analyse comparée des représentations de l'imaginaire collectif occidental autour de la lecture.

Marie-Françoise Cachin, professeur émérite à l'université Paris Diderot – Paris 7, est spécialiste du roman victorien britannique et de traduction littéraire. Elle travaille actuellement sur la circulation des textes entre pays anglophones et francophones.